OEUVRES DE MADAME DE VILLE-DIEU. TOME PREMIER [-3]: 1 LE...

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

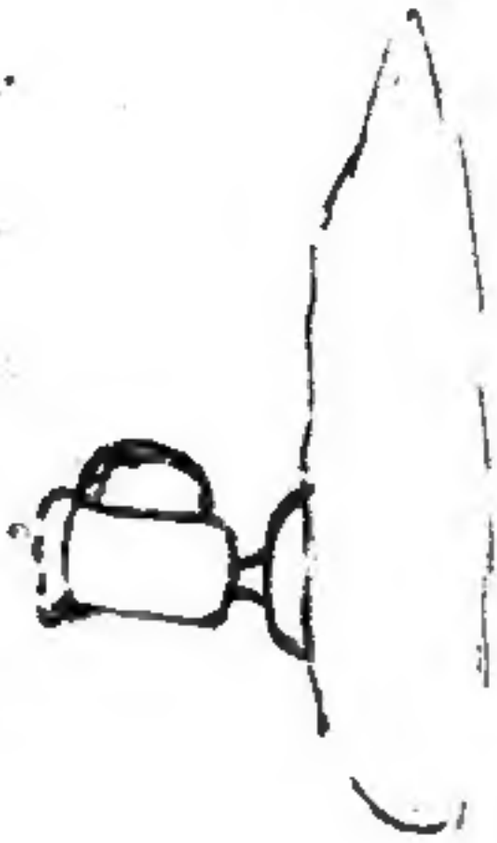
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

otia. si tollas, periêre Lysidinis ar

ou:



Digitized by Google

le chevalier de Blanchidon

Digitized by Google

OEUVRES

DE MADAME

DE VILLE-DIEU.

TOME PREMIER.

CONTENANT

Le Journal Amoureux.
Le Journal Amoureux d'Eſpagne.

LE

JOURNAL AMOUREUX.

DIVISE' EN SIX PARTIES.

Par Mr. DE VILLEDIEU.

A TOULOUSE,

Chés DOMANIQUE DESCLASSAN,
seul Imprimeur Juré de l'Université.

M. DCCII.
AVEC PERMISSION.

AU LECTEUR.

ENCORE qu'il y ait beaucoup de noms Illuſtres dans cette Hiſtoire, qui la font croire veritable, il ne faut pas toutefois la regarder de cette maniere. C'eſt un petit Roman fait ſous le Regne de Henry II. comme nous en avons vû ſous celui d'Alexandre & d'Auguſte. L'on n'y a inſeré des noms connus, que pour flatter

qui avoit si heureusement réüssi, que le Roy avoit l'esprit, dans une assiette encore plus agreable qu'à son ordinaire. Ce Monarque aimoit cet exercice avec beaucoup de passion, ou pour mieux dire, il aimoit tous les plaisirs avec excés. Aussi sa Cour étoit-elle comme le centre de tous les divertissemens; la Reine sa femme feignoit d'être commode, Diane de Poitiers Duchesse de Valentinois sa Maîtresse, étoit belle & coquette, & tous ses Courtisans étoient voluptueux; Mais comme Octave étoit instruit parfaitement des mysteres secrets de cette Cour, il resolut en y arrivant de ne profiter d'aucune de ces dispositions. Il étoit jeune & admirablement bien fait, mais il étoit sage & malheureux, il cherchoit à venger la mort de son Pere, & non pas à divertir ses jeunes années; ainsi il ne voulut paroître à Anet où étoit le Roy alors, que comme un Avanturier; & laissant à Lyon l'équipage qui pouvoit le faire remarquer, il voulut aller lui même reconnoître son terrain, & les dispositions de l'esprit du Roy. Ses pas le conduisirent insensiblement dans une forêt où tout inspiroit l'amour. Les Oyseaux sembloient faire un concert plus tendre que celui des autres lieux. Les zephirs y respiroient un air plus amoureux que dans les campagnes voisines: & Venus y étoit representée sous des formes si charmantes, que s'il n'eût été du tems des Idolâtres, il auroit crû que la Déesse avoit pris plaisir à faire tirer ces copies aprés le divin Original. Octave s'arrêta quelque tems à contempler toutes

ces choſes ; & ayant appris en arrivant, que le Roy étoit à la chaſſe, il fut bien aiſe de paſſer dans un ſi beau lieu, le tems que la Cour employeroit à ce divertiſſement. Il s'aſſit au bord d'un baſſin fait en ovale, dans lequel la Déeſſe étoit repreſentée à demi couchée ſur un lit de marbre noir ; un rocher brute du même marbre appuyoit ſa tête, & arroſoit ſon corps de mille ſources jailliſſantes, ſes bras étoient ouverts ; comme pour recevoir des embraſſemens, & l'endroit de ſa figure qui repreſentoit la ſource des plaiſirs, en étoit une d'eau boüillante, qui faiſoit le plus beau jet d'eau qui fût dans le reſte du monde. Le jeune Duc trouvoit tant de ſoulagement à ſes chagrins dans la contemplation de cette Statue, qu'il auroit demeuré longtems à la conſiderer, s'il n'avoit été détourné de cette occupation par l'arrivée de l'un des Chaſſeurs, qui vint ſe rafraichir à cette Fontaine. Octave étoit ſi bien fait, que l'inconnu ne put l'appercevoir ſans être ſurpris de ſa bonne mine. Il lui demanda quelle aventure le conduiſoit dans cet endroit, & il lui offrit ſon credit à la Cour, d'une maniere à lui faire juger qu'il y faiſoit une figure conſiderable. Le Duc le remercia de fort bonne grace de ſes offres obligeantes ; & pluſieurs Chaſſeurs étant arrivez dans ce moment, il connut par la déference qu'ils témoignerent pour celui qui venoit de lui parler, que c'étoit le Roy lui-même. Vous aviez raiſon, lui dit-il agreablement de m'offrir vôtre credit à la Cour, je ſuis trompé ſi vous n'y en avez

un tres-grand, & sans croire le blesser, le respect qu'on doit au Roy, j'oserois assûrer que vous pouvez ici autant que lui-même. Le Roy alloit confirmer Octave dans son opinion, lors que le Connêtable de Montmorency, le plus cher de ses Favoris, arriva auprés de lui, il fit un cry de joie à la veuë d'Octave, qui obligea le Roy à tourner la tête de son côté. Sire, lui dit le Connêtable, je demande pardon à vôtre Majesté, si je n'ay pas esté le maître de mon transport à la veuë de cet Etranger. C'est le brave Octave fils du Duc de Parme & de Plaisance, dont j'ai raconté tant de merveilles à vôtre Majesté, & qui vient confirmer par sa presence tous les Eloges que vous m'avez entendu lui donner à mon retour d'Italie. Le Roy ayant appris la naissance d'Octave par ce discours, lui fit toutes les civilitez qu'il devoit attendre d'un Prince tres-civil & tres-galant. Comme les Attentats d'André Doria étoient connus, le Roy ne douta point qu'Octave ne vint lui demander sa protection contre les assassins de son pere, de sorte que prevenant sa demande il lui promit son assistance avec une bonté sans égale. Le Connêtable contribua de tout son pouvoir à cette promesse, il aimoit cherement Octave: pendant son exil sous le Roy François dernier mort, il s'étoit refugié en Italie, & il avoit lié une amitié si grande avec la Maison des Farneses, qu'il n'y avoit rien qu'il n'eût voulu faire pour la lui témoigner. Cette premiere journée ayant esté employée en civilitez de part & d'autre on

laiſſa le Duc, dans la liberté d'en donner les ſuites au repos, & le Connêtable l'ayant conduit dans un appartement ſuperbe, il le fit ſervir avec la ſomptuoſité digne de la magnificence Françoiſe & de la part qu'il prenoit dans ſes interêts.

II. JOURNE'E.

OCtave étoit à peine éveillé, que le Connêtable étoit dans ſa chambre. L'amitié que ce grand Homme avoit euë pour le feu Duc de Parme avoit eſté ſi grande, & la compaſſion qu'il reſſentoit pour les malheurs de ſon fils, ſi genereuſe, qu'il conſultoit ſon cœur, & non pas ſon rang dans tout ce qui regardoit le jeune Duc. Il vint donc dans le deſſein qu'il avoit pris d'aller lui rendre graces à ſon appartement, des bontez qu'il lui avoit témoignées le ſoir precedent; & l'interrompant au premier compliment qu'il voulut lui faire là-deſſus; Banniſſons cette ceremonie d'entre nous, Octave, lui dit-il, elle n'eſt ni de ma maniere de vivre, ni de l'amitié que j'avois jurée à vôtre Pere. Vous étes jeune, vous étes étranger, & vous arrivez dans une Cour ſpirituelle & délicate, où l'Amour regne ſous pluſieurs formes differentes; je veux vous donner les inſtructions qui vous ſoñt neceſſaires pour vous tirer en galant homme de toutes ces intrigues: deſcendons dans le jardin, la matinée eſt admirable, & le Roy ne ſe levera pas ſi-tôt. A

ces mots, ils traverſerent une galerie ornée de peintures tres-belles, & deſcendant dans le parterre par une terraſſe baluſtrée, ils gagnerent une allée faite en berceau, d'où l'on découvroit dix ou douze jets d'eau de diverſes formes, qui faiſoient un objet tres-agreable. En marchant le Connêtable apprit d'Octave quelques particularitez du maſſacre de Louis, qu'il ne ſçavoit pas encor; il ſceut auſſi le détail des fureurs d'André Doria, de l'autorité de Ferdinand de Gonzague, & des troubles de Parme, & ces diſcours ayant fait le ſujet de leur converſation juſqu'au berceau, le Connêtable ſe tournant tout à coup vers le Duc: Ce que vous me dites m'apprend l'état des affaires de vôtre Maiſon, lui dit-il en ſoûriant, mais Octave, celui de vôtre cœur, qui me l'apprendra? C'eſt par là qu'il faut connoître les hommes, & je ne puis répondre de vous au Roi que comme d'une perſonne indifferente, tant que je ne ſçaurai de vous que ce que l'Europe entiere en peut ſçavoir. Octave ſçavoit mieux l'intrigue de la Cour que le bon Connêtable ne penſoit, il n'ignoroit pas que le Roi étoit éperduëment amoureux de la belle Diane, que c'étoit pour elle qu'il avoit fait bâtir cette ſuperbe maiſon d'Anet, où les meilleurs Ouvriers de l'Univers achevoient encore de mettre la derniere main en ce tems-là; & comme il eſt naturel aux Sujets de ſuivre l'exemple du Prince, il ſçavoit que l'amour étoit le meilleur paſſeport qu'on pouvoit avoir pour entrer dans les bonnes graces d'Henry. Mais comme les jalouſies du Roi

pour Diane étoient connuës, & que la Dame ne prenoit pas trop de ſoin à les faire ceſſer, l'adroit Italien voulut prendre des devans contre tous les inconvenients, que ſa bonne mine pourroit faire naître, & regardant le Connêtable avec une melancolie extréme; Helas! lui dit-il, les affaires de ma Maiſon ſont toutes celles de mon cœur, j'ay ſi peu de penchant naturel vers l'amour, que quand je n'aurois jamais eu rien à faire qu'à aimer, je ne me ſerois pas reſolu à renoncer à mon indifference. Jugez donc comment l'Amour ſeroit receu dans une ame toute remplie de rage & d'ambition, lui qui ne m'auroit pas tanté dans la plus tranquille oiſiveté. Ah Octave! s'écria le Connêtable, vous faites un portrait de vos ſentimens, qui n'eſt pas habillé à la Françoiſe. Il faut aimer dans cette Cour, ou ſe reſoudre à ſe voir haï de tous nos Courtiſans. Le Roi aime, le Duc d'Aumale aime, S. André Jarnac, & Chaſteigneraye brûlent d'amour. Strozzi tout grand Capitaine qu'il eſt a ſes affaires comme un autre, & moi qui vous parle, je ne croirois pas que mes cheveux gris me défendiſſent d'être amoureux ſi je trouvois quelque Belle qui voulût les ſouffrir tels qu'ils ſont. Comme le Connêtable achevoit ce mot, il fut abordé par quantité de gens, qui venoient l'avertir que le Roi étoit éveillé. Il mena le Duc à ſon lever, & l'arrivée de la Reine qu'on attendoit, l'incommodité de la belle Diane, qui gardoit le lit depuis trois jours; & les malheurs du Duc ayant fait les nouvelles

du lever ; insensiblement on tomba sur le chapitre de l'Amour, comme cela ne manquoit jamais à arriver dans ce tems-là. Le Roi s'étant apperçû que le Duc d'Aumale n'étoit point à son lever, dit galamment, qu'il étoit allé se parer pour l'arrivée des Dames. Et le Connêtable lui ayant répondu que la Princesse Claude, Sœur de Sa Majesté, auroit grand part à sa parure ; le Roi dit qu'il ne sçavoit si la jeune Princesse Marguerite sa fille ne le disputeroit point à sa Tante ; & de cette aventure passant à d'autres, il n'y eut Seigneur de la Cour qui n'eût son trait de raillerie sur la Royale Troupe qu'on attendoit. A ce que je voy, dit Octave au Connêtable, je suis bienheureux d'être nay si insensible ; car suivant la Carte que le Roi vient de faire, je serois en danger de trouver occupées les places que je voudrois attaquer. Le Roi ayant voulu sçavoir ce que disoit le Duc, le Connêtable le lui redit, & en lui apprenant le sujet de ce discours, il attira de si grands reproches à Octave sur son indifference, qu'il eut besoin de tout son esprit pour la défendre. Le Roi ayant dit que c'étoit à la veuë des Dames à le guerir de cette maladie & non pas aux persuasions des Cavaliers, il s'avança lui-même au devant de la Reine & de toute la Cour qui arrivoit ; & comme elle étoit composée de personnes tres-belles, le Connêtable n'en voyoit aucune, sans demander à Octave comment il se trouvoit de sa dureté ; Toûjours de même, lui répondoit froidement Octave ; je ne voy rien là qui puisse

la vaincre ; & bien que je tombe d'accord que la Cour de France eſt admirable, toutes ces Dames ſont un regal pour mes yeux, où mon cœur ne prend point de part. Le Connêtable lui ayant repliqué qu'il le recommandoit au tems & à la joie de voir ſes affaires en meilleur état, le mena dîner avec lui ; De là il lui fit voir ſon Ecurie ; la meute du Roi, & les ouvrages de Sculpture, dont on achevoit cette belle maiſon ; enſuite ayant appris que le Roi étoit au Conſeil, où il avoit l'honneur d'entrer, il mena Octave chez la Reine, & ayant dit à la Princeſſe Claude, qui étoit tres-ſpirituelle & tres-galante, que c'étoit un ennemi de la galanterie qu'il recommandoit à ſes charmes, il alla travailler pour lui au Conſeil de Sa Majeſté. Octave étoit ſi bien fait & ſi charmant, qu'il n'y eut aucune des Dames qui ne fit un reproche ſecret à ſes yeux de le laiſſer en liberté ſi long-tems. Mais comme il n'ignoroit pas qu'il n'y avoit point de Belle en cette Cour, qui n'eût quelque perſonne de qualité attachée auprés d'elle, & que dans la conjoncture de ſes affaires il avoit beſoin de tout le monde, il dit tant de choſes pour perſuader ſon indifference, que toute la Cour en demeura perſuadée, & qu'on l'appelloit déja l'Inſenſible auſſi communement que le Duc Octave. Il eut l'honneur de donner la main à la Reine à la promenade, & de la ſuivre le ſoir à un concert de haut-bois, que le Roi fit faire ſur un canal, où répondoit l'appartement de la belle Diane. Ce concert fut ſuivi d'un

feu d'artifice, dont toutes les figures étoient des croiſſans & des traits de feu : & le Duc de Farneſe n'ayant pû aborder le Connêtable de tout ce ſoir-là, pour apprendre ce qui avoit été reſolu au Conſeil en ſa faveur, il remit au lendemain à s'en informer.

III. JOURNE'E.

LA belle Ducheſſe de Valentinois ayant apris du Roi, & de quelques autres perſonnes, qui avoient la liberté de la voir dans ſon lit, l'arrivée du jeune Duc de Parme, & ce qu'on publioit déja de ſon inſenſibilité pour les Dames, ſe flatta de la penſée que s'il l'avoit veuë, il changeroit bien-tôt d'opinion; & comme c'étoit une perſonne enchantée de ſa propre beauté, & qui avoit fait connoître en cent occaſions qu'elle la preferoit à toutes choſes, elle ſentoit un deſir ſi violent de vaincre la dureté de ce jeune audacieux, qu'elle ne pouvoit ſe conſoler de ce qu'elle ne ſe trouvoit pas encore aſſez bien rétablie de ſon mal, pour travailler à ce triomphe. Elle envoya chercher le Connêtable, qui étoit abſolument dans ſes interêts, & lui ayant parlé de l'inſenſibilité du Duc de Parme, comme d'un prodige; elle l'attribua à tant de défauts differens, qu'elle engagea adroitement le Connêtable à lui faire le portrait fidelle du jeune Duc. Comme il étoit infiniment bien fait, qu'il avoit l'eſ-

prit galant, & qu'on ne pouvoit l'accuſer d'être indifferent par un defaut de délicateſſe ou de diſcernement, plus la Ducheſſe faiſoit de queſtions au Connêtable, & plus elle ſe fortifioit dans le deſir qu'elle avoit conçû de convertir cet Inſenſible. Elle le pria donc de vouloir le conduire le ſoir à un endroit du jardin qu'elle lui marqua, où elle vouloit ſe rendre *incognito*, & tâcher de voir le Duc ſans en être veuë. Elle diſoit ne faire cette façon que par bienſeance pour la Reine, qu'elle n'avoit point veuë depuis qu'elle étoit arrivée à Anet, & qu'elle craignoit qu'elle ſe plaignît d'elle, ſi elle apprenoit qu'elle ſe portât aſſez bien pour recevoir les viſites d'un Etranger, & qu'elle feignît d'être malade, lors qu'il falloit lui faire ſa cour. Mais dans la verité, c'eſt que la Ducheſſe trouveroit quelque choſe de plus galant à voir le Duc de cette ſorte, qu'à le voir dans ſon appartement. Le Connêtable étoit ſi fort à elle, que quand elle auroit eu des deſſeins plus criminels, elle auroit pû les lui confier. C'étoit à elle qu'il devoit ſon retour à la Cour, & la faveur auprés du Roi. Tout le monde ſçavoit que le feu Roi François avoit recommandé à ſon fils à la mort, de ne le faire jamais revenir: Mais Diane étoit ſi abſoluë ſur l'eſprit de Henry, que les ordres du Roi ſon Pere, les conſeils de ſes ſerviteurs les plus zelez, & les brigues ſecretes de la Reine même, n'avoient pû tenir contre la priere de ſa Maîtreſſe. Le Connêtable ſe tient donc pour fort honoré de ce qu'elle le choiſiſſoit pour lui don-

ner ce petit passe-tems, & courant chercher le Duc il le trouva qui sortoit de l'appartement du Connêtable, où il étoit venu pour le voir. Ils y entrerent ensemble, & le Duc ayant demandé au Connêtable ce que cet obligeant Monarque se préparoit à le proteger de tout son pouvoir; que pour ce dessein il avoit fait délivrer des commissions pour lever de nouvelles troupes, & qu'avant qu'il fût long-tems il pouvoit s'asseurer qu'il verroit quarante mille hommes armez pour sa défense. Cette bonne nouvelle mit l'esprit du Duc dans une assiete si agreable, que ses charmes en augmenterent de la moitié. Il alla remercier le Roi de si bonne grace, que ce Prince en fut charmé. Il fut si brillant tout le jour chez la Reine, & chez les Princesses; qu'on ne parloit plus que de lui. Et le soir étant arrivé, le Connêtable feignit d'avoir des questions nouvelles à lui faire sur le nombre des troupes de Gonzague, qui avoit pris Plaisance depuis peu, sur les intelligences qu'il entretenoit en Italie: & pour parler de ces choses plus commodement, il le conduisit à une allée solitaire, qui aboutissoit à un cabinet de verdure, d'où on pouvoit voir les gens qui se promenoient dans l'allée sans en être apperçû. C'étoit dans ce cabinet, que la Duchesse les attendoit accompagnée d'une de ses filles nommée Sainte Brune, en qui elle avoit la derniere confiance, & fille d'un jeune Polonois dont on lui avoit fait present depuis quelque tems qui portoit sa robe d'ordinaire. Lors que le Connêtable

crût être à la portée de la voix du cabinet ; Mais à propos, dit-il au Duc, comment vous trouvez-vous de vôtre indifference ? je savois bien que j'avois tout au jourd'huy quelque chose à vous demander, & cela m'est échapé de la memoire jusques à cette heure. De grace, reprit le Duc en soûriant, faites qu'il en échape toûjours de la sorte ; car je n'ay que la même réponse à vous faire que je vous ay déja faite. Je n'aimay jamais, je n'aime point, & si je puis je n'aimeray de ma vie. La vengeance de la mort de mon Pere, & le rétablissement de ma fortune, occupent mon ame toute entiere ; & je me trouve un si grand amour pour la gloire, que j'oserois me promettre qu'il ne cedera sa place dans mon cœur à aucune autre passion. Voilà de beaux sentimens, reprit le Connétable, & bien dignes du fils de Louis de Farnese. Mais Octave, la gloire & l'Amour ne sont pas incompatibles dans le cœur d'un grand homme, elles tenoient bien toutes deux dans le cœur d'Alexandre. Vous pouvez dire encore, interrompit le Duc, qu'elles tiennent toutes deux dans le cœur du grand Henry, qui est le plus Auguste de tous les Rois ; car je say qu'il adore la belle Diane ; mais touts ces exemples ne me persuadent point. Les grands Hommes, qui cedent à l'Amour, connoissent la force de leur raison, ils savent que leur passion y sera toûjours soûmise, & ne regardant l'amour que comme un amusement, ils s'y abandonnent, sans en craindre les suites. Pour moy je ne conserverois pas un si grand empire

charmes, & que je ne dois voir qu'en paſſant. La Ducheſſe qui entendoit ce diſcours, & qui étoit jalouſe de ſa beauté au dernier point, ſupportoit impatiemment les loüanges qu'on donnoit à celle des Princeſſes de Milan, & de Florance; & le Connêtable qui croyoit aſſez bien la connoître pour ne pas donner de jalouſie, ſe tournant bruſquement vers le Duc; Allez, luy dit-il, je vous trouve mille fois plus coupable que je ne vous croyois. Je vous regardois comme un jeune Homme timide, qui avoit plus de crainte de ne pas réüſſir dans ſa premiere entrepriſe, que d'antipathie à la tenter; mais puiſque vôtre indifference eſt un endurciſſement volontaire, je vous declare que vous n'étes point ſelon mon cœur, & que je vous eſtime moins que je ne vous eſtimois de la moitié. Le Connêtable ne parloit au Duc en ces termes, que pour faire ſa cour à la Ducheſſe qui les écoutoit, & le Duc ne ſachant rien de ſon deſſein, & lui voyant une affectation extrême de le pouſſer ſur cette matiere, crut qu'il avoit quelques ordres ſecrets du Roy de découvrir ſes veritables ſentimens; de ſorte qu'il s'opiniâtre de plus en plus, à deffendre ſon inſenſibilité. Il fit un portrait de toutes les malices de l'Amour qui auroit étouffé le deſir d'aimer dans le cœur le plus ſuſceptible de cette paſſion, & paſſant du raiſonnement à l'exemple, il s'étendit ſur les foibleſſes d'Antoine, & ſur les autres endroits de l'Hiſtoire qui ſervoient à ſon ſujet, en ſorte que la Ducheſſe crut n'avoir jamais veu d'Homme ſi agreable, &

ſi ſpirituel que lui parut le Duc de Parme. Comme la chaleur de la converſation lui faiſoit faire quelques pas de tems en tems, & que cette nuit-là n'étoit pas fort obſcure, Madame de Valantinois entrevoyoit la beauté de la taille du Duc, & la majeſté de ſa démarche, & joignant les charmes de ſon eſprit, à ce qu'elle remarquoit de ceux de ſa perſonne, elle eut une telle envie de le connoître plus particulierement, que ſi ce deſir ne pouvoit ſe nommer de l'Amour, il étoit du moins une grande diſpoſition pour le devenir.

IV. JOURNE'E.

Rien ne ſe peut ajoûter à la paſſion que la Ducheſſe avoit conceuë, de faire connoître au Duc Farneſe, que les Princeſſes qu'il avoit tant louées, n'étoient pas les plus belles perſonnes de la terre. Si tôt qu'elle vid le Roi, elle l'aſſûra qu'elle ſe portoit aſſez bien pour prendre l'air ce même jour, & ayant appris de lui qu'on attendoit le Comte Stuard, Prince de la Maiſon Royale d'Ecoſſe, qui venoit demander du ſecours en France pour la jeune Reine ſa couſine, que les Anglois vouloient avoir de force pour Edouard leur Roi, elle témoigna qu'elle ſeroit bien aiſe d'être preſente à cette arrivée. Il ne faloit pas en dire davantage à ſa Majeſté, pour l'obliger à ſatisfaire la Ducheſſe. Il donna ordre qu'on fit paſſer le Comte au pied d'une terraſſe qui joignoit le lorg de

cet appartement ; & ayant retardé l'audiance jusques à l'heure que Madame de Valentinois pouvoit être sur la terrasse sans incommodité, non seulement elle vid le nouvel Ambassadeur, mais tout ce qu'il y eut de Gens de qualité de la Cour, qui furent commandez pour le recevoir & pour le conduire, passerent en marche devant le lieu où la Duchesse étoit placée. Elle avoit un deshabillé si magnifique & si bien inventé, & sa beauté naturelle qui asſi.ément étoit surprenante, étoit relevée par tant de pierreries, que le Duc de Parme, qui la vid plusieurs fois en passant, en fut ébloüy, & que le Comte Stuard en fut penetré jusques à l'ame. Il s'arrêta tout court à sa veuë, comme s'il avoit été frapé d'une paralysie ; & la Duchesse remarquant avec plaisir cet éfet de sa beauté, elle lui jetta des œillades si perçantes, qu'elle en fit dés ce moment le plus passionné de tous les Amans. Elle s'apperçût avec douleur, que les charmes n'avoient point été si puissans sur le cœur du Duc de Parme ; car bien qu'il l'eût trouvée admirablement belle, ce qu'il devoit aux bontez du Roi étoit si present à son esprit ; qu'il avoit évité la rencontre des yeux de Diane, comme un écueil redoutable. Cette femme adroite & experimentée aux mouvemens du visage, avoit remarqué ceux du Duc Farnese, & les avoit remarquez avec dépit : mais le soir ayant dit au Roi, qu'elle seroit bienaise de voir du monde il lui mena le Duc de Parme, & le Comte Ecossois. Elle les reçût sur un lit de repos semé de fleurs,

où elle feignoit que sa foiblesse la contraignit de se tenir encore ; & cette posture jointe aux manieres amoureuses de la Duchesse, toucherent si vivement nôtre feint Insensible, que la belle Diane crut réconnoître qu'il n'étoit pas si Philosophe que le soir precedent.

V. JOURNE'E.

ELle voulut s'en éclaircir dés le lendemain, & chargeant Sainte-Brune de satisfaire à ce desir, cette adroite fille qui avoit de l'esprit, & dit-on quelque experience en ces sortes de choses, s'en aquita d'une maniere digne de la confiance qu'on avoit en elle. Elle fut à la Messe du Roi, & choisissant sa place de l'œil, elle fit si bien que sans témoigner aucune affectation, elle se trouva aux côtez du Duc de Parme. Elle se fit remarquer à lui, par une reverence si profonde, qu'elle attira sa curiosité. Il demanda qui elle étoit, & ayant appris que c'étoit Sainte Brune, celle des filles de Madame de Valentinois qu'elle aimoit le plus cherement, il s'approcha de son oreille, & lui dit quelques mots de galanterie sur la devotion qu'elle faisoit paroître. Toute la Frante étoit si bien instruite du pouvoir absolu, que la belle Diane avoit sur l'esprit du Roi, que quand le Duc de Parme n'auroit consulté que sa Politique, il n'auroit pas manqué en cette occasion de faire connoissance avec la fa-

vorite de Madame de Valentinois. Mais outre cette conſideration ; cette fille étoit infiniment aimable, & pour dernier motif il étoit vrai que ſa Maîtreſſe lui avoit paru la plus belle choſe du monde, le ſoir auparavant. Joignant donc toutes ces choſes enſemble, il dit mille galanteries à Sainte-Brune pendant que la Meſſe dura, & la ruſée confidente y répondant d'une maniere toute ſpirituelle & toute engageante, elle fit ſi bien que ſans qu'il pût la ſoupçonner d'aucun deſſein caché, elle l'engagea inſenſiblement à la ramener dans ſa chambre. Comme il ne pouvoit ſe laſſer de louer ſon eſprit & les charmes de ſa perſonne, Sainte-Brune ſe tournant vers lui tout-à-coup ; ſitôt qu'elle fut hors de peril d'être entenduë, Monſieur le Duc, lui dit-elle, je ſçai bien à qui vos fleurettes s'adreſſent : vous ne me les dites ſans doute, que pour m'obliger à les reciter, & le fruit que vous pretendez de vos douceurs ; c'eſt de me voir aſſûrer Madame la Ducheſſe, que vous ſçavez bien les debiter. Octave penſa tomber de ſon hauteur, au diſcours de cette fille, il n'étoit qu'à peine tombé d'accord avec lui-même que la Ducheſſe étoit aimable, il n'avoit fait confidence de cette penſée à qui que ce fût, & regardant ce reproche comme une piece qu'on lui tramoit auprés du Roi ; Moi ! s'écria-t-il tout éperdu, j'aime Madame de Valentinois ? Oui, oui, vous l'aimez, reprit Sainte-Brune, en contrefaiſant l'ingenuë, vous lui jétates hier cent regards qui l'en aſſûroient : & c'eſt par ſon ordre que je vous avertis qu'elle

s'en eſt apperçûe, & qu'elle eſt fort ſurpriſe de voir qu'un homme auſſi ſage que vous le paroiſſez, prefere de cette ſorte ſes deſirs à ſon utilité. Elle dit qu'elle tombe d'accord que l'audace ſied bien aux jeunes gens, mais qu'elle ne vous croyoit pas capable de celle que vous lui avez laiſſé remarquer, & qu'enfin elle vous conjure de ne vous pas abandonner à cette paſſion. Le Roi étant entré chez la Ducheſſe dans cet inſtant, Sainte-Brune fut obligée de courir à la chambre de ſa Maîtreſſe, pour lui porter des peaux d'Eſpagne dont elle ſçavoit qu'elle vouloit faire preſent à ſa Majeſté, & elle laiſſa nôtre Duc dans le plus grand étonnement, où il ſe fût trouvé de ſa vie. Il avoit trop d'eſprit pour ne pas comprendre, que la remontrance afectée de Sainte Brune, étoit une leçon ingenieuſe de ce qu'il avoit à faire, & non pas un reproche de ce qu'il avoit fait; & cette avance d'une des plus belles perſonnes du monde, & qui étoit adorée d'un grand Roi, flatant agreablement ſa vanité, ſon premier mouvement fut un tranſport de joie, qui ſe répandit dans ſes yeux & ſur tout ſon viſage: mais un moment aprés, ce qu'il devoit au Roi, & la crainte de perdre un ſecours ſi neceſſaire pour lui, s'il ſe broüilloit avec la France, lui faiſant regarder comme un malheur ce qu'il venoit d'enviſager comme une bonne fortune, il ſe trouva l'eſprit rempli de tant de penſées differentes que pour ne pas donner de connoiſſance de ſon chagrin, aux gens dont il ſeroit remarqué, il alla ſe promener ſeul

dans

le bois, & il y fut deux heures entieres, rêvant & marchant à grand pas, ſans ſçavoir préciſément à quoi ſe determiner : mais enfin l'amour demeura victorieux. Le Duc étoit dans un âge, où il eſt bien difficile de faire le cruel pour une Belle qui fait les premiers pas ; & de plus il n'ignoroit pas qu'une femme mépriſée, eſt capable de tout ce que la vengeance peut inſpirer de plus cruel. Il ſe rendit donc chez la Reine, où Sainte-Brune lui avoit fait ſçavoir adroitement que la Ducheſſe devoit paſſer une partie de cette journée ; & afectant une réverie & une langueur extraordinaire, il s'attira mille aſſûrances ſecretes qu'il étoit remarqué. En éfet, la Ducheſſe demandoit inceſſamment aux Princeſſes, & à toute la Cour, ſi le Duc de Parme avoit acoûtumé d'être melancolique de cette ſorte ; & ſur ce qu'on l'aſſûroit qu'on ne l'avoit jamais vû ſi ſombre que ce jour-là, elle feignoit de croire que c'étoit le miſerable état de ſes affaires qui le rendoit de cette humeur, & témoignant une compaſſion toute obligeante pour ſes malheurs : Courage, Duc, lui diſoit-elle, il ne faut pas ſe laiſſer acabler par la fortune, ce qui paroît le plus difficile, eſt ſouvent le plus aiſé à executer ; on eſt dans un interêt, & on n'a pas ſi peu de credit, qu'on ne puiſſe vous faire une deſtinée heureuſe. Comme la Ducheſſe ne diſoit ces paroles au Duc qu'en paſſant, & qu'il étoit environné de gens qui lui étoient ſuſpects, il n'y répondit que par des regards, mais il avoit le plaiſir de s'imaginer, qu'ils étoient finement entendus.

VI. JOURNE'E.

QUelle nuit ne ſuivit point cette bienheureuſe journée ? Octave ſe repreſentoit inceſſamment la belle Ducheſſe de Valentinois, prevenant ſes diſcours, & en quelque ſorte ſes deſirs. Voilà ce qui s'apelle une belle ame, diſoit-il en lui même, c'eſt ainſi que les femmes ſinceres & de bon ſens devroient en uſer, & on ne paſſeroit pas la moitié de ſa vie en grimaces & ſoûpirs inutiles, ſi tout le monde avoit l'eſprit de profiter des momens de cette ſorte. Ces reflexions lui donnoient une idée des plaiſirs à venir, qui en étoient déja un preſent, & l'excez de ſon tranſport lui faiſant oublier qu'il étoit ſeul, & qu'il y a de l'extravagance à parler, quand perſonne ne peut nous répondre ; Qu'elle eſt adorable ! s'écrioit-il, & que cette façon de faire les choſes eſt touchante pour un homme qui a l'eſprit bien fait ! Ces penſées l'ayant entretenu la meilleure partie de la nuit, il étoit ſi tard lors qu'il s'éveilla le lendemain, que le Connêtable, & le Marquis de Jarnac le trouverent encore au lit. Ils venoient le querir pour le mener dîner chez le Duc d'Aumale où le Comte Stuard devoit être. Ha vraiment ! s'écria le Connêtable en entrant, on voit bien où ſont les Inſenſibles, ils ſemblent n'être au monde que pour dormir, & le lever de l'aurore eſt une beauté de la nature, qui n'eſt pas faite

pour leurs yeux. Croyez-vous que le ſommeil ſoit un ſi grand mal, reprit le Duc de Parme en ſoûriant, que vous le reprochiez à mon indifference comme un crime ? Oüi, pourſuivit le Connêtable bruſquement, tout ce qui part d'une ſi méchante cauſe ne ſçauroit produire un bon éfet, & reſolument vous deviendrez ſenſible ; ou je ne ſerai plus de vos amis. He ! Monſieur le Connêtable, repliqua le Duc en lui prenant la main, ne me privez pas de vôtre amitié s'il vous plaît. Sa nouvelle paſſion lui arracha ce mot malgré lui, mais craignant qu'il n'eût été remarqué par le Duc d'Aumale, il y ajoûta : attendez que je ſente de l'Amour, pour me forcer à me plaindre de lui, & ne le rendez pas mon perſecuteur d'avance, en le faiſant l'auteur de vôtre haine pour moi. Le Marquis de Jarnac ſe joignit au Duc de Parme, pour défendre la liberté du cœur, & celle des inclinations, & de ce diſcours paſſant à l'arrivée du Comte Stuard, le Connêtable, dit à Farneſe, que ce Prince Ecoſſois, loüoit Madame de Valentinois avec tant d'excés, que toute la Cour étoit perſuadée qu'il en feroit bien-tôt Amoureux, s'il ne l'étoit déja. Octave ſentit un dépit ſecret de cette nouvelle, qui lui fit connoître que les charmes de la belle Diane avoient fait plus d'impreſſion ſur ſon ame qu'il ne l'avoit penſé, & le Connêtable étant entré dans la galerie des peintures pour lui donner le tems de s'habiller, le Duc le rejoignit le plûtôt qu'il lui fut poſſible. Ils allerent enſemble chez le Duc d'Aumale, dont la bonne chere

conſomma une partie du jour. De là toute la compagnie ſe rendit auprés du Roi, qui faiſoit monter des chevaux, dont la Reine d'Ecoſſe lui avoit fait préſent. Le Duc Octave voyant toute la Cour ſi bien occupée, crut ne pouvoir trouver un moment plus favorable pour aller voir la Ducheſſe : il ſe tira de la foule adroitement, & ſe rendant chez Madame de Valentinois, il ſçut qu'elle étoit dans un cabinet de rocaille qui touchoit à ſon apartement d'Eté, & qui ſans doute étoit le plus agreable lieu du monde. Il n'étoit meublé que de piles de carreaux de draps d'or, & de vaſes de Porcelaine remplis de fleurs. Une Venus de marbre blanc formoit une grotte, qui regnoit le long de ce cabinet, & huit ou dix petits Amours les uns dormant, les autres occupez au ſervice de la Déeſſe, formoient autant de jets d'eau qui réfléchiſſant dans un grand nombre de miroirs dont ce cabinet étoit orné, ſe perdoient en murmurant par des conduits de plomberie. Un petit lit de repos fait à la Portugaiſe, étoit dans un des bouts de ce cabinet, & d'une corniche de rocaille, qui ſe jettoit hors d'œuvre, tomboient mille branches de verdure mêlée de fleurs, qui ſervoient comme de Pavillon à la tête de la Ducheſſe qui étoit couchée au deſſous. Le Duc la trouva ſi belle dans cet état, qu'il en demeura comme éperdu ; & Diane ſe connoiſſant parfaitement aux éfets de ſa beauté, elle ſentit une joye ſecrete du trouble d'Octave qui la rendit encore plus charmante qu'au-

paſſavant. C'eſt ſi fort le propre de l'Amour d'inſpirer de la timidité aux nouveaux Amans, que ſi Madame de Valentinois n'avoit eu plus de hardieſſe que le Duc de Parme, cette entrevuë ſi commode, & ſi digne d'être bien employée ſe ſeroit paſſée dans le ſilence & l'admiration : mais la belle Ducheſſe commençant à s'en laſſer, elle demanda au Duc en quel état étoient ſes afaires. Un homme plus experimenté dans ces ſortes d'occaſions lui auroit répondu qu'elle le ſçavoit mieux que lui-même, puiſque c'étoit d'elle ſeule que dépendoit alors ſa deſtinée ; mais il eſt ſi vrai que le plus ſpirituel de tous les jeunes gens n'eſt qu'une bête dans les commencemens de ſa premiere avanture, que nôtre reſpectueux adoleſcent n'oſa jamais prononcer une ſeule paroſe pour découvrir ſa paſſion. Il changea de viſage, il begaya comme s'il eût eu peine à trouver ce qu'il vouloit dire, & la Ducheſſe ayant pitié de ſon peu d'experience, voulut lui donner le loiſir de ſe remettre. Elle s'amuſa à badiner avec des fleurs, comme ſi elle eût oublié que le Duc étoit là ; & ſe ſouvenant d'avoir oüi dire qu'Octave avoit extrêmement voyagé pour un homme de ſon âge, elle mit la converſation ſur le ſujet des voyages. Le Duc revint à lui-même pendant ces queſtions, il ne manquoit ni d'eſprit ni de cœur pour tenter une grande entrepriſe, & la timidité qui ne provient que de ſurpriſe ou de tranſport, ne ſert qu'à mettre la vivacité d'eſprit en haleine. Il dit donc à la Ducheſſe ſagement, qu'il n'avoit rien veu

de plus beau dans ſes voyages ; qu'une Statuë de la Sultane Aſterie Maîtreſſe de Soliman II. qu'un Ambaſſadeur de Veniſe à la Porte, devenu Doge depuis ſon Ambaſſade, lui avoit fait élever : Madame de Valentinois, qui toute curieuſe qu'elle étoit ne ſe ſouvenoit point d'avoir entendu parler de cette Statuë, fut ſurpriſe de ce qu'une choſe qu'on lui dépeignoit ſi rare, avoit échapé à ſa curioſité. Elle pria le Duc avec inſtance, de vouloir lui apprendre les particularitez qui concernoient cette rareté. L'adroit Italien ne parut point interdit à cette demande, & continuant ſa fable avec autant de liberté d'eſprit que ſi ſa memoire ſeule la lui avoit fournie, il commença ſon diſcours en ces termes.

HISTOIRE
DE LA SULTANE
ASTERIE.

L'Hiſtoire que vous m'ordonnez de vous raconter, Madame, a été ſi ſecrete, & il paroît ſi extraordinaire qu'un Ambaſſadeur Venitien ait eu l'entrée dans le Serrail des femmes de l'Empereur, que ſi la Statuë dont je vous ai parlé n'en

faiſoit foi, & que les gens dont je tiens ce ſecret, ne me fuſſent pas auſſi connus que moi-même, j'aurois eu de la peine à donner croyance à leur recit. Soliman étoit un des plus beaux Princes du monde : il étoit galant & magnifique ; & il ſembloit devoir être un exemple de la fidelité des Sultans envers les Empereurs Ottomans; mais l'Amour eſt un bizarre, à qui les incidens ordinaires font horreur, il veut toûjours du Roman & du merveilleux dans ſes intrigues ; & c'eſt aſſez pour rendre un homme deteſtable, qu'il y ait une neceſſité invincible de l'aimer.

Le Duc prononçoit ces mots avec tant d'action, que la Ducheſſe ne peut s'empêcher d'en ſoûrire, & voulant le faire ſouvenir qu'il parloit à la Maîtreſſe d'un grand Roi, Paſſons à la Sultane, Monſieur le Duc, lui dit-elle, & laiſſons-là le Sultan.

Il feignit d'avoir quelque confuſion de ſon égarement, & reprenant ſon Hiſtoire avec autant de ſens froid, comme ſi elle avoit été une verité, il pourſuivit.

Elle étoit ſi belle, Madame, que tout ce que je puis vous dire de ſa beauté eſt infiniment au deſſous de ce qu'on m'en a fait concevoir à moi-même. Elle avoit une taille & une demarche, qui inſpiroient le reſpect & l'admiration ; ſes cheveux étoient d'un noir luſtré, qui relevoit merveilleuſement la blancheur de ſa peau : ſon teint avoit un éclat ébloüiſſant ; ſa bouche avoit mille charmes qu'on ne peut exprimer ; & ſes beaux yeux, qui avec le brillant des noirs avoient la langueur des bleus,

étoient ſi parlans & ſi paſſionnez, qu'on ne pouvoit rencontrer leurs regards ſans croire les entendre, & ſans être tranſporté d'amour pour tout ce qu'ils diſoient.

Le portrait de la Sultane Aſterie reſſemblloit ſi parfaitement à Madame de Valentinois, & le Duc de Parme la regardoit avec tant d'amour en le faiſant, qu'elle fut toute prête à l'interrompre dans cet endroit : mais la curioſité l'emporta ſur ſon impatience : elle le laiſſa continuer de cette ſorte.

L'heureux Vénitien la vid le jour d'un triomphe du Sultan, & comme il eut le cœur penetré du premier de ſes regards, il crut s'apercevoir qu'il en avoit été remarqué. Cet homme s'étoit cru Inſenſible juſques à ce jour-là, & il avoit fait gloire de le paroître; la Fortune étoit ſon unique divinité, & la politique ſembloit regler toutes ſes actions : mais l'amour ne triomphe jamais mieux qu'au milieu des difficultez. Cet hydre du Serrail qui auroit épouvanté tout autre qu'un amant, ne parut pas digne d'arrêter les reflexions de nôtre Ambaſſadeur; le deſir de plaire, & la crainte de ne plaire pas, étoient les ſeules affaires qui meritoient de l'occuper; & ayant trouvé le ſecret d'apprendre qu'il aimoit, & qu'il n'étoit pas haï, il trouva bien-tôt celui de ſe faire introduire dans l'apartement de la belle Aſterie. Un Eunuque gagné, qui avoit été le confident de l'avanture, le déguiſa en ſorte qu'il ne fût ſuſpect à aucun des Gardes : il trouva ſon adorable Sultane ſeule & couchée ſur

un lit de fleurs, qui la lui fit prendre pour la Déesse de la volupté, ses beaux yeux ne lui annonçoient rien de cruel, & ceux de l'amoureux Venitien lui faisoient voir la plus grande passion du monde. Que vous dirai-je enfin, Madame, il fut si tenté de prendre un baiser sur sa belle bouche, qu'il ne pensa jamais être le maître de son transport. Cette audace vous fait rougir, Madame, ajoûta le Duc en regardant la Duchesse fixement qui en éfet rougissoit; Et si l'incomparable Madame de Valentinois avoit été la Sultane Asterie, l'Ambassadeur n'auroit pas été si favorisé de l'Amour qu'il le fut dans cette occasion.

Cela auroit dépendu de l'excés de sa passion, & de l'idée que la Dame en auroit conçûë, repliqua la Duchesse en baissant les yeux. Ha! Madame, s'écria le Duc en se levant, & en prenant un baiser sur la bouche de la Duchesse, que le Venitien sçavoit bien aimer, & que la divine Sultane le sçut bien connoître.

La Duchesse fit toutes les façons qu'il faloit faire pour témoigner au Duc qu'il lui arrachoit ce baiser contre sa volonté, mais l'adroit Farnese discerna facilement l'apparence de la verité, & reprenant son Histoire comme si elle n'avoit point été interrompuë, il alloit rendre son feint Ambassadeur si heureux, qu'Octave auroit peut-être eu quelque part à son bonheur. Mais la Duchesse ne pouvant douter que cette histoire ne fût une fable aprés ce qui venoit d'arriver; Tout-beau

Monſieur le Duc, lui dit elle, j'ai aſſez appris des incidens de cette avanture pour le premier jour : nous en ſçaurons peut-être les ſuites avec le tems ; mais un recit de cette importance demande plus de précaution que je n'ay le loiſir d'en prendre aujourd'hui. Ah ! Madame, lui dit le Duc avec une ardeur ſans égale, ceux de qui j'ay appris l'Hiſtoire commencée, m'ont aſſûré que ce qui rendit le Venitien ſi fortuné, c'eſt qu'il fit comprendre à la belle Sultane que les gens pour qui les occaſions ſont rares, doivent profiter de toutes. Hé ! mon Dieu, reprit la Ducheſſe en ſoûriant, quand on trouve le ſecret de profiter ſi bien d'une premiere occaſion, on trouve aiſément celui d'en faire naître une ſeconde. Le Roi entra comme la Ducheſſe achevoit ces mots, ſuivi du Comte Stuard, & de toute la Cour, & le Comte fit des extravagances ſi viſibles à la veuë de Madame de Valentinois, que le Duc jugea à propos de profiter de ſon exemple. Il ſe retira dans ſon cabinet ſi rempli d'amour & de belles eſperances, que cette idée enchantereſſe l'occupa tout le reſte de cette journée, & une partie de la nuit ſuivante.

VII. JOURNE'E;

C'Eſt ſi fort le propre de l'Amour, d'inſpirer des Vers aux nouveaux Amans, que nôtre Duc ne put ſe diſpenſer

de cette loi generale. Il fit un Madrigal Italien, qu'il recita le lendemain chez la Reine, comme une galanterie qu'il venoit de recevoir de son Pais, & la Reine qui étoit Italienne, connoissoit toutes les délicatesses de cette langue, trouva le Madrigal si beau; qu'elle donna envie à deux ou trois Poëtes François de le traduire. Ils le firent heureusement, & le Roi qui aimoit la Musique ayant fait faire un air sur ces paroles nouvelles, lui, & toute sa Cour, ne chantoient plus que cette chanson.

CHANSON.

CE long baiser assaisonne
De deux élans de flâme,
Souvient-il à vôtre ame
Comme il fut donné?
Ha! si j'étois le maître
D'un si tendre moment,
Avec quel empressement
Je le ferois renaître.
Quand une veritable ardeur
Sensiblement nous touche,
C'est toûjours par la bouche
Qu'on gagne le cœur,
Ha! si cet....

L'air qui fut fait sur ces paroles étoit si beau, qu'il n'y eut personne qui ne voulût l'apprendre. Mais ce qu'il y eut de rare

Digitized by Google

ce fut que le Comte Stuard, qui aimoit fort la Musique, comme cela est ordinaire à sa nation, ne pouvoit se lasser de chanter. Il avoit la voix agreable, & croyant plaire à la Duchesse par cette qualité, fut le premier qui vint lui chanter les Vers du baiser. Il passionnoit les endroits amoureux, avec une affectation que la Duchesse ne pouvoit remarquer sans rire, & faisant des passages languissans sur *long-baiser*, & sur *doux-élans*, son erreur parut si divertissante à Madame de Valentinois, que peut-être fut-ce à cette circonstance que l'heureux Farnese deut les suites de ce divertissement. Quelqu'un trouvera sans doute que l'Amour fait bien du chemin en peu de tems dans ce journal, mais ce n'est pas un regître des jours de la vie que nous faisons, c'est une liste d'intrigues amoureuses ; & on doit présupposer que chacun de nos incidens remarquable, a été devancé de toutes les preparations necessaires à le rendre vrai-semblable.

VIII. JOURNE'E.

LA Reine qui n'aimoit pas la Duchesse, & qui avoit des liaisons secretes avec l'Ecosse, avoit une societé plus étroite avec le Comte Stuard, qu'avec le Duc de Parme ; car elle commençoit à jetter les fondemens de l'alliance du Dauphin de France avec la Reine Marie ; & cet interêt particulier lui en faisant prendre un ge-

neral dans tout ce qui regardoit le Comte, elle avoit été la premiere, qui s'étoit [illegible] ceuë de son Amour, pour Madame de Valentinois ; & on peut juger qu'elle ne fut pas la derniere à fortifier l'Ecossois dans ses esperances. Elle consideroit l'infidelité de la belle Diane, comme l'unique écuëil où l'amour du Roi pouvoit échoüer ; & voyant le Comte Stuard assez bien-fait pour faire tomber la Duchesse dans un piege si souvent tendu, elle le faisoit flatter dans sa passion par tous les gens qu'elle croyoit capables de la servir dans cette intrigue. Elle faisoit souvent des parties pour donner les moyens au Comte de voir Madame de Valentinois, & sa jalousie lui rendant tous personnages faisables, elle paroissoit si commode aux desirs du Comte amoureux, qu'il ne put être accusé d'insolence, s'il a tâché d'en profiter. Mais Madame de Valentinois n'avoit aucun penchant pour lui ; & pour dernier obstacle, elle étoit aussi fine que ceux qui entreprenoient de la tromper. Elle penetra dans l'intention de la Reine, comme si elle avoit été du conseil secret de sa vengeance ; & voulant tourner contre ses ennemis l'artifice qu'ils avoient preparé contre elle, elle se plaignit au Roi de l'audace du Comte Stuard, comme d'une injure qui blessoit sa gloire au dernier point, & comblant le Roi de joie pour cette delicatesse de la fidelité de sa Maîtresse, elle en tira mille nouveaux bien-faits, & elle le fortifia si puissamment son amour qu'elle auroit pû tout entreprendre sur

la foi de la confiance. Le Roi qui aimoit la Ducheſſe juſques à l'excez, & qui étoit naturellement jaloux, prit conſeil du Connêtable, pour ſçavoir de quels moyens il devoit ſe ſervir pour remedier à l'extravagance du Comte, ſans bleſſer le droit des Gens. Le Connêtable loüa la moderation du Roi, & voulant lui rendre le Duc Octave neceſſaire, il lui propoſa de le charger de la commiſſion de remettre le Comte dans ſon devoir. Le Duc avoit de l'adreſſe & de l'eſprit; tout ce qui venoit de ſa part ne pouvoit être ſoupçonné de venir de celle du Roi, & par les conſeils de la Reine, qui vouloit enlever à la Ducheſſe tout ce qu'elle avoit d'amis d'importance, l'aveugle Stuard faiſoit mille avances d'amitié au Duc de Parme. Le Roi crut donc ne pouvoir mieux faire que de ſuivre l'avis du Connêtable. Voilà le Duc honoré de la confidence du Roi ſon rival, & chargé de la punition d'un homme qui commençoit à le devenir. Il eſt à croire qu'il ne manqua pas à profiter d'une diſpoſition ſi favorable, il s'inſinua dans l'eſprit du Roi avec tant d'adreſſe & tant de ſuccez, que ce Monarque ne pouvoit plus vivre ſans lui, & joignant au plaiſir de voir avancer ſes affaires, celui de voir Madame de Valentinois ſans être ſuſpect à ſa Majeſté, il accommoda ſi bien ſa politique & ſon amour, qu'il fut également heureux, & dans l'un & dans l'autre, au moins on a ſujet de le croire: car il eſt certain que le Roi preſſa fort la levée des troupes qu'il lui avoit deſtinées, & qu'il courut des Vers en ce tems-là qu'on lui a donné depuis, qui

font juger qu'il reuſſit auſſi-bien dans l'art de plaire, que dans celui de negocier. Voici quelques-uns de ces Vers, ils ſont mis pour la forme. Qui ne voudra pas les lire, pourra les paſſer.

JOUISSANCE.

Etre ſur un gazon ſemé de mille fleurs,
Contempler à loiſir ſa prochaine allegreſſe,
En penetrer l'excés & la delicateſſe,
Et d'un tranſport ſecret prevenir les douceurs.
Triompher en Vainqueur de toutes les rigueurs,
Qu'un rebelle devoir oppoſe à la tendreſſe.
Irriter nos deſirs par ceux de ſa Maîtreſſe,
Et lire dans ſes yeux ſa flâme & ſes langueurs.
Retarder le départ du plaiſir qui s'envole,
Et bravant des remords le murmure frivole,
Abandonner ſon ame à ſes raviſſemens;
C'eſt ſçavoir profiter du ſejour de la Terre,
Et ſans laſſer de vœux le maître du Tonnerre,
Du bon-heur qu'il promet avancer les momens.

IX. JOURNÉE.

LA Ducheſſe faiſoit bâtir un Monaſtere à quelque diſtance d'Anet, où elle avoit accoûtumé de faire des viſites frequentes : il faloit traverſer la forêt pour y arriver, & le Duc de Parme, qui n'ignoroit pas l'art d'inventer des pretextes, ſçavoit ſi bien ménager ſon tems, & les apparences, qu'il ſe paſſoit peu de jours qu'il ne vît la Ducheſſe dans le chemin du Monaſtere. Elle y alloit d'ordinaire ſans autre compagnie que de Sainte Brune, & ſuivie ſeulement du petit Polonnois. Il ne ſçavoit aucun mot de François, & ne comprenoit que les ſignes de ſa Maîtreſſe, ainſi il étoit employé dans tous les myſteres, où il faloit des miniſtres ignorans. Un jour donc que le Roi étoit à la chaſſe du Sanglier, dans la forêt, & que la Ducheſſe avoit pris ce tems-là pour faire ſon pelerinage, le Duc que ſa nouvelle faveur attachoit auprés de ſa Majeſté, fit ſi bien qu'il ſe déroba du corps de la chaſſe, & qu'il ſe rendit dans un endroit où Madame de Valentinois goûtoit la fraîcheur de l'ombre, & elle ſe leva ſi-tôt qu'elle l'aperceut, & le frapant ſur l'épaule avec une branche d'oranger qu'elle tenoit ; Vous étes bien hardy, nôtre Duc, lui dit-elle, de troubler ainſi la ſolitude des Dames : Retirez-vous pour ſuivit-elle, en lui jettant une poignée de fleurs d'orange dans les cheveux. L'occaſion eſt plus perilleuſe

que vous ne peſſez, continua-t-elle en lui montrant une pelouſe ombragée d'un buiſſon d'épines fleuries. Le Duc entra merveilleuſement dans cette galanterie, & lui donna la main pour la conduire au lieu qu'elle lui marquoit; Vous avez bien peu de charité pour les pauvres étrangers, reprit-il d'un ton goguenard, de leur dreſſer ainſi des embuſcades ſur les grands chemins; qui ſe ſeroit jamais defié de cet attentat? Allez Madame, vous meritez d'en être punie, & j'eſpere me tirer du guet-à-pend en galant homme. Une converſation ſi bien commencée ne pourroit manquer d'avoir une ſuite agreable, & bien que Sainte-Brune ſe tînt aſſez éloignée pour ne pas entendre leurs diſcours, on a jugé de la matiere de l'entretien par les Vers qui furent faits dans cette ſolitude.

MADRIGAL.

CE joly jeu d'amour ſi charmant & ſi tendre
Pourquoi fut-il fait avant nous?
La nature auroit deû m'attendre,
Pour donner aux mortels un paſſe tems ſi doux,
Force gens ont crû bien l'entendre;
Mais avoüez que ſans trop me vanter,
Seule j'avois droit de pretendre,
A la gloire de l'inventer.

Bien que le Duc de Parme n'eût con-

tribué à ce Madrigal que du ſujet, il fut toutefois écrit de ſa main; mais comme il l'écrivit avec un poinçon ſur des table , & qu'il n'eſt pas ſi facile de former des ca res ſur l'yvoire que ſur le papier les fiet étoient ſi peu connoiſſables, que la Ducheſſe ne crut pas neceſſaire de les effacer. Elle remit les tablettes dans ſa poche, & retournant au Château fort ſatisfaite de ſon heureuſe rencontre, le Duc reprit le chemin de la chaſſe. Il eut beaucoup de peine à la rejoindre, & lors qu'il l'eut retrouvée, il déplora fort en apparence le malheur qu'il avoit eu de la perdre. Le Connêtable l'en conſoloit le mieux qu'il lui étoit poſſible, en l'aſſûrant que le Roi avoit témoigné beaucoup d'inquietude pour ſon abſence; & le Duc ſe voulant donner carriere; Encore ſi j'étois amoureux, diſoit-il plaiſamment, je ne ſerois pas à plaindre pour avoir été ſeul ſi long tems, mais j'avouë que la ſolitude eſt chagrinante pour un homme qui a l'ame inſenſible. Vous voyez, interrompit le Comte Stuard, comme l'amour eſt quelquefois d'un grand ſecours. Je commence à en tomber d'accord, repliqua le Duc en ſoûriant, & deux ou trois avantures comme celle d'aujourd'hui ſeroient capables de me faire haïr mon indifference. Des diſcours ſemblables les ayant entretenus juſques au Château, on donna le reſte du jour au recit de la chaſſe, & comme elle avoit été violente, on ſe coucha d'aſſez bonne heure pour ſe repoſer de la fatigue qu'on avoit eue.

II. JOURNE'E.

LE lendemain il y eut une pêche fort agreable, où les Dames étoient habillées galament, & le Roi fit éclater sa magnificence dans la somptuosité des collations, & dans l'ornement des batteaux où elles furent servies. Au retour de la pêche il y eut Comedie Italienne chez la Reine, & la Ducheſſe ayant des raiſons ſecrettes d'aimer cette Langue, elle fut des premieres à ce divertiſſement. Le Comte Stuard trouva le ſecret de ſe placer derriere ſa chaiſe, & ſa paſſion étant toûjours la maîtreſſe de ſa Politique, il ſe preparoit à lui donner des marques nouvelles d'un amour qu'il ne pouvoit vaincre, lors que Madame de Valentinois ayant levé le bras pour racommoder quelque choſe à ſa coëffure, le Comte aperceut un ruban à l'ouverture de ſa poche, qu'il jugea être celui d'une tablete. Il le tira doucement pendant que la Ducheſſe regardoit ailleurs, & voulant profiter de cet éfet du hazard, il alloit écrire quelque galanterie dedans: mais celle qui avoit été faite le jour precedent, lui ayant frapé la veuë, il s'arrêta à la conſiderer. Il fut ſurpris de voir des Vers de ce caractere ſur les tablettes de la Ducheſſe; & la jalouſie qu'il conceut de la lecture, lui arrachant un ſoûpir, il fut ſi profond, qu'il obligea la Ducheſſe à tourner ſa tête de ſon côté. Elle ap-

perceut d'abord ſes tabletes, & les lui arrachant bruſquement, elle fit connoître au Comte par un regard irrité, qu'elle étoit offenſée de la liberté qu'il avoit prise. Le Comte la regarda [illegible] cette connoiſſance, & pouſſant un ſecond ſoûpir auſſi profond que le premier; Ah! Madame, lui dit-il, que viens-je de voir? Il ſortit aprés ces paroles, & la Ducheſſe ayant compris par elles qu'il avoit leu le Madrigal, elle voulut prevenir le mal que ces Vers pouroient lui cauſer, s'ils étoient publiez. Elle les leut la premiere, & feignant d'être perſuadée que c'étoit le Comte qui les avoit écrits, elle ſe plaignit au Roi de ce manque de reſpect, & elle lui dit avec toutes les apparences d'une douleur veritable, qu'elle étoit bien malheureuſe d'être l'objet de l'inſolence des Etrangers, pour la complaiſance qu'elle avoit euë pour ſon amour. Cette maniere de tourner la choſe, irrita le Roi contre le Comte; que ſi la negociation ſecrete du mariage qu'il traitoit, n'eût obligé la Reine à faire tous ces éforts pour le maintenir, le Roi l'auroit envoyé prier de ſe retirer. Il proteſtoit, comme il étoit vrai, qu'il n'avoit point ſongé à écrire les Vers qu'on lui donnoit, & qu'il ne les avoit jamais vûs que dans les tabletes de la Ducheſſe. Mais comme les aparences étoient contre lui, & que Madame de Valentinois avoit éfacé les Vers, ſous pretexte d'en avoir horreur, un moment aprés que le Roi les avoit vûs, on ne pouvoit verifier les caracteres, & le Com-

demeura chargé d'une iniquité, où il n'avoit aucune part.

JOURNE'E.

LES Amans ne ſçauroient vivre toûjours en bonne intelligence, l'excés de l'amour faiſant celui de la delicateſſe. Les cœurs les plus enflâmez ſont les plus ſuſceptibles de dépit, & on ſe feroit plûtôt une matiere d'explication de ſa propre felicité, que d'aimer long-tems ſans avoir quelques brouilleries. Le Duc & la Ducheſſe vinrent tout à-coup à ſe regarder moins favorablement qu'ils n'avoient accoûtumé; & le Duc irrité au dernier point des manieres mépriſantes de Madame de Valentinois, fut ſur le point de faire ceder la fortune à ſon amour, & de ſe retirer en Italie. Ceux qui entendirent parler en ce tems-là des mécontentemens de Farneſe, crurent qu'ils étoient cauſez par les propoſitions que le Connêtable de Montmorency lui avoit faites, de fiancer la jeune Princeſſe Diane, fille du Roi, & de Madame de Valentinois, à quoi on dit que ce Duc témoigna une repugnance invincible: mais il n'eſt pas croyable que la Ducheſſe qui ſçavoit ſi bien les raiſons qu'il avoit de faire un ſcrupule de cette alliance, lui voulut du mal d'y avoir reſiſté: & puis comme il lui donna Horace de France ſon frere en ſa place, elle n'eut aucun ſujet de ſe plaindre de cette ne-

gociation. L'amour seul étoit capable de diviser deux ames si bien unies, seul il fit naître leur different, & seul il eut le pouvoir de le faire cesser. La Duchesse accuse le Duc de n'être pas assez délicat dans les éfets de cette passion; il conserve trop d'empire sur les facultez comme dans un tems où le plaisir doit congedier toutes ces fonctions. Voicy les memoires qui nous restent de ce grand different, qui partagea alors tous les esprits de l'Europe, & qui, à ce qu'on croit, fit resoudre le Pape à se joindre avec le Duc de Milan contre le Duc de Parme, ce qu'il n'auroit osé faire sans doute, s'il n'avoit esperé que la division d'Octave, & madame de Valentinois, détacheroit le Roi de France de ses interêts. Mais ce n'est pas dans cette occasion seulement qu'on a donné à la politique & à l'interêt des Princes, ce qui n'apartenoit qu'à l'amour.

MANIFESTE
Amoureux.

L'Autre jour un Amant soulageant son martyre
Entre les bras de l'objet de ses vœux.
Augmente, disoit-il, mes transports amoureux,
En me donnant ces noms, que le plaisir inspire.
Alors pour lui servir lui-même de modelle,

De cent noms empruntez, il voulut l'apeller Ingrat, lui dit languiſſamment la Belle, Te reſte-t-il encore la force de parler ?

Cette ame d'Octave ne paroîtra qu'une chimere aux gens vulgairement appellez gens de bon ſens, mais l'amour a ſes loix à part, ſuivant leſquelles cet Amant étoit fort coupable. Auſſi Madame de Valentinois ne pouvoit-elle ſe reſoudre à lui pardonner non plus que le Duc à demeurer d'accord qu'il fût criminel. La ſpirituelle Sainte-Brune fit des merveilles pour apaiſer ce deſordre : elle parla, elle pria ; & comme les raiſons du Duc étoient des raiſons de fait, qui giſoient toutes en preuve, on tient que l'habile Italien en perſuada Sainte-Brune par ſa propre experience, afin qu'il lui fût plus aiſé d'en convaincre ſa Maîtreſſe. On croit même que cette ſcience fortifia l'éloquence de Sainte Brune, & que n'ayant pas trouvé le ſilence du Duc neceſſaire au fait expoſé, ce fut ce qui ſervit à faire comprendre à la Ducheſſe que ce n'étoit pas un crime d'avoir manqué à l'obſerver. Quoi qu'il en ſoit, nos Amoureux brouillez ſe racommoderent ; mais comme ces ſortes de querelles ſont d'ordinaire l'écueil de la prudence des Amans, le Duc ne put auſſi-bien cacher ſa douleur, qu'il avoit caché ſa felicité. Les eſprits les moins penetrans attribuërent ſa melancolie à l'alliance du Pape avec Gonzague, mais le Comte Stuard démêla ce que la Cour n'avoit point démêlé. Il lui étoit reſté une idée confuſe des caracteres du Madrigal

qui lui faiſoit trouver quelque reſſemblance entre les traits qui les formoient, & ceux de l'écriture de Farneſe; & joignant ce ſoupçon avec pluſieurs actions dont le Duc n'avoit pas été le maître dans le temps que la Ducheſſe lui faiſoit le froid, il raſſembloit les chagrins du differend, & la joie de la reconciliation; & repaſſant dans ſon eſprit les conſeils que le Duc lui avoit donné autrefois ſur ſa conduite, il regarda comme des éfets de l'amour ce qui n'étoit qu'une ſuite des ordres du Roi. Il ne douta donc point que le Duc de Parme ne fût ſon rival, & de plus un rival cheri; de ſorte que l'amitié qu'il s'étoit éforcé de lui témoigner, lui ſemblant un nouveau motif d'augmenter ſa fureur, elle parvint à un tel excés, que rien ne pouvoit l'égaler. Il fit confidence de ſa jalouſie à la Reine, comme il la lui avoit faite de ſon amour. Cette Princeſſe en eut une joye extrême, elle la fortifia, & elle lui conſeilla de s'employer tout entier à ſurprendre quelque lettre, qui peût leur donner un éclairciſſement viſible de leurs ſoupçons.

XII. JOURNE'E.

IL ne leur fut pas difficile de parvenir à ce qu'ils ſouhaitoient. La fidelité des domeſtiques eſt de ſoi trop aiſée à corrompre, pour reſiſter aux éforts d'une grande Reine irritée, & d'un homme de qualité amoureux & liberal. Il gagna donc

donc celui des gens du Duc de Parme qu'il employoit d'ordinaire à faire tenir ſes Lettres à la Ducheſſe, & à lui en reporter les éponſes. Il ſceut de lui que le petit Polonnois les portoit tous les jours dans [illegible] d'un Mercure de marbre, qui étoit dans un des carrefours de la forêt, qu'on avoit creuſé exprés à ce deſſein, où le Duc les envoyoit chercher par lui, & où il lui envoyoit reporter les réponſes. Il eſt aiſé de juger que le Comte ne manqua de ſe trouver à cette cachette dés le lendemain; & comme il étoit averti par l'Officier gagné du moment qu'il y portoit les lettres de ſon Maître, il fut à peine arrivé qu'il y trouva ce billet.

Quanto mai è gratia la vòſtra collera, dalla quale ſcorgo ogni mia fortuna: favoritemi ſignora di un altra querella vi ſupplicato, ne bavete piu raggione che non credeta, Vivo ancora, & la noſtra ultima converſatione, non mi ha gia fato morir d'amare. Punite queſta intrapreſa contro l'eccezzo della gioia, mia bella eccellente Duchezza; & per trovar ſuplio adequato al mio fallo, preſcivetemi il giubilo, & il piacere quando haverò fortuna di preſentar mi inanzi à voi.

Le Comte n'entendoit pas aſſez bien l'Italien pour lire correctement ce Billet, mais la Reine l'y ſervit d'interprete, & elle le lui expliqua dans ces termes.

Que je veux de bien à vôtre colere, car elle m'a fait connoître tout mon bonheur. Encore une querelle, Madame, je vous prie. Vous en avez plus de ſujet que vous ne penſez. Je vis

encore, & nôtre derniere converſation ne m'a point fait mourir, Puniſſez cet attentat contre l'excez du tranſport, ma belle Ducheſſe: & pour inventer un ſupplice ſi grand à mon crime, défendez-moi l'émotion & le raviſſement, lors que je vous reverrai.

Cette lettre produiſit un mélange de douleur & de joye, dans l'ame du jaloux Stuard, qui penſa lui faire perdre le ſentiment. Il vouloit courir chez le Roi, & lui montrant cette marque de la trahiſon d'Octave, ſe venger du mépris de la Ducheſſe par la perte de ſon Amant: mais la Reine, qui étoit moins tranſportée, & par conſequent plus prudente, fut d'avis d'avoir une lettre de Madame de Valentinois avant que de rien entreprendre pour la détruire. La belle Diane avoit une vivacité d'eſprit ſi prodigieuſe, & le Roi étoit ſi préocupé à ſon avantage, qu'elle s'étoit déja tirée de deux ou trois pas auſſi dangereux que celui-là; de ſorte que la Reine craignant quelque nouveau trait de ſon adreſſe, elle ne voulut rien hazarder mal à propos, elle ſe contenta de tirer une copie du Billet du Duc, & le reſerrant le mieux qu'il lui fut poſſible, elle obligea le Comte d'aller le reporter où il l'avoit pris. A peine avoit-il obéi à ce commandement, que le Polonnois vint s'aquiter de ſa commiſſion ordinaire, & quelques heures aprés, pendant leſquelles il eſt à croire que le poſte ne demeura pas ſans ſentinelle, il raporta cette réponſe.

Vous aurez encore une querelle, puis qu'elles vous plaisent, il faut servir vôtre amour à la mode. Pourquoi m'avez-vous écrit un Billet si ardent, & si emporté ? Amoureux que vous êtes, il surpasse toutes vos lettres, & je ne puis plus me vanter d'écrire plus tendrement que vous Encore si c'étoit une lettre de six pages, je me consolerois, mais dans six lignes, me dire tout ce que l'amour peut inspirer de plus fort. Allez, je sçaurai bien me vanger de cette injure, & comme une autre Artemise, je ne veux pas achever de me coeffer, que je ne vous aye fait avoüer que je vous aime mille fois plus que vous ne m'aimez. Venez à ce rendez-vous avec confiance, je suis incapable de supercherie, & je m'y trouverai sans autre suite que Sainte-Brune.

Le jaloux Ecossois sentit redoubler sa jalousie de la moitié à la lecture de cette Lettre, & suivant la maniere de tous les Amans, il sentit une joye extrême d'y trouver ce qu'il auroit voulu pour sa vie qu'il n'y fût pas. Il courut chez la Reine transporté de deux ou trois passions differentes, & lui criant : Victoire, dés l'entrée de son cabinet, il lui montra la Lettre qu'il venoit de surprendre. La Reine en conceut une joye plus pure, que celle du Comte, & voulant travailler dés ce moment au succez qu'elle en attendoit, elle envoya querir un des Officiers des Gardes du Roi, qui étoit absolument à sa devotion, & elle lui ordona de faire en sorte que le Roi pût voir cette Lettre, sans qu'il soupçonnât qu'il y eût aucune affectation de la lui montrer

Pour ce deſſein il fut conclu dans ce conſeil ſecret, que l'Officier des Gardes du Roi, feindroit d'avoir vû tomber cette lettre de la poche du Duc de Parme, & que la lui rendant devant le Roi, il en feroit voir l'écriture à ſa Majeſté comme par hazard. La Reine connoiſſoit trop l'eſprit du Roi, pour douter qu'il n'eût le deſir de la voir toute entiere s'il en voyoit une partie; & comme la jalouſie qui naît par une voye oblique eſt la plus violente, elle eſpera perdre le Duc & la Ducheſſe par ce moyen, ſans ſe charger des ſuites de leur perte. Pendant que ces ordres ſe donnoient, le Duc de Parme étoit dans ſa chambre auſſi ſurpris du ſilence de Madame de Valentinois, qu'elle l'étoit de ſa negligence. Il avoit apris par le retour de celui qui étoit chargé d'aller querir ſes Lettres, qu'il n'y en avoit point au lieu où elles avoient accoûtumé d'être, & n'en ſçachant pas la veritable raiſon, il s'en fit vingt chimeriques, qui lui cauſerent un chagrin ſans égal. D'un autre côté la belle Diane ayant apris que ſon Amant étoit au lever du Roi, & qu'il ſe preparoit à le ſuivre à la chaſſe où il alloit ce jour-là, elle conceut un tel dépit de ce procedé, qu'elle ſe repentit dans ce moment de toutes les bontez qu'elle avoit euës pour le Duc. Elle le nommoit ingrat, tiede, & même infidelle, & voulant le punir de ſes indulgences paſſées, elle feignit de ſe trouver mal, & elle ne voulut point le voir à ſon retour. Cette afectation augmentant les ſoupçons d'Octave, il

accuſa la Ducheſſe de la même legereté dont elle le croyoit coupable.

XIII.e JOURNE'E.

LE lendemain ils ſe virent chez la Reine : tous deux ſe firent froids, & s'étant dit quelques mots de ce qu'ils avoient ſur le cœur, Sainte-Brune, fut encore deputée pour negocier une explication. Elle fut aiſée à faire du côté du Duc, car ſi-tôt qu'il eut juré qu'il n'avoit point receu de Lettre, il ne fut coupable de rien. On fait venir le Polonnois, il aſſûre en ſa maniere, qu'il avoit porté la Lettre au lieu où il devoit la porter : l'Officier du Duc *proteſte* en la ſienne qu'il n'en avoit point veu, & apuyant les aſſûrances de ſa fidelité de tous les ſermens qu'il peut imaginer, il mit nos deux Amans dans une perplexité extrême. Madame de Valentinois ſçavoit bien qu'elle avoit écrit un rendez-vous fort tendre & fort emporté, & le Duc ſçavoit qu'il n'avoit rien receu. Et ne pouvant point ſoupçonner que le Comte Stuard de l'avoir ſurpris, la Ducheſſe ſe trouva ſi malheureuſe de voir ſa faveur commiſe à la diſcretion d'un homme de ce caractere, qu'elle ne pouvoit ſe conſoler. S'il n'eût falu que l'intereſſer dans l'intrigue pour lui fermer la bouche, elle s'y ſeroit aiſément reſoluë, mais elle ne croyoit pas ce moyen auſſi ſeur qu'il étoit facile. Les Cavaliers n'ont gueres accoûtumé d'acquerir le don de ſi-

lence par cette voye ; de sorte que Diane roulant mille pensées dans son esprit sans sçavoir à laquelle s'arrêter, elle mettoit le Duc dans un desespoir inconcevable, c'étoit pourtant sans raison qu'ils s'inquietoient si fort. L'amour veilloit à leur conservation sans qu'ils s'en mêlassent; & dans le tems que la Duchesse se croyoit perduë, & la Reine vengée, l'Officier qui devoit être le Ministre de cette vengeance, expiroit à la porte du Château. Il avoit eu un different avec un de ses camarades, qui n'avoit pû se terminer que par les armes. Le sort étoit tombé sur l'Agent de la Reine ; & comme depuis le combat du Marquis de Jarnac, les duels avoient été severement défendus, les amis du mort l'avoient porté en diligence à une lieuë d'Anet, où ils l'avoient jetté dans une fosse pleine de chaux, & avec lui les lettres qui causoient tant d'agitation, & qui devoient produire tant de miracles. Il est aisé de comprendre l'éfet que cet accident fit sur l'esprit de la Reine, & sur celui du Comte Stuard. Ils deteſterent mille fois leur precaution, & s'accusant tour à tour de n'avoir pas assés bien profité d'un rencontre si favorable, ils penserent se desunir d'interêt, lorsqu'ils avoient le plus de besoin de faire valoir leur union. Cependant la Ducheſſe ignorant les raisons qu'elle avoit de rendre graces à l'Amour pour un homicide fait à propos, elle envisageoit toûjours le Comte comme un homme en état de la perdre, & cette imagination lui déroboit jusques au

moindre instant de repos. Quelques paroles aigres & malicieuses que le Comte laissoit échaper de tems en tems, la confirmoient dans ses soupçons, augmentoient ses craintes, & lui faisoient changer de visage à chaque fois que l'Escossois ouvroit la bouche. Un jour entre autres que la Ducheſſe avoit suivi la Reine qui se promenoit avec toute la Cour dans les parterres du Château, une de ces pluyes d'Eté, qu'il est si difficile de prévoir, les obligea de se retirer dans la galerie qui est entre l'apartement du Duc de Parme, & celui du Connêtable. Comme les peintures en sont admirables, elles firent le sujet de la converſation. Elles repreſentent divers éfets de la juſtice des Dieux sur les temeraires: Dans un des tableaux, on voit le ſupplice d'Ixion pour avoir porté ſes deſirs juſques à la femme de Jupiter; dans un autre l'embraſement de Semèle, & c'étoit celui-là que la Reine trouvoit le plus à gré. Le Duc de Parme au contraire admiroit l'avanture de Diane, & d'Acteon. La Déeſſe y étoit repreſentée ſi belle, le paiſage en étoit ſi parfait, & la conformité des noms de Diane & de Madame de Valentinois lui rendoient cette Peinture ſi precieuſe, qu'il ne pouvoit ſe laſſer de la louer: mais quand de la loüange de l'ouvrier, on en vint au ſujet de l'ouvrage; Pour moi, dit le Duc de Farneſe galament, je demande pardon à la ſeverité des Dames; mais je puis croire que cette fable en ſoit un auſſi grand exemple qu'elles le penſent, je trouve

qu'il eſt raiſonnable qu'on puniſſe un Amant de quelque entrepriſe qu'on lui ait défendu de faire, car il eſt juſte que la deſobéiſſance reçoive ſon châtiment ; mais de croire qu'il ſoit défendu de profiter des preſens du hazard, & qu'un homme ſoit accuſé de temerité pour n'avoir pas receu les careſſes de la Fortune, lors qu'elle ſe jette entre ſes bras, c'eſt dequoi je ne ſçaurois convenir. La Ducheſſe ſe ſouvenant du baiſer de la grotte à ce diſcours, & de quelques autres rencontres, où le Duc avoit pratiqué ce qu'il enſeignoit, elle ne peut s'empêcher de ſoûrire ; & il eſt aiſé de juger que ce ſoûris ne manqua pas d'être remarqué. Mais encore, interrompit une Dame de la Cour fort ſevere, quel ſens donnez vous donc à une Hiſtoire ſi claire, & ſi bien trouvée, ſi vous ne voulez pas qu'elle ſoit un éfet de la modeſtie de Diane, & une punition de la temerité d'Acteon ? je croirois, reprit le Duc en continuant de railler, que la Déeſſe punit le Chaſſeur de ce qu'il n'avoit pas aſſez bien ménagé ſa fortune ; & qu'elle ſe ſeroit peut-être conſolée de ce qu'on l'avoit veuë toute nuë, ſi le tranſport d'Acteon pour ſa beauté avoit éfacé le crime qu'il commettoit contre ſa pudeur. Voilà une moralité de fable bien nouvelle, repliqua la Reine en ſoûriant, & ſi vous en ſçavez tirer de pareilles de toutes les figures des Anciens, ils nous ont enſeigné une terrible doctrine. Les Anciens étoient de ſi habiles gens, Madame, reprit le Duc de Farnaiſe, qu'une de leurs penſées peut four-

nir de matiere à cinq du ſix des nôtres. Les Rois trouveroient un exemple dans cette Fable du reſpect qu'il faut avoir pour les plaiſirs des Grands, où il ne faut jamais prendre que la part qu'ils veulent bien nous y donner. Vôtre Majeſté qui eſt toute modeſte, & toute ſevere, y trouveroit un exemple de ſeverité & de modeſtie : un Politique même y trouveroit une maxime de ne pas laiſſer vivre long-temps ceux qui ſçavent plus de nos affaires, que nous ne voulons que le reſte du monde en ſçache ; mais un homme de mon âge ne fait point de reflexions ſi ſerieuſes, ny ne cherche que des moralitez galantes. Vous faites des diſtinctions bien delicates pour un inſenſible, adjoûta la Princeſſe Claude ; & la nature ſeroit bien injuſte dans ſes productions, ſi elle joignoit un eſprit ſi capable de connoître l'Amour avec un cœur ſi peu capable de le ſentir. He ! Madame interrompit le Comte Stuard, le Duc de Parme n'eſt peut-être pas ſi inſenſible qu'il le paroît, l'indifference affectée eſt ſouvent le maſque d'une grande paſſion ; & ſi Madame de Valentinois veut dire ſon ſentiment à la Reine ſur le cœur du Duc Octave, je m'aſſûre que la feinte dont il ſe pare, n'aura pas échapé aux lumieres admirables de ſon eſprit. Ce diſcours troubla ſi fort la Ducheſſe, qu'à peine eut-elle la force de cacher ſon agitation ; mais comme elle avoit un grand pouvoir ſur elle-même, elle ſe remit, & elle dit au Comte d'un air imperieux

caution de ce que vous avancez ; & comme je tiens qu'il y a de l'injuſtice à vouloir penetrer le ſecret des gens ſans qu'ils le permettent, je trouve cette curioſité deteſtable dans ceux qui en ſont attaquez. Si les lettres interceptées avoient encore été entre les mains du Comte, il n'auroit pas demeuré court dans une ſi belle carriere ; mais l'impoſſibilité de prouver ſa malice, l'empêchant de la pouſſer plus loin, il ſe teût, & il ſe contenta de ſoûpirer de regret pour le mauvais ſuccés de ſes entrepriſes. La Reine qui n'étoit pas d'humeur à pouſſer des ſoûpirs ſi vainement, révoit à la converſation en femme habile. Il étoit échapé mille ſignes d'intelligence à nos Amans, dont ils ne s'étoient point aperceus ; & la fine Reine comprenant que tout cela pourroit luy être bon à quelque choſe avec le tems, elle ordonna à l'Illuſtre Marot de faire une fable en Vers ſur l'avanture d'Acteon & de Diane, ſuivant l'idée du Duc de Parme. Ce Poëte, qui recevoit de grands bienfaits d'elle & qui trouva cette imagination plaiſante, fit deſſus, la Fable qui ſuit.

FABLE.

AV tems jadis qu'on vit Dieux & Déeſſes,
Se profaner aux œuvres des Mortels,
Et quelquefois partager les foibleſſes,

De ceux qui tous leur dreſſoient des Autels,
Certain Chaſſeur doüé d'une trop bonne
venë,
Fut d'un beau fils fait animal cornu,
Pour avoir vû Diane toute nuë,
Puis dévoré par ſa meute déceuë.
A tout Lecteur l'Hiſtoire en eſt connuë,
Mais le ſujet n'en fut alors connu.
Dans toute Fable, & dans toute Chroni-
que,
A la ſeule pudeur on donne ce trépas,
Et trop vrai eſt, que pudeur tyranni-
que;
Pourroit cauſer encor plus piteux cas:
Mais le moyen que de cette injuſtice,
On ſoupçonnât Dame du ſang des Dieux.
Eſt-ce forfait digne de tel ſuplice
Que de paſſer chemin, & d'avoir de bons
yeux?
Non, non; des Immortels tâchons à juger
mieux.
La Belle étoit de trop tendre lignage,
Pour renfermer ſi barbare courage;
Mais le Chaſſeur encore adoleſcent,
Sçeut de l'occaſion faire ſi peu d'uſage,
Que Diane prudente & ſage,
Crut devoir cet exemple à tout homme inno-
cent.
Quoi! voir au bain ſi charmante Déeſſe;
Qui d'un humain regard ſans doute l'ac-
cueillit,
Une gorge, des bras .... Enfin .... de la
jeuneſſe,
Jamais Déeſſe ne vieillit;
Et de tenter le ſort ne montrer nulle envie,
A la voir ſeulement une heure s'amuſer?

Hé ! dequoy ſerviroit la vie
A qui ſçait ſi mal en uſer ?
Quand aprés ſi grande ſottiſe ,
La reflexion fut permiſe ,
A nôtre témoin trop diſcret ,
Remords dans ſon cœur s'éleverent ,
Qui comme chiens le devorerent ,
Tant qu'il en mourut de regret.
Depuis en telle conjoncture ,
On tâche à profiter de l'exemple au beſoin ,
Et craignant d'Acteon , la funeſte avanture ,
On pouſſe les choſes plus loin.
Plus de timidité , plus de flâme honteuſe ,
Tous vont droit à leur but , en gens bien entendus
Que benite à jamais , ſoit la belle Chaſſeuſe ;
Qui ſe montrant ſi rigoureuſe ,
Fit voir quels ſupplices ſont dûs ,
Aux mauvais ménagers des doux momens perdus.

XIV. JOURNE'E.

LA Reine avoit fait inſinuer ſi adroitement dans cette Fable la ſatire des Amans trop reſpectueux , & le portrait des Amans trop entreprenans. Elle avoit raconté la converſation qui avoit fait naître cette galanterie , d'une maniere ſi malicieuſe , & les regards de la Ducheſſe la trahiſſoient ſi ſouvent , que la Reine croyoit émou-

voir l'humeur jalouse du Roy, & luy faire toucher comme au doit l'infidelité de sa Maîtresse: mais l'indifference apparente d'Octave, ses assiduitez à la Cour, & les ruses de Madame de Valentinois, aveugloient si fort ce Pauvre Prince, que tous les desseins qu'on faisoit pour luy faire voir plus clair, s'avortoient. La Reine resolut donc de parler plus intelligiblement, & la fidelité de Marot ne pouvant lui être suspecte, elle l'engagea à faire des Contre-veritez contre toute la Cour, & contre Madame de Valentinois en particulier. Elle voulut même n'y être pas épargnée, afin de rendre la malice plus plausible. Voicy celles qui sont venuës à nôtre connoissance.

CONTRE-VERITEZ.

LA chaste Duchesse,
Est si fort tygresse,
Qu'on tient que Henry,
A seul en partage,
Le rare avantage,
D'en être chery.
Le grand Duc de Parme,
Luy paroît sans charme;
Et ce pauvre sot
Dans leur avanture,
A fait la figure
Du cerf de Marot.
Si d'une regence,
La Reine de France
Se voit en danger,

Elle ira ſans ceſſe
Prier la Ducheſſe
De l'en ſoulager.
Le pieux Connêtable
Eſt irreprochable,
Ee l'autorité
Qu'il uſurpe en France,
Eſt la recompenſe
De ſa probité.

Ces contre-veritez furent ſemées parmi toute la Cour d'une maniere ſecrete & ingenieuſe, & la Reine ſe plaignant la premiere de la part qu'elle y avoit, elle les rendit ſi publiques par le bruit qu'elle en fit, qu'elles ne furent pas long-tems ſans venir aux oreilles du Roi. Il en fut tranſporté de jalouſie, & s'enviſageant d'abord, comme la dupe des deux perſonnes du monde qui lui étoient les plus cheres, il courut chez la Ducheſſe avec un viſage qui lui annonça d'abord l'aſſiette de ſon ame. La fine Dame qui avoit été avertie de ce qui ſe paſſoit, s'étoit preparée à ce qu'elle avoit à faire. Elle receut le Roi avec une douleur aparente qui ſuſpendit toute la colere de ſa Majeſté, & prevoyant ce qu'elle jugeoit qu'il alloit lui dire, d'un torrent de larmes feintes, dont les femmes de ce caractere ont toûjours un reſervoir, elle lui dit qu'elle étoit bien malheureuſe d'être en butte à toutes les calomnies de la Reine, & de voir inceſſamment ſa vertu & ſon innocence attaquées par des perſonnes, que ſon amour pour le Roi la for-

çoient de reſpecter, & lui montrant les contre-veritez, comme ſi elle avoit ignoré qu'il les eût veuës, elle conjura de ſouffrir qu'elle ſe retirât dans un Monaſtere, & qu'elle délivrât le monde d'une miſerable qu'il en avoit rendu l'opprobre & le jouet. Il n'en faloit pas davantage pour perſuader un Prince amoureux & aveuglé de confiance; il releva la Ducheſſe tout attendri, & aprés avoir tiré d'elle quelques-uns de ces ſermens, dont la direction d'intention ſauvent le ſacrilege, il la conjura de calmer ſa douleur, & de lui ſacrifier ſa juſte colere. La Ducheſſe feignoit de ne pouvoir ſe reſoudre à cette moderation, elle vouloit toûjours ſe retirer, & gliſſant adroitement dans ſon diſcours, que la rage de la Reine contre Octave & contr'elle, venoit de l'alliance où ſa Majeſté ſongeoit pour la jeune Diane, qu'elle appelloit du nom de pauvre petite Princeſſe abandonnée, la tendreſſe d'Amant, & celle de Pere ſe joignirent enſemble pour gagner le cœur de Henri. Il alla chez la Reine en ſortant de chez la Ducheſſe, & il ſe plaignit ſi aigrement de la piece qu'il ſoupçonnoit qu'on avoit faite à ſa Maîtreſſe, qu'il fit bien juger que c'étoit en vain qu'on entreprenoit de la détruire.

XV. JOURNE'E.

UN ſuccez ſi peu atendu irrita ſi fort la Reine, qui étoit Italienne,

comme nous l'ayons remarqué, qu'il n'y avoit rien qu'elle neût fait pour s'en vanger. Elle gagna la meilleure partie du Conseil pour l'obliger à s'opoſer aux deſſeins du Roi en faveur d'Octave. Elle fit ſemer ſourdement parmi le peuple qu'on aimoit mieux ſacrifier quarante mille hommes à l'alliance des Farneſes avec Diane, que de ſecourir une jeune Reine alliée de tout tems avec la France, & qui offroit à Monſieur le Dauphin, la Couronne qu'elle ſuplioit le Roi de lui conſerver. Toutes ces ruſes & tous ces diſcours mirent les affaires du Duc de Parme en tel état, qu'il perdoit preſque l'eſperance de les voir réuſſir ; mais il avoit le plaiſir de s'en conſoler avec la Ducheſſe. Elle ne donnoit pas une larme à la Politique, qu'il n'eſſuyât en particulier : & cette Amante officieuſe opoſant ſa brigue à celle de la Reine, l'une & l'autre broüillerent ſi fort les cartes, qu'on ne penſa jamais les débroüiller. Les deux Etrangers Rivaux en concevoient un dépit qui les mettoit à toute heure en état de ſe couper la gorge. Le Duc n'ignoroit pas que le Comte étoit l'Auteur, ou du moins l'inſtrument, de tout ce qui s'étoit paſſé contre les interêts de Madame de Valentinois ; & le Comte, qui ſçavoit parfaitement le bon-heur dont ſon Rival jouiſſoit ; auroit donné ſa vie propre pour le traverſer. Un jour qu'ils étoient dans la Chambre du Roi, où ils attendoient le reſultat d'un Conſeil qui ſe tenoit ſur leurs affaires, le Duc ayant repliqué au Comte ſur quelque

choſe ; qu'il parloit en Ambaſſadeur, & que lui parloit en principal intereſſé, ils ſe dirent tant de paroles piquantes ſur la difference de leurs qualitez, qu'enfin ils ſe querellerent, ils ſortirent par un degré dérobé, & gagnant la forêt comme s'ils avoient voulu ſe promener, ils mirent l'épée à la main. Leur combat étoit commencé d'une force à devoir en faire craindre les ſuites, mais le Marquis de Jarnac, & le Comte de Saint André ayant eu avis de leur different par quelques Officiers de la Chambre, ils coururent les ſeparer. Il n'eſt rien d'égal au bruit que ce combat fit à la Cour : deux hommes de cette importance à la porte du lieu où étoit le Roi, & dans le cours d'une grande negociation, cela paroiſſoit incompréhenſible ; mais la Reine & ſa cabale feignirent de n'en être aucunement ſurpriſes.

Cette Princeſſe attribuoit à l'amour ce qui ſembloit n'appartenir qu'à l'ambition, & diſant que ce n'étoit pas de ce jour qu'on avoit vû deux Rivaux ſe quereller, elle réveilla ſi puiſſamment la jalouſie du Roi, que la Ducheſſe fut obligée de s'abſenter quelque tems de la Cour pour le guerir de ſes ſoupçons. Elle ſe retira à un pavillon qu'elle avoit fait bâtir ſur le bord d'une riviere qui paſſe à une lieuë d'Anet ; & comme ce lieu étoit deſtiné pour ſe baïgner, elle feignit de ſe trouver mal & d'avoir beſoin de ce remede-

XVI. JOURNE'E.

CEtte complaiſance, pour ce que Madame de Valentinois appelloit les foibleſſes du Roi, mit ce Prince dans un ſi grand repos d'eſprit, qu'il lui ſembloit que rien ne pouvoit le troubler. Sa Maîtreſſe avoit quitté la Cour ſans repugnance, il avoit le Duc & le Comte inceſſamment devant les yeux: & ſous l'aparence de faire rendre plus d'honneur à la Ducheſſe, elle étoit ſi étroitement gardée, qu'il auroit répondu d'elle comme de lui-méme. Mais dequoi ſervent les gardes quand l'amour entreprend de les decevoir? Le Duc voyoit la Ducheſſe toutes les nuits, & l'adroite Sainte Brune avoit ſi bien ſçû trouver le ſecret de remedier aux douleurs de leurs abſences, que toutes les precautions du Roi, & les ruſes de la Reine ne dérobeient rien à leur felicité. Le lieu où Madame de Valentinois s'étoit retirée, étoit un Pavillon ſeparé de toute habitation fait ſur le modéle des bains de l'ancienne Rome, & qui, comme il eſt déja remarqué, ne ſervoit qu'à ce divertiſſement. Pour ce deſſein il avoit une ſortie ſecrétte dans la riviere, afin d'y prendre le bain quand il faiſoit beau. C'étoit par cet endroit que l'heureux Farneſe étoit introduit toutes les nuits dans la chambre de la Ducheſſe. Il ſe montroit au ſouper & au coucher du Roi, comme s'il n'avoit eu autre choſe à faire que ſa Cour, & ſitôt que le

Roi étoit au lit, il ſe rendoit dans un endroit de la Forêt, où on lui tenoit un cheval prêt, & il alloit au galop juſques au bord de la riviere, il la paſſoit à la nage, Sainte Brune lui tenoit une robe de chambre prête de l'autre côté, il entroit par la voute, & il avoit deux heures d'entretien avec la belle Diane. Cette intrigue nocturne dura dix ou douze jours, avec un ſuccez dont nos Amans ne pouvoient aſſez remercier l'Amour. Le Roi content au dernier point du procedé de ſa Maîtreſſe, commençoit à lui propoſer ſon retour : la jalouſie de la Reine étant aſſoupie par l'éloignement de Diane, ſembloit s'être laſſée de la perſecuter ; mais le jaloux Stuard ne ſe repaiſſoit point de ces apparences, les lettres qu'il avoit veuës lui avoient appris trop de nouvelles de ces deux Amans, pour lui laiſſer croire que leur tendreſſe demeurât oyſive ; & plus le Duc affectoit d'indifference pour l'abſence de Madame de Valentinois, plus le Comte ſe perſuadoit que cette abſence ne déroboit rien à ſes plaiſirs. Il renouvelle donc ſes preſens & ſes promeſſes à l'Officier d'Octave, dont il s'étoit déja ſervi pour ſurprendre les lettres : Et bien que depuis cet accident, cet homme ne fut plus ſi avant dans la confidence de ſon Maître, qu'il avoit été par le paſſé, il ne laiſſa pas de découvrir par lui les voyages ſecrets de nôtre Amant. Il épie en perſonne, ne voulant plus ſe fier qu'à lui-même de la conduite de ſes affaires, l'ayant ſuivi de loin juſques au lieu

où il avoit accoûtumé de se deshabiller, il le vit se jetter dans l'eau, & entrer dans le pavillon par la voûte qui conduisoit jusques à la riviere. De quelle sorte le jaloux Escossois, passa-t-il les momens que son Rival passoit si agreablement ? Il fut tenté cent fois de suivre le chemin qu'on venoit de lui tracer, & d'aller partager la bonne fortune du Duc, ou de le poignarder jusques dans les bras où il se l'imaginoit. Mais outre qu'il étoit douteux que la porte demeurât ouverte aprés l'entrée d'Octave, cette temerité étoit de difficile execution. Le Comte étoit seul, & sans autre arme que son épée, & quand même il lui auroit été possible de tuer son Rival dans cet état, ce qu'il avoit éprouvé de l'adresse de Madame de Valentinois, lui faisoit aprehender les suites de ce qu'il ne pouvoit verifier par témoins. Il s'en retourna donc chez lui au petit pas, & roulant mille pensées differentes dans son esprit pendant ce voyage, il s'arrêta à celle qui lui parut la plus profitable. Il resolut donc de se rendre à l'apartement de la Duchesse la nuit suivante à la place d'Octave, & de la menacer d'aprendre au Roi ce qu'il avoit vû : si elle ne lui accordoit la même grace qu'elle avoit accordée à son Rival. Comme il n'étoit, ni du respect qu'il devoit à la Reine, ni de l'interêt secret de la vengeance de cette Princesse de lui communiquer cette pensée, il lui en fit un tres-grand secret, & ne prenant conseil que de son amour, il attendit la nuit suivante avec des impatiences, qui ne peuvent être exprimées.

XVII. JOURNE'E.

QUand la jalouſie ſe mêle d'être diſſimulée, elle ne l'eſt pas à demi. C'eſt une évaporée dont les premiers mouvemens ſont difficiles à ſurmonter ; mais quand elle a tant fait que de ſe vaincre ſoi-même, elle vient facilement à bout de la défiance des autres. Le Comte parut auſſi tranquille au lever du Roi, que s'il n'avoit pas eu l'eſprit dans l'aſſiette la plus cruelle où il pût être ; & comme il vivoit civilement avec le Duc de Parme, depuis que le Roi les avoit accommodez, il le mena dîner chez lui ce jour-là. En ſortant de table, ils furent chez le Duc d'Aumale, qui gardoit la chambre pour une bleſſure qu'il s'étoit faite au pied à la derniere chaſſe ; & l'heure où on avoit accoûtumé d'aller chez la Reine étant venuë, ils s'y rendirent enſemble, ils la ſuivirent à la promenade, & ils la virent ſoûper ; & le Duc ſe preparoit à ſe retirer quand le Comte trouva le ſecret de l'arrêter. Il dit à la Reine à l'oreille, que pour des raiſons qu'il lui aprendroit le lendemain, il importoit à la perte de la Ducheſſe qu'elle retint le Duc auprés d'elle la meilleure partie de cette nuit ; de ſorte que cette jalouſe Princeſſe embraſſant aveuglement cette occaſion de ſe vanger, ſans penetrer plus dans le deſſein du Comte, elle propoſa de

joüer aprés soupé, & pria le Duc de vouloir être de la partie. Cette proposition causa un trouble à l'Amoureux Octave qui se remarqua sur son visage; mais le Roi étant survenu, & ayant aprouvé le dessein de la Reine, le Duc n'osa plus y contredire. Il joüoit avec une distraction, & il écoûtoit l'horloge avec une inquietude qui auroit fait pité à tout autre qu'à un Rival, mais il eut bien un plus grand sujet de douleur, quand la Reine avertie par un coup d'œil du Comte, faignit de se picquer au jeu & proposa d'y passer le reste de la nuit. Le Duc pensa tomber de sa hauteur à ce discours, il dit à la Reine qu'elle parloit en raillant sans doute, & qu'une si grande veille interesseroit sa santé. La Reine répondit qu'elle veilloit sans incommodité, & elle supplia le Roi de vouloir avoir cette complaisance pour elle. Le Roi y consentit volontiers, étant bien aise de lui sacrifier les petites choses, afin qu'elle lui abandonnât les grandes, & le Duc n'osant rompre une partie que le Roi approuvoit, & que la Reine avoit liée, il falut qu'il eût patience, & qu'il se resolût à passer une nuit destinée à tant de plaisirs, & à un exercice qu'il n'aimoit pas naturellement & que cette conjoncture achevoit de lui rendre insuportable. Le Comte qui remarquoit l'agitation de son ame par les divers mouvemens de son visage, en concevoit une joye qui lui sembloit être un presage assûré de sa prochaine felicité & voyant la chose au terme qu'il ne devoit plus craindre aucun obstacle à son dessein, il sortit de

chez la Reine, il alla monter à cheval, & il se rendit au même lieu, où il avoit veu arriver Octave le soir precedent. L'idée de la felicité qu'il s'étoit promise, répaissant agreablement son esprit pendant le voyage, il se croyoit déja parvenu à l'heure si longtems, & si ardemment souhaitée, il méditoit sa harangue; & ne pouvant croire que la Duchesse sacrifiât sa faveur, & le secret de son intrigue à une fidelité envers le Duc, il regardoit son prochain bonheur, comme une chose infaillible, lors qu'il se sentit enveloper par une espece de filet, qui non seulement l'arrêta au milieu de sa course, mais qui le mit même dans le danger de se noyer. Il se débatit avec violence; & comme il étoit vigoureux, il auroit sans doute rompu le filet, si on lui en avoit donné le tems: mais le bruit qu'il faisoit, en se débattant ayant attiré des sentinelles au bord de la riviere, on le pêcha le plûtôt & le plus adroitement qu'on peut, & on le mena au corps-de-garde. Cette maniere d'agir le surprit, il fit difficulté de suivre les Gardes, & croyant qu'ils agissoient par leurs mouvemens, il se nomma, & ne douta point qu'à son nom, on ne le laissât dans la liberté de retourner où il lui plairoit: mais il fut deceu dans son opinion, le filet dans lequel il avoit été envelopé n'étoit point un effet du hazard. Le Roi ayant été averti par les espions en forme de Gardes, qui étoient auprés de la Ducheſſe, qu'il se faisoit quelque bruit dans l'eau tous les soirs, il s'étoit avisé de ce nouveau rets de Vulcan, le sort étoit tombé sur

le malheureux, & non pas sur le coupable ; & la destinée du Comte étoit telle, que l'artifice dont il s'étoit servi pour retenir le Duc à Anet, étoit ce qui l'avoit délivré du piege qui lui étoit tendu.

XVIII. JOURNE'E.

LE jeu ne pouvoit être interrompu par un coup plus rare & plus imprévû que celui-là. Le Roi fit un cri, quand on lui donna cet avis, qui fit croire qu'il avoit été frappé de quelque coup mortel, & les premiers transports étant d'ordinaire indiscrets, il fit part de la nouvelle à tous ceux qui étoient alors auprés de lui. La Reine en fut surprise, comme on peut se l'imaginer, tous ceux qui entendirent ce recit ne pûrent s'empêcher d'en rire dans leur ame, comme de la plus plaisante avanture qui fut jamais arrivée; mais le Duc en fut si transporté de rage, & de jalousie qu'il auroit preferé l'état déplorable où étoit alors l'infortuné Comte Stuard, à celui où l'infidelité aparente de la Duchesse le mettoit. Il se retira dans son apartement pestant contre toutes les femmes en general, & contre sa Maîtresse plus que contre tout le sexe ensemble. Il n'y eut reflexion douloureuse qui ne lui passât par la tête, reproche d'Amant trahi, qui ne lui sortît de la bouche ; & ayant passé le reste de cette nuit sans se deshabiller, il monta à cheval sitôt qu'il fût jour, il s'en alla errant par la forêt, sans sçavoir ni où il alloit,

alloit, ni pourquoi même il étoit sorti. Il vouloit prendre la poste & s'en aller si loin, que jamais les noms d'Anet & de Valentinois, ne peussent fraper son oreille. Un moment aprés il vouloit retourner auprés du Roi, pour tâcher à moderer ses premiers transports, & pour défendre la Ducheſſe de sa fureur. De cette penſée, il paſſoit à celle des marques d'amour qu'il avoit receuës de cette belle perſonne, dont quelques endroits de la forêt lui rafraîchiſſoient la memoire; & se perſuadant que le Comte en avoit receu de pareilles, il se déterminoit à lui arracher la vie avec le ſouvenir de sa felicité paſſée: mais enfin tous ces deſſeins violens, étant auſſi peu ſenſez qu'ils étoient tumultueuſement conceus, il s'arrêta ſur celui d'aller trouver la Ducheſſe, de lui reprocher son infidelité avec les paroles les plus extravagantes que sa rage pourroit lui mettre à la bouche, & ayant exhalé les premiers tranſports de cette ſorte, la mépriſer, l'oublier, & la haïr même s'il lui étoit poſſible, comme la jugeant indigne de l'eſtime, & de l'amour d'un homme tel que lui. Il n'eut pas ſi tôt pris cette reſolution, qu'il se hâta de l'executer, il courut au pavillon avec toute la viteſſe de son cheval, & la rage où il étoit ne lui permettant plus aucun ménagement, il entra chez la Ducheſſe en plein jour, & il alla droit à sa chambre ſans lui en faire demander la permiſſion. Elle fit un cri

joye à ſa veuë, & levant les yeux au Ciel en ſigne de reconnoiſſance ; Ah ! mon cher Duc, lui dit-elle, que vôtre veuë me tire d'un grand embaras ! En éfet, Madame, reprit le Duc irrité, elle vous aprend ſur lequel de vos Amans le ſort eſt tombé, & comme la précaution dont vous vous ſervez, vous en laiſſe toûjours un de reſerve ; il n'y a que le Comte Stuard de pris au trebucher, me voici encore en état de tenir ſa place. La Ducheſſe ne ſçavoit aucune des circonſtances de l'aventure de la nuit paſſée, elle avoit appris ſeulement par Sainte Brune que l'homme qu'elle attendoit à la voûte, avoit trouvé un piege ſur ſon paſſage, & les ordres exprés du Roi l'ayant empêchée d'en ſçavoir davantage, elle croyoit Octave dans le filet où avoit été pris Stuard. Mais quand par le diſcours du Duc, elle eut quelque connoiſſance de la verité, elle la trouva ſi plaiſante, que cette imagination la mit en humeur goguenarde. Elle regarda le Duc d'un air coquet & engageant, qui lui étoit particulier : Hé bien ? lui dit elle, ne me trouvez-vous pas de bon ſens d'en uſer de cette ſorte ? Une Dame moins habile que je ne le ſuis, auroit perdu par cette avanture, l'unique fonds de ſon plaiſir, au lieu que je ſçai où prendre encore dequoi me recompenſer de ma perte. Quoi, Madame, s'écria le Duc tout éperdu, vous ne vous faites pas un plus grand ſcrupule, pour avoir deux intrigues galantes en même-tems ſur le même pied ? Ce ſeroit un beau ſcrupule, interrompit la Ducheſſe, en continuant de railler ; & dites-

moi de grace, ce que vous apellez infidelité, laisse-t-il quelque trace de son passage ? en a-t-on le teint moins beau, & les yeux moins brillans ; pour avoir étendu les bornes de sa bonté jusques au nombre de deux Amans ? Non, non, nôtre cher, au contraire la multitude des captifs est une marque de la valeur des Conquerans : plus on est aimée, & plus on a de charmes ; je me crois enrichie d'autant de nouvelles graces, que je me trouve de nouvelles conquêtes. Ah ! Madame, s'écria le Duc, qui ne pouvoit plus soufrir la continuation de ce discours, il n'y a que des gens sans cœur & sans amour, qui voulussent être du nombre de vos conquêtes, aprés ce que je sçai de vôtre conduite. Je regardois vôtre complaisance pour les desirs du Roi, comme l'éfet d'une condition que je ne pouvois blâmer, j'étois même si préocupé, que j'attribuois l'inclination que vous aviez euë pour me vouloir du bien à l'éfet de l'influence des Astres, qui n'auroient pas agi pour tout autre comme pour moi ; mais puisque vos faveurs sont les foiblesses d'un temperamment que vous ne sçauriez surmonter, elles sont des injures pour un homme de courage ; & si le respect que je dois à vôtre sexe, m'empêche de publier vôtre procedé, il ne m'empêchera pas d'en concevoir un mépris inexprimable. La Duchesse que cet emportement réjoüissoit au dernier point, y donna carriere assez long-tems : mais enfin la douleur d'Octave lui faisant pitié : Je n'aurois jamais crû, Monsieur le Duc, lui

dit-elle, qu'il vous eût été si facile de concevoir des idées outrageantes pour moi, je croyois vous avoir assez fait connoître le caractere de la tendresse que je vous ai témoignée, pour ne vous la faire pas regarder comme une habitude de temperament: Allez, ingrat que vous êtes, poursuivit-elle d'une maniere toute passionnée, vous ne meriteriez pas que je vous desabusasse; mais comme j'ai plus de bonté que vous n'avez d'injustice, je veux bien vous aprendre que je n'ai aucune part à l'entreprise du Comte Stuard, & que je n'en sçavois que ce que vous venez de me dire. A ces mots, elle lui fit voir si clairement la verité de ce qu'elle protestoit, & elle l'accompagna de tant de reproches obligeans, que le Duc fut contraint d'en venir au pardon, & aux excuses. Il n'eut pas de peine à les faire recevoir, l'emportement des Amans n'a jamais passé pour un crime parmi des Dames delicates, & soit qu'il naisse de l'amour, ou qu'il parte de la jalousie, il fait toûjours une figure agreable dans une intrigue galante. Aprés avoir donné le tems necessaire à leur reconciliation, & l'avoir scellée de tout ce que l'amour leur peut inspirer de plus tendre, ils songerent aux moyens de remettre l'esprit du Roi, qu'ils ne doutoient pas qu'il ne fût fort alteré. Le Duc alla faire travailler le Connétable à cette cure importante; & la Ducheſſe se fiant plus en ſes charmes qu'en toutes les autres perſuaſions, elle vint en diligence à Anet travailler en perſonne à ſa juſtification. Elle réüſſit dans ſes deſſeins à ſon ordinaire, le Comte ne pou-

voit nier qu'il n'eût tenté son entrepriſe ſans la participation de Diane, & pour ce qu'il diſoit de l'exemple qu'on lui en avoit donné; comme il étoit ſeul à le dire, la Ducheſſe fit paſſer cette verité pour une fable, & pour une calomnie. Elle apella le Comte lâche & menteur, avec tant d'audace, qu'elle perſuada le Roi qu'en éfet il l'étoit; & cette mauvaiſe conduite de l'Ambaſſadeur de la Reine d'Ecoſſe, l'ayant obligée de le rapeller, il s'en retourna dans ſon Païs, auſſi mal ſatisfait de la ſincerité des Dames Françoiſes, que la Ducheſſe l'étoit peu de l'opiniâtreté des Cavaliers Ecoſſois. Il voulut avoir recours à la Reine de France, comme il avoit accoûtumé; mais elle étoit ſi fort irritée du perſonnage qu'il lui avoit fait jouer, qu'elle ne voulut jamais prononcer un ſeul mot en ſa faveur.

XIX. JOURNE'E.

LEs Amans ne ſont jamais plus en danger d'être découverts que lors qu'ils ſont abandonnez à leur propre défiance. Tant qu'un Rival les obſerve, ou qu'une Fâcheuſe les incommode, ils apellent tout leur eſprit à leur ſecours, pour les délivrer des pieges qu'ils préſupoſent qu'on leur tend: mais ſi-tôt qu'ils s'abandonnent ſur la foi de l'aveuglement public, ils ne peuvent éviter d'être ſurpris. Depuis le départ du Comte Stuard, on ne parloit plus ni d'intrigues, ni de jalouſie à la Cour, le Roi perſuadé de la fidelité de ſa Maîtreſſe, & favoriſé de la Fortune chez les Etran-

gers, jouiſſoit d'une profonde tranquillité : le Duc prenant tous les jours les manieres Françoiſes, augmentoit de charmes, & même de feliciez ; ſon indifference pretenduë lui donnoit un pretexte de conter fleurettes à toutes les Dames de la Cour. & comme il n'avoit d'attachement pour aucune, il paſſoit une vie dont la joie n'étoit troublée que par le retardement de ſes affaires. Mais l'Amour eſt un ſeducteux qui ne ſçauroit demeurer en repos, il lui ſemble qu'il renonce à ſes droits quand il habite long-tems dans un lieu ſans donner des marques de ſon ſejour. La Ducheſſe étoit un ſoir dans un cabinet de verdure, couvert de cette eſpece de roſes, qui fleuriſſent tous les mois, dont l'odeur eſt ſi agreable. Un petit ſiege de gazon ſemé de feuilles volantes de ces mêmes roſes, y formoit un lit de fleurs ; & le Roi étant allé à Paris pour des affaires importantes, la tendre Madame de Valentinois attendoit le Duc de Parme dans cet endroit, ſans autre inquietude que celle de ſon impatience. Sainte-Brune faiſoit le guet à l'entrée du cabinet ; & la Ducheſſe à demi aſſoupie de langueur amoureuſe plûtôt que de ſommeil, ne s'attendoit à aucune ſurpriſe que du côté d'Octave, lors que le Roi vint troubler ſon repos. Il avoit fait une plus grande diligence qu'on ne l'avoit penſé, & ayant trouvé un des Officiers de la Ducheſſe proche d'Anet, qui lui avoit dit qu'elle étoit dans le jardin, il s'étoit fait un plaiſir d'Amant delicat d'aller interrompre ſa ſolitude. Il fit faire alte à toute ſa ſuite ; & ayant commandé qu'on

lui ouvrit une porte secrete de ce jardin, qui donnoit dans la campagne, il se rendit, comme s'il avoit été guidé par l'Amour, droit au cabinet où sa Maîtresse reposoit. Bien que le jour commençât à finir, Sainte Brune ne laissa pas d'entrevoir le Roi au travers d'une palissade; mais voyant arriver le Duc d'un autre côté, tout ce qu'elle put faire, ce fut de tousser, & de courir au devant d'Octave pour l'empêcher de venir où il n'avoit plus d'affaire. La Duchesse qui avoit pris l'avertissement de Sainte Brune pour un signal de l'arrivée de son Amant, & qui ayant l'ame toute remplie de son idée, auroit cru de le voir dans quelque chose de moins semblable à un homme qu'un homme même, tendit les bras au Roi qu'elle croyoit être Octave, & le serrant avec un transport qui en causa un tres-violent à ce pauvre Prince, Ah! mon cher Farnese, lui dit-elle, qu'il y a longtems que vous me faites languir! Le Roi frémit à ces mots, &. se roidissant contre les bras de la Duchesse, il s'en seroit arraché si sa surprise lui en avoit donné la force; mais Madame de Valentinois regardant ce mouvement comme une de ces finesses d'Amans rusés, qui apportent quelquefois un petit de retardement à la joie pour la rendre plus violente, elle redoubla ses caresses & ses embrassemens, & les accompagnant de mille paroles aussi delicates, qu'emportées, elle mit le Roi dans une colere si violente, qu'il n'y a point de parole outrageante qui n'echapât à son premier mouvement. La voix de ce Prince suppleant au défaut de la lumiere, Diane con-

nut ſon erreur, & ſe promettant encore de l'adreſſe de ſon eſprit ; qu'elle la repareroit, elle fit un éfort pour retenir le Roi qui ſortoit, mais il lui fut impoſſible de le faire ; il ſe démêla de ſes embraſſemens, qu'il regardoit alors comme d'une coleuvre, ou de quelque choſe de plus dangereux encore, & la rage dont il étoit tranſporté lui faiſant oublier la moderation deuë à ſa dignité, on tient qu'il commença ſa vengeance par quelques coups de poing, & qu'il témoigna vigoureuſement dans cette rencontre, que tous Monarques ſont hommes, ſi tôt qu'ils deviennent Amans.

XX. JOURNE'E.

CE revers de la Fortune où Madame de Valentinois étoit ſi peu preparée, l'étourdit d'abord juſques à l'accablement : elle pleura, elle s'arracha les cheveux ; & ſuivant la maniere des Dames imprudentes, elle gronda Sainte-Brune, juſques à ſe mettre en danger de la faire cauſer. La fureur paſſa de la Confidente à l'Amant : elle maudit l'inſtant où il lui avoit paru aimable, & elle prit la reſolution de ne plus l'aimer ; mais enfin comme elle avoit le courage grand, & qu'elle n'ignoroit pas que l'hipocriſie eſt d'un uſage merveilleux pour les Coquettes ſpirituelles, elle ne parla plus que des éfets ſurprenans de la Grace. Elle écrivit au Roi des Sermons admirables, ſur l'inſtabilité des choſes du monde, & faiſant en éfet cette retraite dont elle avoit fait tant de feinte, elle toucha ſi fort le Roi par cette marque de ſon repentir, qu'il ne peut reſiſ-

SUITE DU

JOURNAL AMOUREUX.

SECONDE PARTIE.

I. JOURNE'E.

L'Endroit où la premiere Partie de ce Journal a été interrompuë, preparoit de rares incidens pour celle-ci. Une femme galante masquée d'une fauſſe penitence : Un Roi ſuſceptible de renouement ; & tout l'artifice du monde, tranſplanté dans une maiſon Religieuſe, ne pouvoient manquer à produire des éfets memorables. Mais la mort impreveüe de Henri II. ayant conſommé toute la matiere de cette avanture, il faut laiſſer Diane de Poitiers dans ſa retraite ; & paſſer à quelque intrigue nouvelle.

La Reine Catherine de Medicis, veuve du Roi Henri dernier mort, voulant ſe delaſſer des troubles où elle avoit été enſevelie pendant le Regne de François II. ſon Fils aîné, ou pour quelques autres raiſons qui ne ſont pas de nôtre ſujet, obligea Charles IX. qui avoit ſuccedé à ſon frere, de viſiter toutes les Provinces du Royaume.

Ce voyage étoit une partie de plaiſir, pour endormir la vigilance des Mécontens, plûtôt qu'un voyage ordinaire. La Cour étoit magnifique : on ne parloit que de Bals, de Comedies, & de Feſtins : Le Roi prit ſa route par la Champagne, s'avança juſques à Bar, où il tint un Enfant du Duc de Lorraine, & de Madame Claude de France ſa ſœur ; & de là rabattant par la Bourgogne, il ſe rendit à Lyon, au mois de May de l'année 1564. Le Duc & la Ducheſſe de Savoye vinrent voir leurs Majeſtez en cette ville, Monſieur le Duc d'Aumale frere de Monſieur de Guiſe dernier mort, y joignit la Cour. Il étoit demeuré à Paris pour voir le Cardinal de Lorraine ſon frere à ſon retour de Rome : & il venoit rendre compte au Roi de ce qui s'étoit paſſé à cette arrivée, entre les Guiſes, & les Montmorencis. Il y avoit Bal chez la Reine le ſoir qu'il arriva ; il ne voulut pas y paroître en habit de campagne, & ſon équipage n'étant pas encore venu, il ſe joignit à une Maſcarade d'Egyptiens, qu'on faiſoit pour regaler le Duc & la Ducheſſe. Le hazard voulut que Madame Marguerite ſœur du Roi, s'adreſſa à lui pour ſe faire dire ſa bonne aventure. Cette Princeſſe étoit ſi jeune, qu'un diſcours plus ingenu auroit dû être pardonné à ſon peu d'experience. Le Duc ſçût ſous ſon maſque, de l'erreur de la Princeſſe, & n'oſant lui répondre comme il l'auroit bien voulu, de peur de ſe faire remarquer par ſa liberté, il ſe contenta de lui dire qu'il ſatisferoit ſa curioſité le lendemain. Madame Marguerite étoit née ſous une influence be-

nigne, & l'exemple n'exigeoit pas l'Etoile chez elle ; la Pohtique occupoit toutes les reflexions de la Reine ſa Mere. Le Duc comprit donc facilement ce qu'il faloit dire pour lui plaire. Le Bal finit, & il ſe retira. En deſcendant le degré, il ſentit quelque choſe ſous ſes pieds, il le fit ramaſſer par un de ſes gens, & il vit que c'étoit un Porte lettres de ce cuir parfumé, brodé de Perles, il le prit dans le deſſein de le viſiter lors qu'il ſeroit chez lui ; mais comme il étoit tard, & qu'il étoit venu en poſte, il ſe mit au lit, & il s'endormit ſans ſonger au Porte-lettres.

II. JOURNE'E.

ON ſçut l'arrivée du Duc d'Aumale à Lyon le ſoir même qu'il arriva. Et comme il étoit d'un merite & d'une naiſſance tres conſiderable, il ne manqua pas de viſites à ſon lever. Le jeune Duc de Guiſe ſon neveu, Louis de Gonſague ſecond fils de Frederic Duc de Mantoue, qui étoit alors à la Cour de France, le Maréchal de Briſſac, Montluc, & pluſieurs autres vinrent lui témoigner la joie qu'ils avoient de ſon retour. Il leur dit ce qu'il ſçavoit des nouvelles de Paris, ils lui aprirent celles de la Cour ; & entre autres, que l'Amiral de Châtillon avoit perdu un Porte-lettres le ſoir auparavant, dont il avoit paru fort en peine au coucher du Roi. C'étoit peut-être le depoſitaire de quelque intrigue galante,

dit le jeune Gonzague. La compagnie fit un éclat de rire à ce discours, l'Amiral ne passoit pas pour un galant à la Cour, il étoit déja assez avancé en âge, sa physionomie ne promettoit rien moins qu'un homme amoureux, & toutes les actions de sa vie avoient semblé partir de l'ambition plutôt que de l'amour. On receut donc le discours de l'Italien comme une raillerie ordinaire à sa Nation. Le Duc d'Aumale auroit pû le justifier : car il ne doutoit pas que le Porte-lettres dont on parloit, ne fut le même qu'il avoit trouvé, & s'il avoit apartenu à tout autre qu'à l'Amiral, il le lui auroit envoyé au même moment. Mais il y avoit une haine entre Messieurs de Guise & les Colignis, qui avoit fermé tous les chemins à l'honnêteté entr'eux. Ces derniers étoient neveux du Connétable de Montmorency, la maison de Guise avoit triomphé de la leur sous le Regne de François II. La memoire encore recente de ce qui s'étoit passé portoit necessamment ces deux maisons à des violences que toute l'autorité du Roi avoit de la peine à moderer. Ce qui venoit d'arriver à Paris, au retour du Cardinal de Lorraine en étoit une suite, & pour surcroît de desunion, l'Amiral étoit soupçonné d'avoir contribué au meurtre du Duc de Guise. Le Duc d'Aumale ne crût donc pas devoir negliger l'examen d'une chose où il pouvoit avoir interêt. Il fit défendre à ceux de ses gens qui sçavoient qu'il avoit trouvé le porte-lettres, d'en parler à qui que ce fut, & sortant avec sa belle Compagnie pour aller au lever du Roi, ils trouverent que la Cour

délogeoit en diligence pour aller à Tournon, ſur les avis qu'elle avoit reçûs que la peſte étoit à Lyon. Le Duc de Montpenſier Prince du Sang mena le Duc d'Aumale à Tournon dans ſon carroſſe, & l'ayant retenu à ſouper avec lui, il ne pût viſiter le porte-lettres qu'aprés qu'il fut retiré.

III. JOURNE'E.

IL n'eſt rien tel qu'un vieux Seigneur pour aprivoiſer une jeune ame. L'air de probité impoſe ſcrupules de la pudeur, & la conſtance eſt toûjours la dupe de la moindre apparence de ſageſe. Le Porte-lettres de l'Amiral, n'étoit rempli ni de memoires ſervant d'inſtruction aux Etrangers, ni de Plants de Navigation. Un Portrait de Madame Marguerite appellée Madame ſeulement, un Braſelet que le Duc reconnut pour être de ſes cheveux, & quelques billets qu'il jugea être de ſon écriture, faiſoient tous les meubles de l'inventaire. La ſurpriſe du Duc fut extrême à cette vûë: il n'auroit jamais ſoupçonné l'Amiral de cette intrigue, & comme Madame étoit une des plus accomplies perſonnes de la terre; le dépit qu'il conçût de la bonne fortune de ſon ennemi, lui inſpira le deſir de la traverſer. Il étoit plus jeune que l'Amiral, il étoit magnifique & avoit ce certain charme qui gagne les cœurs, & naturel, & hereditaire à la maiſon de Lorraine. Il paſſa une partie de la nuit à former ce nouveau

deſſein, & le lendemain ſi-tôt qu'il fut habillé, il alla trouver la Ducheſſe de Guiſe ſa Belle-ſœur qui étoit du voyage. Ha! ma ſœur, lui dit en l'abordant, j'ay dequoy vanger la mort du feu Duc vôtre mary. Voicy un porte-lettres qui appartient à l'Amiral de Châtillon, voyez de grace ce qu'il contient. La Ducheſſe prit le porte-lettres des mains du Duc d'Aumale, elle l'ouvrit & le voyant rempli de choſes qui ſembloient ſi peu à l'uſage de l'Amiral; Quoy, dit-elle au Duc toute étonnée, ces galanteries appartiennent à l'Amiral de Châtillon? Ouy ma ſœur, reprit le Duc froidement. Ce Politique conſommé, ce Caton de nôtre ſiecle; enfin l'Amiral de Châtillon, eſt amoureux de Madame. Ha! mon frere cela n'eſt pas poſſible, reprit la Ducheſſe, il fait ſans doute l'amour pour un autre, & ces faveurs apartiennent à quelqu'un, dont il n'eſt que le confident. Mon Dieu, ma ſœur, repliqua le Duc, ne vous arrêtez point aux apparences, la ſageſſe a ſes hypocrites, comme la devotion. J'ay toûjours veu ces Barbons qui font les Philoſopes, atraper les morceaux les plus delicats, ils craignent l'éclat, & ne vont jamais où court la foule: mais quand ils peuvent decouvrir une perſonne dont la reputation ſauve la leur, ou quelque jeune innocente dont leur âge peut les faire aprocher ſans ſoupçon; croyez-moi quelles ne leur échapent que rarement. Alors il lui raconta ce qu'il ſavoit de l'inquietude de l'Amiral pour la perte de ſon porte lettres, & aprés ſavoir fait convenir, que le vieux Châtil-

l'on étoit amoureux de Madame, il la fit convenir encore, que le plus grand déplaisir qu'on pût faire à cet amant, c'étoit de lui voler un cœur dont ils le trouvoient si peu digne. La Duchesse pouvoit beaucoup, pour la satisfaction du Duc d'Aumale, elle avoit un esprit capable de toute chose, la Reine l'aimoit, par le privilege de quelques petits jeux qu'on avoit jouez pendant le voyage. Madame l'apelloit son serviteur, & la Duchesse l'apelloit sa Maîtresse. Elle étoit vertueuse, & le personnage que le Duc l'engageoit à jouer, n'étoit pas du Caractere de son Ame. Mais elle aimoit le Duc d'Aumale comme s'il eût été son frere propre, Elle haissoit l'Amiral de toute sa haine; & la tendresse qu'elle commençoit à sentir pour le Duc de Nemours, lui faisoit desirer en secret de mettre son beau frere sur le pied des represailles. Elle vouloit donc jetter les fondemens de l'intrigue dés cette même journée. Elle la passa toute entiere chez Madame, qui gardoit le lit, pour se remettre de la frayeur que la peste lui avoit causée, & de la fatigue du voyage; & elle ne manqua pas a semer des paroles à propos qui firent leur éfet dans les suites.

IV. JOURNE'E.

C'Est quelquefois un grand éguillon de l'Amour que la haine. Le Duc d'Aumale n'avoit jamais regardé Madame que comme une Princesse sœur du Roi: il

voyoit bien qu'elle étoit belle, & d'une merveilleuſe eſperance, mais la croyant encore trop jeune pour ſoûtenir une intrigue, il n'avoit jetté les yeux ſur ſes charmes, que comme des beautez generales de la nature. Le deſir de nuire à l'Amiral, la lui fit regarder d'une autre maniere, il ne pouvoit concevoir qu'il l'eût vue ſi long-tems ſans Amour, & plus animé de jalouſie que d'inclination, on peut dire que la haine qu'il avoit pour le Rival, lui fit aimer paſſionnement la Maîtreſſe. Il ſe leva plus matin qu'à l'ordinaire, il ſe fit habiller magnifiquement, & ne pouvant donner qu'un quart d'heure aux viſites d'obligation, il ſe rendit à l'appartement de Madame ſitôt qu'il jugea qu'on pourroit la voir. Il aprit qu'elle étoit chez la Reine, il y courut, il ne pouvoit la trouver en plus beau début, elle étoit ſeule avec Madame de Guiſe, la Reine étant enfermée avec un Envoyé de la Reine de Navarre. Ha! Monſieur Daumale, s'écria la jeune Princeſſe ſitôt qu'elle aperçût le Duc, vous êtes un trompeur, Madame de Guiſe m'a dit que ce fut vous que je priai de dire ma bonne avanture à Lyon, vous croyant un Egyptien, & cependant vous me promîtes de ſatisfaire ma curioſité, comme ſi vous aviez été ce que vous feigniez d'être. Il m'eſt plus aiſé de vous tenir ma promeſſe comme le Duc d'Aumale, Madame, réprit-il, en ſoûrriant, que comme un Egyptien, je croi ſçavoir les ſecrets de vôtre Alteſſe Royale bien mieux que ſi j'étois de cette Nation, & ſi vous m'honorez de quelque foi pour mes predictions, je

m'assûre que vous me trouverez un grand Astrologue. Depuis quand, mon frere, interrompit Madame de Guise, en contrefaisant l'ingenuë, êtes-vous devenu si savant ? Le Cardinal de Lorraine vous a t'il apporté cette Science de Rome, en guise d'indulgence finale ? Non, je vous jure, ma sœur, reprit le Duc froidement, je n'en ay receu les premiers principes qu'à Lyon ; mais tout nouvel écolier que je suis, je ne vante de passer les Maîtres sur ce qui concerne la fortune de Madame. Ha ! vrayement dit la Duchesse en s'adressant à Madame Marguerite, il faut voir ce qu'il sait faire. J'y consens de tout mon cœur, ajoûta la jeune Princesse : J'avoue que mon foible est la curiosité, & que je donnerois tout ce que j'ay au monde, pour savoir précisément ce qui doit m'arriver. Madame de Guise faisant l'empressée, ôta elle-même les gants de Madame, & montrant au Duc une main blanche & delicate, qui augmenta son amour & sa jalousie de la moitié ; Voyons lui dit-elle, si vous êtes aussi habile que vous vous ventez de l'être : je connoitray bien si vous direz vray, j'étudie le cœur de ma belle Maîtresse avec tant de soin, que je croy savoir tout ce qui s'y passe. Le Duc prit la main qu'on lui presentoit, & la serrant tendrement, Diray-je tout ce que mon Art m'aprendra, Madame, dit-il à la Princesse. Je vous en conjure, reprit-elle, je ne veux point être flatée. Mais Madame, ajoûta le Duc, si je voy trop loin, ne feray-je point mal ma Cour, en disant tout ce que j'auray veu ? Que vous faites de façons

interrompit Madame de Guiſe, parlez puis qu'on vous en donne la liberté : ma Maîtreſſe n'a point de ſecrets qu'elle craigne qu'on publie. Vous aimez, Madame, dit le Duc à demi bas à la Princeſſe. Elle rougit à ce mot, & regardant le Duc avec une ingenuité toute charmante, Vous dirai je la verité, lui dit-elle, on ne peut pas dire que j'aime, mais je ſuis curieuſe, & je voudrois bien ſavoir ce que c'eſt qu'aimer. He! interrompit le Duc en la regardant fixement, dites-moi s'il vous plait, de quel âge il faut être pour meriter de vous inſtruire. De quel âge ? repliqua Madame, en rougiſſant de nouveau, l'âge ne fait rien à cela Ha! Madame, il y fait tout : s'écria le Duc, ſi vous ne choiſiſſez bien vos maîtres, vôtre curioſité ne ſera jamais pleinement ſatisfaite. On vous aprendra une maniere d'aimer de la vieille Cour, qui ne vaudra rien pour celle-ci : Mais, ajoûta t il voyant entrer l'Amiral, je ſuis Aſtrologue diſcret, & j'aperçois un témoin qui ſeroit ſuſpect aux éfets de ma ſcience. La Reine ſortit du Cabinet comme le Duc achevoit de prononcer cette parole, elle propoſa une promenade ſur le bord du Rhône ; les hommes y ſuivirent les Dames à cheval : & la Ducheſſe & ſon Beaufrere ne manquerent pas à s'apercevoir de quelques ruſes de vieux Routier, que l'Amiral pratiquoit, pour voir Madame, & pour en être remarqué.

V. JOURNE'E.

Bien que le Duc d'Aumale eût parlé assez intelligiblement pour être entendu, & que Madame toute jeune qu'elle étoit, eût compris son discours en quelque sorte, elle voulut toutefois se le faire expliquer plus clairement. Elle pria Madame de Guise de lui aprendre ce que le Duc d'Aumale entendoit par ce maître, dont il lui avoit fait le Tableau : Que veut dire, mon serviteur, ajoûta-t-elle qu'il me fait la guerre de choisir mal ceux qui m'instruisent ? Est ce qu'il pretend taxer quelqu'un de cette instruction? Madame de Guise satisfit pleinement aux demandes de la jeune Princesse, elle lui raconta ce qu'elle savoit de son intrigue avec l'Amiral, la negligence qu'il avoit euë, pour ses faveurs, & comme le Duc d'Aumale en étoit alors le depositaire. Ha! mon serviteur, s'écria Madame toute surprise, je ne veux point que ces choses demeurent entre les mains du Duc d'Aumale. Hé ! pourquoi ma belle Maîtresse, reprit la Duchesse froidement, est il plus indigne de les conserver que l'Amiral de Châtillon ? Mon Dieu, repliqua Madame, ce n'est pas la même chose. On ne croira point que j'aime l'Amiral à son âge & on croiroit aisément que j'aimasse Monsieur d'Aumale, qui est l'homme de la Cour le mieux fait. J'avoue que l'Amiral me dit des folies qui me divertissent, mais cet amusement ne peut s'apeller une affaire. Je prens

plaiſir à voir ce fameux Amiral, ſi ſevere en aparence, & ſi habile homme en éfet, capables des mêmes tranſports pour un braſſelet de mes cheveux, que s'il n'avoit que l'âge de vôtre fils. Quand je le vóy idolatrer ma peinture, ſe mettre à genoux devant elle, & lui dire mille choſes, qu'elle ne peut entendre, & où elle ne peut répondre, je regarde cette Comedie, comme la plus divertiſſante qu'on puiſſe repreſenter. He! bien, Madame, interrompit la Ducheſſe, mon frere vous donnera cette Comedie à ſon tour. Il ne faut pas toûjours voir un même acteur ſur le Theatre, & le changement de decoration divertit la veuë. La Princeſſe ſe défendit encore quelque tems; mais comme les raiſons qu'elle donnoit pour n'avoir point d'intrigue avec le Duc, ſont de celles, qui devoient ſervir à la lier, la Ducheſſe n'en tira pas un mauvais augure pour le bon-heur de ſon Beau-frere. Elle ménagea une entrevue ſecrette de Madame, & de luy, à deſſein, diſoit-elle, de donner les moyens à la Princeſſe de retirer le Porte-lettres de l'Amiral, mais en éfet c'étoit pour lui ôter le deſir de le demander. Il eſt à croire que cette converſation fut toute pleine de beaux preceptes, utiles à l'inſtruction de la jeuneſſe; car elle fournit le ſujet de quelques Maximes qui éclaterent peu de tems aprés, qui ſont d'un grand ſoulagement pour le peu d'experience, & auſquelles Madame Marguerite a deu ſans doute l'habileté dont elle s'eſt trouvée pourveuë pendant le reſte de ſa vie. Les voicy.

MAXIMES GALANTES.

I.

QUand vieux Seigneur entreprend jeune-Dame,
Il ne doit qu'aplanir les chemins de ſon ame,
Pour un plus jeune qui le ſuit.
Par ſes ſçavans conſeils, ſes ruſes, ſon adreſſe,
Il va ſemant les germes de tendreſſe,
Dont un autre cueille le fruit.

II.

Le cœur predeſtiné des Dieux,
Pour rendre à l'amour ſon hommage,
Naît prevenu d'un deſir curieux,
C'eſt aux Barbons, à le mettre en uſage:
Mais cet amour d'inſtruction,
D'ordinaire n'eſt qu'un paſſage,
A l'amour d'inclination.

III.

Quand un cœur entre en goût d'affaire,
Il eſt content du neceſſaire,
Le Barbon luy ſuffit, il ne veut rien de plus,
Mais on ſe fait des regoûts d'avanture,
En changeant de deſirs, ſuivant la conjoncture,

On paſſe juſqu'au ſuperflus.

IV.

L'Officieux Barbon fait prés d'un jeune cœur
ce qu'à l'hymen des Rois fait un Ambaſſa-
deur :
Il en ſurmonte la Manie,
Apprivoiſe avec Art la farouche pudeur,
Bref il fait la Ceremonie,
Un autre en goute la douceur.

VI. JOURNE'E.

CEs maximes furent penſées & dites en Proſe pluſieurs fois à la jeune Madame, pendant le voyage de Tournon à Avignon; mais elles ne furent miſes en vers que dans cette Ville. Le Duc d'Aumale faiſoit mille galanteries ſous le nom du ſerviteur de Madame, qu'on attribuoit à la Ducheſſe de Guiſe. Il fit trouver une collation ſur le chemin de Tournon à Montelimart, qui ſembloit avoir été ſervie par les Fées : il fit une courſe de chevaux à Orange, en l'honneur de la Naiſſance de la Reine; & lorſque la Cour prit le Rhône, il donna un concert ſur ce fleuve, que Madame de Guiſe diſoit galamment que les Nimphes faiſoient pour divertir leurs Majeſtez, mais que le Duc avoit aſſemblées avec beaucoup de ſoin & de dépenſe. Toutes ces choſes déplaiſoient infiniment à l'Amiral, mais il n'en penetroit pas la cauſe. Le Duc d'Aumale cachoit ſi bien ſa nouvelle paſſion, que le

vieux Châtillon attribua toûjours à la Politique ce qui n'apartenoit qu'à l'amour. Il crut que la maiſon de Guiſe tentoit ces moyens de plaire à la Reine, pour rendre l'entrevûe qu'elle devoit avoir à Bayone avec les Miniſtres d'Eſpagne fatale au parti des Huguenots. Il en écrivit au Prince de Condé, le Maréchal de S. André vint à la Cour pour s'aboucher avec lui ſur cette affaire: Dieu ſait comme les nouveaux Amans ſe feroient divertis de l'erreur ſi elle leur avoit été connuë. Mais ce n'eſt pas en ce rencontre ſeulement qu'on a regardé comme une intrigue d'Etat ce qui n'étoit qu'un éfet de l'amour Le Duc d'Aumale ayant reduit ſes preceptes en vers pour ſoulager la memoire de Madame, alloit la chercher un ſoir chés la Reine pour les lui donner. Il aperceut en entrant dans la chambre, que la jeune Princeſſe ſortoit par une Galerie ſombre, qu'il ſçavoit qui communiquoit à ſon apartement: il ſe gliſſe dans cette Galerie, ſans être remarqué, il y voit une femme qu'il prend pour Madame, il touſſe pour l'obliger à s'arrêter: ce paſſage étoit obſcur, on s'y voyoit à peine en plein jour, il faiſoit preſque nuit. La Dame que le Duc penſoit être la Princeſſe, lui demanda à demi bas ce qu'il ſouhaitoit: Je ſouhaite donner à vôtre Alteſſe Royale, lui dit il, des Vers que j'ai fait ſur la derniere converſation que nous avons euë au bord du Rhône. Cette perſonne étoit malicieuſe & enjouée; elle tendit la main, prit les vers, & quittant le Duc bruſquement comme ſi elle avoit eu peur d'être trouvée ſeule

avec luy dans cet endroit, elle demeura la maîtreſſe d'un ſecret, qu'on ne lui auroit pas confié, ſi on l'avoit connuë. Cette fille ſe nommoit Pienne, elle étoit maîtreſſe du Duc d'Anville fils du Connétable, & Couſin Germain de l'Amiral, elle avoit ſuivi Madame à la Garderobe de la Reine ſa mere; qui ſortoit dans cette Gallerie, & jugeant qu'elle y trouveroit des femmes qui lui donneroient les choſes dont elle auroit beſoin elle ſe retiroit dans ſa chambre où le Duc d'Anville l'attendoit. Elle lui fit part de ſon larcin: il reconnut l'Ecriture du Duc d'Aumale; & bien aiſe d'avoir cette priſe ſur un des Ennemis de ſa maiſon, il courut chercher l'Amiral pour le regaler de cette nouvelle. Il le trouva engagé au jeu avec la Reine. Quand le jeu fut fini, le Maréchal de S. André les mena ſouper chez lui l'un & l'autre, il falut donc que le Duc d'Anville differât au lendemain à donner à l'Amiral, le plaiſir qu'il luy avoit preparé.

VII. JOURNÉE.

LE fils du Connétable ne ſçavoit pas l'interêt ſecret que ſon Couſin devoit prendre à la malice de Pienne, il le regardoit ſeulement comme une occaſion de faire du déplaiſir au Duc d'Aumale, mais l'Amiral ne receut pas la choſe ſi tranquîlement. Lors que le Duc d'Anville lui dit que ces vers étoient faits par le Duc d'Aumale, & qu'il avoit crû les donner à Madame quand il les avoit donnez à Pienne, A Madame s'écria

s'écria l'Amiral tout ſurpris. Oüi, reprit le Duc froidement. Voilà les leçons que cette Prude de Madame de Guiſe lui fait donner par ſon Beau-frere. Il eſt bien hardi, pourſuit l'Amiral, d'écrire des vers de ce caractere, à la ſœur de nôtre Roi : ne croit-il point qu'elle eſt deſtinée à un Cadet de la Maiſon de Guiſe? Ha! je juſte Dieu, que le Roi ſera informé de cette inſolence. Alors reliſant les vers, & s'arrêtant à ces mots, *de Fruit, de Ragoût, d'Avanture, de Douceur, & de Superflus*; Voyez l'audace, & la vanité, diſoit-il entre ſes dents. Mais, interrompit le Duc d'Anville, qui peut être ce vieux Seigneur dont ils raillent ſi impitoyablement? Il n'eſt pas queſtion du vieux Seigneur, reprit l'Amiral d'un ton chagrin, il eſt queſtion d'avertir le Roi de ce qui ſe paſſe. De grace, mon Couſin, pourſuivit le Duc, pour nôtre plaiſir ſeulement, tâchons à démêler cette avanture; alors nommant un grand nombre de vieilles gens de la Cour, ſans nommer le ſeul qui y avoit interêt, il n'y en eut aucun, qui ne fût pendant un moment la victime de ſon imagination. Mais l'Amiral s'ennuyant de l'Examen; Hé! mon Dieu, dit-il à ſon Couſin, laiſſez ce pauvre homme en repos, quel qu'il ſoit : dequoi vous embaraſſez-vous; ce n'eſt ni vous, ni moi. Non ſans doute, repliqua le Duc; vous êtes trop ſage pour être ſoupçonné d'une telle folie, & pour moi, pourſuivit-il en ſouriant, je ne ſuis pas encore d'un âge à paſſer pour le Barbon d'une intrigue amou-

reuſe. L'Amiral s'étant délivré par ſa hardieſſe, des aplications du Duc ſon Coſin, ſe fit habiller, pour aller chez le Roi. Un autre que lui auroit aprehendé, de perdre la Princeſſe qu'il aimoit, mais il ſe fioit en ſon adreſſe; il ſçavoit bien qu'il choiſiroit des termes, qui chargeroient le Duc & la Ducheſſe du crime, ſans y comprendre Madame. Il n'eut pas beſoin toutesfois de mettre ſa Rhetorique à une épreuve ſi delicate; & l'amour pourveut à la ſeureté de nos Amans. Le zele de la Religion eſt un Protée qui prend toutes les formes que la paſſion des hommes veut lui donner. L'Evêque de Ferme Vice-Legat d'Avignon, & Serbellony Gouverneur du Comtat pour ſa Saintеté, mal contens peut-être, du peu de ſoûmiſſion que l'Amiral témoignoit pour leurs dignitez, reſolurent de le faire aſſaſſiner. Ils ſçavoient que cet Article de foi, n'eſt point dans le Symbole, & que l'attentat ſur la vie du Prochain n'a jamais trouvé ſa place dans les preceptes de l'Evangile, mais la puiſſance d'un Vice-Legat eſt d'une grande étenduë. Dans les conferences ſecrettes que la Reine avoit eues avec eux, ſur les interêts de la Religion, elle leur avoit témoigné un deſir extrême d'exterminer les Huguenots, c'étoit autant d'avance faite que de ſe délivrer de celui-ci pendant qu'on le tenoit. On diſpoſa donc des gens pour cette execution, mais comme l'Amiral étoit prévoyant, & qu'il ſe tenoit en garde ſur le zele indiſcret des

Italiens, il fut averti de leur deſſein un moment aprés qu'il fut formé. Il partit d'Avignon en diligence, ne voulant pas expoſer le Roi à l'affront qu'on preparoit à ſon autorité, & ſe retirant de Nîmes, dont le Duc d'Anville étoit Gouverneur, il remit à une conjoncture plus favorable les reproches qu'il croyoit devoir à Madame, & la vengeance qu'il meditoit contre ſon nouveau Rival.

VIII. JOURNE'E.

L'Amiral étoit ſi ſuſpect de grands deſſeins, que ſa retraite fit un bruit terrible à la Cour. Les Italiens deſeſperez de ce qu'il leur échapoit, le noircirent des intentions les plus criminelles : la Reine, ajoûtant, ou feignant d'ajoûter foi à leurs ſoupçons, obligea le Roi à lui demander compte de ſon procedé. Il en rendit un qui ne plut pas à l'Evêque de Ferme. Cette raiſon de retraite que les Italiens qualifioient du titre de Cajonnne, augmenta leur fureur, ils demanderent juſtice au Roi. Voilà donc l'Amiral brouillé à la Cour, & le Duc d'Aumale bien content de ſa diſgrace La preſence de cet homme le tenoit ſans ceſſe en garde ſur ſes ſens, il rendit graces à l'Amour dans le fond de ſon cœur, de l'avoir délivré d'un témoin ſi incommode. Mais la fortune eſt une ſcelerate, dont les careſſes cachent des outrages ; il

faut ſe défier d'un bonheur qui arrive lors qu'on y ſonge le moins, & ce qui devoit aſſûrer la félicité de nôtre Amant la troubla. Il ſe formoit une ligue à Paris contre les Colignis, dont les Guiſes étoient les chefs. Martigues Angennes, Evêque du Mans, Chavigni, & pluſieurs autres y étoient entrez. Le Marquis d'Elbœuf, Frere du Duc d'Aumâle, lui rendoit compte de ce qui s'étoit paſſé à la derniere conference. Son Courrier fut arrêté, le Roi ayant donné ordre qu'on n'en laiſsât paſſer aucun depuis la retraite de l'Amiral. On fouille ce Courrier, on porte ſes Paquets à ſa Majeſté On ne trouva point de noms marquez dans les lettres, mais comme elles parloient en termes obſcurs, de conference, d'execution prochaine, & d'attentat propoſé, toutes ces choſes furent expliquées de l'entrepriſe d'Avignon. Le Roi crut que le Duc d'Aumale y avoit trempé, & que l'affaire avoit été reſolue à Rome, entre le Cardinal de Lorraine, & le Frere de l'Evêque de Fame qui étoit un des principaux Conſeillers de ſa Sainteté. Les Montmorencis avoient une forte ligue, l'aîné étoit Gouverneur de Paris, l'Amiral étoit Puiſſant ſur les Huguenots du Languedoc où il s'étoit retiré. On voulut lui ôter tout pretexte de revolte en obligeant le Duc d'Aumale à ſe retirer chez lui, & cet ordre ſouffrit ſi peu de delai, qu'à peine put-il dérober un moment pour prendre congé de Madame. La converſation fut courte, mais la tendreſſe des expreſſions les conſola du peu de loiſir. Madame

ſe mille proteſtations de fidelité au Duc. Il témoigna une douleur de la quitter, qui ſembloit meriter qu'on lui tînt parole.

Mais comme chacun ſçait, ce n'eſt pas de ce jeur,
Que les ſujets de l'Empire d'Amour
Sont exempts des loix du Parjure.
On penſe dire vrai quand on fait un ſerment,
On gageroit qu'une Avanture
Doit durer éternellement,
S'il arrive qu'un cœur change de ſentiment,
C'eſt le crime de la Nature,
Et non pas celui de l'Amant.

IX. JOURNE'E.

LA beauté de Madame Marguerite étoit de celles, qui ne reſpectent ni caracteres, ni dignitez. Elle auroit relancé un cœur juſques ſous la Thiare, & ſi nous croyons les memoires ſecrets de ce tems-là, les droits du Sang avoient de la peine à ſauver une ame de ſes pieges. Le Cardinal d'Armagnac envoyé du Pape en Avignon, pour conferer avec la Reine, des moïens de faire recevoir le Concile de Trente en France, jetta les yeux ſur Madame avec plus d'attachement qu'il n'auroit été à ſouhaiter pour ſon repos. Il étoit dans un âge, à ne devoir plus regarder que le Ciel, mais

les belles choſes de la Terre ſont toûjours agreables à voir. Il ne pouvoit pas demeurer long tems à la Cour de France, & d'ailleurs une trop longue attente auroit conſommé tout l'humide radical qui lui reſtoit. Il jugea donc à propos de preſſer les affaires. Un Italien de ſa ſuite, homme experimenté dans ces ſortes de Negociations fut chargé de menager Madame Curton, Gouvernante de la jeune Princeſſe. Les Conferences furent ouvertes par un preſent de cent mille Francs, ſomme conſiderable en tous tems, mais beaucoup plus dans celui dont nous parlons, que dans celui où nous ſommes. La Dame Gouvernante étoit ſenſible aux honnêtetez de cette eſpece, elle promit ſon aſſiſtance au Cardinal, en femme pleine de reconnoiſſance. La jeune Madame avoit été incommodée de la grande chaleur du Soleil de Provence, elle avoit des rougeurs au viſage, & des douleurs de tête dont on craignoit les ſuites. Les Medecins de la Reine lui ordonnerent des eaux rafraîchiſſantes: elle les prenoit avant le lever du Soleil, & ſe promenoit trois heures aprés les avoir priſes. La vieille Curton ſe ſervit de cette occaſion pour reconnoître la magnificence de Monſieur d'Armagnac: elle choiſit un Jardin particulier pour la Promenade de la Princeſſe où le Cardinal fut averti de ſe rendre. Elle ne manquoit pas de pretextes, & de pouvoir pour éloigner les femmes qui lui étoient ſuſpectes. Il n'y en eut aucune qui n'eût une commiſſion ſpecieuſe ce matin-là, & ſe chargeant ſeule de la

conduite de Madan. le nouvel Iſaac fut mené au lieu de ſon ſacrifice. Le Cardinal avoit un deshabiller de toile d'or doublé de Satin vert guay moucheté, parure plus conforme à ſes deſirs, qu'à ſon caractere, mais les vieilles gens qui veulent plaire font ce qu'ils peuvent pour déguiſer leur figure. Madame Curton feignit d'être ſurpriſe de cette rencontre. Il lui dit, comme ils en étoient convenus, qu'il faiſoit le même remede que Madame, & que le hazard l'avoit conduit dans cet endroit. La ruſée Gouvernante felicita la Princeſſe ſur cette bonne compagnie; & s'éloignant ſur le pretexte de dire ſes Matines, elle laiſſa l'Eminence amoureuſe, dans la liberté d'exprimer ſes ſentimens. Il commençoit à les faire connoître en termes ſignificatifs: Madame charmée de la rareté du fait, prêtoit l'oreille avec aſſez de docilité. Par l'incident que le Cardinal avoit le moins aprehendé; le Magicien de quartier auprés de la Reine, (car on ſçait que ces ſortes d'Officiers avoient leur ſervice reglé chez elle) avoit fait eſperer à Monſieur le Duc d'Anjou Frere du Roy, qu'il ſeroit aimé de toutes les Dames, s'il faiſoit je ne ſçai quel petit ſortilege qu'on diſoit contenir toute la Magie blanche. Cette épreuve devoit ſe faire le matin que Madame Curton avoit deſtiné pour l'entreveuë ſecrette du Cardinal, & de Madame; Et le hazard voulut que le Prince qui s'étoit dérobé à la vigilance de ſon Gouverneur, choiſit le même Jardin où étoit la Princeſſe ſa ſœur pour faire ſon Paſte

amoureux. Je laiſſe à juger aux Lecteurs, ſi le Cardinal fut ſurpris à la veuë de Monſieur. Il étoit dans un habit, & dans un équipage ſi peu conforme à ſon âge, & à ſa dignité, que la honte qu'il eut d'être vû travesti de cette ſorte, lui ôta la liberté de ſe cacher. Monſieur ſolemniſa la viſion par un tel éclat de rire, qu'il tira la vieille Gouvernante de la meditation. Elle courut au lieu d'où cet éclat étoit parti, & voyant le Cardinal découvert, Monſieur d'Anjou pâmé de rire, Madame qui, bien qu'un peu confuſe, ne pouvoit s'empêcher de rire auſſi, elle eut un tel dépit de cette Comedie, que ſi elle avoit osé elle auroit battu le jeune Prince. Cela eſt bien vilain Monſieur, lui dit-elle, de courir le monde à cette heure, ſans Gouverneur, ou ſans quelque perſonne venerable qui réponde de vôtre conduite, je vous aſſûre que la Reine ſera avertie de cette débauche; & je ne crois pas qu'elle ſçache bon gré aux gens qui ſont chargez de vôtre éducation, quand je lui dirai la liberté qu'ils vous laiſſent prendre. Elle fit ſortir Madame du Jardin, aprés cette reprimende: Le Cardinal, les ſuivit tout confus, & Monſieur brûlant d'impatience, d'aller faire part de ſon Avanture, à ceux qui l'ignoroient, prefera ce plaiſir au deſſein qui l'avoit amené.

X. JOURNE'E.

LE Cardinal d'Armagnac prit toutes les précautions qu'il jugea neceſſaires pour prevenir l'indiſcretion du jeune Prince. Il alla trouver ſon Gouverneur, il lui donna la même raiſon de ſa promenade qu'il avoit feint de donner à Madame Curton: & pretextant ſon déguiſement de la commodité que les remedes demandent; il tira parole du Gouverneur qu'il empêcheroit Monſieur de raconter ce qui s'étoit paſſé. Mais il étoit trop tard pour lui faire cette défenſe. Avant que le Cardinal eut changé de figure, le jeune Prince avoit raconté l'Hiſtoire à tant de perſonnes, qu'elle étoit devenuë publique. Du Guars, & Montluc, avoient été les premiers auditeurs de la Relation. Ils en avoient fait part au jeune Duc de Guiſe, qui en avoit regalé la Ducheſſe ſa mere à ſon lever. On n'entendoit qu'éclats de rire, dans les Palais où logeoient le Roi, & la Reine, de l'Eminence en deshabiller. Les uns diſoient: Il alloit conſulter les Aſtres, il apprehendoit qu'ils n'oſaſſent paroître devant l'éclat de la pourpre, il a voulu tromper leur reſpect en prenant un deshabiller doublé de vert. Les autres aſſûroient que c'étoit la mode à Rome de s'habiller de cette ſorte quand on ſortoit *incognito*: Mais Madame de Guiſe mieux inſtruite des coûtumes Romaines, & plus penetrante en

matiere d'intrigue, alla droit à la verité. Elle fit part de ſes ſoupçons au Duc d'Aumale, il n'étoit pas fort éloigné de la Cour. L'Amour le retenoit dans une Abbaye qui n'eſt qu'à une Journée d'Avignon ſur le chemin du Dauphiné. Elle lui manda ce qui ſe paſſoit, & pour recompenſer ces honnêtes Moines de l'Hoſpitalité, qu'ils exerçoient envers le Duc, elle joignit à ſa lettre des vers de Ronſard qui furent d'une grande recreation pour la Communauté. En voicy un leger fragment.

Dieu garde tout cœur Innocent,
De Pirate, arborant l'Etendart de l'Egliſe;
Dieu nous ſauve de Barbe griſe,
Cachant deſir adoleſcent.

L'Innocence eſt miſe au Pillage;
L'Argus dort ſur la foy de l'Ange
Sous la peau du Mouton, vit le Loup raviſſant,
On juge du dedans, par l'apparence honnête,
Fraude, & Cautelle ſont en quête,
Dieu garde tout cœur innocent.

Jadis la douce Simpathie.
De tous cœurs amoureux faiſoit l'aſſortiment,
Le Tranſport n'eût oſé lier une Partie,
Sans prendre ſon conſentement.

Dans ce Bien heureux temps,
Le Piege, & la ſurpriſe,
Ne prophanoient aucuns plaiſirs,
Et l'on ne voyoit point ſur la Mer des Deſirs,

De Pirate aborant l'Etendart de l'Egliſe.

Nos ſons portoient, de nos cœurs la deviſe,
Nuls preſens ne venoient au ſecours de l'amour,
Et l'on n'entendoit point proferer dans ſa Cour,
Dieu nous ſauve de barbe griſe.
Aujourd'hui tout eſt perverti.
Le cœur aux-yeux donne le démenti,
Sous l'air de Probité l'attentat ſe déguiſe.
Le Ciel a beau gronder; ſon courroux menaçant,
Chez les mortels paſſe pour fables,
Et l'on ne voit que faces venerables,
Cachant deſir adoleſcent.

Donc ô Dieu d'Amour tout Puiſſant,
De Pirate aborant l'Etendart de l'Egliſe,
De ſcelerate barbe griſe,
Cachant deſir adoleſcent,
Preſerve tout cœur innocent.

XI. JOURNE'E.

LE Duc d'Aumale étoit trop amoureux, pour garder le reſpect qu'il devoit aux ordres du Roi: dans des tems où ils devenoient ſi funeſtes à ſon amour. Il prit l'habit d'un des Moines de l'Abbaie où il étoit caché, s'accompagnant d'un vieux frere dont il avoit gagné l'amitié, il ſe rendit à Arles où la Cour étoit deſcenduë. Jamais il ne fut Moine de ſi bonne mine, & jamais Frere qui le ſuivoit ne fit ſi bonne

chere que pendant ce petit voyage. Quand ils furent à Arles, le Frere fit loger le Duc chez un homme de ſa connoiſſance, qui tenoit un petit Cabaret peu frequenté dans le quartier de la ville le moins peuplé. Le Duc envoya ſon guide avertir Madame de Guiſe de ſon arrivée. Elle vint le trouver en une petite Chapelle hors de la ville où il l'attendoit. Elle le blâma fort du peril où il étoit, exilé de la Cour, c'étoit un crime capital que d'y revenir ſans la permiſſion du Roi. Mais ces conſiderations étoient moins fortes que ſon amour, il vouloit voir Madame. Tout ce que la Ducheſſe lui dit pour l'en détourner fut inutile, il falut qu'elle ſe reſolut à le ſervir à ſa mode. Ils convinrent enſemble, que la Ducheſſe feroit une partie avec Madame pour aller le lendemain à l'Hermitage de Saint Trophime, Pelerinage fameux en ce pays-là, pour être la maiſon natale de ce Saint, qui le premier a planté la foi dans la ville d'Arles. Ce pretexte étoit heureuſement trouvé, on mene peu d'équipages à ces ſortes de devotions, l'Hermitage étoit à la diſtance qu'il faloit, pour partir matin, ſans toutesfois faire paſſer cette promenade pour un grand voyage; & Madame ayant le Privilege d'entrer dans toutes les Clôtures, il étoit aiſé de ménager un entretien ſecret entre le Duc & elle. La choſe qui embarraſſoit la Ducheſſe, c'eſt qu'elle ne doutoit point que la vieille Curton ne voulût être de la partie, mais le Frere ſe chargea de remedier à cet accident. C'étoit un

Routier, il avoit toûjours quelque Médaille de nulle valeur, ou quelques grains ſans Benedicton, pour amuſer ceux qui vouloient bien lui donner Audience. Voilà donc le Pelerinage arrêté, la Ducheſſe le propoſe en ſecret à Madame le même ſoir, & enſuite à la Reine. Elle l'aprouve, l'heure eſt priſe pour le lendemain, à la charge toutesfois de mener Madame Curton, dont les deux Dames ne pûrent éviter la voiture. Jamais entrepriſe ne fut mieux concertée & n'eut une plus belle apparence de réüſſir. On croyoit le Duc en Lorraine, ſon froc le déguiſoit aſſez pour ne craindre pas la rencontre de gens indifferens, & ceux qui auroient pû obſerver les démarches de Madame, étoient abſens. Mais le malheur qui arriva pouvoit-il être prevenu? La fille de l'hôte chez qui logeoit nôtre avanturier, ſe trouva ſenſible à ſa bonne mine. Elle ne put ſentir ſon mal ſans le declarer, & ſoit habitude, où violence de paſſion, elle ſe leve doucement d'auprés d'une jeune ſœur qu'elle avoit & ſe gliſſa dans la chambre du Duc traveſty. Il etoit ſeul, le Frere étoit ſorti une heure avant le jour pour aller chercher des nourritures, car les Moines du caractere du Duc d'Aumale ſont d'ordinaire méchants Pietons. Le Duc voyant entrer cette fille dans ſa chambre, qui lui demandoit une courtoiſie qu'il n'avoit pas accoûtumé de refuſer à perſonne, auroit peut-être oublié Madame poûr un moment ſi on luy en avoit donné le loiſir; mais

le bon-homme d'hôte, qui n'étoit pas prevenu de beaucoup de confiance en la vertu de sa fille, faisoit quelquefois l'office de Lutin dans sa maison. Il étoit en exercice lors que la pauvre Enamourée vint trouver le Moine prétendu. Il la vit entrer dans sa chambre, fermer la porte, & crut voir par le trou de la serrure, que le Duc se preparoit à ne faire pas le cruel. Il crie, au secours, à la force du Roi, demande le Prévôt. A ces mots de Prévôt, & de force du Roi, un homme qui étoit arrivé le soir auparavant, qui se disoit un Marchand allant à la foire de Baucaire, & qui couchoit dans une chambre prochaine, sortit tout emû. Le Duc en fit autant à demy-couvert de son froc, la fille se sauve au grenier, & les deux hôtes se rencontrant nez-à nez. Le Marchand reconnut le Moine pour le Duc d'Aumale, & le Duc le reconnut pour l'Amiral de Châtillon.

XII. JOURNE'E.

IL seroit inutile de representer la surprise des deux Rivaux à leur rencontre, il n'y a point de Lecteur qui ne la comprenne. L'un étoit exilé, & ne pouvoit venir deguisé où étoit le Roi, sans se perdre: l'autre étoit brouillé à la Cour, il en étoit parti mécontent, & toutes ses démarches étoient suspectes de desseins criminels. Ils se regardent donc sans croire se voir, & les premiers mouvemens étant d'ordinaire les mauvais, ils furent tentez de se jetter

l'un ſur l'autre, & de ſe déchirer à belles dents : mais l'Amiral qui étoit un des habiles hommes de ſon Siecle, enviſageant d'une veue les ſuites que cette avanture pouvoit avoir, voulut les prevenir par ſa Prudence. Il obligea le Duc d'Aumale à ſe retirer dans ſa chambre, & le Frere étant revenu tout à propos, pour apaiſer le bon homme ; Monſieur d'Aumale, dit l'Amiral au Duc, nous avons été aſſez long tems les victimes de l'Ambition, ne le ſoyons point de l'Amour, ſi vous m'en croyez: Vous n'ignorez pas ce qui vous a mis ici: Nos intentions n'ont rien de criminel, mais les aparences leur ſont contraires ; ne nous perdons point. Je vous promets de ne vous déclarer pas au Roi, gardez-moi la même fidelité : & ſans nous immoler à une jeune Princeſſe legere, qui vous traitera peut être demain, comme elle me traite aujourd'huy : tirons nous s'il eſt poſſible, du méchant pas, où nous nous ſommes imprudemment engagez. Le Duc d'Aumale voulut faire le fin avec ſon Rival ; il feignit de ne rien comprendre, à ce qu'il diſoit, d'Amour & de jeune Princeſſe legere : Mais l'Amiral tirant de ſa poche les vers que Pienne avoit ſurpris, & dont le Duc n'avoit pû ſçavoir la deſtinée, pour n'avoir vû Madame qu'un moment depuis leur perte : Tenez, Monſieur, lui dit-il avec un ſouris malicieux : voila l'explication de l'Enigme, jugez par ces vers ſi je ſçai le ſujet de vôtre Metamorphoſe, & puis qu'il me paroît par leur ſtile que vous n'ignorez pas ce qui me fait trouver équi-

pé en Marchand dans un Cabaret d'Arles, ayez pour ma folie, les égards que j'offre d'avoir pour la vôtre : devenons sages à nos dépens, & oublions que nous sommes ennemis & Rivaux, pour nous souvenir que la perte de l'un attiroit celle de l'autre. Le Duc fut fort surpris, de voir ses vers entre les mains de l'Amiral : il le conjura de lui dire de bonne foi par quel sort ils étoient tombez. Si je voulois profiter de l'occasion, repliqua l'Amiral, je vous dirois qu'on me les a sacrifiés, comme on vous a sacrifié le secret de ma passion : mais je veux vous engager à être genereux par mon exemple. Alors il lui raconta ingenument comme la chose s'étoit passée, & le Duc touché de sa franchise : tire aussi de sa poche le Portelettres qu'il avoit trouvé à Lyon. Je n'ay pas accoûtumé dit-il à l'Amiral, de demeurer en reste de courtoisie avec personne, voila dequoy payer les vers que vous me rendez, & puisque vous m'avez avoué sincerement que Madame ne vous les a point donnez, je veux bien vous avouer avec la même sincerité, que le hazard seul m'a fait découvrir ce que vous teniez si caché. Ils se rendirent ainsi confidence pour confidence, & restitution pour restitution. Ils s'avouerent, que l'affaire du Cardinal d'Armagnac les amenoit l'un & l'autre. J'aurois pardonné à l'infidelle, ajoûta l'Amiral, une surprise des sens, mais je ne puis souffrir qu'elle me préfere un homme, moins jeune, &

moins galant encore que je ne le ſuis. Je venois lui faire mille reproches de cette foibleſſe. Et moi, reprit le Duc, je lui pardonnerois peut-être un renouement avec vous, mais j'avoue que le Cardinal me deſeſpere. Aprés une converſation ſi peu ordinaire entre des Rivaux, ceux-cy ſe ſeparent : l'Amiral, qui bien que perſuadé de la generoſité de ſon Rival, ſe croit toute-fois moins en autruy, qu'en lui-même, reprit le chemin de Nîmes, & le Duc ſe mit en état d'accomplir ſon Pelerinage.

XI. JOURNE'E.

LE bon Cardinal d'Armagnac, n'avoit pas été corrigé par le mauvais ſuccez de ſa premiere entrepriſe. Cent mille francs ſi mal employez lui tenoient au cœur, & il reſolut de ne point retourner à Rome, ſans avoir tenté quelque moyen de profiter de ſa liberalité. Il rodoit aux environs d'Arles, faignant de vouloir viſiter quelques raretez de Provence, avant que d'aller à Marſeille, où il devoit s'embarquer. Madame Curton étoit fidellement avertie de ſes démarches, & elle lui donnoit des avis ſinceres de celles de Madame. Elle n'oublia pas le Pelerinage ; il étoit bon à marquer ſur ſon journal. Le vieux d'Armagnac ſe campe donc dans une maiſon qui étoit ſur le paſſage des Pele-

Digitized by Google

rines, il y fait apprêter une collation magnifique & la vieille Curton l'ayant asſeuré d'une rupture de commande pour la Litiere de Madame, il avoit à peine donné les derniers ordres pour la Regale, que les Dames ſe trouverent en état d'être regalées. Elles avoient pris l'alarme de ce que le feint Moine manquoit au rendez-vous, & craignant qu'il n'eût été decouvert, & conſequemment arrêté, elles ſe hâtoient de revenir à la Ville pour s'éclaircir de leurs ſoupçons. En paſſant proche de la maiſon, où le Cardinal étoit en embuſcade, la Litiere de Madame ſe rompit, comme Madame Curton l'avoit ordonné: Elle ne manquoit d'aucune des choſes neceſſaires pour corrompre les gens de la Princeſſe & la qualité de Gouvernante, donne de grands Privileges. Madame Curton n'oublia pas de dire que le Soleil faiſoit mal à Madame, & qu'il falloit aller à la maiſon la plus proche, pendant qu'on raccommoderoit l'équipage. L'avis fut trouvé bon, les Dames s'acheminent par un Plant d'Orengers, au lieu où elles étoient attendues ſans le ſçavoir. Madame de Guiſe fut fort ſurpriſe de voir le Cardinal d'Armagnac, elle comprit que le hazard ſeul n'avoit pas lié cette partie, & elle ne put s'empêcher de faire connoître à Madame Curton, qu'elle n'étoit pas volontiers la Dupe de telles avantures. La fauſſe Vieille faiſoit ce qui lui étoit poſſible pour lui ôter ſes ſoupçons. Elle étoit la premiere à gronder les Conducteurs de la litiere, de

ce qu'ils ſe prenoient ſi peu garde à eux, & le Cardinal la ſecondant en habile homme, il auroit fait donner la Ducheſſe dans le Panneau, ſi l'hiſtoire d'Avignon ne lui avoit apris ce qu'elle devoit penſer. Il ſe tuoit de rendre grace au hazard, de ce qu'il l'avoit fait trouver ſi à propos pour donner quelque rafraîchiſſement aux Dames ; ſon voyage à Marſeille coloroit ſa rencontre ſur cette route, & ſa dignité forçoit la Ducheſſe à recevoir de bonne grace la collation qu'il donnoit : mais comme elle étoit en peine de ſon beau-frere, & qu'elle jugeoit qu'un luttiere rompuë ſi à propos, ſeroit ſans doute long-tems à racommoder, elle voulut aller voir elle-même en quel état elle étoit. Madame Curton la voyant partie, prit auſſi un autre pretexte d'élorgnement, pour donner au Cardinal la commodité qu'elle lui avoit ménagée. Pendant ce moment d'abſence le feint Moine paſſa. La premiere choſe qui frapa ſa vûë, ce fut Madame, qui impatiente du retour de Madame de Guiſe, mettoit la tête à une fenêtre pour voir ſi elle revenoit. Le Duc tranſporté d'amour fut prêt de ſe jetter à terre, & de courir au lieu où il voyoit la Princeſſe, mais il en fut empêché par la veuë du Cardinal d'Armagnac qu'il apercevt à cette même fenêtre. Il fremit à cette viſion, & il envoya le vieux Frere s'informer de ce qui la cauſoit. Il lui rapporta, que Son Eminence donnoit une collation ſuperbe, à Madame, & à la Ducheſſe de Guiſe dans cette maiſon. La

nouvéle fut ſurprenante pour le Duc amoureux, & pour achever de lui brouiller la fantaiſie, il aperçût Madame de Guiſe, & la Curton, qui revenoient au petit pas des lieux où elles étoient allées. Il n'en fallut pas davantage pour rendre le Duc d'Aumale le plus jaloux de tous les Amans; il ſe perſuada qu'on avoit mis un de ſes Rivaux à la fuſt, dans ce chemin, pour faire ſervir une même aſſignation à deux Intrigues: il ſe regarda comme le pretexte du plaiſir, dont le Cardinal jouïſſoit à ſa vûë, & croyant que Madame de Guiſe s'étoit éloignée exprés pour laiſſer les deux Amans dans la liberté dont ils avoient beſoin, il fait mille imprecations ſecretes contre les femmes, jure de ne voir jamais ni Madame ni ſa Belle-ſœur, & partant bruſquement ſans ſe donner le loiſir d'une plus longue reflexion, il auroit couru juſques à l'extrêmité de la terre, ſi la force de ſes chevaux, & la vigueur du vieux Frere avoient ſecondé ſon emportement.

XIV. JOURNE'E.

GRaces aux ſoins de Madame de Guiſe, & aux marques qu'elle donna à Madame Curton, qu'elle ſoupçonnoit cette rencontre de premeditation; la littiere fut en état de marcher, & les Dames d'achever leur voyage La Ducheſſe fit paſſer Madame proche du lieu où elle ſavoit que le Duc avoit logé feignant qu'elle avoit quelque choſe à dire au Maître de cette maiſon, elle ſe ve-

nir à la littiere, lui demanda des nouvelles de deux Religieux qu'elle ſavoit qui avoient logé chés lui. Le bon homme qui avoit la memoire encore recente du peril que l'honneur de ſa fille avoit couru, rendit un témoignage du faux Moine, qui n'auroit pas trouvé ſa place dans un procés verbal de Canoniſation, mais il ne put apprendre à la Ducheſſe dequoi il étoit devenu. Les Dames ſe rendirent chés la Reine, elles s'enquirent adroitement s'il ne s'étoit rien paſſé de nouveau pendant leur abſence. Elles aprirent que non La Ducheſſe envoya un homme qui lui étoit fidéle, à l'Hermitage, pour reparer ce qu'elle croyoit que ſon impatience avoit gâté, mais on n'y avoit point vû le Moine prétendu. Ce n'étoit plus là qu'il falloit le chercher, c'étoit ſur le chemin de ſon Couvent, bien empêché de ſortir d'un nouvel embarras, où ſa figure monacale venoit de le jetter. Madame de Sauve, l'une des Favorites de la Reine, & qui l'avoit ſuivie au voyage, étoit tombée malade de la petite verole à Valence. La nature de ce mal, & les affaires preſſantes que la Reine avoit à Avignon, ne lui ayant pas permis d'atendre la gueriſon de ſa Favorite, comme elle l'auroit ſouhaité; elle demeura à Valence long tems aprés la Cour, mais ſe voyant parfaitement guerie, elle venoit la réjoindre en littiere, n'aimant pas à aller ſur l'eau. En paſſant un petit bois il entra un Scorpion dans la littiere qui la piqua. Ces animaux ſont communs dans tous ces païs-là, on ne les craint pas plus qu'une araignée

dans le nôtre, mais comme Madame de Sauve ignoroit la maniere de ſe parer de leur venin, elle crut d'abord cette piqueure mortelle, & elle demanda un Confeſſeur. Ses gens courant au prochain village pour en chercher un, trouverent nôtre feint Moine. Ils lui firent leur harangue, & pour l'obliger à faire diligence, ils lui durent le nom de la Dame qui avoit beſoin de ſon ſecours; le Duc d'Aumale en étoit connu, comme de lui-même; quelque changement que ſon froc, & le peu de vrai-ſemblance apourât à ſa figure, il jugeoit bien qu'il n'étoit pas aſſés grand pour tromper les yeux de Madame de Sauve, & d'ailleurs Meſſieurs de Guiſe n'ont jamais été accuſez de l'impieté, dont il auroit fallu être capable pour ſoûtenir le perſonnage d'un Confeſſeur. Il s'excuſa donc à ſes gens le mieux qu'il lui fut poſſible, mais ils ne reçûrent point ſes excuſes, ils le taxerent de peu de charité, l'apellerent de tous les noms qu'on donneroit à un vrai Moine dans une pareille occaſion, & le voulant contraindre de marcher, ils le mirent dans la plus grande peine où il ſe fût trouvé de ſa vie. S'il eût pû oublier un moment qu'il étoit Moine, il n'auroit eu beſoin que d'un bâton pour écarter ces importuns, mais il n'oſoit faire connoître ce qu'il ſavoit faire: tantôt il ſe défendoit ſur la brieveté de ſon obedience, d'autres fois ſur le peu d'étenduë de ſon pouvoir. Nos opiniâtres ne ſe payoient d'aucune raiſon, ils vouloient trouver un Confeſſeur dans le Duc, n'y en eût-il

jamais eu : Mais heureuſement le Seigneur d'un Château voiſin le tira d'affaire ; il guerit Madame de Sauve, avec de l'huile de l'Animal dont elle avoit été piquée, & la délivrant du peril où elle ſe croyoit, il délivra le Duc traveſti de la conjoncture fâcheuſe où ſon déguiſement l'avoit engagé.

XV. JOURNE'E.

LA Cour partit d'Arles pour Marſeille, le lendemain du pelerinage à S. Trophime. L'Amiral vint la joindre à un Château, où le Roi avoit couché : il avoit reçû des Ordres de la Reine de Navarre touchant ſes propoſitions du Mariage de Madame Marguerite & du Roi Henri, qui rendoient ſon retour tres agreable à leurs Majeſtez. Le ſoir même de ſon arrivée, Madame & la Ducheſſe de Guiſe étoient ſorties de la chambre de la Reine, pour prendre le frais ſur une Terraſſe, qui joignoit ſon apartement. Elles ne s'étoient point trouvées en état de s'entretenir avec liberté, depuis l'éclipſe du Duc d'Aumale, quand elles ſe crurent ſeules, & dans un lieu où elles ne pouvoient être remarquées, elles ſe rendirent tout ce qu'elles avoient dans l'ame : il n'y eut aucune des circonſtances, qui étoient entrées dans le déguiſement du Duc, qui ne fût étalée avec ſincerité. Celle de la fille de l'Hôtelerie, déplai-

ſoit fort à Madame ; la delicateſſe devançoit l'experience dans cette jeune Princeſſe, & ſans ſçavoir précisément de quelle eſpece étoit l'offenſe que le Duc d'Aumale lui avoit faite, elle ſentoit bien qu'elle n'étoit pas contente de lui. Je ne comprens rien en tous ſes procedés, lui repliqua Madame de Guiſe, il haſarde ſa reputation, & peut-être ſa vie, pour vous voir un moment ; & lorſqu'il eſt prêt à goûter le fruit d'une entrepriſe ſi perilleuſe, il diſparoît comme un phantôme, ſans qu'on ſçache ni depuis il eſt devenu, ni ce qui peut l'avoir obligé à ce contretems ; Mais ! interrompit Madame, ne ſeroit-ce point le vieux Châtillon, qui nous auroit fait quelque piece ! Je me défie de ſon artifice, & ſi je ne me trompe, je vis un de ſes gens à la ſuite du Duc d'Anville le ſoir qui precedа nôtre pelerinage, que l'Amiral employe d'ordinaire aux negociations importantes. Non, Madame, interrompit une voix que les Dames reconnurent d'abord pour celle de l'Amiral, le vieux Châtillon ne vous a rien gâté, il a trop de reſpect, ou ſi vous voulez, trop d'indifference pour vos deſirs, pour y aporter aucun obſtacle. Cette voix fit fremir les Dames, elles crûrent avoir apris à Monſieur de Châtillon, ce qu'elles avoient tant d'interêt de lui cacher, & l'Amiral s'apercevant de leur trouble par leur ſilence, Ne craignez rien, mes Dames, leur dit-il, je ſuis trop vieux pour être indiſcret, les gens de mon âge, ne ſont que les ceremonies des avantures, &

ne

la troubleut mais la felicité des jeunes Amans. La jeune Princeſſe ſe ſouvenant d'avoir raillé ſouvent de l'Amiral, avec le Duc d'Aumale dans les mêmes termes, que Monſieur de Châtillon repetoit, crut qu'il avoit un demon familier qui lui apprenoit toutes les penſées des hommes. Cette imagination augmenta ſon trouble & ſa crainte, elle n'oſoit ouvrir la bouche, Mais Madame de Guiſe plus irritée, & plus courageuſe, s'emporta contre l'indiſcretion de l'Amiral. Elle lui dit qu'il devoit aſſez de reſpect à la qualité de Madame & à la ſienne, pour ne pas entrer dans les ſecrets, où il n'étoit point apellé. Helas! Madame, reprit l'Amiral froidement, je ne vous cherchois pas ſur cette terraſſe, j'y prenois le frais ſans curioſité & ſans deſſein: vous vous étes livrée inconſidérament à ma diſcretion, j'ai crû devoir vous répondre d'elle; & afin qu'elle ne vous ſoit pas ſuſpecte, tenez, Madame, dit-il à la Princeſſe, en lui donnant le Porte lettres, voilà ce que le caractere de Religieux a obligé Monſieur d'Aumale à me rendre. Jugez par cette reſtitution, ſi je ſçai les affaires de vôtre Alteſſe Royale & les ſiennes. Je n'y prends plus que la part d'un officieux Ambaſſadeur, mais en cette qualité j'oſe vous avertir qu'il faut attendre qu'on ſoit en poſſeſſion d'un rang avant que de s'en declarer indigne. Il lui diſoit ces dernieres paroles, à propos du mariage qu'il negotioit, & ſe retirant aprés les avoir prononcées, il laiſſa les deux Dames dans le plus grand trouble où elles ſe fuſſent jamais trouvées

Les premieres penſées de Ducheſſe [illegible] Guiſe alloient toutes à la fureur, elle n'imaginoit rien d'illicite, pour reparer ſon imprudence. Mais l'Amiral étoit un homme difficile à ſe prendre, il étoit ſi bril & défiant : & les premiers mouvemens de femmes ſont d'ordinaire plus violens, qu'ils ne ſont ſolides. La Ducheſſe revint donc de ſon emportement, & conſeillant à Madame de faire ſes éforts pour ramener le vieux Châtillon, elle eſpera de découvrir par adreſſe, ce qu'elle jugeoit bien qu'elle ne découvriroit pas aiſément, par la violence.

XVI. JOURNE'E.

QUand Madame de Guiſe n'auroit pas conſeillé à Madame de faire ſes éforts, pour apaiſer le vieil Amiral, la jeune Princeſſe ſe le ſeroit conſeillée à elle-même. Les Dames ne veulent rien perdre de ce qu'elles ont acquis, & ce qui n'eſt plus à l'uſage de leur cœur, eſt toûjours à l'uſage de leur vanité. Elle faiſoit donc mille avances de reconciliation, mais le ruſé Châtillon feignoit de ne s'apercevoir d'aucune, il vouloit ſe faire deſirer. Il ſçavoit que les femmes ne ſouhaitent rien avec tant de paſſion que ce qu'on leur refuſe. Le jeune Duc de Guiſe s'aperceut de ces differentes affections ; il étoit né civil & galant ; la froideur que l'Amiral témoignoit pour les bontez de la Princeſſe, choquoit ſon humeur naturelle, il ne put cacher à Madame la repugnance qu'il avoit à le ſouffrir. La

Princeſſe l'avoit obligée de cette delicateſſe, elle commençoit à ſe laſſer de faire un perſonnage ſi peu digne d'elle, & ſon dépit naiſſant, trouvant un ſecond tel que le Duc de Guiſe, il s'établit un commerce de confiance entre ces deux jeunes & charmantes perſonnes, qui n'a pas accoûtumé de ſe borner à la ſimple eſtime dans les gens de cet âge, & de ce merite. La Cour n'avoit point été ſi groſſe, & ſi magnifique pendant le voyage, qu'elle le fut à Marſeille; le Cardinal d'Armagnac épuiſa ſon humeur liberale, le mariage de Mademoiſelle de Cleves heritiere de la maiſon de Nevers, avec le jeune Louis de Gonſague, fournit de matiere à pluſieurs divertiſſemens. On ne parla pendant pluſieurs jours, que de Bals, de Comedies, & de feſtins. La vieille Curton crut qu'il ſeroit indigne de ſa reconnoiſſance, que tant d'occaſions d'entrevuës ſe preſentaſſent ſans que le Cardinal, ſon bien-facteur profitât d'aucune. Le Roi fit faire un jeu ſur la mer en forme de combat naval, aux nôces de Mademoiſelle de Cleves, dont l'Hiſtoire parle comme d'une merveille. Ce ſpectacle ſe faiſoit la nuit, les Dames devoient paroître à la fête vêtuës en Nereïdes, & les hommes de la Cour, en Dieux Marins. Le port de Marſeille étoit entouré de grotes artificieuſes, où chaque perſonne de marque devoit avoir ſa place. D'abord les grotes ne devoient être éclairées d'aucune lumiere, afin que cette obſcurité fît mieux paroître les feux de la mer, mais aprés le combat, mille flambeaux devoient briller dedans, & au-

tour de ces grotes, à la faveur [illegible]
Deïtez Maritimes, ſortant de leurs niches devoient ſe rendre dans une grande ſalle, ornée de toutes les raretez de la Mer, & conſtruite ſur une galere, pour ſervir de Scene à la ceremonie des fiançailles & au Bal, dont elles furent ſuivies. Madame Curton reſolut de cacher le Cardinal dans la grote, où elle ſçavoit que Madame devoit être placée. Elle l'informa de ſon deſſein & de l'ordre qu'elle vouloit y tenir, par un billet. Il eſt aiſé de juger qu'il receut la nouvelle avec un grand plaiſir; mais ſoit que le tranſport lui troublât le ſens, ou que la perte des lettres ſoit un accident inévitable en amour, ſon Eminence laiſſa tomber le billet de la Curton, en ſortant de chez le Roi. L'Amiral le ſuivoit, il ramaſſa le papier finement, & voyant ce qu'il contenoit, Dieu ſçait avec quel plaiſir il ſe promit d'inventer quelque nouveau rets de Vulcan.

XVII. JOURNE'E.

LE dépit ne fait pas tant faire de chemin qu'il en fait propoſer. Monſieur d'Aumale ne fut pas ſi-tôt à ſon Couvent, qu'il ſe repentit d'être parti d'Arles. Il s'accuſa de precipitation, il ſe reprocha ſon emportement, comme une foibleſſe indigne d'un Amant de bon ſens, & bien qu'il ſe flatât de la penſée qu'il n'aimoit plus Madame, il ſe fit un plaiſir, de pouvoir lui reprocher ſon ingratitude. C'eſt une infidéle,

finit-il en lui même, auprés de qui la gr... ; ... ne ſauve de rien. Elle eſt née ce que les autres deviennent, & quand elle me conjureroit par tous ſes charmes, de lui rendre mon cœur & mon eſtime, elle ne les obtiendroit pas de mon juſte reſſentiment ; mais je veux la mettre en paſſe de les regretter. Je veux lui dire ce que j'ai veu de mes propres yeux, jouir de ſon trouble, & de ſa confuſion. Enfin je veux au moins me faire craindre, puiſque je ne veux ni ne puis me faire aimer. Il partit de l'Abbaye dans cette belle reſolution ; il ne voulut être ſuivi que d'un valet de chambre qui lui étoit fidelle, & marchant de nuit par des ſentiers détournez, il arriva à Marſeille la veille de la fête Maritime. Il ſe rendit chez Madame de Guiſe avant qu'elle fût éveillée : il lui fit dire que c'étoit un Gentil homme de la part du Duc d'Aumale, qui demandoit à lui parler en particulier. Il n'y avoit point de bienſeances à l'épreuve d'un nom ſi cher. Le Duc fut introduit juſques au lit de la Ducheſſe ; ſa ſurpriſe fut grande, quand elle vit en perſonne, celui dont elle n'avoit eſperé que des nouvelles ſeulement. Elle voulut lui jetter les bras au col à ſon ordinaire, mais il la croyoit trop complaiſante aux legeretez de Madame, pour recevoir ſes careſſes. Il falut qu'elle eſſuyât de grands reproches avant que de retrouver le Duc tel qu'il devoit être. Toutesfois, comme elle étoit innocente, il ne lui fut pas difficile de convaincre nôtre jaloux de ſon erreur, & de l'obliger à lui en demander pardon. Les

premieres explications faites [illegible] diſcou-
inutiles prononcez de part & [illegible]ce
arriva, où Madame pouvoit être viſible. La Ducheſſe courut à ſon chevet, pour lui dire l'arrivée du Duc, & pour conferer avec elle des moyens de lui faire écouter, & recevoir ſes excuſes : mais la jeune Princeſſe n'étoit pas ſi docile à Marſeille qu'elle l'avoit été à Arles. L'aventure de la fille d'hôtelerie, lui tenoit au cœur, ſon Portrait rendu à l'Amiral, la jalouſie injurieuſe du Duc, ou pour mieux dire, le jeune Duc de Guiſe, qui commençoit à lui plaire plus que ſon Oncle, la rendirent inexorable aux prieres de la Ducheſſe. Elle lui dit qu'elle ne vouloit point voir Monſieur d'Aumale, & que ces entrevuës avec un homme de ſon rang, exilé, étoient perilleuſes pour elle & pour lui. La Ducheſſe lui repreſenta, que violent & amoureux, comme étoit le Duc, il s'expoſeroit au peril de la voir en public, ſi elle ne lui accordoit la liberté de la voir en particulier. Cette crainte ne la touchoit plus ! Madame de Guiſe n'en peut rien obtenir, & elle retourna donner à ſon beau frere les nouvelles les plus douloureuſes, & les moins prévenues qu'il pouvoit recevoir. Il les ſolemniſa par tous les tranſports, qu'on devoit attendre de ſon amour, & de ſon repentir, & proteſtant à ſa Belle-ſœur, qu'il iroit chercher Madame juſques dans la chambre de la Reine, s'il ne pouvoit lui demander pardon ailleurs, il lui fit tant de frayeur par cette menace, qu'elle mit toutes choſes en uſage pour en détourner l'éfet. Elle ſçavoit l'ordre de la fête, com-

ne étant ce[illegible]s Dames de la Cour, qui a[illegible] le plus grand ornement. Elle l'aviſa du même expedient pour ménager une entrevûe au Duc, dont Madame Curton s'étoit aviſée pour en ménager une au Cardinal. Elle s'informe de l'endroit où la grote de Madame étoit placée. Elle envoye le valet de chambre du Duc, en prendre le plan, comme ſi ç'avoit été par curioſité. Ils trouverent ſa ſituation tres-favorable à leur deſſein. Madame de Guiſe ſe chargea de faire amuſer Madame Curton, & ne ſçachant rien des nouveaux ſentimens de Madame, elle ne crut pas mettre ſon beau-frere dans un grand danger, quand elle commettoit la fortune d'un Amant repentant au courroux d'une maîtreſſe irritée.

XVIII. JOURNE'E.

LE moment attendu par tant de perſonnes, arriva. Les Dames ſe rendirent à leurs grotes, le Cardinal feignit de ſe trouver mal, afin d'éviter de paroître au lieu où ſa dignité l'appelloit. La Ducheſſe de Guiſe ſe ſouvenant du perſonnage qu'elle devoit faire jouer à Madame Curton, lui fit propoſer par ſa Dame d'honneur de voir la fête d'une des fenêtres de la chambre, qui regardoit ſur le Port, diſant qu'elles ſeroient plus à leur aiſe, & moins incommodées du ſerein. La vieille Gouvernante approuva fort l'avis de la Dame d'honneur: elle étoit en peine de trouver le pretexte qu'on lui preſentoit. Monſieur d'Aumale averti qu'on

tenoit le Cerbere à l'attach[illegible] que la fête commençoit, ſort de chez [illegible] nez dans un manteau. Il ſe rend à la grote, guidé par celui qui avoit été la reconnoître: il ſe coule dans un paſſage qu'on avoit pratiqué ſecretement pour laiſſer l'entrée, & la ſortie libres à Madame la Gouvernante. Mais au premier pas qu'il fait dans ce reduit il donne de la tête contre l'épaule de quelqu'un qui le fait reculer en arriere. Le Duc s'arrête, étourdi du coup, & croyant que celui qu'il avoit choqué, étoit quelque Garde poſté dans cet endroit pour faire honneur à Madame, il ſe colle contre la grote, n'oſant reſpirer de peur d'être découvert. Celui qui lui donnoit tant de crainte, faiſoit à peu prés le même perſonnage; mais enfin, jugeant l'un & l'autre par leur ſilence, qu'ils n'étoient pas dans cette Place pour dire; Qui va là? ils s'avancerent, en tâtonnant. Leurs mains ſe rencontrerent, le Duc ſentit qu'on prenoit la ſienne, & celui qui la tenoit, tournant une lanterne ſourde qu'il portoit exprés pour ce deſſein, il paſſa la lumiere devant le nez de nôtre Avanturier, & fut auſſi ſurpris de le reconnoître pour le Duc d'Aumale, que le Duc fut obligé de trouver l'Amiral de Châtillon. Ils firent une même exclamation l'un & l'autre, quoi que par des mouvemens differens; Le Duc fut fâché de ſe voir commis une ſeconde fois à la diſcretion de ſon Rival, & l'Amiral qui ne le cherchoit pas, & qui étoit bien-aiſe de ſoûtenir le caractere qu'il avoit pris à Arles, le conſiderant avec un étonnement qui juſtifioit ſon procedé, Quoi, lui dit-il, c'eſt

c'eſt moi, reprit le Duc froidement. C'eſt vous, pourſuit l'Amiral, qui venez voir Madame en ſecret dans cette grote ? Oui, repliqua le Duc importuné de ces enquêtes, c'eſt moi, qui penſiez vous que ce deût être ? Le Cardinal d'Armagnac, pourſuivit l'Amiral, que ce billet, ajoûta-t-il en montrant celui qu'il avoit trouvé, me faiſoit eſperer de ſurprendre, & à qui je preparois le déplaiſir que je vous fais innocemment. Le Duc d'Aumale prit le billet des mains de monſieur de Châtillon, le leut à la lueur de la lanterne ſourde, & comprenant, par ce qu'il contenoit, que Madame n'avoit refuſé de le voir que pour garder fidelité à la vieille Eminence; Ha ! monſieur l'Amiral, s'écria-t-il, vous n'avez plus rien à me reprocher. On nous met tous deux dans une même cathegorie, & la legereté de madame vous vange de l'injure que vous avez reçûë de moi. Alors s'uniſſant de deſſein, comme d'interêt, le Duc ſe mit à un des bouts de l'embuſcade, & l'Amiral à l'autre. C'étoit une choſe rare, que de voir ces deux Rivaux, que l'ambition, & l'amour avoient rendus ennemis irreconciliables, agir de concert, comme s'ils avoient été toute leur vie les confidens de leurs intrigues. Ils n'eurent pas été long-tems dans leur poſte, qu'ils entendirent marcher quelqu'un à leurs côtez. Ils courent où ces pas les appelloient, & l'Amiral retournant ſa lanterne, les deux Rivaux reconnurent le viſage, non pas du Cardinal, qui ne ſeroit venu dans ce lieu que par une trahiſon de la Curton, où Madame n'avoit aucune part, mais du jeune

Duc de Guiſe, qui s'y rendoit à l'ordre de la Princeſſe, & qui étoit la veritable idole, où les deux Amans abandonnez, étoient & furent toujours depuis ſacrifiez.

XIX. JOURNE'E.

IL faudroit avoir été un des acteurs de cette Scene pour bien repreſenter ce qui s'y paſſa. Le Duc & l'Amiral ſurpris de la veuë du jeune Duc, comme de l'éfet d'un enchantement, ſe demandoient par leurs regards, ſi leurs yeux ne les trompoient point. Le Duc de Guiſe n'étoit pas moins étonné de voir ſon Oncle, où il l'attendoit ſi peu, que ſon Oncle l'étoit de ſa rencontre. Où alliez vous, mon Neveu? lui dit le Duc d'Aumale ému: Mais vous même, mon Oncle, reprit le jeune Guiſe; oſerois-je vous demander où vous alliez, & qui vous à mis ici? C'eſt vous, trop heureux jeune homme, repliqua le Duc d'Aumale, outré de fureur: Mais tout mon Neveu que vous êtes, vous me payerez mon voyage. L'Amiral voyant par le tour que cette affaire prenoit, qu'elle alloit produire un éclat où il ne pouvoit éviter d'être mêlé, appella encore une fois ſa prudence à ſon ſecours. Sa reputation de prude lui étoit chere, & il ne vouloit point, quoi qu'il arrivât, que ſon amour pour Madame vînt à la connoiſſance du public. Il ſe rendit mediateur

e & le Neveu. Il les mra d'un
propre à l'explication qui s'y faiſoit, & repreſentant au Duc d'Aumale le precipice où ſon emportement alloit le jetter ; Vous n'avez à vous plaindre de perſonne que de vous-même, ajoûta-t-il, Madame ſuit les maximes que vous lui avez appriſes, vous avez fait connoître à ſon cœur ce que c'eſt que le ragoût d'avanture. Vôtre Neveu lui en ſert, comme vous lui en avez ſervi. Les vers que vous avez faits contre moi, deviennent prophetiques en vôtre perſonne ; conſolez-vous, comme je me ſuis conſolé. Si vous aviez ménagé le peu d'experience de Madame, comme je le ménageois : ſa ſcience ne vous ſeroit pas ſi funeſte. Il falut lui laiſſer ignorer toute ſa vie qu'il eût un autre amour que celui d'inſtruction. Mais enfin la faute eſt faite, & vous n'avez point d'autre parti à prendre que celui du ſilence, & de la force d'eſprit. Ce parti étoit douloureux pour le Duc d'Aumale : il ne pouvoit accoûtumer ſon cœur à ſouffrir un Rival que la nature & la raiſon lui défendoient de hair : mais l'Amiral continuant de le prêcher, il le fit reſoudre à prendre patience. Il étoit fâcheux pour ce Politique, de perdre une ſi belle occaſion de deſunir la maiſon de Guiſe. Si la ſageſſe, dont il ſe piquoit, n'avoit pas couru le peril qu'elle couroit dans cette Hiſtoire, il ſe ſeroit bien gardé de faire le pacifique ſi hors de propos ; mais il avoit ſes raiſons de s'oppoſer à la folie d'autrui, pour ne pas faire éclater la ſienne. Le Duc d'Aumale lui fut

ſi obligé de ſes bons conſeils, c'
eilia avec lui publiquement
aprés, on trouva le moyen de faire agreer ſon retour au Roi, & cette reconciliation ſi fameuſe dans l'Hiſtoire, & qui fut regardée en ce tems-là comme le dernier éfort de la politique de deux Partis, n'eut pour motifs que les intrigues ſecretes, dont ce Journal fournit de memoires.

XX. JOURNE'E.

QUe faiſoit Monſieur d'Armagnac, pendant que tout ceci ſe paſſoit? Il auroit dû jouer le principal perſonnage de la Comedie, & je m'aſsûre qu'il y a déja plus d'un curieux qui demande dequoi il eſt devenu. Il n'a pas été ſans affaires, & nous allons le mettre ſur la Scene à ſon tour. Ce bon Seigneur ayant perdu le billet de Madame Curton, un moment aprés l'avoir receu, n'avoit pû s'inſtruire à loiſir de ce qu'il avoit à faire. Il avoit pris la grote de Monſieur pour celle de Madame. Elles ſe touchoient, & les ornemens qui diſtinguent la place de la Princeſſe de celles des autres, étoient communs entre ſon frere & elle. Le Cardinal ſe coule dans une niche, d'où il ne pouvoit être remarqué. Il entend le bruit qui devance d'ordinaire les perſonnes du rang de Monſieur, & de Madame. L'habit de Dieu Marin déguiſoit la figure du jeune Prince. Il n'avoit qu'un an plus que la Princeſſe ſa ſœur, & il avoit beaucoup du ſon de ſa voix. Le Cardinal les prend l'un pour

entre l'C

ſecurité favoriſe ſon erreur.

eſprit vif, il étoit né curieux ; & la malice eſt inſeparable de l'âge où il étoit alors. Il copie, Madame autant qu'il lui eſt poſſible, fait le ſevere, ou l'indulgent ſelon qu'il juge que ces caracteres conviennent au perſonnage qu'il joue. Quelquesfois il laiſſoit baiſer ſa main au Cardinal, il l'auroit même laiſsé parvenir juſques à ſa bouche ſi on lui en eût donné loiſir ; mais le ſignal qui devoit éclairer les grotes étant donné lors que le Cardinal y ſongeoit le moins, l'hiſtoire fut interrompuë au plus bel endroit. L'Eminence abuſée connut ſa mépriſe, il vit clairement le viſage de Monſieur, il comprit qu'il lui avoit appris ce qu'il n'avoit pas deſſein de lui faire ſçavoir. On tient que ce fut de cette rencontre que les défiances de Monſieur d'Anjou, pour la vertu de Madame prirent leur ſource ; mais que cela ſoit vrai, ou faux ; il eſt certain que Monſieur fit un éclat de la mépriſe du Cardinal, qui alla juſques à Rome. Il appelloit tout ceux qui commençoient à marcher vers la Galere, pour leur apprendre à quoi il s'étoit diverti pendant la bataille. La vieille Curton ne ſçachant rien de ce qui ſe paſſoit, venoit à grands pas, pour conduire Madame au lieu de l'aſſemblée. Le Cardinal la trouve, comme il ſe retiroit. Il lui fait mille reproches, les plaiſans de la Cour ſe joignant à lui, donnerent à ſa complaiſance des bornes plus étenduës qu'elle n'en avoit en éfet. Elle fut ſi outrée de ces imaginations injurieuſes, qu'elle en mourut de douleur peu de jours aprés. Le Cardinal alla à

Rome chercher le pardon de [illegible] reconnoiſſent, & nous allons nous [illegible] quelques jours, pour donner le loiſir aux Lecteurs de la ſeconde Partie du Journal, de nous demander la troiſiéme.

Fin de la ſeconde Partie.

JOURNAL AMOUREUX.

TROISIE'ME PARTIE.

I. JOURNE'E.

JE veux parler de Monſieur d'Anjou le Prince du monde le mieux fait, & dont la phyſionomie promettoit une grandeur de courage & des marques de valeur, qui ſeroient un jour tres-ſalutaires à la France. Ce jeune Prince étoit devenu curieux ſur l'Amour : il en entendoit parler à toute la Cour, ſans ſçavoir encore ce que c'étoit : & ſi l'experience qu'il en fit peu de tems aprés, lui aprit que l'Amour (pour le décrire en peu de mots) étoit le plus grand mal qui ſoit dans la vie, il en eut l'obligation à Madame d'Urfé, qui commença la premiere à lui donner dans Marſeille les éclairciſſemens d'une paſſion qu'il deſiroit de connoître. Monſieur d'Anjou étoit heureux dans le choix qu'il avoit fait : Madame d'Urfé étoit jeune & belle ; ſon eſprit étoit grand ſans être incommode, & elle avoit un charme dans ſon air & dans ſa perſonne, qui faiſoit qu'on prenoit plaiſir à la voir & qu'on ne la quittoit point

laus regret. Monſieur d'Ar
coup de confiance en elle, & ſa curioſité s'étant augmentée par un accident qui étoit arrivé le matin d'une barque qui avoit choqué la chaloupe où étoient Mademoiſelle de Longueville, Madame d'Annebault, Madame de l'Archant & elle, & qui l'avoit penſé faire perir, Monſieur d'Anjou qui étoit ſur le Port, fut prêt de ſe jetter dans l'eau ſi le Comte de Tournon ne lui eût fait voir que le peril étoit paſſé. Cette émotion qui avoit paru en lui, la crainte que la chaloupe ne perît, ſes ſoûpirs & ſon inquietude, & l'agitation ſecrette qu'il n'avoit jamais ſenti, faiſant un changement dans ſon cœur, que ſon eſprit n'oſoit combatre, & ne ſachant point d'où lui venoient ces mouvemens il reſolut d'en demander l'explication Madame d'Urfé chez laquelle il fut une heure aprés avec le Comte de Tournon & la Chaſtre Monſieur d'Anjou y trouva Madame de l'Archant, que Tournon & la Chaſtre eurent ſoin d'entretenir pendant qu'il parloit à Madame d'Urfé. Vous ne ſçavez point Madame, lui dit il, une grande conſpiration que j'ay découvert contre moy; mon repos & ma vie ſont en danger: des craintes, des ſoupçons, des ſoûpirs & mille autres ennemis ſecrets me font ſortir de ma tranquillité. J'en reſens une cruelle inquiétude, & je viens vous voir exprés pour vous confier ce que j'endure, & pour chercher avec vous les moyens de me garantir de tout cela. Monſieur d'Anjou parloit avec un chagrin qui rejouiſſoit Madame d'Urfé & l'envie qu'elle avoit de rire, paroiſſant à monſieur

e ainſi que l'on ſoulage ſes
it il, & doit-on rire de leurs
maux ? En verité, monſieur, lui répondit-
elle, je ne veux point vous déguiſer ce que
je penſe : je ne trouve rien de ſi plaiſant que
ce que vous me dites, & ſi la conſpiration
que l'on faiſoit contre vous, m'a ſurpriſe au
commencement, la joye m'a remis de mes
frayeurs, lorſque vous m'avez nommé qui
ſont vos ennemis. Vous les connoiſſez donc,
madame, à ce que je vois, repartit Mr. d'An-
jou, peut être que vous me trahiſſez & que
vous n'étes pas ignorante de ce qui les fait
agir : tout de bon, Mr. vous me faites pitié,
interrompit madame d'Urfé, & tant que vous
parlerez de la maniere que vous faites, que
voulez vous que je vous réponde ? Tout ce
qui vous plaira, madame, lui dit Mr. d'An-
jou : mais tirez-moi de la peine où je ſuis :
ne me cachez point d'où viennent mes ſouf-
frances, & s'il ſe peut, dites moi que c'eſt
l'amour qui les cauſe. N'ayant eu juſques ici
nul commerce avec cette paſſion, il y a long-
tems que je cherche à en faire un ſi tendre,
que tous ceux qui voudront bien aimer, puiſ-
ſent en prendre l'exemple ſur moi. Je vous
prie, madame, de m'aprendre de bonne foy
s'il ſeroit vrai que je fuſſe amoureux. Depuis
que j'ay veu mandelot & mademoiſelle de
ſaint Leger en traité d'amour, ils m'ont fait
venir l'envie d'en faire un avec quelque bel-
le perſonne. madame d'Urfé écoutoit ce
que lui diſoit monſieur, avec un plaiſir
qu'on ne peut exprimer. Ce jeune Prince
touchoit ſon inclination, la conquête en
étoit illuſtre & la Politique d'une Belle ne

veut pas qu'on manque à faire
peut augmenter le merite
Comme elle avoit deſſein de mettre ceſte maxime en uſage, & que ſon cœur n'étoit pas d'une trempe ſi dure, qu'il ne pût être ſenſible pour un Prince auſſi aimable que Monſieur d'Anjou, elle voulut profiter de cette occaſion pour l'engager. Que me donnerez-vous, Monſieur, lui répondit-elle en le regardant d'un air paſſionné, & je vous dirai ſi les ſentimens nouveaux qui troublent vôtre repos ſont cauſez par l'amour ? La meilleure part de tout ce que la fortune me donnera un jour, lui dit Monſieur d'Anjou. Ce n'eſt pas aſſez, lui repartit Madame d'Urfé, & ce que je voudrois, eſt d'un prix bien plus conſiderable. Ces paroles la firent rougir, & comme elle vouloit en cacher la cauſe à Monſieur d'Anjou. Mais dites-moi je vous prie ; pourſuivit-elle, depuis quand vous êtes vous apperceu de ces ſoûpirs & de ces inquietudes que vous appellez vos ennemis ? depuis que Madame d'Annebault m'a paru belle, lui répondit Mr. d'Anjou : quand je ſuis auprés d'elle je ne ſçaurois la quitter, j'ay beaucoup de joye lors que je la voi, & beaucoup de douleur quand j'en ſuis ſeparé. Ne craignez rien Monſieur, interrompit Madame d'Urfé, vous n'êtes point amoureux & Madame d'Annebault n'inſpire pas aiſement de l'amour Mademoiſelle de Longueville & Madame d'Annebault entrerent comme Madame d'Urfé achevoit ces paroles. Elles avoient fait partie de jouër, Mr. ſe mit de moitié avec Madame d'Urfé : Tournon & la Chaſtre avec les autres Dames.

II. JOURNE'E.

LE jeu fini, les Dames & Monſieur d'Anjou furent chés la Reine. Madame d'Urfé qui avoit ſondé le cœur de Monſieur d'Anjou, & qui n'y avoit point trouvé pour elle ce qu'elle auroit ſouhaité qui y fut, eut du dépit de l'amour qu'elle commençoit à reſſentir, mais plus elle s'éforçoit de ſurmonter les ſentimens qu'il lui inſpiroit, & plus elle ſentoit que ſon cœur faiſoit de reſiſtance. Ce n'étoit pas que le merite de Monſieur d'Anjou ne lui fût connu; & que ce Prince étant aimable ne fut digne d'être aimé: mais elle étoit belle, elle connoiſſoit toute ſa beauté, & le choix que Monſieur d'Anjou ſembloit avoir fait de Madame d'Annebault, la mettoit au deſeſpoir. Le Comte de Tournon s'aperçût de la réverie & de l'inquietude de Madame d'Urfé: il s'aprocha d'elle en ſoûriant; Ne ſauriez vous m'aprendre, Madame, lui dit-il, en quel endroit je pourrai trouver Madame d'Urfé; Le Roi parle à Madame de l'Archant, Monſieur d'Anjou entretient Madame d'Annebault, & Tournon cherche une converſation aiſée, un eſprit agreable & une tranquilité d'ame qui ne ſoit troublée par aucunes de ces paſſions violentes qui trompent la raiſon & ſeduiſent le ſens. Que vous êtes malicieux! Comte de Tournon, lui répondit-elle, parceque vous vous piquez de penetrer dans les ſecrets les plus cachez, vous croyez, avoir remarqué

quelque changement en mo
pas être toûjours dans une [illegible] d'eſprit & d'humeur, le tempegamment & l'occaſion nous l'ôtent ſouvent malgré nous, pour nous en donner une autre plus fâcheuſe, mais dans laquelle on eſt ſouvent obligé de ſe tenir malgré ſoi. Ce n'eſt donc point de vôtre conſentement, Madame lui repartit le Comte, que l'agitation de vôtre cœur & les mouvemens divers que je vois dans vôtre air & dans vôtre viſage découvrent un mal que vous ne connoiſſez pas encore bien vous-même, mais que vous ne laiſſez pas de ſentir avec violence? Etes-vous confiante Madame? Et croyez-vous Tournon aſſés adroit, & aſſés honnête homme pour vous tirer du danger où vous êtes & pour agir de bonne foi avec vous, ſur une affaire qui nous regarde tous deux? Ha Comte de Tournon, lui dit Madame d'Urfé en rougiſſant, je n'oſerois me confier, je crains tout. Et vous ne devez rien eſperer, reprit le Comte, ſans l'expedient que j'ai à vous propoſer. Vous m'entendez, Madame, ainſi je n'ai pas beſoin de vous dire que vous aimez Monſieur d'Anjou, qui porte chez Madame d'Annebault des penſées & des deſirs qui ne devroient être que pour vous. Je puis remettre en vos mains le cœur de ce Prince, & quand je n'aurai plus qu'à diſputer celui de Madame d'Annebault qu'avec la Chaſtre & Monluc; j'aurai lieu de croire que je ne ſerai pas le malheureux de l'avanture. Songez à vous & à moi, Madame, la Cour ne partira qu'aprés-demain pour Avignon, le tems eſt

& ſi Monſieur d'Anjou, & Madame de Montbault viennent à s'aimer nous ſommes fort à plaindre. Le Roi & Madame de l'Archant aprochent de nous, cachez vôtre chagrin & ſuivez mes conſeils. La converſation devint generale, & la Reine ayant parlé du départ, il fut reſolu que l'on ne partiroit que le cinquiéme jour. Il étoit tard le Roi ſe retira dans ſon apartement, & les Dames s'en allerent chez elles. Le Comte de Tournon donna la main à Madame d'Urfé, & la mit dans ſon carroſſe. Ce que lui avoit dit le Comte lui ſembloit de bon ſens, ſon amour croiſſoit pour Mr. d'Anjou, & l'on reçoit toûjours agreablement tout ce qui peut augmenter nôtre plaiſir. Madame d'Urfé s'en imaginoit un grand, d'être aimée de Monſieur d'Anjou; le Comte le lui promettoit, & lorſqu'elle faiſoit reflexion ſur les femmes de la Cour, & qu'enſuite elle s'examinoit, ſa beauté lui donnoit de grandes eſperances d'obtenir ce que ſon cœur deſiroit. Elle dit au Comte en ſortant de la chambre de la Reine qu'il vint dîner avec le Marquis d'Urfé, qu'aprés midi ſon mari iroit chez Monſieur d'Anjou pour une affaire qui regardoit la charge qu'il avoit dans ſa maiſon, & qu'enſuite ils reſoudroient par quels moyens ils agiroient pour faire réüſſir une entrepriſe d'où leur bonheur dépendoit. Tournon promit à Madame d'Urfé ce qu'il avoit envie de lui demander, ſi elle ne lui eût propoſé un entretien qui leur étoit tres-neceſſaire.

III. JOURNE'E.

PEndant que Madame d'Urfé & le Comte de Tournon ſe mettoient en état d'executer le projet qu'ils avoient fait ; Monſieur d'Anjou ſenſible, inquiet, impatient & amoureux ne travailloit point en vain à toucher la perſonne ſur laquelle il avoit deſſein. Il avoit apris par Monluc qui étoit un de ſes confidens que les declarations faites à contre-tems ruinoient plûtôt un commencement d'amour qu'elles n'en avançoient la ſuite, & qu'on ne devoit jamais parler de ſa paſſion qu'on ne fût ſeur de la réponſe obligeante qu'on y feroit. Il ne faut pas toûjours dire ce qu'on ſent, une Dame croit aſſés qu'elle eſt belle, cette créance lui perſuade aiſément qu'on l'aime, ce qu'il y a de plus preſſé à faire lorſqu'on eſt amoureux, ce n'eſt pas de ſavoir ſes ſentimens, mais de connoître ceux de la perſonne que vous voulez rendre ſenſible : ſervez-la ſelon ſon humeur, cachez vos défauts, aimez ce qu'elle trouve aimable, louez les choſes les moins dignes de louange, ſi vous remarquez qu'elles lui plaiſent; enfin entrez dans ſes penſées & dans ſes deſirs, & ne montrez jamais les vôtres que vous ne ſoyiez certain qu'ils ſeront bien receûs. C'étoient les leçons que Monluc donnoit à Monſieur d'Anjou qui avoit déguiſé ſi finement ſur quelle Dame tomberoit ſon inclination, que telle eſperoit en être aimée, qui n'avoit pas la moindre part à ſon eſtime. Le Prince de la Roche-ſur-Yon par

démarche par l'atachement de Monsieur d'Anjou, concoit déja le plan d'un dessein amoureux, qu'il avoit sur la plus belle femme de la Cour, & ne craignant plus Monsieur d'Anjou pour rival, il commençoit à jetter les fondemens de son amour avec un soin & une circonspection si reguliere, qu'il ne doutoit point que l'ouvrage que son cœur lui faisoit entreprendre, ne deût enfin venir à perfection. Mais en amour il ne faut pas toûjours compter sur les aparences de réussir: ceux qui s'asseurent sur des choses si vaines sont souvent trompez, si la raison & la prudence ne les sauvent des pieges qu'on leur tend. Ce Prince étoit hardi, bien fait & son esprit étoit mediocre; il vouloit faire croire à toute la Cour, qu'il en avoit beaucoup, mais personne n'avoit assés de complaisance pour en être persuadé. Madame d'Urfé toucha son cœur sans qu'elle y pensât, ce fut la premiere blessure qu'il ait jamais reçû, il se plaignit de son mal, il parla de ses soûfrances, mais pour être gueri, ce n'étoit point Monsieur d'Anjou, & Madame d'Urfé n'avoit point de remedes pour le Prince de la Roche-sur Yon. Comme la resistance augmente l'ardeur, ce Prince en devint plus amoureux & madame d'Urfé plus indifferente, ses passions étoient divisées entre monsieur d'Anjou, & lui: monsieur d'Anjou avoit toute son inclination, & le Prince toute sa haine, madame d'Annebault de son côté s'étoit fait un honneur de la conversation de monsieur d'Anjou. L'empressement qu'il avoit pour elle, lui ayant paru un commencement de passion, parceque son

cœur ſouhaitoit que cela ſe vroit ſans craindre un champ d'amour à monſieur d'Anjou, où ſans doute il n'auroit trouvé que de foibles ennemis à combatre. monſieur d'Anjou qui étoit un Prince habile & penetrant ne deſabuſoit point madame d'Arnebault, & lui laiſſoit par ſes manieres & par ſes regards une eſperance que ſes ſentimens lui refuſoient. La Chaſtre qui n'avoit pas jugé que ſon inſenſibilité fût d'un uſage agreable dans une Cour galante, & où l'amour regnoit avec tant de puiſſance, s'en étoit défait en faveur de madame d'Arnebault, qui ne lui faiſoit pas ſeulement l'honneur de marquer quels ſentimens il avoit pour elle, parceque le deſir de plaire à monſieur d'Anjou lui ôtoit celui de s'apercevoir de ce que les autres ſentoient pour elle. L'heure du dîner aprochant, le Comte de Tournon ſe rendit chés le marquis d'Urſé: le repas fini, madame d'Urſé mena Tournon dans ſa chambre, aprés que ſon mari fut ſorti, & par l'entretien qu'ils eurent enſemble, ils reglerent la conduite qu'ils devoient avoir pour arriver à la fin qu'ils s'étoient propoſée.

IV. JOURNE'E.

LA Reine ayant envoyé dire à madame d'Urſé qu'elle vouloit ſe promener dans une Caſſine qui n'étoit qu'à une lieuë de marſeille, avec toute la Cour; elle fit preparer ſa littiere, parceque les carroſſes ne pouvoient aller dans les chemins qui conduiſoient

cette caſſine. Le Comte de Tyrmon conduiſit Madame d'Urfé chez la Reine, où le Roi & Monſieur d'Anjou s'étoient déja rendus à l'heure priſe pour partir. La Reine & les Dames monterent en litiere ; le Roi, Monſieur d'Anjou, & tous les hommes, à cheval. Toute la Cour étant entrée dans le jardin de la caſſine, il ne fut point mal-aiſé à Madame d'Urfé de parler à monſieur d'Anjou. Monſieur, lui dit-elle, en s'aprochant de ſon oreille, vous ne me dites plus rien de vos ennemis : s'ils ſont vaincus, vous tenez vôtre victoire bien ſecrete ; & s'ils cauſent toûjours un auſſi grand deſordre dans vôtre ame, que vous m'avez voulu perſuader, vous êtes devenu bien patient dans vos ſouffrances. Cette attaque de Madame d'Urfé donna une émotion à Monſieur d'Anjou, dont il ne fut pas ſi bien le maître, qu'il n'en parût une partie à Madame d'Urfé. Elle ſe connoiſſoit en agitations & en mouvemens, mais malgré la connoiſſance qu'elle avoit, elle ne peut jamais démêler de quelle nature étoient ceux de Monſieur d'Anjou. Madame, lui répondit-il, laiſſons-là mes ennemis, je n'ai plus ſujet de m'en plaindre, & mon air ne dit pas que je ſois ni chagrin ni malheureux. Puis que la joye & la tranquilité vous ſont familieres, répondit Madame d'Urfé, & que vôtre prudence & vôtre eſprit peuvent donner des conſeils utiles dans des affaires les plus deſeſperées, me refuſerez-vous un avis que je vous demande ſur une avan-

ture qui doit regler tout
faire tout le bonheur de ma vie ; ou me
bandonner à des peines dont la cruauté me
paroît inévitable. Me promettez-vous
d'écouter ce que j'ai à vous dire, Mon-
ſieur, pourſuivit elle, en regardant Mon-
ſieur d'Anjou d'une maniere amoureuſe &
preſſante, ne m'accorderez vous point la
premiere grace que je vous demande ?
Parlez, Madame, lui repartit Monſieur
d'Anjou en ſoûpirant, je ſuis Conſeiller
ſincere, je vous eſtime, & je veux vous ſer-
vir Madame d'Urfé voyant que Monſieur
d'Anjou lui donneroit une auſſi longue au-
dience qu'elle ſouhaitoit. Je vais vous ſur-
prendre, Monſieur, lui dit elle, & ce que
j'ai à vous aprendre, n'eſt peut être pas
dans toute la bien-ſeance que doit garder
une femme à qui la vertu n'eſt pas indiffe-
rente. De toutes les paſſions dont nous
ſommes combatus, l'amour m'a toûjours
ſemblé la plus dangereuſe, j'ai long-
tems reſiſté à ſes éforts, & la raiſon
de qui l'on vante tant le pouvoir, au
lieu de m'aider à vaincre cet ennemi,
m'a conſeillé de m'y ſoûmettre. Mais
pour juſtifier ma défaite, de qui penſez-
vous que l'amour ſe doit ſervir pour
ſe rendre le maître de mon ame ? D'un
homme tout aimable par la perſonne,
par l'eſprit & par le cœur d'un homme
qui ſçait aimer de même, qui eſt amou-
reux, & qui fait croire ſans peine ce
qu'il y a de plus difficile à perſuader.
Aprés de ſi grandes qualitez ; l'on peut

ſeroit ſans doute que je devrois nommer M... ...jou. Mais ce n'eſt pas vous Monſieur, pourſuivit Madame d'Urfé en faiſant un ſoûpir & levant les yeux au Ciel, qui m'avez paru tel que je viens de vous le dépeindre. C'eſt le Comte de Tournon, dont je ne ſçaurois ſoûtenir la veuë ſans être touchée. Ah! Monſieur, que je trouve difficile de ne le point aimer! & comment eſt il poſſible que j'aye été ſi long-tems ſans connoître tout ſon merite? Mais, Monſieur je me ſouviens que ce fut vous qui l'amenâtes chez moi, ainſi je vous dois un remercîment du plus grand plaiſir que j'aye jamais receu. Pendant le diſcours de Madame d'Urfé, Monſieur d'Anjou avoit une inquietude qu'on ne peut exprimer. Madame d'Urfé le remarquoit aſſez; mais voulant continuer ce qu'elle avoit commencé, elle feignit de ne s'en pas apercevoir; mais, Monſieur, pourſuivit-elle, je crains les ſuites d'une paſſion, dont le commencement nous ſemble ſi doux, & je n'oſerai me fier aux promeſſes que le Comte de Tournon me fait de m'aimer toûjours, ſes ſermens, & mon inclination me raſſûrent bien de mes craintes, mais je n'oſerai me determiner à lui faire voir que je ne lui cede point en amour, & je ne puis auſſi penſer comme il ſe peut faire que je ne l'aime plus. Madame d'Urfé ayant fini ce qu'elle avoit à dire, elle ſe mit à regarder monſieur d'Anjou, qui voyant un banc auprés de lui qui étoit apuyé contre un arbre s'en ſervit à propos pour s'aſſeoir, ne pouvant ſoûtenir plus long-tems la dou-

leur qu'il reſſentit du diſcou[illegible] Madame d'Urfé. Vous ne me ré[illegible], monſieur, lui dit-elle en le prenant par le bras, je me remets à vous de ma deſtinée, conſeillez-moi ſur l'amour & ſur l'indifference, & n'oubliez pas, s'il vous plaît, que Tournon eſt amoureux, qu'il me trouve belle, & que je ne ſoûtiendrois pas ſon changement ſans deſeſpoir. Madame, lui dit monſieur d'Anjou d'une voix tres-foible, & qui marquoit aſſez le trouble dont il étoit agité, je vais vous conſeiller ſelon vos ſentimens : Tournon eſt le plus honnête homme de France, & ce qu'il doit trouver de plus glorieux, c'eſt que vous l'aimez : il eſt digne de vôtre amour, ſi quelqu'un le peut être, & comme je ne veux point vous déplaire, je vous aſſeure, madame, que je ne lui diſputerai jamais le cœur d'une perſonne ſur qui le Duc d'Anjou avoit des deſſeins qui meritoient bien d'être remarquez. Vous, monſieur, repartit madame d'Urfé, vous avez quelques deſſeins ſur mon cœur ? ſans doute vous voulez dire ſur celui de madame d'Annebault que vous cherchez en tous lieux, je vous avouë, monſieur, que par reſpect pour vous, j'ai attendu que vous ayez choiſi, & voyant que vôtre amour n'en vouloit point à mon cœur, j'ai crû que je pourois lier un commerce amoureux avec quelqu'un qui me parût aſſez aimable, pour me faire oublier la douleur de n'avoir peu être aimée de vous. Que ne parliez vous, monſieur ? vous êtes le maître ; & j'aurois mis un ſi grand ordre entre monſieur d'An-

, & le Comte de Tournon, que Monſieur ſe ſeroit trouvé en un état aſſez heureux pour défier toute autre fortune. N'y auroit-il point de moyen Madame, qui pût me faire devenir Tournon ? Je ſens bien que je ſuis perdu ſi vous ne me donnez un cœur que vous deſtinez pour un autre. Que ſi je ſuis mal-heureux d'avoir employé la feinte où la ſincerité m'auroit ſauvé, ſi je n'avois cru que l'artifice étoit neceſſaire. Je veux vous ouvrir mon ame toute entiere, Madame, & vous aprendre que je n'ai jamais aimé Madame d'Annebault : Il eſt vrai que je vous ai dit que je prenois plaiſir à la voir : il eſt encor vrai que je n'ai point évité de lui parler plus ſouvent qu'à un autre. Helas Madame ! que je ſerois heureux à preſent ſi vous aviez compris l'intention que j'avois que vous priſſiez garde à ce foible empreſſement ! Je pretendois par cette ruſe vous donner quelque legere envie d'être aimée, afin de pouvoir jouir tout à la fois du plaiſir de vous dire que je vous aime, & d'entendre une réponſe de vous dont mon amour ſe pût louer. Mon malheur eſt-il ſans remede, Madame ? pourſuivoit Monſieur d'Anjou, & le Comte de Tournon eſt-il auſſi heureux que vous avez voulu me le perſuader ? Si vous ne vous fiez point à ce que je vous en ai dit ; le voici qui vient, repartit Madame d'Urfé, en lui montrant le Comte de Tournon, Montluc & quelques autres Courtiſans qui ſe promenoient

dans une autre allée, & qu[illegible] celle où Monſieur d'Anjou & Madame d'Urſé ſe promenoient ; je m'en vas l'appeller & ſans doute il vous confirmera ſans peine dans tout ce que je vous ay appris. Elle appella en éfet le Comte de Tournon. Comme il ſe fut approché, Tournon, lui dit-elle en riant, Monſieur ne veux point croire que je vous aime ? qu'en penſez-vous de bonne foy ? mes paroles, mes regards ne vous l'ont il pas dit ? Il eſt vray, Madame, repartit Tournon, mais ce n'eſt pas aſſez que des regards & des paroles pour un homme amoureux. Et ſi je vous donnois mon portrait que voicy, lui dit-elle, en lui montrant un braſſellet d'émeraudes où ſon portrait étoit attaché, ſeriez-vous ſatisfait de vous & de moi ? J'en ſerois plus heureux, mais je ne ſerois pas content, reprit Tournon. Cependant, reprit Madame d'Urſé en lui preſentant ſon portrait ; je ne puis ny ne veux vous donner d'avantage. He bien Monſieur, dit Madame d'Urſé à Monſieur d'Anjou, eſt-il amoureux ? ſuis-je inſenſible ? Monſieur d'Anjou étoit au deſeſpoir, ſa fureur ſe pouvoit remarquer, & la vie de Tournon étoit en danger pour l'audace qu'il avoit euë de répondre comme il avoit fait à Madame d'Urſé, & de prendre ſon portrait. Comte de Tournon, lui dit Monſieur d'Anjou aprés que ſa moderation eut ſurmonté une partie de la colere qu'il avoit, ſentez-vous vôtre bon-heur auſſi grand qu'il eſt, & ſçavez-vous bien que je voudrois l'avoir acheté

de tout ce [illegible] j'ai de plus precieux ? J'aime [illegible] Urfé, vous en êtes aimé, & je ne puis supporter ce malheur : à peine il achevoit ces paroles, que le Roi & quelques Dames arriverent où étoient Monsieur d'Anjou, Madame d'Urfé & Tournon. Ils se mêlerent tous ensemble & s'en allerent joindre la Reine, & puis ne faisant plus qu'une troupe, l'on s'en alla dans un grand cabinet où la collation étoit servie. Monsieur d'Anjou contre sa coûtume n'étoit point sensible à la joie, la conversation qu'il avoit eue avec Madame d'Urfé l'en dispensoit, son inquietude fut remarquée de toute la Cour, aussi bien que celle de Madame d'Annebault, elle avoit oui une partie de l'entretien de Monsieur d'Anjou & de Madame d'Urfé ; & sa surprise fut grande lors que Monsieur d'Anjou avoüa qu'il ne l'avoit jamais aimée, & que dans un même moment elle trouva une rivale dangereuse, & qui ne permettoit gueres lorsqu'on la connoissoit bien, qu'on pût rompre les chaînes qu'elle faisoit porter. Aprés la collation l'on fit encore quelques tours dans les allées & Guyoniere & Rouet filles de la Reine ayant veu un ruban qui sortoit de la poche du Comte de Tournon essayerent de le lui prendre : mais Tournon s'étant apperceu qu'elles vouloient lui faire quelque malice, voulut se sauver de leurs mains, voyant qu'il auroit peine à se défendre de leurs poursuites, Monsieur d'Anjou auprés de qui le Comte de Tournon étoit, prit garde aux actions de Guyoniere & de Rouet, Tournon croyant

mettre en ſeureté ſon portr[illegible] pria Monſieur d'Anjou de le lui garder juſques au lendemain matin qu'il iroit le reprendre. Monſieur d'Anjou le mit dans une de ſes poches & la conteſtation fut finie. L'on s'en retourna à Marſeille, une heûre aprés la Reine fit danſer, & le bal fini l'on ſe retira.

V. JOURNE'E,

LE Prince de la Roche-ſur-Yon qui s'étoit attendu de pouvoir entretenir Madame d'Urfé dans le jardin ou dans la caſſine, fut cruellement trompé lorſqu'il vid que Monſieur d'Anjou avoit pris ce ſoin. Il étoit jaloux, il n'étoit point aimé, il craignoit le merite de Monſieur d'Anjou: c'étoit aſſez pour le rendre malheureux, quand bien Madame d'Urfé, ne lui auroit pas dit qu'elle ne trouvoit rien dans ſon cœur, qui fût propre à le ſoûlager de ſes peines, ſi le Prince de la Roche-ſur-Yon avoit ſes ſouffrances à ſupporter, Madame d'Annebault ne reſſentoit gueres de moindres douleurs: elle croyoit être aimée de Monſieur d'Anjou, & bien que ſes paroles ne l'en euſſent point aſſûrée, l'attachement qu'il avoit auprés d'elle, lui perſuadoit un amour duquel elle deſiroit être perſuadée. Son dépit fut grand lorſqu'elle entendit que Monſieur d'Anjou aſſûroit Madame d'Urfé que Madame d'Annebault ſe faiſoit un honneur d'une conquête qui n'étoit point reſervée pour elle. Une

Dame ven, le mépris qu'on fait de sa beauté preferablement à tous les autres outrages : Madame d'Annebault sans esperance sur le cœur de Monsieur d'Anjou, chercha les occasions de rompre un commerce d'amour qui commençoit à s'établir assez heureusement entre Monsieur d'Anjou & Madame d'Urfé, à ce qu'elle avoit peu connoître. Au retour de la caſſine j'ai dit que l'on danſa chez la Reine, Madame d'Annebault qui obſervoit tout ce qui auroit pû nuire à Monsieur d'Anjou & à Madame d'Urfé, s'aperceut que Monsieur d'Anjou en tirant ſon mouchoir avoit preſque tiré de ſa poche le braſſelet que le Comte de Tournon l'avoit prié de garder, & où le portrait de Madame d'Urfé étoit attaché. Elle fit ſigne à la Chaſtre qui y avoit pris garde, de ſe taire ; & comme Monsieur d'Anjou étoit prés d'elle : elle le prit ſi adroitement qu'elle ne fut remarquée que par la Chaſtre. Monsieur d'Anjou occupé de la douleur, & ſe faiſant une vaine idée du plaiſir que le Comte de Tournon devoit recevoir d'être aimé d'une auſſi belle femme qu'étoit Madame d'Urfé, rempliſſoit ſon imagination de mille penſées qui ne lui pouvoient être que tres-cruelles, il ſoûpiroit, & tournant les yeux ſur le Comte de Tournon & ſur Madame d'Urfé qui danſoient, il leur faiſoit connoître que l'on ne pouvoit être ni plus jaloux, ni plus amoureux qu'il l'étoit. Monsieur d'Anjou retiré dans ſa chambre voulut voir le portrait de Madame d'Urfé qu'il croyoit avoir dans ſa poche, fit un grand cri lorſqu'il

Digitized by Google

s'apperceut qu'il ne le trou point. Le marquis d'Urfé qui étoit à . à cour, témoigna par ſon empreſſement & par un viſage d'affliction qu'il prit, combien il étoit ſenſible à l'accident dont monſieur d'Anjou ſe plaignoit ſans en dire la cauſe. Le perſonnage que monſieur d'Urfé faiſoit, parut ſi plaiſant à monſieur d'Anjou, qu'il ſe mit à rire de toute ſa force : le bon-homme marquis d'Urfé qui n'attendoit point cette réponſe de monſieur d'Anjou, ſe fâcha de la maniere dont il le remercioit & cachant ſa colere, s'en alla chez lui. Aprés le départ du marquis d'Urfé, monſieur d'Anjou qui n'avoit pû retenir l'envie qu'il avoit de rire, & qui l'avoit laiſſé paſſer, reſſentit cruellement la perte du portrait. Ce fut en vain qu'il eſſaya de trouver du repos dans ſon lit, ſon inquietude empêchoit qu'il n'y en rencontrât : la Comte de Tournon qui avoit fait executer ſi adroitement à madame d'Urfé un deſſein qui leur étoit important, fut le matin chez monſieur d'Anjou qui rougit dés qu'il vid le Comte, & qui montra par ſon action & par un air de mépris qu'il affectoit, que ſa venuë ne lui étoit point agreable. Le Comte de Tournon fin courtiſan & qui penetroit une partie des ſentimens de monſieur d'Anjou, ne le voulut point laiſſer ſouffrir davantage, il lui apprit qu'il n'étoit point ſon rival, que madame d'Urfé l'aimoit, & que la crainte qu'il ne s'attachât à madame d'Annebault, lui avoit fait propoſer une feinte à mada-

me d'Urfé, à qui il avoit reconnu de fortes dispositions à lui faire part de sa tendresse, que le portrait qu'il lui avoit prié de garder, lui avoit été remis entre les mains pour le lui donner de la part de madame d'Urfé, & qu'enfin il devoit compter sur le cœur de madame d'Urfé, & sur le service qu'il vouloit lui rendre. Ce fut une agreable surprise pour monsieur d'Anjou, lorsqu'il connut en suite par tout ce que lui dit le Comte de Tournon, qu'il étoit aimé de la plus belle femme de France, de qui il étoit amoureux, & qu'il trouvoit dans la personne de Tournon un ami & un confident, & non pas un rival dangereux. monsieur d'Anjou lui apprit la perte du portrait, & lui dit le soupçon qu'il avoit que ce ne fût madame d'Annebault qui le lui eût pris. Tournon fut fâché de cette perte, & craignit aussi bien que monsieur d'Anjou, que madame d'Annebault ne l'eût entre ses mains. Le bon-homme marquis d'Urfé qui étoit sorti en colere contre monsieur, entra dans la chambre de sa femme aussi-tôt qu'on lui eut dit qu'elle étoit éveillée, il lui rendit compte du coucher de monsieur, & il lui apprit la douleur qu'avoit eue monsieur d'avoir perdu quelque chose, & comme ayant voulu prendre part à son inquietude & essayer d'y trouver quelque remede, monsieur d'Anjou s'étoit mis à rire d'une maniere si offençante pour lui, qu'il étoit sorti de la chambre de monsieur d'Anjou. madame d'Urfé, qui avoit sçeu

du Comte de Tournon qui avoit donné son portrait à monsieur d'Anjou, fut d'abord affligée lorsqu'elle connût par le discours de son mari, qu'il falloit que monsieur d'Anjou eut perdu son portrait, mais le bon-homme d'Urfé, exagerant les services qu'il avoit rendus à Monsieur d'Anjou, madame d'Urfé ne put s'empêcher de rire de ce qui avoit fait rire monsieur d'Anjou; ce qui pensa desesperer le bon-homme, c'est qu'au sortir de la messe du Roy, il conta son avanture au Comte de Tournon qui l'aimoit, & qui se prit à rire aussi-bien que monsieur d'Anjou & madame d'Urfé avoient ry. Tournon ayant remarqué que monsieur d'Anjou avoit un empressement trop grand de retirer le portrait des mains de madame d'Annebault, & craignant qu'il ne le fit avec éclat, lui promit de la voir, mais il lui dit qu'étant besoin d'un peu d'artifice, ce ne pouvoit être que dans quelques jours.

VI. JOURNÉE.

MAdame d'Annebault, voulut profiter de la bonne fortune qui lui avoit remis le portrait de sa rivale entre les mains, & tirer un plaisir du desordre qu'elle pretendoit mettre entre monsieur d'Anjou & madame d'Urfé; Elle envoya chercher l'Hermine qui étoit une fille à madame.

d'Urfé & à qui elle se confioit. L'Hermine étant entrée dans la chambre de Madame d'Annebault lui vid le portrait de sa maîtresse au bras ; elle lui dit qu'elle l'avoit mandé pour donner en main propre une lettre qu'elle avoit écrite à Madame d'Urfé. L'Hermine ne jugeant point à propos de s'informer d'où venoit ce Brasselet que Madame d'Annebault portoit, s'en retourna porter la lettre à sa maîtresse. Tournon qui avoit si bien commencé à servir Monsieur d'Anjou, étoit avec elle ; & continuoit à lui persuader que l'amour étoit bien agreable d'un Prince aussi amoureux & aussi bien-fait qu'étoit Monsieur d'Anjou, & qu'elle devoit en sa faveur passer sur des formalitez incommodes, qui vouloient qu'on retardât à son amant le plaisir de lui montrer tout son amour. L'Hermine entra dans la chambre de sa maîtresse comme ils rioient Tournon & elle, de l'avanture qui avoit donné du chagrin à son mary. L'Hermine qui étoit familiere avec Madame d'Urfé, & qui sçavoit que le Comte de Tournon étoit son ami ; Madame, lui dit-elle, vous feriez bien de suspendre vôtre joye ; à ce que je puis juger, on vous trahit ; j'ay veu vôtre portrait au bras de Madame d'Annebault, elle a envoyé me dire de me trouver chez elle ; j'en sors, elle m'a remis cette lettre entre les mains pour vous rendre, lisez madame, & sçachez que l'on doit bien prendre garde à qui l'on accorde sa confiance. Tréve de mo-

raliſez & de conſeils, l'Hiſtoire lui répondit madame d'Urfé en ouvrant la lettre de madame d'Annebault, qu'elle lut en preſence du Comte de Tournon.

LETTRE DE MADAME D'ANNEBAULT A MADAME D'URFE.

VOtre beauté vous trompe Madame, & ſi le merite de Monſieur d'Anjou vous a ſeduite, c'eſt une faute que vous avez faite à laquelle le Prince n'a nulle part. Dites-la verité, Madame, vous croyez qu'il vous aime & vous répondriez de ſa bonne foy & de ſa conſtance: je ſuis vôtre amie, je veux vous deſabuſer, & vous faire connoître qu'il ne ſe paſſe rien dans ſon cœur dont je n'aye le Privilege de pouvoir connoître. Je n'ay point trouvé dans ſes ſentimens cette ſenſibilité ſi tendre dont vous vous flattez, & ſi vous doutez de ce que je vous

dit le portrait, s'il m'a sacrifié sans que je l'en aye prié est une marque que Madame d'Urfé a mal choisi Monsieur d'Anjou pour lui faire un present si considerable, puis que n'en connoissant point le prix il l'a remis entre mes mains pour en juger.

Cet artifice de Madame d'Annebault ne fit point son éfet sur Madame d'Urfé : elle sçavoit la perte du portrait & Madame d'Annebault lui mandoit qu'il étoit entre ses mains, elle avoit sujet de croire par la lettre qu'elle lui avoit écrite, que son dessein n'étoit pas de souffrir avec moderation son intelligence avec Monsieur d'Anjou, puis que par une tromperie elle essayoit de se venger du mépris que Monsieur d'Anjou avoit fait d'elle, en lui preferant madame d'Urfé. Le Comte de Tournon à qui Madame d'Urfé donna la lettre à lire, fut touché sensiblement de ce qu'il y lut, & la passion de Madame d'Annebault y paroissant grande pour monsieur d'Anjou, il craignit que ses soins & son amour ne pussent éfacer de son cœur le souvenir que ce Prince y avoit laissé sans dessein. Cette crainte parut à madame d'Urfé ; elle plaignit Tournon de ce qu'il aimoit madame d'annebault. Vous ne sçauriez croire, Comte de Tournon, lui disoit-elle, combien vous serez mal-heureux si vous aimez madame d'annebault : ce ne sont ni ses mépris, ni ses rigueurs que vous devez le plus apprehander, elle est la plus inconstante femme de France : elle

Digitized by Google

vous aimera, je n'en doute point, deux jours aprés, sans sujet vous sentirez des éfets outrageans de son infidelité & de sa haine; & ce que vous trouverez de plus cruel, c'est que vous ne pourrez trouver pourquoi elle vous a aimé ni aussi pourquoi elle vous a haï, à moins que vous ne cherchiez de sujet de cette inegalité dans une inépuisable source de bizarrerie & de trahisons qu'elle conserve dans son ame, & qui est au service de tous ceux qui sont assez infortunez pour la trouver belle & pour l'aimer. Je suis vôtre amie, Comte de Tournon, poursuit madame d'Urfé, si vous suivez mon conseil, vôtre cœur se defera des chaînes qu'il porte, il est tant d'autres femmes de la Cour qui se feront honneur de vous attacher, & que vous pourrez aimer avec un succés, d'où vous tirerez plus de bon-heur que vous n'en rencontrerez chez madame d'Anchault. Si je vous parle comme je fais, ne croyez point que ce soit ni haine ni vengeance qui m'y oblige, je ne rends pas même à mes ennemis l'artifice & les trahisons dont ils se servent pour me détruire, parce que je suis persuadée que l'honnêteté & la grandeur d'ame consiste à se tenir toûjours dans une droiture & dans une noblesse de ses sentimens, que l'éxemple de nos ennemis ne doit ni plier ni corrompre. Madame, repartit le Comte de Tournon, je connois bien que vous êtes sincere & que vos raisons partent d'une bonne ame, mais vos raisons, & vos moralitez ne penetrent point mon cœur;

comme c'eſt malgré moi que j'ayme madame d'Annebault ; je ne puis rien voir que ce qui touche mon amour, & je ſuis d'autant plus à plaindre que je ne ſens ni connois point tout mon malheur. Je vous demande pardon Madame, ſi je ne ſuis point vôtre conſeil, je ne ſuis plus en état de me ſervir que de celui que ma paſſion m'inſpire, mais je ne laiſſeray pas de me ſouvenir qu'il n'a point tenu à vous que je ne fuſſe plus heureux. Le Prince de la Roche-ſur-Yon entra dans ce moment chez madame d'Urfé. Tournon qui eût bien voulu entretenir Madame d'Annebault, ſe preparoit à ſortir ; mais Madame d'Urfé lui fit ſigne qu'il demeurât, ne voulant point ſoûtenir les plaintes & les diſcours amoureux d'un Prince qu'elle ne conſideroit que par ſa naiſſance, & ſe voulant faire un merite auprés de monſieur d'Anjou du peu de complaiſance qu'elle avoit pour ſon Rival. Le Prince de la Roche-ſur-Yon ne croyant pas qu'il pût dire à Madame d'Urfé, ce qu'il eût bien voulu lui faire ſçavoir, prit congé d'elle & Madame de l'Archant, Guioniere & Rouet étant entrés, l'on parla d'un bal maſqué que l'on avoit propoſé chez la Reine pour le lendemain.

VII. JOURNE'E.

LEs preparations du Bal occupoient toute la Cour, chacun ne penſoit qu'à choiſir des habits qui ſeroient propres à ſon inclination & à ſon déguiſement. madame d'Annebault qui étoit ingenieuſe, & qui avoit deſſein de ſe donner du plaiſir d'un artifice dont elle avoit fait confidence au Prince de la Roche-ſur-Yon, reſolut de le mettre en uſage dans le Bal; Elle vouloit ſe venger de monſieur d'Anjou & de madame d'Urfé: le Prince de la Roche-ſur-Yon étoit propre à cette vengeance, ſon interêt le portant à deſunir ſon Rival d'avec ſa maîtreſſe, dans l'eſperance que ſon amour pourroit profiter du deſordre de monſieur d'Anjou & de madame d'Urfé. Le Bal commence, le Prince de la Roche-ſur-Yon ſe ſervit des meſures dont il étoit tombé d'accord avec madame d'Annebault qui s'aquitta tres-adroitement de la commiſſion qu'elle avoit priſe. Ils avoient écrit tous deux un aſſez grand nombre de lettres d'amour, les unes pleines de reproches les autres de remercimens; il y en avoit auſſi de jalouſie, de tiedeur, de rupture & de raccommodement. Le prémier billet fut donné au Comte de Tournon, dans lequel on le prioit de ſe trouver dans une promenade. * madame de l'Archant qui vit le billet ſortir à moitié de la poche de Tournon, le prit & fut le lire au coin

de la Sale, & le rendit ſans affectation au Comte, lequel ne reconnut point Madame de l'Archant, & qui crut que c'étoit Madame d'Annebault. Mandelot receut une lettre de rupture de Mademoiſelle de ſaint Leger, dans le moment qu'il s'attendoit d'en recevoir une de confirmation d'amour. Monſieur d'Anjou en trouva une qui merite aſſés d'être leuë, non pas tant pour la tendreſſe & l'eſprit dont elle eſt remplie que pour être importante à l'éclairciſſement d'une avanture qu'elle cauſa.

LETTRE

A MONSIEUR.

D'ANJOU.

Comment vous trouvez-vous de vôtre amour depuis qu'on vous a fait connoître que les marques que vous en avez données étoient bien receuës, commencez-vous à comprendre quelles ſont les douceurs qui ſont attachées à cette paſſion? & ne vous faites-vous pas un plaiſir tres-ſenſible d'être amoureux? C'eſt à vôtre cœur à vous le donner, & puiſque celui d'être aimé dépend de moi, Monſieur d'Anjou n'eſt point mal-heureux. J'ai ſçû de Tournon que vous allez demain à la chaſſe; je ne vous conſeille point que ce ſoit du côté de Toulon, parceque je vais à la ſainte Baûme, & que je pourrois vous entretenir ſi vous ſeignez de

chaſſer près du chemin où je paſſerai. Cachez-vous de Madame d'Annebault, elle eſt jalouſe. J'ai apris aujourd'hui qu'elle fait tout ſon poſſible pour nous mettre mal enſemble.

MONSIEUR d'Anjou reçeut cette lettre des mains du Comte de Tournon, à qui un maſque l'avoit donnée pour être rendue à monſieur d'Anjou. Le Prince de la Roche-ſur-Yon nous obſerve, dit le maſque à Tournon, je crains monſieur d'Urfé, & la jalouſe madame d'Annebault. Tournon qui crut que c'étoit madame d'Urfé qui lui parloit, & qui lui donnoit la lettre pour monſieur d'Anjou, fut à ſon coucher, & la lui remit entre les mains. MONSIEUR qui avoit fait une partie de chaſſe pour le lendemain, eut bien de la joie que cette occaſion ſe preſentât de voir madame d'Urfé ſur le chemin de la ſainte Baſme. Ce n'eſt pas qu'il ne lui fût très-facile de la voir, & de l'entretenir chés elle & chés la Reine, mais c'eſt que tout ce qui eſt un miſtere en amour, donne un plus grand plaiſir; & monſieur d'Anjou comtoit pour une faveur l'avertiſſement qu'il croyoit recevoir de madame d'Urfé. MADAME d'Annebault avoit ſi bien conduit la tromperie qu'elle vouloit faire à monſieur d'Anjou, qu'elle avoit envoyé prier madame d'Urfé dès le ſoir de lui prêter la littiere pour aller à la ſainte Baûme; qui commanda à ſes gens de ſe tenir prêts pour l'heure que madame d'Annebault leur marqueroit. Le Comte de Tournon, qui devoit aller à la chaſſe avec monſieur d'Anjou, lui fit confidence de

la lettre qu'on lui avoit donné au bal : il ne connoissoit point l'écriture non plus que Monsieur d'Anjou celle de Madame d'Urfé & de Madame d'Annebaut. Monsieur d'Anjou conseilla à Tournon d'éprouver l'avanture, & de se rendre au lieu marqué dans sa lettre.

VIII. JOURNE'E.

LE lendemain l'Hermine, confidente de Madame d'Urfé, étant entrée dans sa chambre pour l'habiller, en cherchant une clef dans la poche de sa maîtresse, y trouva un billet cacheté qu'elle lui remit entre les mains. Madame d'Urfé fut surprise lorsque l'Hermine lui dit qu'elle l'avoit trouvé dans sa poche. Madame d'Urfé l'ouvrit elle étoit écrite d'une maniére qui ne faisoit point douter qu'elle ne vînt de la part de Monsieur d'Anjou. Madame d'Urfé y trouva des mépris, & des cruautez pour elle, & cette lettre lui aprenoit que Madame d'Annebaut triomphoit d'un cœur dont elle s'étoit flatée mal à propos de pouvoir disposer. Madame d'Urfé aimoit Monsieur d'Anjou, l'amour qu'elle avoit pour lui, ne mettoit ni son inconstance, ni ses outrages ; une ame genereuse & tendre, ne soutient point ce malheur avec toute la fermeté qu'elle devroit avoir : La perte de Monsieur d'Anjou, sa passion trahie, & le triomphe de sa Rivale, étoit un suplice

pour ſon cœur, duquel tout ſon eſprit & toute ſa raiſon ne pouvoit la ſauver. L'Hermine qui s'aperçût de la douleur de ſa maîtreſſe, lui en demanda le ſujet. Madame d'Urfé le lui aprit : cette fille étoit adroite, elle aimoit ſa maîtreſſe, elle en eſperoit du bien, d'abord elle entra dans les ſentimens de madame d'Urfé, elle aprouva ſon deſeſpoir, en ſuite elle ſçut ſi bien lui faire comprendre qu'elle ne devoit point ſi fort s'adonner à ſa douleur, ou du moins qu'elle devoit eſſayer de la cacher ſous un exterieur tranquille, afin de ne point donner de la joie à madame d'Annebault de connoître à quel point la perte de monſieur d'Anjou la touchoit. Le Comte de Tournon impatient de ſe trouver au rendez-vous qu'on lui avoit donné, n'oublia rien de ce qu'il crut neceſſaire à paroître agreablement devant madame d'Annebault qu'il croyoit devoir être au lieu qu'on lui avoit marqué dans ſa lettre. En y arrivant il y trouva madame de l'Archant qui avoit lû dans le bal le billet qu'on écrivoit au Comte de Tournon, comme j'ai déja dit; & qui voulut voir qui ſeroit la Dame qui viendroit au rendez-vous. Le Comte de Tournon parut chagrin de trouver madame de l'Archant dans un endroit où il croyoit que madame d'annebault devoit venir. D'abort que madame de l'Archant vit le Comte elle ſe prit à rire : Tournon, lui dit-elle en s'aprochant de lui, nous connoîtrons bien-tôt la Dame qui paroit avoir un ſi grand empreſſement de vous parler : je ne doute point qu'elle ne

ſoit belle, & je ne vous crois pas homme à ſoûtenir une affaire d'amour avec une femme, ſi elle ne s'en rendoit tres-digne par ſa beauté, & par ſon eſprit. Madame, lui répondit-il, bien qu'il ne ſoit pas d'un fin courtiſan d'avoir de la bonne foi, il eſt du moins d'un honnête homme d'être ſincere; ainſi je vous avouerai que Madame d'Annebault m'a mandé que je me rendiſſe ici pour me confier quelques affaires qui regardent ſa famille, & qu'elle ne veut point que ſon mari le ſache. Ce n'eſt donc point l'amour qui vous amene ici, lui repartit Madame de l'Archant, avec un air malicieux, & vous n'aimez point Madame d'Annebault? Je ne vous dis point que je ne ſuis pas amoureux, reprit le Comte de Tournon, mais vous êtes bien curieuſe, Madame, & qui vous oblige à ſavoir ſi j'ai quelque deſſein ſur le cœur de Madame d'Annebault? N'eſt-elle point aſſés aimable? Et en connoiſſez-vous quelqu'une qui le ſoit davantage, pourſuivit le Comte en ſoûriant? J'en connois de moins artificieuſes, interrompit Madame de l'Archant, & qui n'eſſayeront point de vous tromper, comme fait ſans doute Madame d'Annebault, qui promet de ſe trouver en ce lieu dans le tems qu'elle part pour aller à la ſainte Baûme, où Monſieur l'eſt allé trouver, feignant de chaſſer prés du chemin où elle doit paſſer. Je vous dis, vrai Tournon, pourſuivit Madame de l'Archant, je vous eſtime & je ſuis fâchée de l'attachement que vous avez pour elle. J'ai vû un maſque dans le bal qui

vous a mis un billet dans vôtre poche, je m'en ſuis aperçuë comme il en ſortoit à moitié, & je l'ai pris ſans peine ; & aprés l'avoir lû je vous l'ai rendu, & vous vous étes trompé dans la croyance que vous avez euë que c'étoit Madame d'Annebault qui vous l'avoit remis entre les mains, bien que ce ſoit elle qui vous l'ait écrit, comme je l'ai reconnu à ſon écriture. Tournon étoit au deſeſpoir de ce que lui apreſnoit Madame de l'Archant, & ſes craintes ſe joignant aux ſoupçons qu'on lui donnoit, il ne douta point de la tromperie que lui faiſoit Madame d'Annebault, quand il vid qu'aprés avoir attendu trois heures, elle ne s'étoit point trouvée au rendez-vous. Madame de l'Archant l'avoit quitté aprés avoir expliqué ce qu'elle ſçavoit du billet, & s'étoit rendue chés Mademoiſelle de Longueville, chés laquelle elle devoit dîner. Dans l'entretien que le Comte de Tournon avoit eu deux ou trois jours auparavant avec Madame d'Urfé, elle avoit fait ſon poſſible pour perſuader à Tournon de ne point aimer Madame d'Annebault : le conſeil qu'elle lui donnoit partoit d'une bonne amie, mais le Comte tout fin qu'il étoit ne penetra point entierement le deſſein de Madame d'Urfé, qui étoit de le rendre amoureux de Madame de l'Archant, pour qui elle avoit beaucoup d'amitié. Elle avoit reconnu qu'elle ne laiſſoit point échaper une occaſion de louer le Comte de Tournon, qu'elle le trouvoit agreable & bien fait, qu'elle s'informoit s'il n'étoit point amoureux : Madame d'Urfé qui avoit

fait

fait toutes ces remarques, jugeoit bien que le cœur de Madame de l'Archant seroit aisé à rendre sensible, si le Comte de Tournon en faisoit l'entreprise, c'est ce qui avoit fait que Madame d'Urfé avoit essayé de détruire l'amour qu'il avoit pour Madame d'Annebault, mais ce n'est jamais la raison ni le conseil d'autrui qui le peuvent ruiner, ce privilege est reservé au tems qui use les passions ; cependant le Comte de Tournon auroit été heureux s'il eût pû s'apliquer à connoître la difference qu'il y avoit de Madame d'Annebault à Madame de l'Archant ; mais quand nôtre ame est une fois prevenuë en faveur de ce que nous aimons, nous ne sçaurions voir que ce que nôtre passion nous montre, & la beauté d'une personne indifferente ne nous touche d'aucun desir de remarquer ce qu'elle a d'aimable. Madame de l'Archant étoit fille de feu Jarnac, qui fit ce fameux combat sous Henri Second, en presence du Roi & de toute sa Cour. Elle étoit jeune, blonde, touchante par ses agrémens & par la regularité de ses traits ; son air étoit passionné, ses yeux étoient doux & languissans, & ses yeux ne promettoient rien que son cœur n'eût voulu tenir, si Tournon se fût mis en état de meriter quelque faveur d'une si belle femme : son esprit étoit agreable & flateur, elle chantoit bien, elle n'avoit jamais rien aimé, l'on pouvoit dire que Madame d'Annebault n'avoit pas toutes ces qualitez ? cependant le Comte de Tournon lassé d'attendre Madame d'Annebault, & ne voulant pas se confier entierement à ce qui lui avoit

dit Madame de l'Archant, voulut s'éclaircir lui même, & montant ſur un cheval Anglois ſuivi d'un Gentil-homme, il fut ſur le chemin de la ſainte Baûme : Madame d'Annebault qui étoit partie de grand matin, avoit fait plus d'une lieuë lors que Monſieur d'Anjou ſortit de Marſeille pour la joindre, croyant que ce fût *Madame* d'Urfé, & ayant fait ſemblant de chaſſer il s'avança le plus juſte qu'il pût vers la ſainte Baûme. Il vit de loin une littiere avec les couleurs de *Madame* d'Urfé, comme le chemin étoit fâcheux il n'arriva pas ſi tôt auprés d'elle qu'il avoit crû. Jugez de la ſurpriſe de *Monſieur* d'Anjou, qui s'étoit fait une idée toute amoureuſe du plaiſir qu'il alloit recevoir d'entretenir *Madame* d'Urfé, à qui il devoit un remercîment bien tendre de ce qu'elle lui avoit fait dire par Tournon, & qu'il n'avoit pû lui faire, l'occaſion ne s'en étant point preſentée. *Madame* d'Annebault étoit aſſez de la taille de *Madame* d'Urfé, & la voix étant déguiſée à cauſe du maſque, *Monſieur* d'Anjou ne reconnut point d'abord la tromperie qu'on lui avoit faite. *Madame* d'Annebault feignit de vouloir ôter ſon maſque, mais *Monſieur* d'Anjou étant civil, & le chaud extraordinaire, il eut cette deference pour elle, de s'opoſer à une choſe qui l'auroit deſabuſé ſur le champ *Madame* d'Annebault profitant de la civilité de *Monſieur*, & s'excuſant ſur le grand Soleil, demeura maſquée, & comme elle avoit oui la converſation que *Monſieur* d'Anjou avoit euë dans le jardin, & que ſon eſprit artificieux & ſubtil

ſçeut démêlé la feinte d'avec la verité, elle entretint *Monſieur* d'Anjou de la même maniere que *Madame* d'Urfé auroit fait : & *Monſieur* lui répondit auſſi comme à *Madame* d'Urfé. La converſation auroit duré juſqu'à la ſainte Baûme ſi le mulet de devant, qui portoit la littiere, n'eût fait un faux pas, & le muletier étant un peu éloigné de la littiere, *Monſieur* d'Anjou, *Monluc*, & quelques autres Courtiſans ſe jetterent pied à terre, craignant que *Madame* d'Urfé ne ſe fût bleſſée. Quelle ſurpriſe douloureuſe, le maſque étant tombé à *Madame* d'Annebault, lors qu'il connut qu'il étoit trompé, & que ce n'étoit point *Madame* d'Urfé qu'il aimoit, pour qui il étoit ſorti de *Marſeille*, & à qui il avoit parlé d'amour, mais à une ennemie de *Madame* d'Urfé, à ſa Rivale, & à une perſonne qui ſans doute avoit inventé cet artifice pour le brouiller avec elle. Le Comte de Tournon arriva comme la littiere étoit relevée, & que *Madame* d'Annebault rentroit dedans : *Monſieur* étoit dans un étonnement & dans un deſeſpoir ſi grand, qu'il ne put s'empêcher de dire à *Madame* d'Annebault : Ha ! *Madame*, pourquoi m'aimez vous ſi vous me deſeſperez ? ne ſçavez vous pas bien que je ne puis aimer que *Madame* d'Urfé, qu'eſperez-vous de cet artifice ? que ne vous ſuis-je indifferent ? & que je trouve cruel d'être plus aimé qu'on ne voudroit ; *Monſieur* d'Anjou n'attendit pas la réponſe de *Madame* d'Annebault, & remontant à cheval, il commanda au Comte de Tournon & aux autres Courtiſans de le ſuivre.

Montluc resta auprés de Madame d'Annebault par son ordre : Monsieur d'Anjou aprit son avanture au Comte de Tournon, qui lui dit Madame de l'Archant lui en ayant donné quelques soupçons, qu'il étoit venu à toute bride pour l'empêcher de joindre la litiere de Madame d'Urfé, où il ne trouveroit que Madame d'Annebault. Si Monsieur étoit accablé du malheur qui venoit de lui arriver, le Comte de Tournon avoit une douleur qu'on ne peut exprimer : il aimoit une personne artificieuse & méchante dont il étoit haï, & qui aimoit Monsieur d'Anjou, sans que ce Prince répondit à sa passion. Montluc n'étoit guere moins à plaindre que Monsieur d'Anjou & Tournon: il étoit Rival du Comte, & n'étoit pas plus heureux que lui à ce qu'il pensoit, mais la suite de ce Journal en aprendra la verité ; il demeura auprés de Madame d'Annebault, & vint rejoindre Monsieur d'Anjou, qui cherchoit un moyen pour apaiser Madame d'Urfé lors qu'elle viendroit à sçavoir qu'il n'avoit fait une partie de la chasse, que pour accompagner Madame d'Annebault.

IX. JOURNE'E.

LE Prince de la Roche-sur-Yon, qui étoit resté à Marseille, crut rendre un bon office à Madame d'Urfé en lui aprenant que Monsieur d'Anjou avoit suivi Madame d'Annebault à la sainte Baûme. Ma-

dame d'Urfé receut cette nouvelle comme une confirmation de l'inconſtance de Monſieur d'Anjou, & laiſſant faire à ſon dépit les fonctions d'amour que ſon cœur avoit accoûtumé de faire, elle fit connoître au Prince de la Roche-ſur-Yon, qu'elle étoit ſenſible au changement de Monſieur d'Anjou, & que peut-être il pourroit lui aider à ne le plus aimer. Les paroles de Madame d'Urfé firent naître dans l'ame du Prince de la Roche ſur-Yon, une eſperance qu'il n'avoit point encore euë : ſa réponſe fut amoureuſe & modeſte, & il parla bien plus par ſon ſilence & par ſes regards que par un diſcours eloquent. Monſieur d'Anjou de retour de la chaſſe, alla chez le Roi, & laiſſa le ſoin au Comte de Tournon de découvrir ſi Madame d'Urfé ſçavoit qu'il eût ſorti de Marſeille en intention de voir Madame d'Annebault, Tournon voulant entrer chez Madame d'Urfé, l'Hermine par ſon ordre lui dit qu'elle ne le vouloit point voir, & qu'il aſſiſtât Monſieur d'Anjou, que ne meritant ni ſes mépris ni ſon inconſtance, elle avoit reſolu de ne l'eſtimer que comme frere de ſon Roi, & de ne le regarder jamais comme un Prince duquel elle ſe ſeroit cru heureuſe d'être aimée. Tournon ne s'attendoit pas que le dépit de Madame d'Urfé dût être ſi violent ; & ce qui redoubla ſon chagrin, ce fut qu'il vid des laquais du Prince de la Roche-ſur-Yon dans la cour de Madame d'Urfé. Il jugea qu'il étoit dans ſa chambre, qu'ayant une union étroite avec Madame d'Annebault, & ouïe cela étant Rival de Monſieur d'An-

jou, il ne parloit point en ſa faveur. Tournon fut retrouver *M*onſieur chez la Reine, chez laquelle on lui dit qu'il étoit allé avec le Roi. *M*onſieur d'Anjou ſoûtenoit aſſez agreablement la raillerie que le Roi & *M*ademoiſelle de Longueville lui faiſoient ſur ſa chaſſe, & bien que ſon cœur fût atteint d'une douleur ſenſible de l'avanture de la ſainte Baûme, ſon eſprit naturel & brillant cacha ſi bien le deſordre où il étoit: que *M*ademoiſelle de Longueville qui avoit paru la plus empreſſée à le railler, trouvant qu'il s'en tiroit adroitement, changea de diſcours, & demanda à Monſieur d'Anjou s'il ne ſeroit point de moitié avec elle, la Reine l'ayant mis d'un jeu ſi grand qu'elle ne pouvoit en être ſeule. Monſieur d'Anjou qui n'auroit pû executer le deſſein qu'il avoit pris, ne voulut point promettre à Mademoiſelle de Longueville qu'il joüeroit, & lui dit que pour ſe vanger de la raillerie qu'elle lui venoit de faire, il lui donneroit la Chaſtre pour la mettre en ſa place, qui joüoit mal & qui perdoit toûjours: Monſieur d'Anjou ayant aperceu le Comte de Tournon, il lui fit ſigne qu'il vouloit lui parler. Tournon lui aprit qu'il étoit perdu dans le cœur de Madame d'Urfé, que le Prince de la Roche-ſur-Yon y avoit été trois heures, & qu'il avoit bien jugé par ce que lui avoit dit l'Hermine, que Madame d'Annebault avoit mis plus d'un artifice en uſage pour le détruire. Le Prince de la Roche-ſur-Yon étant entré chez la Reine, & Monſieur ne voulant pas qu'il s'aperçût

de ce qu'il disoit à Tournon, il sortit par le cabinet avec le Comte, il fut voir Madame de l'Archant, où il trouva Madame d'Urfé qui l'étoit venuë voir un moment aprés que le Prince de la Roche-sur-Yon fut sorti de chez elle. Elle rougit de colere à la veuë de Monsieur d'Anjou, & même se mit en état de sortir; mais Madame de l'Archant qui étoit son amie, à qui elle avoit confié sa tendresse pour Monsieur d'Anjou, & qui venoit d'entendre le sujet qu'elle avoit de se plaindre de lui, voulut essayer de les remettre bien ensemble, ne doutant pas que la jalousie & le méchant esprit de Madame d'Annebault n'eussent produit le dépit & l'indifference que Madame d'Urfé montroit à Monsieur d'Anjou. Elle la retint donc par sa jupe, & quelques éforts qu'elle pût faire, elle fut obligée de rester & d'entendre tout ce que Monsieur d'Anjou voulut lui dire pendant que Madame de l'Archant entretenoit Tournon à l'autre côté de la chambre. Je ne serois point si hardi si j'étois coupable, Madame, disoit Monsieur d'Anjou à Madame d'Urfé bien que je vous paroisse criminel, je ne le suis, ni des yeux ni du cœur; depuis que je vous aime je n'ai vû que vous, & si mon cœur s'est fait un grand plaisir de sa tendresse, c'est parce que j'ai cru que vous prendriez quelque soin de l'augmenter par vos bontez. Vous n'avez point trompé ma creance, & votre amour m'a rassûré contre l'indifference que je craignois. Il est vrai que la chasse que je viens de faire, paroît un grand empresse-

ment pour Madame d'Annebault : mais Madame, pourſuivit Monſieur d'Anjou en tirant la lettre qu'il avoit receuë au Bal masqué, voicy une lettre qui juſtifiera mes actions, Madame d'Urfé prit la lettre & la lut avec une tres-grande ſurpriſe de ce qu'on avoit ſi parfaitement contre-fait ſon caractere, & inventé une malice ſi ingenieuſe pour le tromper. Je voi bien, Monſieur, lui dit Madame d'Urfé en prenant un billet dans ſa poche, qu'il étoit difficile que vous ne creuſſiez à de ſi fortes apparences ? mais je ne penſe pas que vous puiſſiez jamais faire ſortir de mon ame la haine que vous y avez miſe pour vous, en m'écrivant d'une maniere ſi outrageante & ſi peu digne de vous & de moi. Ha Madame ! interrompit Monſieur aprés avoir leu ce billet, tous ces artifices partent de Madame d'Annebault, & ces caracteres & ces ſentimens n'étant pas du Duc d'Anjou, il n'y a qu'elle en France aſſez méchante pour les avoir inventez à deſſein de me perdre auprés de vous. Ha Monſieur ! que n'étes-vous ſincere ; lui répondit Madame d'Urfé, & que ne puis-je voir auſſi clairement vôtre innocence, que je me perſuade que vous étes peu capable de me trahir. Parceque je vous aime, je ne ſçaurois croire que vous ſoyez coupable, mais quand je penſe à vôtre âge & au rang que vous tenez, je ne ſçaurois croire que vous ſoyez ſi regulierement fidelle : & l'amour de Madame d'Urfé ne vous ſemblant pas un aſſez grand bien, qui m'aſſeurera que vous ne chercherez point ailleurs dequoi vous faire une paſ-

ſion tendre & ſolide, dont vous ne m'avez pas jugée digne ? Vous m'offencez, Madame, & vous m'affligez en même-tems, lui repartit Monſieur d'Anjou : vous êtes la plus aimable femme de France, je ſuis amoureux de vous, rien ne peut alterer ce que vos yeux ont mis dans mon ame, mon eſprit aime à ſuivre les avis du vôtre, reglez mes actions, ordonnez de ma conduite. Je ſerai trop heureux ſi vous ne deſtinez point vôtre amour au Prince de la Roche ſur-Yon, & ſi vous m'aſsûrez qu'il n'y a que moi qui puiſſe en être honoré ? Pourquoi me dites-vous des injures, Monſieur, lui repliqua Madame d'Urfé, lorſque je les merite ſi peu ? Vous craignez le Prince de la Roche ſur-Yon, dés à preſent je vous ôte cette crainte, je remets mon cœur & mon amour entre vos mains ; aimez, ſervez, ſoyez ſecret, & ſur tout gardez-vous de Madame d'Annebault. En ſuite Monſieur d'Anjou & Madame d'Urfé ſe dirent mille choſes encore plus touchantes : Monſieur d'Anjou lui conta la converſation qu'il avoit euë avec Madame d'Annebault, & le deſeſpoir qu'il avoit eu lorſque la littiere étoit tombée, & que ſon maſque s'étant détaché, & ayant reconnu que ce n'étoit point elle, il l'avoit quittée aſſez bruſquement. Madame de l'Archant à qui Tournon contoit l'avanture de la Sainte Beaume, ſe mit à rire de toute ſa force à l'endroit du maſque levé. Madame d'Urfé ayant prié Monſieur d'Anjou, de ſe r'approcher de Mamade de l'Archant, ils s'entretinrent encore une heure tous

quatre & *M*adame de l'Archant & Tournon aiderent ſi bien à juſtifier *M*onſieur d'Anjou, que *M*adame d'Urfé ſe mettant à dire de ce qu'ils lui vouloient perſuader l'innocence de *M*onſieur d'Anjou, leur fit bien connoître que leur ſoin étoit inutile, puis que ſon amour l'avoit déja fait. On vint chercher *M*onſieur d'Anjou pour ſouper, qui s'en retourna avec le Comte de Tournon. *M*onſieur s'étant mis de moitié avec *M*ademoiſelle de Longueville fit un gain conſiderable, & *M*adame d'Annebault qui faiſoit de moitié avec le Prince de la Roche-ſur-Yon, fit une grande partie de la perte.

X. JOURNE'E.

LA Cour ayant reſolu de partir le lendemain, elle fut coucher à Aix : elle y demeura deux jours, pendant leſquels *M*adame d'Annebault & *M*onſieur le Prince de la Roche-ſur-Yon prirent de nouvelles meſures pour ruiner la paſſion de leurs ennemis. C'eſt ainſi qu'ils appelloient *M*adame d'Urfé & *M*onſieur d'Anjou, le deſſein de Tournon le forçant d'aimer *M*adame d'Annebault, bien qu'il eût un tres-grand mépris pour ſes artifices : il employoit tout ce qu'il croyoit capable de la pouvoir toucher, mais *M*adame d'Annebault qui le regardoit comme le confident de *M*onſieur, ne ſe fioit ni à ſes paroles ni à ſes ſoins. Le Comte voulant être aimé d'elle, agit de concert avec *M*onſieur d'Anjou, &

ce Prince feignant de n'être pas content de lui, le Comte s'éloigna du ſervice de Monſieur d'Anjou. Cette marque de paſſion plut à Madame d'Annebault, & la bonne mine & le merite de Tournon la rendirent aſſez ſenſible, pour faire croire au Comte qu'il étoit en chemin d'être heureux, s'il n'en étoit détourné par quelque accident imprevû. Laiſſons à Tournon le ſoin de cultiver ſon amour; la ſeconde partie fera voir quel fruit il en retira, & s'il peut conſerver long-tems le cœur d'une perſonne qu'il avoit acquiſe, lors qu'il deſeſperoit d'en être le maître. Monſieur d'Anjou qui étoit impatient & hardy faiſoit de grands progrez dans la confiance & dans la tendreſſe de Madame d'Urfé; les plaiſirs du cœur étant les plus ſenſibles, pour les gens delicats, *M*onſieur d'Anjou & *M*adame d'Urfé n'avoient beſoin que d'occaſions de s'entretenir en pleine liberté pour ſe croire parfaitement heureux, l'Hermine qui avoit l'eſprit ingenieux & rempli d'expedients employoit toute ſon induſtrie pour leur fournir ces occaſions favorables, elles ne ſont pas ſi rares dans un voyage que dans les ſejours ordinaires de la Cour, on y eſt confondu. Le Roi étant arrivé dans Avignon, où il avoit reſolu de paſſer un mois, Madame d'Annebault & le Prince de la Roche-ſur-Yon, qui n'étoient point laſſez de perſecuter *M*onſieur d'Anjou & *M*adame d'Urfé, conſulterent enſemble ſur les choſes qu'ils croyoient plus propres à les deſunir, afin de les mettre en uſage. Le Comte de Tournon feignant

d'être mal avec *M*onſieur d'Anjou qu'il ne voyoit que chez la Reine, entra finement dans la confidence de ce Prince qui s'étant ouvert à lui de l'amour qu'il avoit pour *M*adame d'Urfé, le Comte qui ſçavoit que le foible du Prince de la Roche-ſur-Yon étoit ſur les ſciences ſecrettes, lui promit de lui amener un *M*agicien, qui par des Taliſmans faits ſous de certaines conſtellations, & des bains pris dans une conjonction des planettes, le mettroit en état d'obtenir les dernieres faveurs de *M*adame d'Urfé. On ſçait que la Reine étoit curieuſe de ces ſortes de ſciences; que la plûpart de la Cour à ſon exemple, donnoient beaucoup de creance aux *M*agiciens, & aux gens qu'ils diſoient tels. Le Comte de Tournon le perſuada ſi fortement, que le Prince ſe remit à lui de ce deſſein. Tournon qui n'avoit feint de ſe retirer de la confidence de *M*onſieur, que pour ſe faire aimer de *M*adame d'Annebault, & pour mieux ſervir *M*onſieur d'Anjou, le fit avertir de l'engagement où il avoit mis le Prince de la Roche-ſur-Yon. *M*onſieur d'Anjou par une recompenſe digne de ſa liberalité, obligea le *M*agicien de le ſervir & de ne rien faire pour le Prince de la Roche-ſur-Yon qu'il ne concertât avec lui, & qu'il ne l'avertît du jour qu'il devoit prendre pour ſatisfaire ſon Rival, Theurgietan qui étoit le nom du *M*agicien promit à *M*onſieur d'Anjou qu'il ſuivroit exactement ſes ordres, & qu'il n'agiroit que ſelon ſes volontez, & lui avoüa que ſa ſcience n'étoit fondée ſur aucun principe; &

même qu'il n'avoit nulle connoiſſance de la *Magie*, mais que trouvant des gens credules & ignorans, il eſſayoit de profiter de leur credulité: l'aveu de Theurgietan plut à *Monſieur* d'Anjou, & ſa ſincerité lui valut encor une bague d'un prix conſiderable que *Monſieur* d'Anjou lui donna.

XI. JOURNE'E.

LEs deſirs donnent une impatience bien grande à deux amans qui n'ont point la facilité de ſe parler avec autant d'amour qu'ils auroient envie de s'entretenir. Monſieur d'Anjou qui n'avoit jamais aimé que Madame d'Urfé, & à qui ſon peu d'experience n'avoit point encore fait connoître à quelles douceurs on eſt deſtiné, lorſqu'on eſt le maître d'un cœur qu'on eſt ſeur d'avoir rendu ſenſible, marquoit par ſon inquietude combien de peines lui coûtoient les momens qui retardoient ſon bonheur. Madame d'Urfé n'étoit gueres plus tranquille, ſes agitations & ſes ſoûpirs diſoient beaucoup que Monſieur d'Anjou auroit été heureux, s'il avoit pû les entendre. Sans doute il y auroit fait réponſe d'une maniere ſi tendre, que Madame d'Urfé n'auroit point ceſſé de les faire parler pour donner lieu à Monſieur d'Anjou de ſe faire de nouvelles reparties, l'Hermine étoit la ſeule à qui tout le ſecret de Madame d'Urfé étoit connu, Madame de l'Archant ſçavoit bien que Monſieur étoit aimé d'elle: mais la confidence de ſes deſirs étoit pour l'Hermine cette fille adroite & complaiſante aux ſentimens de

ſa maîtreſſe ſçeut ſi bien ménager ſon eſprit qu'elle lui avoua qu'elle eût bien ſouhaité d'entretenir Monſieur d'Anjou dans ſon cabinet, mais que ne voulant point que ce Prince pût comprendre qu'elle eût tant d'amour pour lui, elle fit enſorte quand Monſieur d'Anjou viendroit la voir avec ſes confidens, de lui faire adroitement connoître ce qu'il devoit faire ſans qu'il s'apperçeût que ce fût une commiſſion qu'elle lui eût donnée. L'Hermine inſtruite par Madame d'Urfé n'attendoit que la venuë de Monſieur d'Anjou pour executer le deſſein amoureux dont on lui avoit remis la conduite. Madame d'Annebault, qui avoit des épions leur faiſoit obſerver toutes les actions de Madame d'Urfé & de Monſieur d'Anjou : Mais ce Prince & ſa maîtreſſe agiſſoient avec tant de prudence qu'ils trompoient ſouvent les curieux. Enfin le hazard voulut que le bon homme Marquis d'Urfé ayant fait un ſonge qui lui donnoit de l'inquietude, il fut chez Madame d'Annebault pour la prier de le lui expliquer. Elle ſe piquoit de quelque connoiſſance dans une ſcience ſi vaine & ſi peu ſeure, le vieux Marquis croyoit aux ſonges & étoit perſuadé qu'ils cachoient des choſes importantes, dont l'éclairciſſement ſervoit à la conduite & au repos de la vie. Madame d'Annebault qui vouloit profiter de la facilité du bon homme l'engagea à lui dire ſon ſonge, le même jour que l'Hermine avoit conſeillé à Monſieur d'Anjou de venir au commencement de la nuit tout ſeul chez Madame d'Urfé.

SONGE DU VIEUX Marquis d'Urfé.

JE ſongeois que j'étois Berger & que j'aimois plus une brebis que toutes celles de mon troupeau, je la trouvay triſte, & la croyant malade je lui cherchay des herbes ſalutaires, je la plaignis, je la flatay, mais ces remedes furent inutiles : ma brebis n'en vouloit point prendre, elle ne me regardoit point, elle s'éloignoit de moi & ſes mépris & ſon mal me deſeſperoient, enfin elle me quitta ſans que je puſſe ſçavoir ce qu'elle étoit devenuë, je la trouvay quelque tems aprés dans le troupeau d'un Berger, qui par de tendres careſſes eſſayoit de ſe la rendre familiere ; elle y répondoit par mille gentilleſſes, je crûs ne l'avoir jamais veuë ſi flateuſe ni ſi gaye, & j'eus beaucoup de joye de revoir ma brebis aprés l'avoir perduë, mais elle l'étoit encor bien plus que je ne le penſois, puis qu'elle n'étoit point retrouvée pour moi. D'abord je l'appellay par ſon nom, ma douleur fut grande lorſquelle tourna ſeulement la tête de mon côté & qu'aprés cela elle ſe remit à prendre encor de nouveaux plaiſirs avec le Berger. Je lui dis que cette brebis étoit à moi & je le remerciay des peines qu'il m'épargnoit, puis que je la retrouvois dans ſon troupeau. Le Berger ne voulut point avouër qu'elle fût à moi, je ne pus ſouffrir cette injuſtice, & j'étois prêt de lui arracher ma brebis, lorſqu'un vieux Ber-

ger voulut être le juge de nôtre querelle. Nous y consentîmes & nous ayant fait mettre à quelques pas l'un de l'autre, il se plaça devant nous avec ma brebis qu'il tenoit & la laissa aller, ma brebis se jetta entre les bras du Berger, & ne voulut jamais me reconnoître. Je fus mortellement touché de sa perfidie, & ne croyant que mon desespoir, je voulus me tuer du fer de ma houlette: à cet endroit du songe je me suis éveillé me trouvant une coupure au front, que mon diamant m'avoit fait pendant que je dormois. Voila quel est mon songe, Madame, dit le bon homme, que je vous prie de m'expliquer! Madame d'Annebault ne laissa point échaper cette occasion de donner de la jalousie au Marquis! Ha le vilain songe que vous avez fait, Monsieur, lui répondit Madame d'Annebault avec un air d'étonnement qu'elle affectoit avec tant de vray-semblance, que le vieux Marquis ne doûta point que ce ne fût pour lui un presage de quelque grand malheur. Après qu'elle eut pensé un peu de tems, voyons comme elle expliqua ce songe.

EXPLICATION DV SONGE du vieux-Marquis d'Vrfé, par Madame d'Annebault.

LE Berger & le troupeau signifient un chef de famille; la brebis que vous aymez, Madame d'Urfé, sa tristesse & sa malice le chagrin qu'elle a d'être vôtre femme, les remedes qu'elle refuse de vos mains, Monsieur, le peu de complaisance qu'elle a

pour vos deſirs, lors qu'elle vous quitte ſans que vous ſçachiez ce qu'elle eſt devenuë; c'eſt que vous ne pouvez comprendre d'où lui viennent ces abſences d'eſprit : la trouvant dans le troupeau d'un Berger, c'eſt qu'on vous devoit apprendre que vous ne diſpoſez ſans doute plus de ſon cœur, & qu'il y a quelqu'un qui vous uſurpe, prenez-y garde, veillez aux actions de vôtre femme, on ne peut ſonger à ces ſortes d'affaires trop ſerieuſement, vous me ſurprenez, interrompit Monſieur d'Urfé, je ne craignois rien du côté de ma femme; helas! Monſieur, reprit Madame d'Annebault, les maris ſont toûjours les derniers à ſçavoir les galanteries de leurs femmes, & j'en connois qui prêchent ſouvent la vertu des leurs, à des gens qui pourroient les convaincre du contraire. Celà eſt étrange, s'écria le bon homme; j'aurois juré pour Madame d'Urfé, & jamais femme ne fut plus aimée : c'eſt en quoi vous êtes malheureux, Monſieur, repliqua Madame d'Annebault. Au moins ſi je ne me trompe dans la creance que je donne aux ſonges, je vous prie, interrompit le bon homme, achevez de m'expliquer le mien. Les tendres careſſes du Berger qui eſſaye de rendre vôtre brebis familiere, lui dit Madame d'Annebault, & la réponſe qu'elle y fait par ſes gentilleſſes, marquent une intelligence amoureuſe, qui commence toûjours par l'envie qu'on a de plaire & de ſe rendre agreable l'un à l'autre, lorſque vous croyez ne l'avoir jamais veuë ſi flateuſe ni ſi gaye, c'eſt que le devoir & la coûtume

qu'on eſt obligé de ſuivre, n'a jamais de plaiſirs ſi bien aſſaiſonnez, que l'amour : la [illegible] que vous aviez de la revoir aprés l'avoir perduë, eſt la marque d'un bon cœur, mais trop facile lorſqu'il eſt beſoin de ſeverité : vôtre brebis qui eſt plus perdue que vous ne penſiez, c'eſt qu'étant porté à juger favorablement de vôtre femme, vous n'euſſiez pas crû aiſément qu'elle fût capable d'un attachement qui bleſſe dans l'endroit le plus ſenſible, où un homme puiſſe être vivement touché : lors que vous l'appellez par ſon nom, qu'elle ne fait que tourner la tête de vôtre côté, & qu'elle ſe remet à prendre de nouveaux plaiſirs avec le Berger, c'eſt que madame d'Urfé ne trouvant point en vous les mêmes agrémens qu'elle rencontre dans la jeuneſſe de celui qu'elle aime, tourne ſes penſées & ſes deſirs de ſon côté pour ſe donner aprés avec plus de loiſir aux occupations les plus douces que l'amour peut leur fournir : quand vous dites au Berger que la brebis eſt à vous, & qu'il vous répond qu'il ne veut point vous la rendre, c'eſt qu'on ne ceſſe point d'aimer une femme à la priere d'un mari, & que l'amour ne permet pas de ceder ſeulement le bien qu'il donne. Vous ne pouvez ſouffrir l'injuſtice qu'il vous fait, & vous étes prêt de lui arracher vôtre brebis ſans l'arrivée d'un vieux Berger, qui veut juger de vôtre querelle, à quoi vous conſentez, c'eſt que la colere & la fureur vous conſeillent la violence, & qu'un ami ſage eſſaye par quelque expedient de vous remettre dans vôtre tranquilité ; vôtre bre-

is qu'il tient, marque le bon conſeil qu'il
ut donne : quand elle ſe jette entre les
ras du Berger, & qu'elle ne veut plus vous
econnoître, c'eſt que l'amour n'écoute
amais la raiſon, & que la paſſion de Ma-
ame d'Urfé eſt devenuë ſi grande pour
'homme qu'elle aime, que ni conſeil d'a-
ni, ni l'autorité qu'un mari a ſur ſa fem-
ne, ne feront jamais revenir la vôtre à ſon
levoir. Vôtre douleur mortelle montre
que l'on ne reçoit pas une pareille infortu-
ne ſans un deſeſpoir mille fois pire que la
nort, & le diamant qui vous coupe veri-
ablement au lieu de la houlete de vôtre
onge, marque que vous êtes trahi & bleſ-
é par ce que vous aimez le plus : la bleſ-
ure du diamant dont la cicatrice ne s'éface
amais, veut dire la perte de vôtre honneur
ui durera toûjours ; & l'endroit du front
narque que vôtre ignominie & vôtre hon-
e ſera connuë de tout le monde. Voila,
Monſieur le Marquis, l'explication la
lus ſincere, & la plus juſte que j'aye
eû donner a vôtre ſonge. C'eſt à vous,
vous precautionner ſur l'humeur de Ma-
lame d'Urfé : faites des reflexions de bon
ens ſur tout, ce que je viens de vous dire,
& vous tomberez d'accord par vôtre pro-
re experience, que les ſonges prediſent
ouvent ce qui nous doit arriver. Le vieux
Marquis d'Urfé étoit ſurpris & confus :
explication que Madame d'Annebault
avoit donnée au ſonge qu'il avoit fait, lui
onnoit des ſoupçons étranges ſur la fi-
elité de ſa femme. La confuſion où il étoit
e permit pas qu'il fit trop long compli-

ment, pour remercier Madame d'Annebaut, Il ſe retira à ſon logis, un moment aprés que Monſieur d'Anjou étoit entré dans le cabinet de Madame d'Urfé, elle étoit en habit d'amour, c'eſt-à-dire dans cette negligence aimable, qui laiſſe voir, comme ſans deſſein, mille beautez que la modeſtie des Dames cache d'ordinaire aux yeux des amans : jamais Madame d'Urfé n'avoit été ſi touchante, & ſi propre à être aimée, & jamais auſſi Monſieur d'Anjou n'avoit été plus amoureux, ils étoient ſeuls, la converſation qu'ils ſe promettoient d'avoir, étant delivrée de toute contrainte, ils en eſperoient un grand plaiſir; déja le ſilence paſſionné, les regards intelligens, & les agitations faiſoient leur office, lorſque l'Hermine qui étoit dans la chambre fit du bruit à la porte du cabinet, & les avertit qu'elle avoit vû à la clarté des Flambeaux Monſieur d'Urfé. Madame d'Urfé & l'Hermine cacherent Monſieur d'Anjou ſous un lit de repos qui étoit dans le cabinet & ſe tint dans ſa chambre en atendant ſon mari qui lui parut dans un chagrin tres-grand; elle ne ſe mit pas en peine de lui en demander la cauſe, elle avoit de l'inquietude d'avoir été interrompuë, & elle craignoit les ſoupçons du Vieillard. Elle eut bien plus de ſujet de craindre lorſqu'il entra dans le cabinet, & que voulant écrire, & ſe mettant aſſés rudement ſur le lit de repos auprés duquel étoit la table, le lit qui étoit vieux ſe rompit, mais ſans bleſſer Monſieur d'Anjou, qui étoit au deſeſpoir de cette avanture, aprehen-

lant que le bon homme ne le découvrît, & que Madame d'Urfé n'eût à ſouffrir de ſon chagrin. Le Prince de la Roche-ſur-Yon vint à propos pour tirer Monſieur d'Anjou & Madame d'Urfé de leur inquietude : l'Hermine lui vint dire que ce Prince vouloit parler à lui, bien qu'il lui eût demandé ſi l'on pouvoit voir ſa maîtreſſe. Le Marquis d'Urfé ſortit du cabinet, & alla recevoir le Prince de la Roche-ſur-Yon dans une antichambre. Ce moment fut pris pour changer Monſieur d'Anjou de priſon qui fut mis dans la ruelle du lit qui étoit dans la chambre. Le Marquis d'Urfé rentra dans la chambre avec le Prince de la Roche-ſur-Yon, à qui il fit excuſe s'il ne l'entretenoit point ; mais qu'ayant à écrire, ſa femme lui tiendroit aſſés bonne compagnie, pour ne lui pas faire regreter la ſienne, le Prince de la Roche-ſur-Yon qui vouloit mettre à profit les moindres momens, diſoit mille choſes amoureuſes à Madame d'Urfé qui révoit & dont la diſtraction l'empêchoit bien d'écouter les diſcours de ce Prince. Vous rêvez, Madame, dit-il, en s'apercevant qu'elle paroiſſoit inquiete, & vous ne ſongez point que je vous aime. Hé mon Dieu ! Monſieur, lui dit Madame d'Urfé d'un air mépriſant, vous me l'avez tant dit de fois inutilement, que je croyois que vous ne m'entretiendriez plus d'une paſſion qui me déplaît ; cela eſt bien étrange que je ne puiſſe vous perſuader que je n'ai que de l'indifference à vous donner. Toûjours ſevere & toûjours cruelle, Madame, lui répondit le Prince, & jamais obligeante, tendre ? Madame d'Ur-

fé, au lieu de répondre au Prince de la Roche-ſur-Yon ſe mit à chanter cette chanſon que Deſportes avoit fait depuis peu.

CHANSON.

Je ſuis la cruelle Uranie.
Je me plais dans ma tyrannie:
De ceux que l'amour m'a ſoûmis
Je fais mes ennemis.
Et lorſque pour moi l'on ſoûpire
Malheur à qui me le vient dire.

Les fiertez de Madame d'Urfé pour le Prince de la Roche-ſur-Yon adouciſſoient un peu le deſeſpoir que Monſieur d'Anjou avoit, de n'avoir pû obtenir une converſation de Madame d'Urfé auſſi amoureuſe que l'occaſion, & ſes deſirs lui avoient fait eſperer. Monluc & la Chaſtre étant venus voir Madame d'Urfé, & ſon mari étant ſorti du cabinet, l'Hermine qui entendoit le ſigne que lui avoit fait ſa maîtreſſe, fit ſortir Monſieur de la ruëlle, & le mit dans le cabinet, Monſieur d'Urfé étant allé chez Monſieur d'Anjou, le Prince de la Roche-ſur-Yon & la Chaſtre engagerent Madame d'Urfé à jouer : le Marquis d'Urfé qui n'étoit point encore ſorti : croyant que ſa femme ſe défendoit de jouer toute ſeule de femme avec eux ; lui dit qu'elle envoyât prier Madame de l'Archant de venir. Elle ne peut reſiſter, & bien qu'elle n'eût aucune envie de jouer, Madame de l'Archant venuë elle ſe mit de la partie, & avant de jouer elle dit à l'Hermine de prier Monſieur

d'Anjou de ſa part, qu'il ſe retirât, étant impoſſible qu'elle pût l'entretenir. L'Hermine s'aquitta de la commiſſion en confidente habile; & fit ſi bien valoir à Monſieur d'Anjou, le chagrin où étoit ſa maîtreſſe d'être contrainte de jouer, qu'il ſortit de chés Madame d'Urfé par l'adreſſe de l'Hermine, ſans qu'il fût reconnu, mais non pas ſans de grandes eſperances ſur les premiers momens que ſa bonne fortune lui mettroit entre les mains. Monſieur d'Anjou fut chés Madame où il trouva Madame d'Annebault. Il affecta tant de joie & de gayeté, il parut ſi agreable & content que Madame d'Annebault crut que Madame d'Urfé l'avoit rendu heureux. Madame le felicita ſur ſa belle humeur, & le preſſa fort de lui en dire le ſujet. Vous étes trop jeune, ma ſœur, lui dit Monſieur d'Anjou en riant, pour que je puiſſe vous confier mon ſecret; & tant que je le garderai je ne dois pas craindre l'indiſcretion. Quoique Madame pût faire elle ne ſeut tirer aucune connoiſſance de ce qu'elle eût bien voulu ſavoir de Monſieur.

XII. JOURNE'E.

LE Prince de la Roche-ſur-Yon voyant que par ſes ſoins & par ſes ſoûpirs il ne pouvoit point mettre le cœur de Madame d'Urfé à quelque uſage d'amour, preſſa le Comte de Tournon de lui eſſayer ſi la ſcience du magicien ne le rendroit pas plus

heureux. Tournon promit au Prince de le ſervir, & de ſavoir quand il pourroit faire agir l'autorité qu'il diſoit avoir ſur les Grades. Tournon avertit Monſieur d'Anjou de l'impatience du Prince de la Roche-ſur-Yon, & lui conſeilla d'avancer ſon bonheur par ſon empreſſement. La nuit priſe où Madame d'Urfé devoit recompenſer en perſonne ſi moureuſe & liberale, toutes les peines & les ſoûfrances de Monſieur d'Anjou, fut auſſi la nuit choiſie par Turgietan pour ſervir Monſieur d'Anjou en faiſant une malice au Prince de la Roche-ſur-Yon. Monſieur d'Anjou & Tournon qui l'avoient inſtruit lui recommanderent qu'il pût avoir entre ſes mains le portrait de Madame d'Urfé que Madame d'Annebault avoit. Turgietan dés le matin fut chés le Prince de la Roche-ſur-Yon pour ſavoir s'il n'avoit point eu quelques legeres faveurs de Madame d'Urfé ou un bracelet de ſes cheveux, ou écharpes, ou ſon portait, parce qu'une de ces trois choſes étoit neceſſaire. Le magicien qui ſavoit que le Prince n'avoit receu que du mépris de Madame d'Urfé, ſe ſervit de cette fineſſe pour l'engager à demander à Madame d'Annebault le portrait qu'elle avoit de ſa Rivale & qu'elle avoit pris dans la poche de Monſieur d'Anjou, le même ſoir que Tournon feignit de le lui donner à garder, bien que Madame d'Urfé le lui eût remis entre les mains pour en faire un preſent de ſa part à Monſieur d'Anjou. Madame d'Urfé, & le Comte de Tournon s'étoient toûjours opoſez au deſſein de Monſieur qui ne vouloit point laiſſer ce portrait entre les mains de Madame d'Annebault

nebault : mais Madame d'Urfé qui craignoit l'éclat & le peu de moderation de Monſieur d'Anjou ſur une affaire qui pourroit cauſer du deſordre avec ſon mari, ſi elle venoit à ſa connoiſſance ; empêcha Monſieur d'Anjou de le demander, ou d'entreprendre de l'avoir par quelque autre voye : & puis Tournon lui ayant promis qu'il le lui remettroit entre ſes mains, Monſieur d'Anjou qui ſe confioit au Comte, le laiſſa faire, & ce fut par ſon conſeil que le Magicien demanda au Prince de la Roche-ſur-Yon, s'il n'avoit jamais rien obtenu de Madame d'Urfé. Le Prince répondit à Turgietan que non, mais qu'une de ſes amies ayant un portrait de *Madame* d'Urfé, il ne doutoit point qu'elle ne le lui prêtât, s'il jugeoit qu'il lui fût neceſſaire. Turgietan fit un cri de joye à ces paroles du Prince, & lui promit que s'il avoit le portrait, il le mettroit bien-tôt en état de ſe loüer des bontez de *Madame* d'Urfé. Le Prince de la Roche-ſur Yon fut trouver d'Annebault, à qui il confia l'experience qu'il vouloit faire ſur les dix heures du ſoir, du pouvoir que Turgietan avoit. Madame d'Annebault qui étoit beaucoup moins credule que le Prince de la Roche-ſur-Yon ſe mocqua de la vaine curioſité du Prince, & lui dit que la veritable magie qu'il devoit employer auprés de *Madame* d'Urfé, s'étoit d'eſſayer à lui plaire ; & que ſi ſes ſoins, ſa conſtance & ton amour ne touchoient *Madame* d'Urfé, toutes les conſtellations, toutes les influences, & tous les caracteres

dont Turgietan ſe ſerviroit en ſa faveur, ne lui feroient pas obtenir le moindre regard amoureux. Le Prince de la Roche-ſur-Yon pas perſuadé de la puiſſance de la magie qu Madame d'Annebault, la pria de l'excuſer s'il tentoit cette voye, & que ne voulant rien negliger de tout ce qu'il croyoit pouvoir contribuer à le rendre heureux. Le Magicien lui avoit dit qu'il falloit, avoir le Portrait de Madame d'Urfé : bien que Madame d'Annebault refuſât d'abord de le lui donner, elle y conſentit à la fin, ſous promeſſe toutefois de le lui rendre dans trois jours. Toutes choſes étant donc diſpoſées favorablement du côté de Monſieur d'Anjou & de Madame d'Urfé, Turgietan fit ſçavoir au Prince de la Roche-ſur-Yon, que l'heure aprochoit où il étoit beſoin de ſe rendre au bord du Rhône, ils y furent enſemble. La malice de Monſieur avoit imaginé de cruelles circonſtances dans cet enchantement : ce Prince ne ſe contentoit pas d'être heureux, il vouloit aſſaiſonner ſes plaiſirs des peines de ſon Rival. Mais le Magicien n'oſa ſuivre cette tablature ; il craignoit les ſuites, & il croyoit aſſez faire s'il ſe retiroit le Portrait, il fit des cercles, dit des paroles barbares d'un ton furieux, & tint le Prince deux heures entieres en obſervant des ceremonies diverſes qui ne ſont d'aucune beauté à redire. Aprés il lui demanda ſon Portrait, & le tournant vers l'étoile de Venus, il faiſoit croire à ce Prince qu'en prononçant des paroles ſur le Portrait, & portant des caracteres Arabes qu'il gravoit en même-

tems ſur une piece de differens metaux gravez enſemble, qu'on apelle Taliſmans, il obtiendroit ſeurement les dernieres faveurs de Madame d'Urfé. Elle avoit été avertie par Monſieur d'Anjou de la fourberie que le faux Magicien devoit faire au Prince de la Roche-ſur-Yon dans le moment que par des veritez bien douces elle étoit tombée d'accord avec ſes deſirs de perſuader à Monſieur d'Anjou qu'il étoit le plus heureux de tous les hommes. Cependant Turgietan ayant mené à quelques pas du Rhône le Prince de la Roche-ſur-Yon vers une carriere qu'il avoit reconnuë deux jours auparavant, il ſe jetta dedans, ſans que le Prince s'en apperçût qu'au bruit de ſa cheute. La frayeur de Monſieur de la Roche-ſur-Yon fut grande lorſqu'il vit fondre Turgietan de cette ſorte : il crut que les demons l'avoient emporté, mais il ſe trompoit fort, le Magicien ſçavoit les êtres de la carriere, il ſe rendit par une allée pratiquée dans le roc au même endroit dont ils venoient de partir, & de là chez le Comte de Tournon, pour l'informer de ce qui s'étoit paſſé. Le Prince de la Roche ſur-Yon, ſaiſi de crainte & tremblant de froid, parce qu'on étoit alors au cœur de l'hyver qui eſt rigoureux en ce pais-là, le peu de tems qu'il dure; ſe retiroit chez lui par une porte de derriere. Il n'étoit point en habit propre à paſſer une nuit dehors, il n'avoit ni manteau, ni autre preſervatif contre les injures de la ſaiſon. Il fut enfin rencontré par le vieux Marquis d'Urfé qui rentroit chez lui, & qui à la clarté d'un flam-

beau que portoit un de ſes laquais, reconnut le Prince de la Roche-ſur Yon. Il fut ſurpris de le trouver dans un deshabiller ſi [illegible], & de lui voir dans le viſage, des marques d'étonnement & de frayeur, qui témoignoient que l'on avoit fait quelque outrage à ce Prince, il deſcendit de ſon caroſſe, & le voyant tout tremblant il le couvrit de ſon manteau, & le fit entrer chez lui. *M*onſieur d'Anjou, que le Roi avoit retenu plus de tems qu'il n'auroit ſouhaité, & qui comptoit que Turgietan retiendroit le Prince plus long-tems, fut ſurpris lorſque voulant entrer chez *M*adame d'Urfé par une porte que l'Hermine s'étoit chargé de tenir ouverte, il la trouva fermée, & tournant autour de la maiſon, il ne vid aucun endroit par où il pût entrer. Il attendit une heure n'ayant que Tournon avec lui, & tous deux cachez dans de gros manteaux : Il eſt aiſé de s'imaginer à ceux qui ſe ſont trouvez dans des occaſions pareilles, quel devoit être le deſeſpoir de *M*onſieur d'Anjou qui n'avoit pas compté ſur lui. Cependant les plaintes & les impatientes ne lui ſervirent qu'à le rendre plus malheureux, lorſque s'étant aproché d'une fenêtre grillée, il entendit parler *M*adame d'Urfé, & qu'en ſuite il crut qu'elle rioit. Les volets des fenêtres étans fermez il ne pût voir ce qui ſe paſſoit dans la chambre. Enfin aprés avoir attendu vainement une partie de la nuit, il s'en alla chez Tournon qui avoit donné ordre au faux *M*agicien de l'attendre. Ils ſceurent de lui de quelle

maniere avoit réuſſi ſon entrepriſe ; & ayant donné à *M*onſieur d'Anjou le portrait de *M*adame d'Urfé, cette veue le fit ſoupirer lorſqu'il vint à penſer en le regardant quel bonheur auroit été le ſien, ſi *M*adame d'Urfé lui eût tenu la promeſſe qu'elle lui avoit fait. *M*onſieur d'Urfé qui étoit retiré dans ſon logis, avoit envoyé un laquais chez le Prince de la Roche-ſur-Yon avertir qu'il ne coucheroit pas chez lui. Le Prince fut mené dans la chambre de *M*adame d'Urfé qui n'attendoit pas le Prince de la Roche-ſur-Yon : ſon mari la vit paſſer dans ſa chambre ; ſon lit étant plus grand que celui de ſa femme, le Prince fut mis dans le lit de *M*adame d'Urfé ; & lorſque *M*onſieur d'Anjou entendit rire *M*adame d'Urfé, c'eſt que le vieux *M*arquis lui contant que l'on avoit volé le Prince, elle qui ſçavoit le contraire, ne pût s'empêcher de rire de la facilité qu'il avoit eue à croire Turgieran. *M*ais un moment aprés faiſant des reflexions ſur une avanture ſi bizarre, elle devint chagrine, & étant obligée de coucher avec le bon-homme, en ſe mettant au lit, ſoûpirant, & regardant *M*Hermine d'un air triſte, elle ſembloit vouloir dire qu'elle étoit au deſeſpoir de ce qu'elle étoit contrainte de tenir compagnie au vieux *M*arquis. Le Prince de la Roche-ſur-Yon plus content en aparence qu'il ne l'étoit en éfet ajoûtoit foi à Turgieran, & étoit perſuadé que l'avanture qui l'avoit mis dans le lit de *M*adame d'Urfé, étoit l'éfet infaillible de la ſcience du *M*agicien. Cette penſée lui fit paſſer agreable-

ment une partie de la nuit ; & s'il ne dormoit pas pendant que dûra l'autre, mille imaginations flatueuſes l'entretenoient & les penſées dont il joüiſſoit lui faiſant oublier le ſommeil, il pût ſe vanter qu'étant malheureux & hai, il eut du moins une bonne nuit, ce que ne pouvoit pas être monſieur d'Anjou quoi qu'il fût amoureux & bien aimé.

III. JOURNE'E.

AUparavant que monſieur d'Anjou ſe couchât, il donna ordre à Cigale qui étoit un de ſes valets de chambre, auquel il avoit beaucoup de confiance, de veiller le reſte de la nuit auprés de la maiſon de madame d'Urfé, d'obſerver ſi quelqu'un en ſortoit, & d'eſſayer de reconnoître qui il ſeroit. Le faux magicien Turgietan (ayant trompé le Prince de la Roche-ſur-Yon qui ne s'en apercevoit pas encore, parce que l'aparence de ſa bonne fortune le perſuadoit qu'il n'étoit ni malheureux ni trahi) ayant eu une grande recompenſe de monſieur d'Anjou alla chercher en diligence dans un païs étranger une ſeureté contre le Prince de la Roche-ſur-Yon qui ne ſeroit pas long-tems à découvrir l'artifice dont il s'étoit ſervi. Cigale ayant attendu juſqu'à huit heures du matin & ne voyant ſortir perſonne du logis de madame d'Urfé que de ſes domeſtiques, qu

avertit Monſieur d'Anjou qui venoit de s'éveiller. Monluc & Lachaſſre étant entrez dans ſa chambre, il s'habilla voulant aſſiſter au lever de la Reine & paſſa par devant le logis de Madame d'Urſé au moment que le Prince de la Roche-ſur-Yon en ſortoit dans un habit de campagne qui parut un déguiſement à Monſieur d'Anjou. Ce Prince qui ne s'y connoit point Monſieur d'Anjou, parce qu'il étoit un peu éloigné de lui, ſe retira dans ſon logis. A cette veuë Monſieur d'Anjou ſe crût trahi de Madame d'Urſé & ſa colere & ſon dépit lui conſeillant de la voir ſans conſiderer que ſon mari pouvoit y être, il entra dans ſa chambre à deſſein de lui faire mille reproches & de l'appeller de tous les noms outrageans qu'on peut donner à la plus infidelle de toutes les femmes: mais ayant ſçeu par un de ſes laquais, qu'elle étoit dans la chambre de ſon mari, qui venoit de ſortir pour aller chez le Roi, il trouva l'Hermine ſur le degré qui vouloit aller avertir Madame d'Urſé. Il la retint & la pria d'empêcher qu'on entrât dans la chambre de Madame d'Urſé. L'Hermine qui ſçavoit que la complaiſance qu'elle auroit pour Monſieur d'Anjou ne déplairoit point à Madame d'Urſé, fit ce que Monſieur d'Anjou ſouhaitoit d'elle, & demeura auprés de la porte. Monſieur approcha Madame d'Urſé, qui la trouva dans un état ſi propre à donner & à recevoir de l'amour, qu'il oublia ſa colere & ſon dépit. L'occaſion étoit belle, Monſieur d'Anjou étoit ſeul, il étoit amoureux, Madame d'Urſé ne ſe ſouvint point d'appeller l'Hermi-

ne., elle n'étoit point inſenſible, & Monſieur étoit auprés d'elle. Que leur entretien fut touchant, & que..... Mais je ne veux point mettre en veuë le ſecret de leur converſation. Le Prince de la Roche-ſur-Yon de retour chez lui s'informa à un Gentilhomme auquel il ſe confioit, ſi Furgi.tan n'étoit point venu. Ce Gentilhomme lui ayant dit qu'il l'avoit veu partir en poſte dés la pointe du jour, le Pr.. ce commença à comprendre qu'il auroit bien fait de ſuivre le conſeil de Madame d'Annebault, & que le Magicien l'avoit trompé. Il fut chez elle pour l'avertir de ſa diſgrace: la perte du portrait la mettoit au deſeſpoir, elle avoit eu deſſein de s'en ſervir pour un coup de partie qu'elle vouloit faire, & qui devoit deſunir pour toûjours Madame d'Urfé & Monſieur d'Anjou. Elle fit mille reproches au Prince ſur ſa credulité, elle avoit de grands ſoupçons ſur le Comte de Tournon, & ſes ſoupçons ſe changerent quelques-jours aprés, en veritez; le vieux Marquis d'Urfé à qui l'explication que Madame d'Annebault avoit donné au ſonge qu'il avoit fait, donnoit des inquietudes étranges, voulut eſſayer de gagner l'Hermine. Cette fille qui connut le deſſein du bonhomme, ne s'éloigna point de ce qu'il ſouhaitoit d'elle, & lui fit croire que Madame d'Urfé ne feroit rien qu'elle ne lui fit ſçavoir. La curioſité lui prit d'apprendre ſi Madame d'Urfé n'aimoit point Monſieur, & ſi Monſieur n'étoit point amoureux de ſa femme. L'Hermine lui jura foi de fille chaſte qu'il n'en étoit rien. Le vieux Marquis qui

crut que Hermine faiſoit un grand ſerment, fut perſuadé qu'elle n'eût point voulu ſe damner en jurant de la maniere qu'elle avoit fait: mais elle l'avertit que Tournon étoit tres-mal avec *Monſieur*, & qu'il étoit à craindre que la colere de *Monſieur* d'Anjou ne fût dangereuſe au Comte ſi quelqu'un n'y mettoit ordre par ſa prudence & par ſon pouvoir. Le vieux *Marquis* voulut ſe faire honneur du racommodement de Tournon. L'ayant trouvé au dîné du Roi, il fit ſigne au Comte de ſortir, à qui il dit, qu'ayant ſçeu qu'il avoit perdu l'amitié de *Monſieur* d'Anjou, il ſe vouloit charger de le remettre bien avec lui. Le Comte qui vouloit perſuader au Prince de la Roche-ſur-Yon, à *Madame* d'Annebault, & à quelques gens de la Cour, qu'il étoit veritablement broüillé avec *Monſieur* d'Anjou, fut bien-aiſe que le vieux *Marquis* s'offrît de le ſervir, ne doutant pas qu'il ne tirât de ce racommodement une occaſion ſeure à *Monſieur* d'Anjou pour entretenir *Madame* d'Urfé, le bon-homme donna rendez-vous deux jours aprés au Comte de Tournon dans la chambre de ſa femme où il feroit trouver *Monſieur* d'Anjou.

XIV. JOURNE'E.

MAdame d'Annebault entrant chez la Reine, en même-tems que Monsieur d'Anjou, il tira malicieuſement un de ſes gands, & lui laiſſa voir le portrait de Madame d'Urfé qu'il portoit au bras. A cette veuë Madame d'Annebault ne douta plus de la trahiſon du Comte de Tournon. Etant entrée chez la Reine, elle lui fit ſigne qu'elle vouloit lui parler. Le Comte s'étant approché; lors qu'on aime fortement, Tournon; lui dit-elle, trahit-on les interêts de ſa maîtreſſe en faveur de ſon ami? Vous m'avez trompée, Monſieur a le portrait de Madame d'Urfé que j'avois confié au Prince de la Roche-ſur-Yon : vous avez fait agir le faux Magicien qui ne ſe trouve plus, & vous avez feint d'être mal avec Monſieur d'Anjou. Elle auroit continué ſes plaintes plus-long-tems ſi Madame ne l'avoit appellée. Le Comte qui ne vouloit point renouer la converſation avec elle, fut jouer chez *Madame* de l'Archam où *Mademoiſelle* de Longueville étoit, *Monluc* & Lachaſtre auſſi. Le jour étant arrivé où le vieux *Marquis* d'Urfé devoit reconcilier Tournon avec *Monſieur* d'Anjou, & l'Hermine ayant fait ſçavoir à ſa maîtreſſe l'entretien qu'elle avoit euë avec ſon mari, & que c'étoit elle qui lui avoit appris que

le Comte étoit mal avec Monſieur, ſçeut un ſi bon gré à l'Hermine de ce qu'elle entroit ſi bien dans ſes ſentimens, qu'elle lui fit un preſent tres-conſiderable. Fournon ſe rendit le premier dans la chambre de Madame d'Urfé, où étoit le vieux Marquis. Un artiſant étant venu rapporter le lit de repos du cabinet que le bon homme avoit rompu, l'Hermine le fit remettre en ſa place. Peu de tems aprés monſieur arriva, qui feignit d'être ſurpris de voir Fournon, bien que le Marquis d'Urfé lui eut dit qu'il le feroit venir chez lui, afin de lui demander pardon des offenſes que monſieur diſoit avoir receuës du Comte. Fournon pour donner plus de commodité à monſieur d'Anjou, entretenoit le bon homme au bout de la chambre, ſçachant bien que Monſieur d'Anjou s'arrêteroit avec Madame d'Urfé qui étoit prête d'entrer dans ſon cabinet. Le vieux Marquis qui vit entrer Monſieur, voulut aller au devant de lui: mais le Comte le retint lui montrant Madame d'Urfé qui faiſoit les honneurs de ſa chambre; & continua le diſcours politique qu'il avoit commencé à lui faire ſur la revolte des principales Provinces des Pais-Bas. Madame d'Urfé qui étoit en deshabillé voulut entrer dans ſon cabinet, en diſant à Monſieur qu'elle n'étoit pas en état de le recevoir, & qu'elle alloit prendre un habit plus reſpectueux. Monſieur ſouſrit de ce faux reſpect, & ſuivant Madame d'Urfé dans le cabinet; Allez Madame, lui dit-il, les belles perſonnes

ſont toûjours aſſez parées de leur propre beauté. La *Marquiſe* obeït, ils entrerent enſemble, & à peine furent-ils aſſis, que le vieux d'Urfé entendit faire un grand éclat de rire à ſa femme. Il courut voir ce que c'étoit, & heureuſement ce n'étoit rien: mais ſi l'intention de *Madame* d'Annebault eût été ſuivie, le vieux *Marquis* auroit eu une viſion fâcheuſe pour ſa jalouſie. Cette femme, toûjours envieuſe de l'honneur que *Madame* d'Urfé avoit de poſſeder le cœur de *Monſieur*, trouvant que le *Marquis* n'avoit point aſſez profité de ſes avis ſur le ſonge, avoit imaginé un moyen de le faire voir plus clair dans les intrigues de ſa femme. Un fameux Alemand avoit donné autrefois des filets d'acier à l'Amiral d'Annebault ſon beau-pere, elle les portoit au voyage, comme une de ces curioſitez à tous uſages qui pourroient être regrettées, ſi on en avoit beſoin, & qui ne coûtent rien à porter; elle avoit gagné l'ouvrier qui racommodoit le lit de repos que *Monſieur* d'Urfé avoit rompu; & ayant tendu ces filets de la maniere dont elle ſçavoit qu'ils devoient être, elle auroit fait un divorce éclatant ſi ſon artifice n'avoit manqué: mais la converſation de *Monſieur* d'Anjou, & de la *Marquiſe* n'ayant pas été accompagnée des circonſtances que *Madame* d'Annebault y croyoit infaillibles; le piege n'attrapa les Amans qu'en privautez innocentes, ç'en étoit aſſez toutesfois pour deſeſperer le vieux *Marquis*: il fit des plaintes, qui auroient touché tout autre qu'un Amant de

Digitized by Google

ſa femme, & des plaintes paſſant à la fureur : il fut neceſſaire que Tournon ſe trouvât là pour conſoler cet Epouxx diſgratié. Il lui repreſenta que ce qu'il regardoit comme un grand mal-heur n'étoit qu'un commencement de complaiſance, dont ſa precaution arrêteroit les ſuites. Cependant Madame d'Annebault perſuadée que ſon artifice ſeroit infaillible tâcha de mettre la Reine dans ſes interêts. Elle ſavoit qu'à la Cour, les preventions ont un grand credit ; elle alla trouver la Reine dans ſon cabinet, & aprés l'avoir ſuppliée de lui pardonner la liberté qu'elle alloit prendre, elle lui dit que Monſieur étoit amoureux. Son interêt ſeul me fait parler, *Madame*, ajoûta-t'elle : ce Prince doit un jour par des grands exploits ſe faire une reputation qui ſurpaſſera celle des plus grands Hommes ; il m'a ſemblé que l'amour étant dangereuſe dans un âge auſſi peu avancé que le ſien, il eſt à craindre qu'il ne donne à cette paſſion tout le tems qu'il devroit employer à acquerir de la gloire. Il eſt amoureux de *Madame* d'Urſé, ſes cruautez ſont pour le Prince de la Roche-ſur-Yon, & ſes tendreſſes pour *Monſieur* : Je vous en avertis Madame, afin que vous y donniez ordre, & que vous puiſſiez maintenir ſon eſprit dans une déference & une ſoûmiſſion ſi grande à toutes vos volontez qu'il ne puiſſe jamais rien entreprendre en quelque rang qu'il ſoit qui puiſſe affoiblir vôtre autorité & rompre vos deſſeins. La Reine remercia Madame d'Annebault de l'avis qu'elle lui donnoit

& lui promit que dans peu elle lui témoigneroit ſa reconnoiſſance. Cette Reine qui avoit ſans doute la plus habile Princeſſe qui ait gouverné (ſans en excepter qu'Eliſabetht Reine d'Angleterre) laiſſoit à ſes enfans tous les plaiſirs qu'ils pouvoient prendre, & ſouvent par des fêtes & des balets leur faiſoit negliger le ſoin de prendre la connoiſſance de leurs affaires. Pour ſatisfaire le deſir & l'ambition qu'elle avoit de conduire l'Eſtat, elle étoit bien aiſe qu'ils fuſſent amoureux parce qu'ayant tout credit ſur les femmes, elle les faiſoit agir de la maniere qu'elle ſouhaitoit pour ſes interêts. Ainſi elle étoit ſure que ſes enfans approuveroient tout ce qu'elle voudroit conſerver ou ruiner. Madame d'Annebault étant ſortie de ſon cabinet où la Reine avoit écouté ce qu'elle avoit à lui dire, elle appella un Huiſſier & lui commanda de faire venir Madame d'Urfé. La pauvre Marquiſe crut être perduë à cet ordre de la Reine. Elle alla s'imaginant que Monſieur d'Urfé étoit allé ſe jetter à ſes pieds pour lui demander la permiſſion de la faire mettre dans un Couvent. Bien qu'elle eût toutes choſes à craindre elle ſe fit habiller & ſe rendit chez la Reine, qui l'ayant faite entrer dans ſon cabinet, lui apprit tout ce que Madame d'Annebault lui avoit dit. Madame d'Urfé preſſée par la Reine de lui avouer la verité, ne peut ſe défendre de lui ouvrir ſon cœur ſur l'amour qu'elle avoit pour Monſieur d'Anjou : elle lui cacha pourtant l'entretien ſecret qu'elle avoit eu avec lui, mais non pas le deſſein qu'elle avoit fait de l'aimer toute ſa vie. La Reine

qui étoit diſſimulée, cachant ſes intentions à Madame d'Urfé lui commanda de reſter dans ſon cabinet. Elle envoya chercher des gardes, fit preparer un de ſes carroſſes & dé qu'il fut prêt & l'ordre donné à celui qui commandoit les gardes, Madame d'Urfé fut miſe dans le carroſſe. Monſieur d'Anjou, à qui on avoit dit que Madame d'Annebault avoit long-tems entretenu la Reine, & qu'en ſuite elle avoit envoyé chercher Madame d'Urfé, & qu'elle avoit commandé un de ſes carroſſes & des gardes, ne doutant point qu'on ne lui enlevât ſa maîtreſſe, courut chez la Reine qui le recevant d'une maniere imperieuſe, lui fit connoître par les reprimandes dont elle ſe ſervit en ſon endroit lui qui n'en avoit jamais receu que des marques de bonté qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes puis qu'il alloit perdre tout ce qu'il aimoit le plus. Quoy Madame, s'écria t'il en interrompant la Reine? je ne verray plus Madame d'Urfé. Il voulut ſortir, mais elle l'en empêcha: cependant Madame d'Urfé diſoit un triſte adieu à Monſieur par des larmes & des ſoûpirs qu'il ne pouvoit entendre. L'Officier des gardes qui étoit dans le carroſſe avec elle, apperceut Madame d'Annebault à la fenêtre de ſa chambre qui donnoit ſur la ruë Voyant ſa rivale, elle décendit feignant de plaindre ſon malheur, & de lui offrir ſon ſervice: mais elle eut bien ſujet d'être ſurpriſe, l'Officier ayant dit quelques paroles à l'oreille de Madame d'Urfé, lorſqu'elle lui apprit que la Reine lui commandoit de s'en aller à Limoges

avec cet Officier des gardes, & qu'elle recompenſoit ainſi l'avis ſalutaire qu'elle lui avoit donné ſur ſon commerce avec Monſieur d'Anjou. *M*adame d'Annebault fut veritablement menée à Limoges, & Madame d'Urfé fut rendre compte à la Reine de ce que l'Officier avoit fait : Monſieur d'Anjou eut le plaiſir de revoir *M*adame d'Urfé qu'il croyoit perduë pour lui ; le bon-homme *M*arquis d'Urfé ne put ſurvivre plus trois mois à ſa honte ; & le Prince de la Roche-ſur-Yon eſſaya de ſe racquiter auprés de *M*adame de l'Archant des cruautez que *M*adame d Urfé avoit euës pour lui.

Fin de la troiſiéme Partie.

JOURNAL AMOUREUX.

QUATRIE'ME PARTIE.

I. JOURNE'E.

L'EXIL de *Madame* d'Annebault donna matiere de reflexions à bien de Courtiſans, qui n'en ſavoient point le ſujet : *Montluc* & Lachaſtre n'avoient penetré dans le ſecret de *Madame* d'Annebault, qu'autant qu'elle avoit jugé à propos : Lachaſtre étoit hai *Montluc* étoit aimé, & la rupture de Tournon avec elle, deux jours avant ſa diſgrace, lui avoit donné un chagrin qui lui preſageoit aſſez ſon malheur. Le Prince de la Roche ſur-Yon ne ſeut point l'avanture de *Monſieur* d'Anjou & de *Madame* d'Urfé ; ſurpris dans des filets d'acier ſur le lit de repos, tant *Monſieur* d'Anjou & Tournon furent ſecrets dans un âge où l'on n'eſtime gueres la diſcretion : & où on la met rarement en uſage.

Monſieur d'Anjou remarquant le actions & l'humeur du Comte, n'y vid aucunes marques de douleur ſur l'exil de *Madame* d'Annebault. Cette dureté pour une perſonne que *Monſieur* croyoit qu'il ay-

moit encor, lui attira des reproches sur son peu d'amour, & sur ce qu'il n'avoit point la moindre inquiétude de l'infortune de Madame d'Annebault. Toute preoccupée que Madame de l'Archant étoit pour lui, la tranquillité du Comte sur un accident, qui selon toutes les apparences devoit le désespérer, diminuoit dans son cœur le desir qu'elle avoit d'être aimée de Tournon, voyant que les sentimens de son ame ne répondoient point à sa bonne mine, à son esprit & à sa douceur. Madame d'Urfé ne jugeoit pas plus favorablement de lui, & le Comte étoit condamné sans qu'il le sceût, & sans même qu'il pût tomber d'accord de la moindre faute. Il voyoit tous les jours Madame de l'Archant, il n'aimoit plus Madame d'Annebault : il commença lors à comprendre qu'il auroit été plus heureux s'il avoit suivi le conseil que lui avoit donné Madame d'Urfé, & que Madame d'Annebault n'étoit pas la seule femme de France qui fût aimable, puisque Madame de l'Archant étant belle, jeune, & n'ayant jamais rien aimé, meritoit bien d'être mise au premier rang. Tournon connut qu'il en étoit amoureux : mais la honte & le repentir de ne l'avoir point preferée à Madame d'Annebault, lui faisoit renfermer dans son cœur le secret de son amour. Non pas qu'il n'eût bien desiré de le montrer tout entier à Madame de l'Archant, mais il craignoit que par des mépris & des cruautez, elle se vengeât sur lui du choix injuste qui lui avoit ôté la préference qu'elle croyoit si bien meriter. Il ne laissoit point d'être agreable & complai-

ſant, & d'eſſayer par ſes ſoins de ſe faire un peu d'eſtime auprés d'elle, en attendant que l'amour pût s'y établir, Madame de l'Archant de qui l'eſprit penetrant découvroit les deſſeins du Comte, feignoit avec adreſſe de ne point remarquer une paſſion qui s'augmentoit, & dont elle étoit l'objet. Un jour Madame d'Urfé étant venuë chés elle & Monſieur, étant entré un moment aprés: Madame d'Annebault & le Comte de Tournon furent le premier ſujet de leur entretien: Pour moi, diſoit Madame d'Urfé à Monſieur d'Anjou, je ne puis comprendre l'inconſtance de Tournon, elle eſt ſi honteuſe pour lui que je ne ſai comme il pourra ſe juſtifier de ſon peu de fermeté; abandonne-t on ſa maîtreſſe pendant ſa diſgrace? a-t on de la joie de ſon exil? & ſon abſence doit-elle donner de l'enjoüement & de la tranquillité d'eſprit? aprés cette lâcheté Monſieur, pourſuivit Madame d'Urfé, je ne ſaurois plus avoir d'eſtime pour Tournon, & s'il n'avoit point de part à vôtre amitié & à vôtre confiance, je ne le verrois jamais. Ne condamnons point Tournon ſans l'entendre, répondit Monſieur, je connois ſon merite & ſa probité, je l'ai vû amoureux de Madame d'Annebault, je l'ai vû ſage & ſoûmis dans le tems qu'il le devoit être, & ce qui me perſuade, qu'il a eu de grands ſujets de ſe plaindre de Madame d'Annebault, c'eſt qu'en l'aimant avec une violence & une ardeur que je ne puis bien exprimer que par celle que je ſens pour la Fée (continua t il en baiſant reſpectueuſement la main de Madame d'Urfé qu'il avoit

nommée ainſi) il n'aura point rapellé toute ſon indifference pour elle, ſans que ſa prudence & la gloire ne l'y ayent obligé. Madame de l'Archant n'entra point dans les ſentimens de Monſieur, de crainte qu'on ne remarquât qu'elle prenoit parti pour le Comte : ainſi elle apuya fortement ce que Madame d'Urfé avoit dit : Madame d'Urfé qui ſoûtenoit ſon opinion fortement, demanda enfin une grace à Monſieur, qu'il lui accorda, & qui devoit decider ſi Tournon avoit eu raiſon de n'aimer plus Madame d'Annebault. Le Prince de la Roche-ſur-Yon étant entré, madame d'Urfé tourna malicieuſement les yeux vers madame de l'Archant, lui voulant dire qu'elle le felicitoit d'une conquête qu'elle n'avoit pas trouvée aſſés illuſtre pour la conſerver. Peu de tems apres, madame envoya prier madame d'Urfé & madame de l'Archant de venir ſe promener ſur les bords du Rône. monſieur voulant être de la promenade les mena chés madame, où le Prince de la Roche-ſur-Yon ſe rendit auſſi en même-tems que Tournon y menoit mademoiſelle de Longueville. monſieur voyant entrer Tournon, prit madame, & la mena contre la cheminée. Aprés lui avoir parlé bas un moment madame fit ſigne à madame d'Urfé & à madame de l'Archant d'aprocher. Ils furent tous quatre un demi quart d'heure enſemble, parlant de quelque choſe qui les divertiſſoit à ce qu'on pouvoit reconnoître à leurs actions, & rompirent enſuite leur entretien par un grand éclat de rire. L'heure de la promenade étant arrivée on la prit du côté que le faux magicien avoit

mené le Prince de la Roche-ſur-Yon ; Monſieur qui étoit enjoüé, & qui n'avoit rien dans l'eſprit que d'agreable, ne perdit rien de tout ce qui le pouvoit réjoüir ſur cette avanture. Le Prince de la Roche-ſur-Yon qui avoit cru que l'entretien que Madame avoit eu dans ſa chambre avec Monſieur d'Anjou, Madame d'Urfé & Madame de l'Archant avoit été ſur ſon ſujet, ne ſoûtint pas tranquillement la raillerie de Monſieur, & ne pouvant y répondre, il feignit de continuer la converſation qu'il avoit commencée avec Mademoiſelle de Longueville à qui il donnoit la main. Deux jours aprés cette promenade, Monſieur d'Anjou allant chés Madame avec Tournon, le preſſa de lui dire ce qui s'étoit paſſé entre Madame d'Annebault & lui. Le Comte promit de le lui aprendre, & Monſieur d'Anjou ayant ſçû dés l'antichambre de Madame, qu'elle étoit chez la Reine, il entra dans ſon cabinet, & commanda aux Huiſſiers qu'on n'ouvrît à perſonne, & Monſieur d'Anjou ayant pris ce tems pour entendre l'avanture du Comte avec Madame d'Annebault, Tournon le lui aprit en ces termes.

Hiſtoire de Madame d'Annebault & du Comte de Tournon.

II. JOURNE'E.

J'Etois inſenſible, & ce n'étoit point mon deſſein d'être amoureux : je craignois des ſoûfrances qui ſont contraires au repos & à la joie, & je ne croyois point qu'on pût me perſuader que l'amour étoit le premier & le plus grand plaiſir de la vie, lorſqu'une perſonne aimable vouloit prendre le ſoin de le faire devenir tel.

La veuë de Madame d'Annebault me fit perdre une penſée ſi injuſte, je la trouvai belle, elle me plût, je l'aimai ſans feinte & ſur la foi d'une eſperance flateuſe, je m'abandonnai tout entier à ma paſſion. Je cherchois Madame d'Annebault dans tous les endroits où je croyois qu'elle dût être; lorſque je la voyois, je me croyois heureux, ſon abſence m'étoit inſuportable, & le moindre de ſes regards me redonnoit de la joie. Ne pouvant garder plus long-tems un ſecret auquel elle avoit grande part, aprés avoir trouvé Madame d'Annebault apuyée ſur une fenêtre, Si vous ſongez Madame, lui dis-je en ſoûriant, quelles peines vous faites ſouffrir à ceux qui ſont aſſés

hardis pour vous aprendre qu'ils vous aiment ; ôtez du moins de ce nombre celu qui vous offre un cœur tout amoureux & qui a reſolu de ne le donner jamais qu'à vous. Un preſent ſi rare, me répondit Madame d'Annebault, eſt trop conſiderable pour être mal reçû de moi ; mais comme je ne ſai qui eſt celui qui me le fait, aprenez-moi ſon nom, afin que je l'en remercie ; & je vous réponds que ſi ce que vous avez à me dire a du raport avec mon inclination, vous m'engagerez dans un grand compliment pour Monſieur d'Anjou. Il vous aime, outre cela vous êtes ſon confident, il s'eſt ſans doute fait une timidité de me découvrir lui-même ſes ſentimens. Comme j'ai beaucoup d'eſtime pour lui, je ne le blâme point de ſa conduite, & puiſque dans toutes les affaires on ne peut ſe paſſer d'un ami commun, je ſuis bien aiſe qu'il vous ait choiſi pour depoſitaire du ſecret de ſon cœur. Je vous avoue, Monſieur, que la réponſe de Madame d'Annebault me ſurprit, & j'eus bien de la peine à me remettre de l'aveu qu'elle venoit de me faire. Un Rival tel que vous eſt toûjours dangereux, & l'on ne doit jamais rien diſputer avec ſon maître. Vous n'y penſez point, Madame, lui repartis-je un peu plus ſerieuſement que je n'avois commencé à lui parler. J'honore Monſieur d'Anjou, & je l'aime comme un Prince aimable, qui promet par ſes belles qualitez de ſe ſurpaſſer. Ha ! que vous êtes impertinent avec vos louanges, Tournon, interrompit Monſieur d'Anjou, continuez vôtre hiſtoire. Le Comte, pourſuivit : Il

ne m'a jamais confié les ſentimens qu'il a pour vous, & s'il vous aime, il veut ſans doute, avoir le plaiſir de vous le dire; Pour moi, Madame, je ne ſuis que le confident de mon cœur, je parle pour lui, ſes interêts me ſont ſi chers que vous ne ſauriez le rendre miſerable, ſans que j'aye part à ſon infortune; & vous ne ſauriez auſſi l'honnorer de quelques bontez, ſans que je ne me reſſente du plaiſir qu'il en recevroit. Je connus bien que Madame d'Annebault eut du dépit, que ce ne fût pas Monſieur d'Anjou, qui me fit parler: & comme elle étoit artificieuſe, elle eſſaya de me cacher ſon ſecret ſous une aparence aſſez belle: Savez-vous bien à qui vous vous engagez? Tournon, me répondit Madame d'Annebault, lorſque vous eſſayés de me perſuader que vous aimez? Etes-vous bien amoureux? Etes-vous preparé à ſoûtenir une grande avanture avec une perſonne auſſi delicate que moi? Et pourrez-vous bien ſouffrir mes inegalitez, mes ſoupçons, mes jalouſies, mes craintes, & tous les autres éfets d'une veritable paſſion? Oüi ſans doute, Madame, lui repartis-je, ſi vous m'aidez par quelques marques de tendreſſe à trouver les ſoûfrances, dont vous me menacez, un peu moins cruelles à ſuporter. A ce que je vois, me repliqua Madame d'Annebault, vous voulez faire vôtre parti avant que de vous engager, & qui ne vous promettroit que des rigueurs & des mépris, ne pourroit donc pas retenir vôtre cœur? Cependant Tournon, je n'ai que des caprices & des tourmens à vous offrir, mais vous pouvez-vous

ſoûmettre à toutes mes injuſtices, & ſi aprés cela vous avez deſſein de m'aimer à ces conditions, je ne ſerai point fâchée de vous voir, & je vous entendrai, & je me ſçaurai tres-bon gré d'avoir fait un Amant, qui n'aime point pour ſon propre interêt, & qui n'eſt enfin amoureux que pour le ſimple plaiſir d'aimer. Je voi bien, Madame, lui répliquai-je, que je dois vous laiſſer la ſatisfaction d'être contente de vous & de moi, & que vous recevrez trop de joye de ce que vos rigueurs & vos mépris trouveront en moi un grand ſujet d'exercice, pour que je doive m'oppoſer au contentement que vous avez en me maltraitant : Ainſi, Madame, il m'eſt permis de vous aimer & de vous le dire, & pour ne pas laiſſer échaper la moindre occaſion de vous dire ce que je ſens, je vous aime, & je défie toutes vos fiertez de m'empêcher de tenir à vous par un amour & par une fidelité que vous trouverez, peut être, d'un aſſez grand merite, pour devoir changer le deſſein que vous avez fait de m'honorer de vos cruautez. Madame d'Annebault craignant qu'une ſi longue converſation n'en fît ſoupçonner le ſujet, vint ſe mettre derriere la chaiſe de Madame qui joüoit, je ſortis, & j'allai vous trouver chez le Roi.

II. JOURNE'E.

L'Entretien que je venois d'avoir avec Madame d'Annebault me fit faire mille reflexions, & ces reflexions me dom-

nerent en ſuite mille inquietudes que je prenois plaiſir d'augmenter. Aprés avoir eſſuyé le premier peril qui ſe rencontre en amour, je reſolus de m'engager en d'autres, & de faire agir une conduite de tendreſſe ſi preſſante & ſi reſpectueuſe, que Madame d'Annebault ne s'en pût plaindre; mais Monſieur, vous vintes troubler mon cœur par les ſentimens jaloux que vous y mîtes: je crus que vous étiez amoureux de Madame d'Annebault, vous le faignites ſi bien que j'y fus trompé, & comme une Dame ſe perſuade aiſement qu'elle eſt aimée, Madame d'Annebault ne trouvant rien dans ſa perſonne qui ne pût vous retenir, compta ſur vos ſoins & ſur l'empreſſement que vous aviez à lui parler, comme ſur un commencement d'amour aſſez violent. La Fée me parut chagrine de vôtre attachement, j'en compris le ſujet, & je vous rendis bien dans une heure la jalouſie que vous m'aviez donnée quatre jours entiers. Cependant, Madame d'Annebault, dont la politique étoit que le nombre des eſclaves augmentoit le merite & la beauté, ne réfuſoit ce titre à pas un de ceux qui eſſayoient de l'obtenir. Lachaſtre l'aimoit avec plus d'éclat, & moins de recompenſe, Monluc avec plus de ſecret, mais avec plus de profit; ce que j'ai ſceu du Muletier qui menoit ſa litiere, quand vous lui parlâtes ſur le chemin de la ſainte Baûme, croyant que ce fût Madame d'Urfé. Lors que vous la quitâtes, Montluc demeura quelques momens avec elle: le muletier entendit

des reproches d'amant abandonné & trahi ; que Montluc lui faiſoit, & que Madame d'Annebault n'ayant pas ſeulement pris la peine de lui répondre, il étoit parti d'auprés d'elle fort irrité. Il n'y a que trois jours que j'ai appris ce que je vous dis. De vous dépeindre la douleur que j'eus, lors que je trouvai Madame de l'Archant au rendez-vous que Madame d'Annebault m'avoit donné, qui me dit qu'elle étoit allée à la ſainte Baûme, c'eſt ce que je ne puis faire. Je me doutai que la tromperie qu'on me faiſoit, pourroit vous faire tort auprés de la Fée, je courus ſur le chemin de la ſainte Baûme, pouſſé par l'amitié que j'ai pour vous, mais plus encor par ma jalouſie & par mon amour : je n'avois point compris juſques-là que les raiſons d'amour qu'elle avoit à vous dire, fuſſent ſi preſſantes ; & ſi depuis elle m'a aimé, c'eſt que n'ayant pû faire revenir Montluc, elle eſſayoit de le rappeller par toutes ſortes de moyens ; & voyant que ſon deſſein ne reüſſiſſoit point, ſi elle eut enſuite de la paſſion pour moi, c'eſt qu'elle ne vouloit pas laiſſer inutile le fonds de tendreſſe, qu'une influence benigne avoit verſé dans ſon ame. Quelques jours aprés l'avanture de la ſainte Baûme, j'entrepris de ſçavoir à quel uſage elle avoit deſtiné mon amour, & l'entrepriſe en fut heureuſe : mes actions, mes regards, mes paroles, mes ſoûpirs firent entendre ce que mon cœur vouloit qu'ils expliquaſſent, ces interpretes furent eloquens, il

perſuaderent, & je ne voulois rien de plus dans le premier entretien que nous eûmes en partant de Marſeille : nos cœurs s'ouvrirent ſans contrainte, chacun ſe montra ce qu'il avoit de plus ſenſible, les paroles expliquerent ce que les regards & les ſoûpirs vouloient dire ; les ſermens de s'aimer au delà de la vie, ne furent point oubliez, & les ſermens furent ſuivis par des baiſers ſi doux, que le ſouvenir que je conſerve de ces momens, me fait deſirer que Madame d'Annebault fût auſſi fidelle que je l'ai trouvée aimable, afin d'avoir encor le plaiſir de l'aimer : mais le paſſé ne peut point ſe rapeller, & les penſées qui me reſtent d'un tems où j'étois heureux, ne ſervent qu'à m'affliger lors que j'examine la grandeur du bien que j'ai perdu. Je goûtois donc avec Madame d'Annebault, les plus innocentes douceurs de l'amour, j'en eſperois de plus ſatisfaiſantes, ſi le tems & l'occaſion me le permettoient, & bien que l'impatience d'avancer ma bonne fortune, me donnât mille inquietudes, l'eſperance que j'avois d'y arriver, adouciſſoit en quelque ſorte le mal que je ſouffrois du retardement. Ce n'eſt pas que Madame d'Annebault ne fût bizarre, inégale & capricieuſe ; mais ces défauts étoient comme un ſel qui aſſaiſonnoit ce qui auroit été tiede, & ſans goût dans nôtre amour, ſans les diverſes pointes de froideur, de jalouſie & de refus, dont elle picquoit ma tendreſſe pour la rendre plus violente. Un jour qu'elle avoit fait ſucceder de legeres, mais bien douces faveurs à des reproches d'ingratitude, &

des ſoupçons ſans fondement, aprés avoir examiné ſa bizarrerie & l'obligeante maniere, dont elle ſe ſervoit en ſuite pour me remettre de mes ſouffrances, je fus un peu trop ſincere ſur ſon humeur : cette liberté donna lieu à ſes plaintes & à ſes aigreurs. En verité, Monſieur, les Dames ſont étranges, elles ne veulent jamais convenir de leurs défauts, & elles aiment bien mieux être louées des qualitez qu'elles n'ont pas auſſi grandes qu'elles s'imaginent, que d'une verité qui pourroit leur ôter ce qu'elles ont de fâcheux. Madame d'Annebault me fit ſentir qu'il eſt dangereux d'être ſincere pour une perſonne qui croit être parfaite ; mais enfin, aprés le tems des outrages, celui des plaiſirs eut ſon tour. Nous avions été, Madame d'Annebault & moi, quelques jours en colere ſans ſujet, ou du moins il étoit ſi foible & ſi caché, que nous ne pouvions juger ni même tomber d'accord, à qui étoit la faute du dépit que nous avions l'un contre l'autre. Nôtre amour nous propoſa un expedient à l'affaire, pour éfacer tout ce qui nous avoit diviſé : c'étoit de nous unir par des nœuds ſi doux, que ni la jalouſie, ni les inégalitez & les autres peſtes d'une grande paſſion, ne peuſſent jamais nous ſeparer. Ce conſeil étoit trop ſelon nos ſentimens pour le negliger, & ſans Lachaſtre, qui étoit jaloux & mépriſé, & qui s'aperceut à mon air, & aux actions de Madame d'Annebault, que je n'étois pas malheureux, j'aurois plûtôt decidé une queſtion aſſez delicate, ſçavoir quel eſt le plus grand plaiſir de celui d'aimer ou de

celui d'être aimé. Il avertit Madame d'Annebault que j'aimois Madame, on peut avoir de la jalousie à moins, & j'excusay les marques que Madame d'Annebault m'en donna. N'ayant jamais eu que du respect & de l'admiration pour Madame, je rétablis le même jour ce que Lachastre avoit fait contre moi. Le lendemain que la Cour fut arrivée ici, je fus chez elle. Je sçavois qu'elle seroit seule, & qu'elle vouloit bien que je la visse : j'entray dans sa chambre, le soleil n'étoit gueres qu'à la moitié du jour, le chaud étoit moderé par un petit vent frais, qui venoit du jardin par une fenêtre, que l'on avoit laissée ouverte à dessein. Madame d'Annebault n'avoit sur elle qu'un simple deshabillé couleur de rose, garni de ruban vert, son teint étoit vermeil, ses yeux étoient plus animez que de coûtume, & le desordre charmant que je remarquois en toute sa personne, me faisoit bien comprendre que la partie étoit toute faite pour l'amour. Dés qu'elle me vid, sa rougeur augmenta; & pour moi, le bonheur duquel j'esperois de joüir apporta quelque trouble dans mon ame, mais mon ardeur & l'occasion le chasserent.

Monsieur d'Anjou ne put retenir l'envie qu'il avoit de rire à l'endroit de cette histoire, & Tournon qui regardoit Monsieur, cherchoit ce qui l'avoit fait rire, Monsieur s'en 'apercevant : Continuez, Tournon, lui dit-il, je vous en dirai le sujet.

L'endroit de la conversation où j'étois avec Madame d'Annebault, continua le

Comte, eſt trop agreable pour être oublié par un homme à qui le ſouvenir de ſon bonheur paſſé eſt encor aſſez doux pour l'occuper. Que voulez-vous que je vous diſe, *M*onſieur, elle m'aimoit, j'étois amoureux, elle fut perſuadée de ma paſſion, ſi elle en avoit douté, j'étois aſſez ingenieux pour la tirer ſur le champ d'une erreur ſi cruelle: enfin quand vous vous formeriez une idée de plaiſir & d'amour, la plus tendre & la plus forte qui ait jamais été, vous ne ſçauriez encore ni ſentir ni exprimer le tranſport dont mon ame ſe trouva capable dans ces heureux momens.

III. JOURNE'E.

APrés un fort engagement de ce*t*, le moyen de croire qu'une femme puiſſe être infidelle, & ſi on peut ſe repoſer ſur la foi de ſa *M*aîtreſſe, n'eſt-ce pas lors qu'elle a laiſſé penetrer aux regards d'un amant une paſſion conforme à la ſienne? Cependant mon bonheur & ma confiance me trompérent, & tous les momens qui furent employez à nous perſuader que nous étions auſſi amoureux que bien aimez, ne ſervirent qu'à me rendre plus mal-heureux, lors que je connus que j'étois trahi, par ce que j'aimois le plus. Cette trahiſon me fit ſouffrir une grande douleur, je ne m'en plaignis point à *M*adame d'Annebault, ſon cœur avoit déja renouvellé connoiſſance avec *M*ontluc, &

les plaintes d'un Amant qu'on abandonne, ſervent bien plus ſouvent à augmenter l'infidelité d'une femme, qu'à la faire revenir. En vain je fis éfort ſur mon ame pour en chaſſer ce qu'elle avoit le plus aimé, mais l'on ne ſe défait pas aiſement d'une paſſion qui nous eſt chere, & lors qu'on eſt aſſez heureux pour en être delivré, ce n'eſt pas du moins ſans des peines cruelles. *Mais* pour vous faire mieux comprendre l'infidelité de *Madame* d'Annebault; Songez, *Monſieur*, que je faiſois toute ma gloire & tout mon bonheur d'être aimé d'elle, je n'avois pas la moindre penſée que je ne la lui fiſſe ſçavoir; pas un ſentiment qui ne lui fût connu, & je ne faiſois pas une action qui ne l'aſſurât de mon amour: Je la voyois tous les jours, & je la trouvois ſi tendre que je ne pouvois me perſuader qu'elle pût me tromper. Pendant que durerent des jours, où nous ne ſemblions vivre que pour avoir le plaiſir de nous aimer, & de nous en donner des marques; vous jugez bien, *Monſieur*, que nôtre vie étoit bien douce: *Mais* enfin je ſurpris *Madame* d'Annebault dans une infidelité veritable, & dans un menſonge le plus injurieux qu'elle pouvoit inventer contre elle & contre moi: Un accident ſi cruel me ſurprit & m'affligea. On eſt porté à juger favorablement de ce qu'on aime: j'ai de la confiance, & le trop d'indulgence me trompa; les ſoupçons que me donnoit la conduite de *Madame* d'Annebault, étoient grands, je voulus les éclaircir le plûtôt qu'il me ſeroit poſſible. J'avois depuis quelques jours, ſi bien mis dans mes

interêts une fille qui étoit à elle, que je la fis conſentir à me cacher dans le cabinet de Madame d'Annebault, un jour qu'elle m'avoit averti que Montluc devoit venir la voir. M'étant mis dans un coin du cabinet d'où je pouvois entendre ce qui ſe diroit dans ſa chambre, & Montluc y étant entré, j'ouis leur entretien. Eſt-il bien vrai, Madame, lui diſoit Montluc, que vous ſoyez toute revenuë à vôtre premiere paſſion, & ne vous reſte-t-il rien dans le cœur de tant d'amour, que vous aviez pour Tournon? Ne me trompez point, je vous prie, & ne diminuez point le plaiſir que je reçois de me retrouver aimé de vous, en ménageant encore un homme qui pourroit me donner de la jalouſie; j'ai aſſez enduré de l'inclination que vous avez eu pour Monſieur d'Anjou: Aidez-moi donc, Madame, par la tendreſſe que vous avez pour moi, à me deſabuſer d'un commerce trop amoureux, que je ſoupçonne que vous avez eu avec Tournon. Montluc, lui répondit Madame d'Annebault, ne regardons point derriere nous, ſans doute nous verrions des caprices, des jalouſies & des apparences d'infidelitez, jouiſſons du preſent ſans inquietude, & pour l'avenir donnons un ſi bon ordre à faire durer nôtre amour, que rien d'aſſez fort ne puiſſe nous deſunir. Vous êtes bien injuſte de me reprocher Tournon, pour Monſieur d'Anjou, j'avouë que j'avois fait deſſein ſur ſon cœur, & que je me ſerois cruë heureuſe, ſi j'avois réuſſi: mais pour Tournon, ſi j'ai ſouffert avec joie qu'il ait eu de l'attachement pour moi, c'eſt que je l'ai cru d'une

grand ſecours pour vous faire revenir ; je vous jure, Montluc, que je ne l'ai jamais aimé. Mon cœur tenoit à vous par des nœuds trop forts pour s'être laiſſé ſurprendre aux ſoins de Tournon. Repreſentez-vous, Monſieur, mes cruelles penſées, & ſi je n'avois point un grand ſujet de me plaindre de l'infidelité de Madame d'Annebault, mais encore du menſonge qu'elle mettoit en uſage pour ſe juſtifier à Montluc. Je fus un quart d'heure ſans ſçavoir quel parti je devois prendre ; mais enfin, un éfet de dépit & de raiſon m'arracha toute l'eſtime & tout l'amour que j'avois conſervé inviolables à Madame d'Annebault. Je ſortis du cabinet : Etant entré dans ſa chambre ; En verité, Madame, lui dis-je, vous êtes une ingenieuſe traîtreſſe, cependant vôtre artifice ne fera aucun éfet ſur moi, & ſi Montluc eſt facile à vous croire, je ne le ſuis pas aſſez pour garder la moindre eſtime pour vous. Quoi ! vous ne m'avez jamais aimé, Madame ; tout ce que vous avez fait pour moi, ce n'étoit qu'une feinte pour le rappeller ; mes ſoins ne vous ont jamais touché ? comment appellez-vous donc tous les entretiens ſecrets que j'ai eu avec vous, tous ces momens ſi tendres que nous avons paſſez enſemble, & vous me diſiez qui duroient ſi peu ? Tous ces tranſports n'étoient donc qu'une feinte, & vous n'aimiez point Tournon ? J'avouë mon ignorance & mon incredulité, je ne croyois point que l'on pût feindre dans ces ſortes de con-

verſations. Je vous demande pardon, Madame, pourſuivis-je d'un ton mocqueur, j'ai eu la vanité de me perſuader que j'étois aimé de vous, mais vos yeux, vôtre bouche, vôtre cœur & vos ſens me l'avoient dit, & j'avois lieu de croire qu'ils ne mentoient pas. Adieu Madame, je ſuis deſabuſé, je ne me plains point de vous, je ſuis trop heureux de vous connoître ſi bien, & je vous remercie de ce que vous m'avez aujourd'hui épargné la lâcheté que j'aurois euë de vous aimer toute ma vie. Pendant tout le diſcours que je fis à Madame d'Annebault, elle rougit, elle pâlit, & voulut m'interrompre, mais la confuſion où elle étoit de ce que je l'avois ſurpriſe avec Montluc, lui fit garder le ſilence, voyant que je ne cachois ſeulement pas ce qui s'étoit paſſé entre nous. Je me retirai, & je laiſſai Montluc avec elle, qui avoit été le témoin d'un entretien qui devoit lui donner un étrange mépris pour Madame d'Annebault, mais comme en amour on ne fait pas toûjours tout ce qu'on devroit faire, Montluc eſt reſté amoureux d'elle, malgré la connoiſſance qu'il a de la honte de ſa maîtreſſe. Pour moi j'ai évité depuis juſqu'à la rencontre d'une perſonne ſi dangereuſe, je ne la voyois plus, lors qu'elle a été exilée, & ne pouvant demeurer, le cœur vuide de paſſion, j'ai cherché à la remplir: Madame de l'Archant me paroît aimable, je la crois ſincere; enfin je l'aime, & je m'eſtimerai le plus heureux de tous les hommes, ſi je puis en être aimé.

étoit prevenu : cependant elle lui parut plus ſevere qu'il n'avoit pensé qu'elle deût être, & payoit ſouvent de mépris la preference qu'il faiſoit d'elle à toutes le autres. Monſieur d'Anjou étant un jour chez *M*ademoiſelle de Longueville, où *M*adame faiſoit colation avec cinq ou ſix femmes de la Cour, Tournon qui avoit ſuivi Monſieur, voyant *M*adame d'Urfé & *M*adame de l'Archant dans l'alcove, s'approcha d'elles. Madame d'Urfé qui vouloit obliger le Comte, le laiſſa avec Madame de l'Archant Tournon prit ce moment, il parla de ſon amour auſſi tendrement qu'il le reſſentoit, & bien loin qu'il pût obtenir une réponſe favorable ; Vous étes bien inſolent d'être amoureux de moi, lui dit-elle, qui vous dit que je voulois être aimée ? L'inſolence eſt de vous l'avoir fait connoître, interrompit Tournon, mais non pas de m'être laiſſé ſurprendre à la paſſion que je ſens pour vous : il ne dépend point de nous d'être indifferens, & l'on ne demande jamais congé d'aimer : nôtre cœur ne le prend que de lui même. Encore une fois, Tournon, lui répondit *M*adame de l'Archant, je ne veux point être aimée, & quand je viendrois plus indulgente, ce que je ne croy pas qu'il puiſſe arriver, Tournon ne ſe loueroit jamais de mes bontez. Elle ſe leva ayant achevé ces paroles, s'approche de Madame, qui avoit quitté le jeu pour faire colation. *M*onſieur d'Anjou & *M*adame d'Urfé remarquerent au chagrin du Comte, qu'il n'étoit pas content de l'entretien qu'il avoit eu avec *M*adame de l'Archant. Tournon qui

s'étoit promis beaucoup moins de fierté de *M*adame de l'Archant, sentit en veritable amant toute la cruauté qu'elle avoit euë pour lui, & ne pouvant soûtenir devant tant de monde une inquietude qui l'embarrassoit, il étoit déja dans l'antichambre, à dessein de sortir, lors que *M*onsieur l'appella, ayant à lui parler, & ne voulut point qu'il sortît qu'avec lui. Le Prince de la Roche-sur-Yon qui essayoit si le malheur qui l'avoit suivi dans l'amour qu'il avoit eu pour *M*adame d'Urfé l'accompagneroit encore dans la nouvelle passion qu'il avoit pour *M*adame de l'Archant, ne se trouva pas moins infortuné dans son changement. La Chastre augmenta encore le nombre des malheureux que faisoit [illegible] dame de l'Archant : il n'avoit point été ai[illegible]é de *M*adame d'Annebault, elle étoit ex[illegible]e ; il avoit sçeu quelques unes de ses [illegible]vantures, & de crainte que tout cela ne lui donnât de la douleur, il voulut empécher qu'elle n'arrivât jusqu'à luy en aimant *M*adame de l'Archant S'il fut maltraité quand il parla de son amour, il auroit eu dequoy se consoler, s'il eût sceu que le Prince de la Roche-sur-Yon & le Comte, étoient ses compagnons d'infortune, mais il ne comptoit de Rival que Tournon ; & le croyoit plus heureux que lui. *M*adame qui avoit entendu l'histoire du Comte de Tournon & de *M*adame d'Annebault, étant couchée sur son lit avec Madame d'Urfé & Madame de l'Archant : avoit pris plaisir à tout ce qu'il avoit dit. Elle fut émuë & rougit lors

que Tournon avoit parlé d'elle, & Madame d'Urfé remarqua qu'elle avoit ſoûpiré lors qu'il avoit finy ſon hiſtoire par l'amour qu'il commençoit à reſſentir pour Madame de l'Archant. Cette Princeſſe la plus aimable & la plus galante qui eſt jamais été en France,& qui ne laiſſa d'hommes inſenſibles que ceux qu'elle ne voulоit honorer ny de ſa veuë ny de ſes regards, ſentit avec dépit que Tournon eût jugé ſi mal de ſa beauté, puis qu'il luy preferoit Madame de l'Archant, & pour ſe vanger de cette injuſtice, elle reſolut de luy donner tant d'amour qu'il pût ſe dédire de ſon choix & augmenter le nombre de ſes Eſclaves, Monſieur d'Anjou, s'apercût de l'inquietude du Comte de Tournon qui luy en dit le ſujet. Monſieur d'Anjou ſe mit à rire de la réponſe que luy avoit fait Madame de Archant, Parce que vous êtes heureux, Monſieur, luy dit Tournon, vous croiriez faire injure à vôtre bon-heur ſi vous donniez un moment à plaindre le mal-heur de Tournon, que vous eſtimez, à ce que vous dites, mais à qui vous n'en donnez point de marques en vous moquant des refus qu'on a fait de mon amour. Mais ſi vous me fâchez plus long-temps je deviendray vôtre rival, auſſi bien l'avanture du lit de repos ſur lequel vous étiez pris dans des filets d'acier avec la Fée, m'a donné de grandes tentations d'être amoureux : auſſi bien Madame de l'Archant eſt une ingrate, elle ne m'aimera jamais, & puis que vous avez rendu la Fée ſenſible, ne puis-je pas eſperer les mêmes douceurs que Monſieur d'Anjou

en a receuës ? *M*adame qui avoit veu rire *M*onſieur d'Anjou du chagrin du Comte, ſe cacha derriere eux, elle entendit la menace que Tournon faiſoit à *M*onſieur d'Anjou : Qu'avez-vous à répondre au Comte, mon frere, dit-elle à *M*onſieur, en le prenant par un bras ? Que je ne crains rien du cœur de ce que j'aime, & que je ſuis ſeur de la probité de Tournon, ma ſœur, répondit *M*onſieur. Le Comte remarqua cette curioſité de madame, & comme elle avoit ouy tout ce qu'il avoit dit à *M*onſieur d'Anjou, elle blâmoit adroitement les rigueurs de *M*adame de l'Archant & faiſoit connoître au Comte par des regards amoureux, par des paroles flateuſes, & des loüanges qui partoient de ſon cœur, qu'il ne meritoit point un deſtin ſi cruel. Peut-être lui en auroit-elle dit davantage, ſi *M*onſieur d'Anjou qui vouloit ſavoir quelque choſe de *M*adame d'Ur, n'étoit revenu avec elle rejoindre *M*adame. Tournon avoit trop d'eſprit pour n'entendre pas tout ce que *M*adame vouloit qu'il entendit. L'avanture étoit belle, le danger étoit grand, il aimoit *M*adame de l'Archant, *M*onſieur l'honnoroit de ſa confiance & de ſon amitié. Ces conſiderations balancerent long-tems l'eſprit du Comte, ſans qu'il pût ſe determiner entre *M*adame, & *M*adame de l'Archant. Il prit enfin une reſolution aſſez prudente, & de laquelle tout homme amoureux doit ſe ſervir, lors qu'il ſe trouve en pareille occaſion. Ce fut d'attendre & de ſe declarer du côté où l'eſperance d'être heureux ſeroit la plus grande, de continuer ſon deſſein pour *M*adame

de l'Archant, & par l'indifference qu'il affecteroit pour *M*adame, lui donner plus d'envie d'être aimée. Nous verrons ſi cette politique lui reuſſit, & ſi ce fin Courtiſan ne domentit point l'opinion qu'on avoit à la Cour de ſon eſprit & de ſon adreſſe. *M*adame, *M*ademoiſelle de Longueville, *M*onſieur & toutes les Dames ſirent enſuite chez la Reine, où l'on danſa, & le Roy fit une partie de promenade dans des bateaux ſur le Rône pour le lendemain, où toute la Cour ſe devoit trouver, & deſcendre à deux lieües d'Avignon & s'en revenir dans des carroſſes.

V. JOURNE'E.

A L'heure marquée le Roi, la Re , Madame, & preſque toutes les D es ſe mirent dans un bateau, où le Prir . de la Roche ſur-Yon & le Duc de Gui eurent place, & quelques Courtiſans auſſi. *M*onſieur d'Anjou ſuivy de Tournon, de la Chaſtre & de *M*ontluc, étoit entré dans un autre où etoit Madame d'Urfé, *M*adame de l'Archant & cinq ou ſix autres Dames. Le bateau de *M*onſieur approchant de celui du Roi où étoit *M*adame, elle appella Tournon. Le Comte voulant entrer dans le bateau du Roi, ne s'affermit pas aſſez bien le pied, qui lui manqua, il tomba dans le Rône. Le peril où étoit Tournon, occupant toute la Cour du ſoin de le ſauver, *M*adame ne feignit point de joindre ſa douleur à celle de tout le monde ſur un accident qui

ne laiſſoit point eſperer que la vie du Comte pût être conſervée, & l'imprudence qu'elle avoit eu de l'appeller, luy donnant un pretexte apparent de ne point cacher le déplaiſir où elle étoit, elle paroiſſoit ſi touchée & ſes pleurs marquoient ſi bien ce qu'elle ſentoit, qu'enfin on auroit pû deviner qu'il s'excitoit plus que de la pitié & de la compaſſion dans ſa douleur; ſi deux Batteliers s'étant jettez dans le Roſne n'avoient plongé au fond de l'eau, pour trouver Tournon, qui ſe noyoit, & qui ne ſçavoit point nager. Monſieur étoit au deſeſpoir de la chûte du Comte, auſſi bien que Madame d'Urfé; Madame de l'Archant, par un exterieur inſenſible, voulut faire croire que ſa mort luy ſoit indifferente; mais ſon cœur le detroit aſſez par les attaintes cruelles dont il étoit penetré. Ce Comte fut remené à Avignon. Le Duc de Guiſe (de qui la reputation fut depuis ſi grande & qui ſe laiſſa perſuader par ſon amour, & par ſon grand cœur, qu'il meritoit un rang plus élevé) étoit amoureux de Madame: ce fut au Bal maſqué, qui ſe fit à Marſeille, qu'il prit la reſolution de l'aimer, il fut appuyé dans ce deſſein par le Cardinal de Lorraine ſon Oncle, l'interêt de ſa grandeur & plus encor le deſir d'être aimé, voulant qu'il en fit l'entrepriſe. Le Duc de Guiſe ſi habile d'ailleurs, avoit bien perdu du tems à ſe taire qu'il auroit peut être mieux, employé à dire ce qu'il ſentoit: outre cela les occaſions n'étant pas pour luy, il avoit gar-

de son secret jusqu'au jour que Tournon étoit tombé dans le Rône. S'étant enfin aproché de Madame qui moüilloit en révant une de ses mains & de qui le souvenir de Tournon occupoit si fort l'esprit, qu'elle ne prenoit pas garde à l'empressement du Duc de Guise, le Duc voulant tenter quelle seroit sa fortune, & voyant qu'il pouvoit parler sans crainte d'être écouté. Seroit-il respectueux de troubler vôtre réverie, Madame, lui dit-il, pour vous aprendre que je suis amoureux : J'ai pensé dire de vous, mais je n'oserois, vous êtes trop belle, Madame, & je vous crains. Ces paroles du Duc de Guise, éveillerent Madame, qui tournant negligemment la tête de son côté, & le regardant d'un air plein de langueur, Monsieur, lui répondit-elle Tournon qui s'est pensé noyer. Madame repartit le Duc, le Comte de Tournon est de mes amis, j'aurois été au desespoir de sa mort; mais vous auriez pû m'en consoler par le moindre de vos regards. Tournon n'est point mort, interrompit Madame en rougissant, & mes yeux sont plus propres à inspirer de la joie qu'à donner des consolations. J'en ai besoin, je souffre & je vous aime, repartit le Duc, & que je les voye du moins, ces beaux yeux qui ne veulent inspirer que de la joye. Ce pauvre Tournon, lui dit Madame, en se remettant à joüer avec sa main dans l'eau, en verité je sens bien par le plaisir que j'ai qu'il ne se soit pas noyé, combien m'auroit été sensible la douleur que j'aurois receuë de sa perte. Made-

moiſelle de Longueville qui joignit Madame, la vint tirer d'une converſation qui ne lui plaiſoit point, & qui avoit mis le Duc de Guiſe au deſeſpoir. Sa ſurpriſe fut grande de trouver que cette Princeſſe n'étoit pas inſenſible, & que ſon cœur fut entre les mains de Tournon, qui n'étoit pas homme à negliger une fortune ſi glorieuſe. Sa jalouſie augmenta pour le Comte, à proportion que ſon amour augmentoit pour Madame : il faiſoit des reſolutions de ſe vanger de ſon indifference, de l'abandonner à la paſſion de ſon Rival & d'aimer ailleurs ; mais la beauté, la jeuneſſe, l'eſprit & la naiſſance de Madame lui faiſoient détruire ces deſſeins : Et quelle Dame auroit-il pû aimer, qui fût aſſez touchante pour lui faire oublier la douleur n'avoir pû rendre Madame ſenſible pour l Le Roi étant arrivé à la maiſon où il av deſſein de deſcendre, il ſoupa, & peu de s aprés, s'en retourna en carroſſe à Avi on. Madame de l'Archant inquietée & troublée de l'accident du Comte, eut encore à ſouffrir de l'entretien du Prince de la Roche-ſur-Yon ; m'aimerez vous encore long- ms, Monſieur, lui diſoit elle : & ne me voulez-vous point épargner, en vous defaiſant d'une paſſion inutile, le ſoin que je prendrai à vous éviter, ſi vous la conſervez ſi malheureuſement pour vous, & avec tant d'importunité pour moi.

VI. JOURNE'E.

CEpendant le Comte de Tournon ayant jetté ſans beaucoup d'éfort, toute l'eau qu'il avoit bû, en fut quitte pour garder le lit. Un jour monſieur vint joüer dans ſa chambre avec le Duc de Longueville, le le Duc de Guiſe, la Chaſtre & Montluc. Le lendemain il ſortit & alla dîner chez le Prince de la Roche-ſur-Yon, avec monſieur d'Anjou, où étoit auſſi le Duc de Guiſe. Le Comte qui prit garde au ſerieux que le Duc de Guiſe tenoit avec lui, ſe mit à le railler, & voyant qu'il continuoit ſa froideur, il le pria par toute l'amitié qu'il lui avoit pro- ſe, de lui en aprendre le ſujet. Le Du- core plus irrité du diſcours du Comte ne ſavoit de quelle maniere lui répondre; & Tournon remarquant ſon inquietude, le preſſa avec tant de prieres, qu'à la fin le Duc lui dit: Si vous m'aviez fait connoître que vous euſſiez deſſein ſur le cœur de Madame, j'étois aſſez vôtre ami pour ſurmonter ma paſſion dans ſes commencemens: j'ai apris que vous en étes aimé, moi qui vous croyois amoureux de madame de l'Archant: je me plains de vôtre manque de confiance, & je meritois bien de vous autant de ſincerité que j'en ai euë. moi amoureux de madame? interrompit le Comte, moi je l'ai rendu ſenſible, & j'en ſuis aimé? En verité, monſieur le Duc, ce que vous m'apre-

nez me ſurprend d'autant plus, qu'il n'y a point d'aparence que cela ſoit veritable. Cependant, reprit le Duc, s'il en faut croire la perſonne qui me l'a dit, & les remarques judicieuſes que j'ai faites, vous n'avez de part qu'à la tendreſſe de Madame, mais, Monſieur, repartit le Comte, vous vous moquez de moi, j'aime Madame de l'Archant, & n'ayant jamais eu que de l'admiration pour Madame, comment voulez vous me perſuader que je n'en ſuis pas haï? Elle m'en a ſi bien perſuadé elle-même, repartit le Duc, par ſa douleur ſur vôtre chûte dans le Rône, & par ce qu'elle m'a fait connoître de ſes ſentimens, que j'aurois tort de douter de ſa ſincerité; Je n'agis pas ainſi pour la vô- vous en manquez pour moi, & vous n' avez rien qui puiſſe me faire louer de tre bonne foi. Si vous voulez que je me plaigne point de la vôtre, repliqua Tournon, ne ſoûtenez point ſi long-tems contre un de vos amis une raillerie qui eſt aſſés fine pour tromper un autre, mais pour moi, je ne ſuis point credule, & ſi j'ai de la vanité, elle ne va point juſqu'à Madame. Quoique le Duc de Guiſe pût dire au Comte, il ne put le faire tomber d'acord qu'il aimoit Madame, & en étoit aimé. Le Duc penſoit que la diſcretion faiſoit taire le Comte, & Tournon penetrant dans le ſujet qui avoit fait parler le Duc, crut que Madame étant cauſe qu'il avoit été en danger d'être noyé, en avoit témoigné un regret au Duc de

Guiſe, que ſa jalouſie lui avoit fait prendre pour de l'amour. Ce n'eſt pas qu'il ne connût bien que Madame ne le regardoit pas d'une maniere cruelle, & qu'il ne pût ſe flater de lui avoir inſpiré le premier le deſir d'aimer & d'être aimée, mais il en cachoit la gloire avec ſoin, & par l'indifference qu'il affectoit à remarquer ce que Madame faiſoit d'obligeant pour lui, il trouvoit le ſecret de toucher plus fortement ſon cœur. Le Duc de Guiſe étoit à plaindre, ſon amour n'avoit point été bien receu; & il eut encore la douleur d'aprendre à Tournon qu'il étoit aimé de Madame; ce qui le fit reſoudre de n'être point ingrat, & de répondre à ſon amour. Madame de l'Archant qui vouloit venger ſa beauté ſur le Comte, du choix injuſte qu'il avoit fait de Madame d'Annebault, lui faiſoit ſes mépris, toutes les fois que l'occaſion s'en preſentoit. Ce n'eſt pas que Tournon ne fût aimé d'elle, mais il n'en ſavoit rien, & elle avoit reſolu de lui en faire meriter la connoiſſance par des peines cruelles, & par un long eſſai d'amour, de diſcretion & de fidelité.

Madame d'Urfé étant un jour chés Madame, dans un entretien de confidence & d'amitié, Madame qui avoit entendu nommer la Fée à Tournon, comme maîtreſſe de Monſieur d'Anjou, demanda à Madame d'Urfé, qui elle étoit. Madame, lui dit Madame d'Urfé en riant, je vous promets de vous faire connoître la Fée, lors que vous m'apprendrez qui

faiſoit naître vos ſoûpirs le jour que vous étiez ſur vôtre lit avec Madame de l'Archant & moi, pour écouter l'hiſtoire de Tournon, & de Madame d'Annebault. Madame rougit, & ſa confuſion augmentant la curioſité, & les ſoupçons de Madame d'Urfé, elle la preſſa d'en avoüer la cauſe; mais Madame s'en défendoit ſur la Fée qu'elle vouloit connoître. Madame d'Urfé, qui ne trouvoit que du plaiſir & de la gloire dans l'amour de Monſieur d'Anjou, lui avoüa qu'elle étoit la Fée. Madame aſſemblant tout ce qu'elle avoit remarqué d'empreſſement, d'entretien & de ſecrets entre Monſieur & elle, ne douta plus qu'elle n'en fût aimée fortement. Cet exemple de ma ſincerité, Madame, lui dit Madame d'Urfé, merite aſſez que vous donniez des marques de la vôtre. Madame embaraſſée ſur l'aveu qu'elle devoit faire balança long-tems ſur ce qu'elle devoit répondre. Madame d'Urfé impatiente, & qui vouloit aider à Madame lui nomma tous les hommes de la Cour les mieux faits, ſans qu'elle remarquât en elle aucun ſigne d'émotion. Madame d'Urfé ne lui avoit point parlé de Tournon, à deſſein qu'elle le nommât elle-même; & ne trouvant plus d'hommes à nommer, elle dit à Madame qu'elle ne pouvoit s'imaginer qui ce pouvoit être. Le Comte de Tournon, que Monſieur d'Anjou envoyoit porter un braſſelet à Madame, en ayant gagné deux à la Reine, entra dans ce moment. Madame d'Urfé, qui remarqua de la joie, de l'émotion & de la rougeur ſur ſon viſage à la veuë du Comte: Le voici tout trouvé,

Madame,

Madame, lui dit-elle tout bas. Le Duc de Longueville & le Duc de Guiſe étant entrez dans ſa chambre, la converſation devint generale, & le Comte ſortit, Madame lui ayant donné un cartero de peau d'Eſpagne en broderie de perles pour Monſieur, à deſſein de redoubler l'inquietude du Duc de Guiſe, dont la jalouſie le ſerviroit auprés de Madame, étant certain que les craintes & les ſoupçons qu'un rival malheureux montre à ce que nous aimons, avance ſouvent nôtre bonheur.

VII. JOURNE'E.

MAdame d'Urfé, qui n'avoit été à Madame que pour découvrir ſi ſecret, reſolut d'avertir Madame de l'Archant du deſſein que Madame avoit de l'ôter Tournon. Madame de l'Archant le même jour avoit deſeſperé le Comte par des nouvelles aigreurs, & une heure aprés être ſorti de chez elle, il lui envoya ce billet. Il y avoit au deſſus.

Avis à Madame de l'Archant.

De la part d'un objet charmant,
Mon cœur eſt prié tendrement
De quitter vôtre ingrat empire:
On me promet ce bien ſi doux,
Qui fait oublier le martire,
Celui que tout amant deſire
Et qu'on ne trouve point chez vous.

Billet de Madame au Comte de Tournon.

Que peut-on ſentir quand on eſt amoureux ? Je voi que tout le monde aime, il faut que cette paſſion donne bien des plaiſirs, puis qu'on la conſerve avec tant de ſoin. Sans cela je penſe qu'on n'aimeroit jamais, & qu'on ne ſeroit point ſi ingenieux à chercher des peines : qu'en croyez-vous Comte ? Parlez, je vous le commande, & ſçachez que ſi l'amour eſt auſſi doux que je l'imagine, je ne le veux ſçavoir que de Tournon.

Ces eſperances que Madame donne[illegible] Tournon, lui faiſant honte des mépris il avoit ſoufferts de Madame de l'Archan, il ſe propoſa la tendreſſe de Madame [illegible]me un grand bien ; & ne voulant pas quitter Madame de l'Archant ſans lui faire connoître qu'il pouvoit être heureux auprés de la plus aimable perſonne du monde, & ſans ſçavoir ſa derniere reſolution, il lui avoit envoyé les vers que vous venez de lire. Tournon étoit inquiet, le deſordre de ſon cœur ſe communiquoit à ſon eſprit, & l'amitié qu'il avoit pour Monſieur d'Anjou lui défendoit de répondre aux bontez de Madame ; mais lors qu'il ſe repreſentoit ſa beauté, ſa naiſſance, & quelle gloire il recevroit d'avoit été le premier ſur qui l'inclination de cette aimable Princeſſe étoit tombée, il ne pouvoit ſe reſoudre à mépri-

ſer une fortune ſi glorieuſe, & les mouvemens de ſon ame apuyans cette penſée, il convint de n'aimer plus Madame de l'Archant, & de ſe donner tout entier à Madame. Cependant l'honneur & la probité, dont il faiſoit profeſſion, ne lui permettoient point de tromper Monſieur d'Anjou, qui avoit preferé ſa confidence & ſon amitié à celle des plus honnêtes gens de la Cour. Il fit une action de ſincerité aſſez extraordinaire pour devoir être remarquée, il fut au lever de Monſieur d'Anjou, il avoit privilege d'entrer à quelque heure que ce fût dans ſa chambre & dans ſon cabinet, & ayant preparé Monſieur à l'écouter, il lui parla ainſi.

Tout autre que moi, Monſieur, vous
it caché le ſecret que je vai vous décou-
v. mais je ſuis ſincere, & je ne veux point
tra l'eſtime, & l'amitié dont vous m'ho-
nor Sçachez donc que le cœur de Mada-
me ſt point ſans amour : ce n'eſt point le Duc de Guiſe qui l'a rendu ſenſible, c'eſt Tournon ; avec cette difference que le Duc a juſques ici travaillé inutilement à le tou-
er par ſes diſcours & par ſes ſoins, & que je n'ai merité par rien de tout cela, la tendreſſe que Madame m'a offerte, & que je ſuis reſolu de ne pas refuſer, étant de vôtre interêt & du mien auſſi, que Madame ne ſoit pas entre les mains d'un homme qui puiſſe rompre vos deſſeins & s'oppoſer au bonheur que j'aurois d'être aimé de la ſœur d'un grand Prince. Vous me ſurprenez, Comte, lui répondit Monſieur d'Anjou ; Quoi le Duc de Guiſe eſt amoureux de Madame,

& vous en êtes aimé ? Vous connoiſſez trop ma bonne foi, Monſieur, repartit Tournon, pour en pouvoir doûter, & je m'explique aſſez, ce me ſemble, pour vous laiſſer juger ce que vous avez à faire ſur l'avis que je vous donne. Mais, repliqua Monſieur : que me conſeillez-vous ſur l'amour du Duc, & ſur celui que Madame a pour vous ? Parlez, Tournon, dites-moi vôtre ſentiment avec toute la ſincerité que j'ai toûjours reconnuë en vous, ne me trompez point, & ne vous flatez point auſſi : la tromperie eſt indigne de vous, & je ne la merite point. Monſieur, répondit le Comte, j'ai déja fait des remarques ſur tout ce que vous venez de me dire, vous demandez un conſeil, ſuivez celui que je vai vous donner. Le Duc amoureux de Madame, je ne le ſuis pas encore ; ſi je ne répons point à ſa paſſion, elle ſe vengera du mépris que j'aurai fait de ſa beauté, & vous ſçavez que c'eſt le plus grand outrage que l'on puiſſe faire à une perſonne qui eſt belle, qui eſt dans un rang élevé, & qui croit meriter l'adoration de tous les hommes. Ouï cela, Madame voyant que je n'aurai que du reſpect pour elle, ne voudra point laiſſer ſans occupation le fond d'amour qu'elle a dans le cœur, & en fera part au Duc de Guiſe, ou au Duc de Longueville, ou au Prince Portian : Ces Princes ne ſont attachez à vous par aucun lien d'amitié : dés que Madame en choiſira un pour le rendre maître de ſon amour, la gloire & l'interêt le fera penſer à ſon amour &

à ſa fortune, & l'ambition étant une flatteuſe, qui donne de grandes & de hautes eſperances, peut-être auront-ils la vanité de croire qu'ils peuvent aſpirer à l'alliance de la maiſon Royale ; principalement le Duc de Guiſe, qui tout jeune qu'il eſt, à peine veut-il ceder aux autres Princes ; il lui ſemble qu'il merite d'être le maître, il a de l'eſprit, il eſt ambitieux, & s'il étoit aimé de madame, vous ne rompriez pas aiſément ſes deſſeins, ni vous ne diſſiperiez auſſi ſans peine le premiers mouvemens d'une jeune perſonne qui met tout ſon plaiſir à entendre dire par ſon amant qu'elle eſt belle, & qu'elle eſt aimée, & à répondre d'une maniere à ne le pas deſeſperer. Pour moi, monſieur, ſi j'aimois madame, il eſt ſeur que mon amour tiendroit le premier rang dans ſon cœur, & qu'en ſuite l'amitié que j'ai pour vous me feroit agir : *Moi* ne étant amoureux de *Madame*, & ſon cœur étant entre mes mains, qu'auriez-vous à craindre de l'ambition du Duc & des autres ? Je le garderois ſi bien que je leur laiſſerois peu d'eſperance de la toucher, vous ſeriez toûjours aſſeuré de l'eſprit de *Madame* par le pouvoir que vous avez ſur moi, & parce que me connoiſſant ſincere, & vous aimant, je ne voudrois ni vous tromper, ni vous trahir. J'aimois *Madame* de l'Archant, qui n'a payé mes ſoins & mon amour que de mépris, & je voulois de la paſſion : *Madame* ne me hait pas, elle ignore encore ſi je l'aimerai, ſi vous n'y conſentez, & pour vôtre interêt, & pour l'inclination qui commence à me jetter du parti de

ſes ſentimens, je refuſerai l'honneur que Madame me fait, & je porterai chez une autre un cœur aſſez tendre & aſſez plein d'amour pour être bien reçû. Pendant le diſcours du Comte de Tournon, Monſieur étoit agité de diverſes penſées. Le Duc de Guiſe lui donnoit de la jalouſie par ſa bonne mine, par ſon eſprit & par ſon ambition, bien qu'il fût même le Prince du monde le mieux fait, & le plus accompli; mais c'eſt qu'on veut être ſeul en merite, & qu'il eſt des rivaux d'eſprit, de bonne mine, d'ambition & de gloire, comme il en eſt d'amour. Outre cela, Monſieur d'Anjou craignoit l'humeur de Madame, ce Prince habile & penetrant, remarquoit dans les yeux dans l'eſprit & dans les manieres de ſa ſœ des charmes capables de porter un à de grandes temeritez, ſi elle en e oit de lui, & le Duc de Guiſe lui pa ſoit intrepide. Ces craintes & ces rer ques l'ayant fait deliberer à l'avantage du Comte de Tournon, il le pria ſur tout d'empêcher le Duc de Guiſe d'en être aimé, & Tournon le lui promit.

VIII. JOURNE'E.

LEs perſonnes d'un rang conſiderable, agiſſent differemment des autres: lors qu'elles ont deſſein qu'on les entende, elles doivent parler; on n'oſe pas toûjours leur dire ce qu'on ſent, il faut qu'elles aident à nos deſirs, comme fit Madame qui vouloit

être aimée du Comte de Tournon. Elle lui fit ſçavoir ſa volonté ; & peut-être que ſi Madame de l'Archant ne l'eût point malraité, il auroit été aſſez incivil pour remercier Madame de ſes bontez de la maniere qu'on fait lors qu'on veut refuſer : mais la mauvaiſe conduite de Madame de l'Archant, le forçant à ſe dégager, il ſe donna tout entier à Madame.

J'ai laiſſé Madame d'Urfé qui cherchoit Madame de l'Archant pour lui apprendre que Madame conſpiroit contre elle, & que ſon deſſein étoit de lui ôter le Comte. L'ayant trouvé chez elle, où le Prince de la Roche-ſur-Yon continuoit ſes plaintes, Madame d'Urfé la tira à propos d'un entretien qui ne lui plaiſoit pas. Le Prince ſortit, la voyant entrer, donna le tems à Madame d'Urfé de lui dire ce qu'elle avoit à lui apprendre de Madame. Elle la fit paſſer dans ſon cabinet, après avoir fait commander à ſes gens de dire qu'elles étoient ſorties, à tous ceux qui viendroient pour les demander. Je ne comprens point qu'elle eſt vôtre politique, Madame, lui dit Madame d'Urfé, vous haïſſez Tournon, & vous le maltraitez : Qu'eſperez-vous de vos rigueurs ? & qu'attendez-vous qui vous oblige à lui retarder le plaiſir qu'il auroit de connoître que vous n'êtes pas inſenſible ? Pourquoi affecter ce grand exterieur de vertu farouche, auquel en ſecret vôtre ame ne conſent pas ? en ſerez-vous plus eſtimée par vôtre amant, lorſque vous lui aurez fait endurer mille peines & mille ſouffrances ? Lorſque les

hommes ſont reduits à la derniere infortune, & qu'on a deſſein de les rendre heureux, ils croyent meriter le bien qu'on veut leur donner, & demandent impunément la recompenſe de leurs ſoins & de leur amour. Il vaut bien mieux ne leur avoir aucune obligation & les engager par des preſens amoureux, auſquels ils ne s'attendoient point, à nous aimer & à nous ſervir, afin d'acquitter les avances que nous leur avons faites. En bonne foi penſez-vous que ſi j'avois traité MONSIEUR d'Anjou avec autant de rigueur que vous traitez le Comte de Tournon; il n'auroit point cherché ailleurs à ſe r'acquiter des mépris que j'aurois eu pour lui? Croyez-moi, MADAME, les hommes veulent être aimez, ils ont raiſon, nous autres femmes nous le voulons bien: Pourquoi les loix ne ſeroient-elles pas égales en amour? Tout ce que j'ai à vous dire, MADAME, pourſuivit Madame d'Urfé, en frapant doucement ſur l'épaule de MADAME de l'Archant, c'eſt que vous perdrez Tournon, MADAME l'aime, il le ſçait; & ſi vous ne l'attachez à vous par des liens amoureux & ſolides, ſon cœur prendra parti avec MADAME, & vous ſerez ſans amant. Je ſçai que vous l'aimez; hâtez vous de le lui aprendre, & n'épargnez rien pour le retenir; le conſeil que je vous donne eſt d'une bonne amie, & vous ne ſçauriez mieux faire que de le ſuivre. MADAME de l'Archant voulut feindre qu'elle aimât le Comte, mais Madame d'Urfé lui fit tant de

nonte de ſa feinte & de ſa rigueur qu'elle prit la reſolution de n'en plus uſer. Elle montra enſuite à Madame d'Urfé l'avis que Tournon lui avoit donné, & lui dit quelle étoit la réponſe quelle avoit faite. Madame d'Urfé n'aprouva point les mépris dont elle étoit pleine, & la fit reſoudre de reparer les outrages qu'elle avoit faits à Tournon par quelque action d'amour, ſi tendre qu'il pût ſe croire heureux.

Bien que le Duc de Guiſe eût ſujet de ſe plaindre de la réponſe de Madame, le Cardinal de Lorraine l'aidoit de ſes conſeils, il étoit chef de celui du Roi, confident de la Reine, & avoit grand credit ſur ſon eſprit. Le Cardinal fit ſi bien connoître à la Reine combien il lui étoit important de ſe faire un grand appui contre l'eſprit du Roi qu'elle avoit peine à gouverner, qu'elle fave ſa en ſecret la paſſion que le Duc avoit pour Madame; mais cette Princeſſe ne répondoit point aux intentions de la Reine. Le Comte de Tournon entierement dégagé de Madame de l'Archant, & qui avoit mis monſieur d'Anjou de ſon côté, ne ſongea plus qu'à faire connoître à Madame, que par ſon amour & par ſa fidelité, il pouvoit ſoûtenir la tendreſſe, dont elle l'avoit honoré. Il ne voulut point répondre à la lettre qu'elle lui avoit écrite, & qu'il avoit trouvée dans ce cartero: il ſçavoit que les lettres n'ont pas un ſi grand charme que le diſcours; & que la parole & le ſon de la voix d'un homme qui plaît, penetre beaucoup plus vivement le cœur d'une perſonne qu'on veut toucher, que les penſées

les plus amoureuſes, exprimées par des caracteres qui font entendre ce qu'on peut dire, ne ſçauroient faire avec toutes leurs delicateſſes & toutes leurs beautez Tournon cherchoit une occaſion de parler à *Madame*; il étoit heureux, on aidoit à ſon deſſein, & les gens de *Madame* étant des garands de ſon bonheur, qu'il ne devoit point recuſer, il entra chez elle, où *Mademoiſelle* de Longueville, *Madame* d'Urfé, *Madame* de Carnavalet, & *Madame* de Bonneval étoient, *Monſieur* le Prince de la Roche-ſur-Yon, le Duc de Guiſe & Lachaſtre; le Comte dans une ſi grande compagnie, ne deſeſpera point de trouver le moment d'entretenir *Madame*, bien que le Duc de Guiſe fût auprés d'elle avec *Ma*me de Carnavalet. Il s'aprocha de *Ma*demoiſelle de Longueville qui étoit dans un coin de la chambre avec *Madame* de Bonneval. Dans ce moment, le Roi envoya dire à *Monſieur* d'Anjou, au Prince de la Roche-ſur-Yon & au Duc de Guiſe de le venir trouver pour reſoudre avec lui d'une courſe de bague qu'il vouloit faire au quatriéme jour enſuivant. Ne venez-vous pas, Tournon, dit *Monſieur* d'Anjou en ſortant, au Comte: Je veux parler à *Madame*, répondit il, mais aſſez haut pour être entendu du Duc de Guiſe, & dans peu j'irai vous trouver chez le Roi. Ces paroles de Tournon firent rougir *Madame* & le Duc; *Madame* d'une confuſion amoureuſe, & le Duc d'un dépit violent de ne pouvoir rompre l'entretien d'un Rival qui n'étoit pas hai. *Madame* s'étant apuyée ſur une fenêtre qui

celle d'une violente passion, qui n'est point mal-heureuse, ne cherchons que ce qui peut nous plaire, ne gardons pas si severement ces dehors de bienseance & de respect que nôtre amour s'en puisse plaindre. Vos leçons sont dangereuses, Tournon, reprit Madame en rougissant, & dans la nôtre quand Roland entretient Angelique, il me semble qu'il ne lui dit pas tout ce que vous me dites. C'est qu'il ne sentoit point pour son Angelique tout ce que Tournon sent pour Madame, répondit le Comte, Angelique sçut bien le connoître : la tiedeur & timidité de Roland éfacerent de son cœur toutes les impressions d'amour, que le merite & la constance de ce Paladin y avoit mis & l'inconnu Medor en reçut des faveurs, que Roland auroit obtenuës, s'il avoit osé les demander. Et voila, Madame, pourquoi Tournon en soûriant, de la maniere que ces Amans honteux perdent souvent de bonnes fortunes faute d'audace, & je pense que vous m'aimez assez pour ne pas souhaiter que si vous devenez un jour aussi tendre qu'Angelique, je sois le Roland de l'avanture. Taisez-vous, Tournon, interrompit Madame en lui fermant la bouche de sa main, & je ne veux plus vous écouter. Elle se tourna vers Mademoiselle de Longueville & les autres Dames, & Tournon s'en alla chez le Roi, comme il l'avoit promis à Monsieur.

IX. JOURNE'E.

MAdame de l'Archant, qui avoit pris de grandes resolutions d'amour, avoit dessein de les apprendre au Comte de Tournon, & de ne rien épargner pour lui de tout ce qui peut satisfaire un amant. S'étant laissée flater d'une pensée si douce : elle étoit impatiente de voir Tournon à qui l'asseurance d'être aimée de *Madame*, faisoit oublier les rigueurs que *Madame* de l'Archant avoit eues pour lui. Elle lui dit chez *Madame* de Bonneval qu'elle vouloit lui parler, & qu'il vînt le soir à son logis. Le Comte s'y rendit & se trouva exposé à de grandes tentations par la vûë d'une personne qu'il avoit tant aimé, & qui lui faisoit des offres assez tendres pour n'être pas refusées par l'homme du monde le plus indifferent & le plus delicat : mais il eut l'incivilité de refuser une si belle Dame, & l'amour & la fidelité qu'il devoit à *Madame* ne fut blessée par aucune atteinte d'inconstance ; de dire que ni desirs, ni émotions ne lui conseillassent un moment de trahison, il est impossible que cela se fît autrement : mais Tournon les modera, & le souvenir de *Madame* dissipa de son cœur tout ce que *Madame* de l'Archant vouloit y remettre. Je voi tout ce que je perds en ne répondant point à vôtre passion, *Madame*, lui disoit le Comte, mais vous avez bien voulu me perdre ; en l'état où je suis je n'oserois dire que je

ſuis malheureux, ce que je ſens pour Madame démentiroit mes paroles ; mais cependant je me plains de ce que vôtre amour & le mien ne ſe ſont point rencontrez. Vous m'avez haï lorſque vous deviez m'aimer, & vous me montrez toute vôtre tendreſſe quand je ne puis vous offrir la mienne. Je ſuis amoureux, rien ne peut alterer ni changer mon cœur ; pendant qu'il étoit à vous que ne pouviez vous point ſur lui ? & que n'auroit-il pas entrepris pour vous plaire ? Vous le ſçaviez, Madame, & vous m'avez negligé, ne vous flattez point que je puiſſe revenir à vous, ce n'eſt point vengeance ni dépit contre vous qui m'attache à Madame, c'eſt amour, & elle eſt aſſez belle pour meriter toute la paſſion d'un homme auſſi tendre & auſſi ſincere que je ſuis.

Ce fut en vain que Madame de l'Archant employa des paroles preſſantes, des regards touchans & d'autres éfets d'une ame fortement prévenuë, pour engager le Comte à n'être pas cruel : Il montra toute ſon indifference à Madame de l'Archant & fut fidele à Madame. Le Duc de Guiſe, qui avoit découvert par ſon adreſſe & par ſes ſoins une partie de l'avanture du Comte avec Madame de l'Archant, voulut lui inſpirer le deſir de ſe venger du mépris que Tournon avoit fait de ſa beauté, en rompant l'intelligence de Madame & de lui. Comme le Duc trouvoit ſon interêt dans cette vengeance, & qu'il ſe perſuadoit que ſur les ruines de l'amour de ſon Rival, il pourroit établir une confiance aſſez tendre dans le cœur de Madame, il per-

suada plus facilement madame de l'Archant, & la fit resoudre à se servir d'un artifice assez ingenieux pour perdre le Comte dans l'esprit de madame, & même pour l'animer davantage contre lui; le Duc lui montra des vers qu'il asseuroit avoir été faits par Tournon, sur une conversation qu'il avoit euë avec elle, en forme de refus sur une priere d'amour assez pressante, à laquelle il se vantoit d'avoir mépriſé de répondre autrement que par ce madrigal.

MADRIGAL.

L'amour nous assiste, Madame,
Des plus tendres plaisirs, dont vous ayez
besoin,
Quelque autre amant prendra le soin
De vous répondre aux transports de vôtre
me,
Mon cher aimant Iris autant qu'il ait aimé,
D'un autre Objet ne peut être enflâmé,
Voyez si dans quelque autre office
Il deviendra moins indolent.
Osté l'amoureux exercice,
Où je ne suis pas violent,
Par tout ailleurs, foi d'homme lent
Je suis bien à vôtre service.

Ces vers irriterent madame de l'Archant; sa colere prit la place de son amour, & quoi qu'elle sçût que dans l'entretien qu'elle avoit eu avec Tournon, elle eût assez donné matiere à ce madrigal, elle ne vouloit point tomber d'accord d'avoir assez

oublié sa gloire & sa pudeur pour lui avoir fait une priere indigne d'une femme de son merite & de sa beauté.

Monsieur d'Anjou toûjours amoureux & toûjours aimé de Madame d'Urfé, donnoit souvent de nouveaux traits à sa passion par des delicatesses d'esprit & de cœur qu'il avoit. Le même jour que le Duc de Guise avoit fait croire à Madame de l'Archant que le Comte de Tournon avoit fait ce Madrigal contre elle, comme une marque de vanité; Monsieur, qui avoit l'esprit agreable, & qui pensoit finement, fit des vers. Le Comte de Tournon ayant trouvé Monsieur qui les écrivoit, il les lut & le pria de souffrir qu'il en prît une copie. Monsieur le lui permettant & Tournon les ayant écrits, Monsieur fut joüer chez Madame d'Urfé & mena le Comte avec lui. Dés qu'il fut entré il lui montra ces vers, elle les lut en rougissant & se plaignit de ce qu'ils étoient trop pleins d'amour, & que si on venoit à sçavoir qu'ils les eût faits on ne manqueroit jamais de croire qu'elle y auroit donné matiere; Monsieur la rassura de ses craintes, lui montra le bel endroit de ces vers, & la fit convenir que le sujet en étoit bien trouvé. Les Dames & les Courtisans qui devoient joüer, étant entrez; Monsieur d'Anjou se mit au jeu, & le Comte de Tournon fut chez la Reine où il sçavoit que Madame étoit. Madame de Carnavalet étant alors dans la confidence de cette Princesse, & Tournon voulant s'acquerir son amitié, lui parla tout le tems que la Reine parloit

à Madame & à Mademoiſelle de Longueville : Madame de Carnavalet qui n'ignoroit point l'amour que le Comte avoit pour Madame, ſe prit à ſoûrire des louanges que Tournon lui donnoit, & lui répondit fort agreablement, qu'elle l'en feroit remercier par Madame. Là deſſus le Comte qui avoit ſçû de Madame qu'il pouvoit ſe declarer à Madame de Carnavalet, ne perdit pas l'occaſion de s'ouvrir du deſſein qu'il avoit d'être aimé de Madame, & pouvant beaucoup ſur ſon eſprit, il la ſupplioit de lui aider de ſes ſoins & de ſon amitié. Madame de Carnavalet qui vouloit ſervir Madame en la perſonne de Tournon, & qui avoit été priée par elle d'entrer en confidence avec le Comte ſur les affaires de ſon amour, écouta paiſiblement tout ce qu'il voulut lui dire ; le commerce fut lié, & ce fut par ſon miniſtere que Madame & Tournon s'écrivirent & ſe firent ſçavoir l'un à l'autre ce qu'ils ne ſe pouvoient dire. Le Duc de Guiſe étant venu chez la Reine avec Lachaſtre, le Comte ne put parler à Madame, mais elle tourna pluſieurs fois les yeux de ſon côté. Ses regards parloient, Tournon les entendit, & fit parler les ſiens à Madame la réponſe qu'ils ſembloient demander. Ces regards de Madame, qui avant d'arriver à Tournon, paſſoient devant le Duc de Guiſe, mirent un deſeſpoir violent dans ſon cœur, & ceux que le Comte rendoit à Madame, le confirmant dans le malheur qu'il ſoupçonnoit, il ne douta plûs que ſon Rival ne fût aimé Mais ce qui acheva de le deſeſperer, le même ſoir au Bal que le

Duc de Longueville donnoit, ce fut qu'étant prés de Madame, un billet tomba de ſa poche, qu'il prit aſſés adroitement, ſans que l'on s'en aperçût. Il avoit beaucoup d'impatience de le pouvoir lire; mais de crainte qu'on ne remarquât quelque choſe de particulier dans l'empreſſement qu'il témoigneroit en le liſant au bal, il le garda le reſte du ſoir, & ne le lut que dans ſa chambre aprés être couché. Voici ce qu'il contenoit.

Départ amoureux.

Tendres emportemens demeurez avec nous
encore quelque momens,
Et n'abandonnez point ſi-tôt deux vrais
Amans,
Qui commençoient à vous trouver ſi doux;
Mais malgré les tranſports où l'amour nous
invite,
Helas, vous partez donc, & vous partez
ſi vite,
Que tout nôtre plaiſir ſe retire avec vous.

Quelle veüe, quelle lecture par un Amant jaloux & qui n'eſt point aimé! Il reconnut que ces vers étoient écrits par le Comte de Fournon, & ſon malheur lui faiſant penſer ſur ces vers mille choſes douloureuſes, il n'alloit que de l'imagination & du deſir, où il croyoit que le Comte avoit été éfectivement. S'il paſſa la nuit en inquietude, & s'il s'en fit des peines cruelles, je le laiſſe à juger aux Amans à qui pareille infortune eſt arrivée. Son chagrin & ſa dou-

qui ne doit être destinée que pour un des plus grands Rois de la terre. Si l'avis que vous me donnez, repartit Monsieur, ne part d'un sentiment d'estime pour Tournon, il vient du moins d'un mouvement d'amitié pour moi, aussi vous en remercierai-je, comme vous m'y obligez. Mais qui vous a dit que le Comte aime Madame ? Je me picque d'un peu de penetration, je n'ai rien aperçû de ce que vous me dites, je crois même, que les plus coupables ne s'accusent pas : Vous êtes jaloux, Monsieur le Duc, vous n'êtes point aimé, & vous m'avez la mine d'accuser Tournon d'un crime que vous faites. Mais dites-moi, je vous prie, à quoi avez-vous connu que le Comte soit amoureux ; & pourrez-vous justifier ce que vous me dites de lui ? Le Duc de Guise surpris de la penetration de Monsieur, & qui ne s'attendoit pas d'être accusé d'une faute qu'il avoit commise, & qui n'étoit que trop grande pour son repos, demeura quelque tems interdit ; mais reprenant la parole, Monsieur, lui dit-il, je sai que je ne merite ni par ma personne ni par le rang que je tiens en France une fortune aussi glorieuse, que celle d'obtenir Madame du Roi son Frere, de la Reine & de vous ; mais, Monsieur, poursuivit le Duc avec une hardiesse respectueuse, j'oserai bien vous faire souvenir que je ne serois pas le premier de ma race qui eût eu un pareil honneur. Si j'ai accusé Tournon d'aimer Madame, voici ce qui prouve ce que je vous en ai dit, & vous connoîtrez par ces vers si je me suis trompé dans mes con-

jectures. Monsieur d'Anjou prit les vers que le Duc de Guise lui presenta : il n'eut pas si-tôt déplié le papier, où ils étoient écrits, que Monsieur se mettant à rire ? N'avez-vous pas de plus fortes preuves contre Tournon, lui dit-il, & savez-vous bien qui a fait ces vers ? Ils sont de son écriture, je les ai vû tomber de la poche de Madame, reprit le Duc, & je ne doute point qu'il n'en soit l'Auteur. Vous ne me persuaderez point, Monsieur le Duc, repartit Monsieur ; je sai qui est celui qui les a fait, & qui les a donné au Comte. Une autre fois pour des soupçons jaloux & mal fondez, ne venez point inconsiderément essayer de détruire l'amitié que j'ai, pour lui, & pour ce qui regarde Madame, je vous conseille de ne la point aimer, les conseils des gens comme moi ne doivent pas être negligez, ils ont un caractere de commandement, & il est souvent dangereux de ne pas obeir à un homme qui est au dessus de vous par sa naissance, & qui peut devenir vôtre maître. Monsieur sortit du cabinet ; & laissa le Duc de Guise dans une confusion trés-grande de ce qu'il lui avoit dit. Le Comte de Tournon voyant Monsieur qui tenoit ces vers dans sa main, lui aprit qu'il les avoit perdus au bal, & en même-tems le pria de les lui rendre, ce que Monsieur d'Anjou fit. Le Duc de Guise qui étoit present connut bien alors que Tournon n'avoit point donné les vers à Madame, & que ce devoit être Monsieur qui les eût faits. Cependant Madame augmentoit sa tendresse pour le Comte, elle n'avoit jamais senti ces mouvemens secrets,

qui agitent, & qui troublent le cœur, elle trouvoit du plaiſir à ſoûpirer & à s'entretenir en des penſées toutes amoureuſes, & qui lui ſembloient aſſez douces pour ne pas negliger de les faire durer; mais plus que tous ces mouvemens & toutes ces penſées, la vûë du Comte lui plaiſoit, & ſes regards & ſes actions diſoient tout ce qu'on peut dire quand on aime beaucoup, & que la bouche ne le peut exprimer. Tournon qui étoit habile, amoureux, impatient, & qui ne croyoit jamais être aſſez aimé, ne perdoit rien de tout ce que Madame faiſoit pour lui, & l'engageoit par ſes ſoins & par ſon adreſſe à plus de confiance & de paſſion. Madame de Carnavalet confidente de Madame aidoit au commerce par ſon intelligence, & diſpoſoit Madame à ne pas demeurer à moitié chemin de l'amour. Le Duc de Guiſe ne manquoit point d'eſpions, il étoit liberal, ſes deſſeins étoient grands; & bien que le deſir d'être aimé de Madame, tinſſent une partie de ſon ame, l'autre n'étoit pas moins occupée par ce deſir de la belle gloire qu'on a toûjours vû briller dans cette illuſtre maiſon. Bien qu'il employât pluſieurs perſonnes à découvrir les ſecrets de Madame & de Tournon: Madame de Carnavalet, qui en étoit la fidéle depoſitaire, mettoit ordre par ſa conduite à rendre vains les ſoupçons & les ſoins du Duc de Guiſe. Il ne laiſſa point de remarquer que Madame avoit eu dépit de ce que Tournon avoit parlé trop long-tems à Madame de Bonneval, & que le Comte avoit paru touché des reproches de Madame,

Ces remarques étoient justes, & sa jalousie lui dit la verité. Le Comte de Tournon, qui avoit quité Madame, & dont la colere lui donnoit de l'inquietude, prit une grande resolution de ne point dormir sur la colere de Madame : il sçavoit qu'en amour il ne faut jamais laisser vieillir les querelles, parcequ'elles peuvent devenir dangereuses à la tendresse. Il fut chez Madame qui alloit se mettre au lit, & qui étoit seule, parce qu'elle n'avoit que Madame de Carnavalet avec elle. L'on n'a jamais pû sçavoir quel fut leur entretien, si Madame dit des outrages à Tournon, ou bien si elle se repentit de la douleur qu'elle lui avoit donnée, il n'y eut que le Duc de Guise, qui crut pouvoir deviner juste, ayant vû entrer le Comte de Tournon chez Madame, qui en ressortit un moment aprés, & rien ne le fit juger du bonheur de son Rival que des observations plus seures, qu'il fit le lendemain.

XI. JOURNE'E.

LE Prince de la Roche-sur-Yon défait d'un Rival aussi dangereux que le Comte, continuoit à parler de son amour, ou pour mieux dire, il continuoit d'être malheureux. Madame de l'Archant irritée contre Tournon, ne pouvoit se resoudre entierement, ni à l'aimer, ni à se vanger de lui. Elle étoit à plaindre dans cette incertitude ; peut-être la conservoit-elle encore

encore malgré l'artifice que le Duc de Guiſe avoit inventé contre le Comte, en lui diſant qu'il avoit fait le Madrigal contre elle, ſi le Duc de Longueville, jeune, bien-fait, agreable, & ſans amour, ne lui eût fait perdre celui qu'elle avoit pour le Comte de Toutnon. Enfin ſa beauté mépriſée prit le parti de la vengeance, & de concert avec le Duc de Guiſe, elle agit ſi finement que Madame trompée, crut le Comte infidelle, bien qu'il fût toûjours amoureux. Le Duc de Guiſe étant chez la Reine, Madame y vint dés qu'elle aperçût Tournon qui y étoit, le Duc remarqua, ou du moins crut, remarquer que Madame avoit rougi à la vûë du Comte, que ſon air étoit plus doux & languiſſant que de coûtume, qu'elle révoit, & qu'elle n'oſoit regarder le Comte: en ſuite le Duc obſerva dans le viſage de Tournon une joye & un agrément qui étoit répandu dans ſes actions, dans ſes paroles & dans toute ſa perſonne. Le Duc ne doutoit point que la converſation que le Comte avoit euë avec Madame ne lui eût inſpiré tout cela, & lors qu'il aſſembloit la joye de Tournon avec la rougeur & la réverie de Madame, il en tiroit de fortes conjectures pour le bonheur de ſon Rival. Mais on ne doit point prendre des ſoupçons legers pour des veritez invincibles, les amans malheureux & jaloux, n'ont pas la vûë ſi bonne le jugement ſi libre que les hommes qui ſont de ſang froid, & qui ne l'ont point ſoûmiſe à l'aveuglement de l'amour. Cependant le Duc prevenu de ſa paſſion & qui croyoit ne pouvoir plus douter du bonheur

de ſon Rival, ſortit de la chambre de la Reine au deſeſpoir de ce qu'il avoit connu, & ſe plaignant de ſa curioſité & de ſa jalouſie, qui ne l'avoient que trop bien ſervi. Madame de l'Archant qui vouloit ſe vanger du Comte de Tournon, entrant chez la Reine avec Mademoiſelle de Longueville affecta malicieuſement de lui parler, & pour le retenir plus long-tems, l'entretient de diverſes affaires qui ne regardoient point l'amour. Il ne faut point s'étonner ſi Madame y prit garde; on ne ſe cache point devant une perſonne amoureuſe & jalouſe, & qui craint de perdre ce qu'elle aime. Tournon qui comprit la penſée de Madame, rompit converſation avec *Madame* de l'Archant & fut trouver Monſieur qui eſſayoit des chevaux pour la courſe de bague qui devoit ſe faire le lendemain: Enſuite il accompagna Monſieur d'Anjou chez *Madame* d'Urfé, & ayant ſçu que Madame de Carnavalet ſe trouvoit mal, il fut chez elle; Madame de Bonneval & le Prince de la Roche-ſur-Yon y étoient. L'on y parla de la courſe de bague, & l'on fut en peine quelle ſeroit la deviſe du Prince de la Roche ſur-Yon, & celle du Comte, mais ils ſe défendirent civilement de contenter la curioſité des Dames. Tournon auroit été bien embarraſſé, s'il eut été contraint de dire qu'elle étoit la ſienne, à moins d'en faire une ſur le champ, mais cela ne ſe fait point comme un *Madrigal*. Madame lui avoit promis de lui en donner une le même ſoir s'il la reçut avec une Eſcharpe magnifique. Tout étant preparé pour la courſe, l'arri-

vée du jour donna beaucoup d'impatience à tous les Courtiſans qui en devoient être, & à toutes les Dames qui s'intereſſoient pour eux

XII. JOURNE'E.

LA Reine, Madame, Mademoiſelle de Longueville, & toutes les Dames ſe rendirent ſur les balcons deſtinez pour voir les courſes. La Reine donnoit le premier prix, *Madame* le ſecond. Le premier fut en diſpute entre le Roi, Dandelot & Tournon, mais la derniere courſe que fit le Roi decida en ſa faveur. Je ne m'arrêterai point à décrire la magnificence des habits ni la beauté des diviſes des Cavaliers: comme je ne veux rien dire qui ſoit inutile, je ne parlerai que de celle du Comte de Tournon. Le corps étoit le Soleil, & ces paroles Caſtillanes, pour ame *Primero & ſolo*. Le Duc de Guiſe fut un des premiers coureurs qui vit la deviſe de Tournon. Il n'eut pas ſujet d'être moins deſeſperé par cette vûë, & l'explication qu'il donnoit à la deviſe de ſon Rival, qui le confirmoit toûjours davantage dans la penſée, que Madame aimoit le Comte avec violence. Tournon faiſoit paroître ſa bonne mine & ſon adreſſe, outre cela la fameuſe deviſe du Soleil qu'il portoit, & la belle Eſcharpe, attiroient ſur lui les yeux & l'inclination de la plus grande partie de la Cour. Il faut ôter Madame de ce nombre, qui par un ſentiment que le

Comte ne connût pas alors, ne voulut pas seulement l'honorer d'un de ses regards. Cette indifference le surprit & l'affligea, il vint à penser que son inquietude [illegible] l'empêcher de disputer au Duc de Guise le prix de la course que *Madame* donnoit. Il étoit le Cavalier de son tems le plus adroit, mais malgré son adresse, il eut la douleur de ceder à son rival, qui reçut des mains de *Madame* un brasselet de grand prix qu'elle avoit destiné pour le Comte, croyant qu'il deût l'obtenir. Le Duc de Guise ayant remarqué que le Roi avoit trouvé mauvais l'orgueil que le Comte de Tournon avoit eu de porter une devise si insolente, fut trouver le Cardinal son oncle; & par le credit & par le pouvoir qu'il avoit sur l'esprit de la Reine, ce Cardinal lui promit de perdre le Comte, & de semer de si grandes jalousies dans celui du Roi contre son rival qu'il n'auroit plus sujet de disputer la tendresse de *Madame* qu'avec sa rigueur. Le Comte de Tournon mal satisfait de ses courses, & d'ailleurs alarmé du mépris que Madame avoit fait de lui, voulut en apprendre le sujet, & dés qu'il fut sorti de la carriere, il s'en alla chez lui pour écrire à *Madame*. Il envoya sa lettre à Madame de Carnavalet, qui ne pouvant la rendre en main propre l'envoya par une de ses filles à Madame qui l'ouvrit, & n'y trouva que ces mots.

J'ai mille choses à vous dire, Madame, je ne puis vous le faire entendre par écrit, & tout ce que je pense d'amoureux aura

bien meilleure grace à être exprimé auprés de ce que j'aime.

Madame ne voulut point faire de réponſe à la lettre de Tournon, & ſon ſilence fut pour lui un ſi grand renouvellement de douleur, qu'il étoit auſſi deſeſperé, que s'il avoit ſurpris *Madame* en trahiſon de cœur contre l'amour qu'elle lui avoit juré. *Madame* n'étoit pas dans une ſituation plus tranquille, & le Comte ayant paru dans la lice portant une belle Eſcharpe, elle en avoit rougi d'eſprit. Madame de l'Archant, qui avoit remarqué la rougeur de *Madame*, pour lui donner plus d'inquietude, la pria malicieuſement de regarder Tournon qui baiſoit les chifres de ſon Eſcharpe. A cette vûë, Madame ne douta point de l'infidelité du Comte, & s'étant informée de qui pouvoit être l'Eſcharpe qu'il baiſoit, Madame de l'Archant avec une confuſion affectée lui apprit qu'elle la lui avoit donnée. Quand on aime, *Madame*, lui diſoit-elle, & qu'on eſt ſeur du cœur de ſon amant, on ne ſçauroit trop faire pour lui. Tournon m'a fait voir tant d'amour, il m'a ſervi avec tant de fidelité & d'ardeur, que j'ai crû lui devoir marquer ma tendreſſe par le don de l'Eſcharpe que vous lui voyez porter, & ſi je vous ai fait remarquer les baiſers qu'il lui donnoit, c'eſt que je n'ai pû retenir ma joye en voyant l'homme de la Cour le mieux fait, preferer ma beauté à celles de tant d'autres. Tournon vous aime donc, Madame, repartit Madame dans une douleur

inconcévable, il eſt bien ſecret dans ſa paſſion, & vous êtes bien heureuſe & par ſon choix & par ſon inclination. Madame interrompit Madame de l'Archant, [illegible] le Duc de Guiſe qui vient d'emporter le prix, & qui vient pour vous le demander, Madame le lui donna, & quelques heures aprés ayant reçu le billet du Comte, elle ne voulut pas ſeulement lui faire ſçavoir la cauſe de ſa colere. Pour expliquer l'artifice du Duc de Guiſe & de Madame de l'Archant, il faut ſçavoir que le Duc avoit gagné une fille de Madame avec laquelle il avoit eu des privautez d'amour aſſez grandes pour l'engager dans ſes interêts. Cette fille qu'il avoit inſtruite de ce qu'elle devoit faire, ayant reçu ordre de Madame qui ſe confioit à elle de porter la deviſe à Madame de Carnavalet pour la donner au Comte de Tournon, le Duc en étant averti & Madame de l'Archant, ils remirent une Eſcharpe entre les mains de cette fille, afin qu'elle fût renduë au Comte par Madame de Carnavalet; comme ſi c'étoit de la part de Madame, & Tournon trompé auſſi bien que Madame de Carnavalet l'avoit portée aux courſes, croyant que Madame la lui avoit envoyée, & lors qu'il avoit baiſé les chiffres de l'Eſcharpe, il ſembloit dire à *Madame* qu'il ne meritoit nullement le mépris qu'elle faiſoit de lui, en détournant les regards d'un autre côté. Tournon qui ne ſoupçonnoit rien de la malice de Madame de l'Archant & du Duc de Guiſe, cherchoit inutilement ce qui pouvoit avoir cauſé le changement de Madame, il examinoit ſes pen-

ſées ; Et parce qu'il ſe trouvoit amoureux & fidelle, & que ſon cœur n'étoit point tâché d'aucuns ſoupçons injurieux à l'amour que *Madame* avoit pour lui, il rejettoit la faute ſur la legereté des femmes, il l'accuſoit en ſecret, mais il l'aimoit trop pour s'en plaindre. Il fut chez *Madame* de Carnavalet pour la prier de s'éclaircir avec *Madame* ſur l'indifference qu'elle lui avoit montrée, & pour eſſayer qu'il pût l'entretenir, mais on lui dit à la porte qu'il n'entrât point, & qu'on craignoit qu'elle n'eût la petite verole ; autre redoublement de deſeſpoir pour lui de n'avoir perſonne à qui il pût confier ſa douleur pour la faire ſçavoir à *Madame*. Cependant *Madame* de l'Archant triomphoit de la credulité de *Madame*, & ne pouvoit cacher ſa joie d'avoir pû mettre le Comte en mes-intelligence avec elle. Outre cela le Duc de Longueville commençant à lui plaire, tant de bonheurs à la fois la rendoient plus aimable, & ce jeune Prince découvrant tous les jours de nouveaux charmes dans ſa perſonne & dans ſon eſprit, en fut tres-amoureux. Je laiſſe au Lecteur à s'imaginer ce qui ſe paſſa dans la ſuite de ces rencontres amoureuſes ; ſi le Prince de la Roche-ſur-Yon fut auſſi malheureux auprés de ſa nouvelle Dame qu'il avoit été infortuné en aimant *Madame* de l'Archant, & ſi la Chaſtre par la fineſſe de ſon eſprit put arriver au but qu'il s'étoit propoſé, qui étoit la tendreſſe de *Madame* de l'Archant.

XIII. JOURNE'E.

LE Cardinal de Lorraine avoit pris son tems auprés du Roi pour remontrer que l'orgueil du Comte de Tournon le portoit encore à vouloir seduire le cœur de Madame par son amour & par ses soins, & que cette Princesse ne s'en étoit pas seulement voulu plaindre, tant elle trouvoit agreable l'entrepriſe qu'il avoit faite. Le Roi qui étoit violent, s'emporta contre Tournon, & n'eut gueres moins de moderation contre Madame. La Reine qui apuyoit le dessein du Cardinal, proposa l'exil du Comte pour ne pas irriter Monsieur le Duc d'Anjou, qui étoit celui de ses enfans qu'elle aimoit le plus, si on l'eut traité avec plus de rigueur. Cette resolution prise, Monsieur d'Anjou qui avoit de grands soupçons contre le Cardinal, & qui aprehendoit la disgrace de Tournon, fut trouver le Roi, & bien qu'il ne pût lui faire rompre ce qui avoit été resolu contre lui, il remontra si adroitement au Roi, & avec tant de vrai-semblance, qu'il devoit aprehender le credit de la maison de Lorraine, que s'il ne détourna l'orage qui s'élevoit contre son favori, il eut du moins le plaisir de le voir gronder sur le Duc de Guise, comme sur Tournon. Il donna au Roi tant d'idées fâcheuses, & lui fit un dégoût de tant de fausses politiques que ce Prince jaloux de son autorité & n'aimant point le Duc, le même soir au bal chez la Reine, lui

parut fier & ne lui parla pas comme il avoit accoûtumé, & par ce moyen le Duc connut bien que Monsieur d'Anjou étoit reconnoissant. Le Comte de Tournon averti par Monsieur qu'on avoit resolu de l'exiler, & qu'il se gardât bien de venir au bal, demeura chez lui. Quelles reflexions ne fit il point sur son malheur; lui qui n'étoit point coupable? Madame lui avoit commandé de l'aimer, tout autre homme n'auroit-il pas obei? & refuse-t-on la gloire & le plaisir d'être aimé de la premiere & de la plus belle personne de France? avec quelle bonne foi & quelle sincerité n'avoit il pas fait sçavoir à Monsieur les sentimens que Madame avoit pour lui; & que ne fit-il point pour toucher le cœur de Madame de l'Archant, qui le mépriſa lors qu'elle devoit l'aimer? Si la deviſe du Soleil redoubla la jalouſie du Duc de Guiſe, ſi le Roi même en avoit montré du reſſentiment comme lui, Madame en étoit cauſe; & cependant Tournon, ſage & malheureux ne penſoit ſeulement pas à ſe plaindre de Madame: le ſouvenir de ſes bontez, lui faiſoit ſuporter ſon inconſtance ſans murmurer. Mais comme la moderation & le ſilence ſont d'un uſage difficile dans une ſi grande infortune, il ne put la conſerver plus long-tems, malgré la reſolution qu'il avoit priſe d'attendre chez lui un commandement de ſe retirer de la Cour, il en ſortit & ſe rendit dans la chambre de Madame qui étoit encore au bal à deſſein de ſçavoir le ſujet de ſon malheur. Il n'y trouva que la même fille, qui étoit gagnée par le Duc de Guiſe, il lui dit qu'il vouloit attendre

Madame. Cette fille qui étoit dans la confidence de Madame ne voulut point laisser soupçonner au Comte de Tournon qu'elle eût aucune intelligence avec le Duc. Madame arriva conduite par le Duc de Longueville. Le Comte entendant venir Madame, & voulant aller au devant d'elle, rencontra Monsieur qui la devançoit de quelques pas, il le pria de trouver bon qu'il pût dire un mot à Madame, qui fut en colere, & surprise de trouver Tournon dans sa chambre. Monsieur aimoit le Comte, sa disgrace le touchoit; il prit le Duc de Longueville par un bras, & l'aprochant de la table sous couleur de vouloir lui parler de Madame de l'Archant, il laissa Tournon en liberté d'entretenir Madame un moment. Il vous seroit trop injurieux, Madame, lui dit-il, si j'osois entreprendre de me justifier, je n'examine point dequoi je suis coupable, & par quels endroits j'ai peu meriter vos mépris. Vous me croyez criminel, & je respecte trop cette creance pour la vouloir combattre. Adieu, Madame, poursuivit le Comte, en lui baisant le bas de sa robe, si je me plains de mon exil, c'est parce que je ne vous verrai plus: permettez-moi cette plainte, & soyez seure que vous chercherez long-tems un cœur aussi amoureux & aussi fidelle que celui que vous abandonnez. Madame émûë du discours & de la vûë du Comte de Tournon qui avoit sçeu de Monsieur que la Reine & le Cardinal avoient fait consentir le Roi à faire sortir le Comte de la Cour, exprima d'abord une partie de sa douleur par des soûpirs & par des regards

touchans. Quoi, vous parlez, Comte de Tournon, lui dit-elle, & vous ne prenez pas ſeulement le ſoin de vous juſtifier ? Je me plains de cette negligence, & vous connoîtriez que je ne la merite pas ſi vous vouliez penetrer dans mon ame & remarquer que l'amour y ſubſiſte encore. Ces paroles de Madame, furent d'un grand ſecours à Tournon, qui n'étant point tâché du crime de fauſſe tendreſſe, dont Madame ſembloit l'accuſer, fit voir ſon innocence auſſi pure qu'elle étoit. Mais Madame ayant voulu le convaincre de menſonge & d'infidelité par l'écharpe qu'il avoit portée aux courſes, il l'aſſeura que Madame de Carnavalet la lui avoit envoyée de ſa part avec la deviſe. Madame fut ſurpriſe de ce que Tournon lui aprenoit, mais Madame de Carnavalet ayant la petite verole, cet éclairciſſement fut remis, lors qu'elle en ſeroit guerie. Cependant Madame qui aimoit fortement le Comte, lui laiſſa voir dans ſes yeux une compaſſion obligeante des maux qu'elle lui avoit fait ſouffrir. Elle le crut innocent, & le plaignit de ſon exil, lui montra quelle étoit ſa paſſion par la peine cruelle qu'elle commençoit à reſſentir de ſon abſence. Le Comte répondit à tout en homme veritablement touché, & qui ne pouvoit ſoûtenir la douleur de ne voir plus Madame. L'adieu fut tendre, ils ſe parlerent peu, mais les regards, les ſoûpirs & les pleurs en dirent beaucoup. Madame s'étant un peu remiſe de la converſation qu'elle venoit d'avoir avec le Comte, s'aprocha de Monſieur d'Anjou & du Duc de Longueville que Tournon joignit auſſi enſuite ; ils ſe retirerent, & la fille de

Madame, qui étoit dans les interêts du Duc de Guiſe, n'oublia pas de lui faire ſçavoir que le Comte avoit eu un long entretien avec Madame. Monſieur d'Anjou le lendemain matin, ayant vû entrer le Comte de Tournon dans ſa chambre qui venoit prendre congé de lui, ayant reçû ordre de ſe retirer à Tournon; Monſieur fut chez la Reine, où il employa toutes les flateuſes paroles, & toutes les careſſes qu'un fils bien-aimé peut mettre en uſage, pour obtenir de la tendreſſe de ſa mere que Tournon demeurât à la Cour. La Reine touchée d'amitié pour Monſieur d'Anjou, adoucit l'exil du Comte, & pour donner une couleur honorable à ſon départ, elle convint de le faire venir au lever du Roi, où elle s'étoit renduë devant le Comte de Tournon. Monſieur d'Anjou y avoit amené le Comte, qui demanda congé au Roi de s'en aller à Tournon pour mettre ordre à ſa reception, lors qu'il paſſeroit; le Roi qui avoit ſuivi la nouvelle intention de la Reine, la lui donna, & Monſieur obtint encore qu'il demeureroit quatre jours entiers à la Cour.

Le Duc de Guiſe redoubla ſa jalouſie, il n'oſoit parler à Madame, il en étoit haï, Tournon la voyoit, il en étoit aimé, & Madame de l'Archant commençoit à ſe conſoler, de l'inconſtance du Comte par le plaiſir qu'elle recevoit de l'amour du Duc de Longueville; j'en parlerai dans la ſuite de ce Journal.

Fin de la quatriéme Partie.

JOURNAL AMOUREUX.

CINQUIE'ME PARTIE.

I. JOURNE'E.

FONTAINE-BLEAU étoit devenu le Theâtre de la magnificence de François I. par l'arrivée de l'Empereur Charles V. dans cette Royale maiſon, on n'y parloit que de fêtes & de réjouiſſances, & châque jour s'y rendoit memorable par quelque nouveau divertiſſement. La chaſſe étant un de ceux où l'Empereur témoignoit prendre le plus de plaiſir, il s'en fit une partie dont les Dames voulurent être : Madame Magdeleine fille du Roi, Madame la Ducheſſe d'Alençon ſœur de ſa Majeſté, Mademoiſelle de Vandôme Princeſſe du ſang, & accordée à Jacques V. Roi d'Eſcoſſe, la belle Ducheſſe d'Etempes, digne objet de l'amour du Roi, la fameuſe Diane de Poitiers, dite alors Mademoiſelle de Saint Vallier, & déja en poſſeſſion du cœur de Monſeigneur le Dauphin, qui fut depuis Henry II. pluſieurs autres perſonnes toutes charmantes, & tou-

grie ne ſoit pas venu à ma connoiſſance ? cette avanture a fait trop de bruit, reprit Dom Juan, pour être ignorée d'une Princeſſe de vôtre rang. *M*ais *M*adame, les relations que vous en avez eué ſont de vieille datte, & ſi les Princes vos freres, avoient demeuré à *M*adrid un mois plus long-tems qu'ils n'y demeurerent, ils vous auroient tirée de l'erreur où je m'aperçois que vous étes. *M*ademoiſelle de Vandôme, qui avoit entendu parler de cette hiſtoire confuſément & qui étoit bien aiſe d'en aprendre les particularitez, ſuplia le Prince de vouloir les lui dire, il ſe mit entre *M*adame & elle, & marchant ſur les traces du gros de la chaſſe, il raconta aux Princeſſes comme par maniere de converſation de promenade, ce qu'elles avoient envie de ſçavoir.

HISTOIRE DE L'ALCOVE de la Reine de Hongrie.

L'Empereur a toûjours marié la guerre & l'amour, leur dit-il, les travaux de l'un n'ont rien eu d'incompatible dans ſon eſprit, avec les delices de l'autre, & s'il oublie pleinement ſa maîtreſſe quand il eſt ſur le champ de bataille, il renonce entierement au métier des armes, dans la ſaiſon qu'il eſt obligé de donner au repos. Elvire de Cordouë fut l'amuſement d'un de ces

paiſibles intervales. Elle eſt ſœur de ce fameux Conſalve, qui a rendu de ſervices ſi conſiderables à l'Eſpagne, & elle a été élevée dés ſon enfance auprés de la Reine de Hongrie ſœur de l'Empereur, il etoit aiſé à ce nouvel Amant de s'épargner la contrainte d'un trop long ſilence ; il eſt abſolu dans ſes volontez : & de quelque fierté qu'une Dame ſe precautionne, il n'y en a guere à l'épreuve d'un Souverain amoureux & liberal ; mais l'Empereur s'étoit fait un plaiſir d'avoir une intrigue dont on ignorât le ſecret, il dit ordinairement que la couronne n'eſt peſante qu'en amour, que par tout ailleurs il eſt agreable d'être reconnu pour le maître ; mais qu'il n'y a point de Monarque delicat, qui ne voulut emprunter l'obſcurité d'un de ſes ſujets, quand il va voir ſa maîtreſſe. Cette maxime l'obligeant à garder de grandes meſures dans ſa paſſion : le Marquis du Guaſt qui devint amoureux d'Elvire de Cordouë en ce tems-là ; ne crut pas traverſer les deſſeins de ſon maître en tâchant d'avancer les ſiens. Il a de trés belles qualitez, & il étoit un parti convenable pour Elvire, il en fut favorablement écouté ; ils ſe parlent, ils s'écrivent, & la choſe vint juſques à faire demander à la Reine de Hongrie la permiſſion de s'épouſer. La Reine communiqua cette demande à l'Empereur, je vous laiſſe à juger, mes Dames, comme il en reçût la propoſition, il y répondit obſcurement, & ſans declarer les veritables raiſons qu'il avoit de ne pas aprouver ce mariage, il laiſſa deviner à la

Reine qu'elle lui déplairoit ſi elle continuoit de l'en ſolliciter. Cette Princeſſe eſt une des plus penetrantes qui ayent jamais vécu. Elle devina une partie de la verité, & traînant l'affaire en longueur, ſans commettre l'Empereur ſon frere, elle lui donna le loiſir de trouver un pretexte honnête pour éloigner le Marquis. On l'envoya commander l'Infanterie qui marchoit vers le Milanois, & prolongeant ſon ſejour dans cette Province, on le tint éloigné de la Cour une année entiere. Pendant cette abſence l'Empereur declara ſon amour à Elvire, il trouva ſon cœur ſi bien défendu par l'idée du Marquis, qu'il ne peut y faire aucun progrez. Cette reſiſtance l'irrita, il donna des ordres pour interdire tout commerce entre ces deux Amans, & ces ordres furent ponctuellement executez. Aucune des lettres du Marquis ne parvenoit juſques à Elvire, & aucune des lettres d'Elvire n'arrivoit juſques au Marquis. Cet Amant deſeſperé du ſilence de ſa maîtreſſe, s'adreſſa à moi pour en découvrir la cauſe, je l'aime cherement, & il ſçait que mon rang ne me défend rien quand il s'agit du ſervice de mes amis. J'allai chercher Elvire de Cordouë, pour lui dire l'inquietude de ſon Amant, & pour la prier d'y aporter du remede, je la trouvai avec deux de ſes Compagnes dans un cabinet que la Reine d'Hongrie faiſoit faire à côté de ſa chambre, la Reine n'y étoit pas, elle étoit montée à l'apartement de l'Empereur, d'où ſes filles attendoient qu'elle revînt. Je

tirai Elvire à part dans un endroit de ce cabinet, qui étoit fait en forme d'Alcôve, & que la Reine a fait lembriſſer depuis avec des tables de la Chine enchaſſées dans des feuillages d'or. Cette partie du cabinet dont je parle s'enleve par le moyen d'une machine, & ſe tranſporte dans le cabinet de l'Empereur qui eſt au deſſus. L'ingenieuſe Reine a trouvé ce ſecret de paſſer de ſon apartement à celui de ſon frere, ſans être aperçuë de gens qu'elle eſt bien aiſe d'éviter : Et comme cet ouvrage n'étoit pas encore dans ſa derniere perfection, il étoit ignoré de toute la Cour. L'Empereur voulut en voir une épreuve, & choiſit le jour & le moment où j'entretenois Elvire de Cordoüe. Elle m'aprenoit l'amour de l'Empereur pour elle, & ce diſcours nous aplquoit ſi fort, que l'Alcôve étoit à ſix pieds de terre avant que nous nous fuſſions aperçus qu'il étoit parti de ſa place. Les cris des Compagnes d'Elvire qui s'étoient retirées proche d'une fenêtre, nous réveillerent de nôtre aſſoupiſſement. Elvire courut toute éfrayée vers le bord de l'eſtrade, & voulut ſe jetter ſur le plancher, je craignis qu'elle ne ſe bleſſât, je la retins, & la maniere dont je fus obligé de la prendre, ayant l'aparence d'un embraſſement, nous parûmes aux yeux de l'Empereur & de la Reine embraſſez de cette ſorte.

Les Princeſſes firent un éclat de rire à cet endroit de la relation.

Cette Hiſtoire n'eſt plaiſante qu'à demi, pourſuivit le Prince, il auroit fallu pour la rendre parfaite, que j'euſſe été amoureux

d'Elvire, & que nôtre converſation eut été un vrai rendez-vous ; mais mes incidens manquent au conte.

Il ne laiſſe pas d'être fort réjouiſſant, interrompit Madame, je le trouve même plus ſingulier que ſi l'amour en faiſoit le dénouement, & je m'imagine que la ſurpriſe où vous étiez vous ſeroit une bonne Scene à voir repreſenter.

Ce fut d'abord une Scene muëtte, Madame, reprit Dom Juan, la colere de l'Empereur, l'étonnement de la Reine, & l'éfroi de la jeune Elvire ne pûrent s'exprimer que par un morne ſilence j'en comprenois toute l'horreur, & ce qu'Elvire m'avoit apris de l'éfet de ſes charmes, me faiſoit donner une explication juſte aux regards terribles que l'Empereur me lançoit. Je me preparois à les faire ceſſer en lui proteſtant mon innocence : Elle étoit ſi grande, que j'eſperois qu'elle ſe ſoûtiendroit par elle-même, & j'avois dés lors une prevention de cœur incompatible avec l'intrigue dont on m'accuſoit ; mais l'Empereur ne me donna pas la liberté de me juſtifier, il me bannit de ſa preſence, & me défendit de me montrer jamais devant lui ſans en recevoir un ordre. Les Princes vos freres partirent de Madrid dans les premiers jours de ma diſgrace, & ne ſachant que l'incident de l'Alcôve & la colere de l'Empereur, je ne ſuis pas ſurpris qu'ils m'ayent traduit dans cette Cour, en amant d'Elvire de Cordoüe ; mais je ne gardai pas ce tître long-tems, mais amis obtinrent de l'Empereur, qu'il entendroit mes défenſes, & je lui fis voir des choſes

dans mon cœur, qui ne lui laiſſerent aucun doute qu'il ne ſe fut emporté ſans raiſon, il en eut un tel remord, que pour ſe punir de cette faute il rendit le Marquis du Guaſt legitime poſſeſſeur de ſa maîtreſſe.

L'arrivée de toute la chaſſe interrompit cette converſation, Madame ne put remercier le Prince de ſa complaiſance, que par des ſignes obligeans, & la Royale Troupe ayant repris le chemin du Château, il y eut un Bal chés la Reine, où les Dames danſerent dans leurs habits de chaſſeuſes. Madame y parut ſi belle, que plus d'un cœur ſentit le pouvoir de ſa beauté, l'amour ayant des interêts ſecrets dans tout ce qui ſe paſſoit à cette ſuperbe aſſemblée, y prepara les incidens qu'on verra dans les journées ſuivantes.

II. JOURNE'E.

L'Hiſtoire de l'Alcove ſembloit n'avoir été recitée que par hazard, & pour ſoulager la laſſitude des Princeſſes par quelque converſation agreable; mais le jeune Prince avoit ſon but ſecret, il étoit devenu amoureux de Madame, ſur un Portrait qu'il avoit vû d'elle à Madrid, c'étoit de cette prevention de cœur, dont il avoit fait mention dans le recit de ſon avanture avec Elvire de Cordoüe, & c'étoit par cette même raiſon, qu'il s'étoit juſtifié avec tant d'empreſſement, de l'intrigue

dont la Princeſſe le ſoupçonnoit. Il crut s'appercevoir aux manieres obligeantes qu'elle affecta pendant le reſte du ſoir, qu'elle étoit ſatisfaite de ſon recit, il paſſa une partie du tems qu'il fut au lit à ſe faire des idées ſur cette ſatisfaction, & le lendemain ſi tôt qu'il fut éveillé, le Comte Brion Amiral de France, & qui diſputoit au Connêtable de Montmorenci, la qualité de Favori, entra dans ſa chambre. Il s'étoit acquis l'amitié, & l'entiere confiance de Dom Juan, dans un voyage qu'il avoit fait en Eſpagne : Vous ne vous êtes pas trompé dans vos conjectures, Seigneur, dit-il au Prince en l'abordant. Le Roi d'Ecoſſe, eſt ſans doute vôtre Rival, le Portrait de Madame, qui fut volé il y a quelque tems au Courier que je vous envoyois, eſt entre les mains de ce Monarque. L'Officier de ſa chambre que nous avons gagné, le vit hier dans la Caſſette où il mit ſes pierreries, il étoit hors de ſa Boëte, & par hazard, la peinture étoit tournée vers l'ouverture de la Caſſette, ce larcin preſupoſe l'amour du Monarque pour nôtre Princeſſe, & on ne s'aviſe point de faire dérober le Portrait d'une perſonne qu'on regarde avec indifference. Vous ſavez ce que je vous ai toûjours dit là-deſſus, repartit Dom Juan, je trouve inceſſamment les yeux de ce Prince cherchant ceux de Madame, ou les miens: leurs mouvemens ſont inquiets, il m'interrompt, ou me fait interrompre par Mademoiſelle de Vandôme, ſi-tôt qu'il me voit ſeul auprés de la Princeſſe, & lorſque

vôtre Courier fût volé, l'indiſcret Monarque ne put s'empêcher de dire quelques paroles obſcures, & ironiques qui me firent juger qu'il étoit informé de ce que vôtre lettre contenoit. Mais, ajoûta-t-il, croyez-vous que le Roi de France authoriſe la legereté du Roi d'Ecoſſe ! Mademoiſelle de Vandôme eſt alliée de prés à la Couronne, elle n'a plus de Pere, le Roi vôtre maître eſt engagé à la proteger, par les droits du ſang, & par ceux de la generoſité : Le Connêtable trouvera des biais pour ajuſter tout cela, reprit l'Amiral, il n'y a rien dont ſon eſprit ne ſoit capable : Le Roi d'Angleterre n'eſt pas content de ce que le Roi d'Ecoſſe s'allie à la Maiſon de Vandôme, il ſe ſouvient encore des differens qu'il eut autrefois avec le Duc dernier mort, & on pretend, que c'eſt ce mécontentement qui retarde la diſpenſe du Saint Pere, on le fomentera ſous main, on en fera craindre les ſuites au Roi mon Maître, on ſe ſervira de Monſeigneur le Dauphin, qui eſt lié d'amitié avec le Roi d'Ecoſſe, & dont par le moyen de la Saint-Vallier, le Connétable eſt le maître abſolu ? Hé ! Madame ? Mon cher Comte, interrompit le Prince Eſpagnol, comment croyéz-vous qu'elle reçoive tout cela ? Madame eſt tres-bien diſpoſée pour vous, repartit l'Amiral, Madame d'Etempes lui a raconté comme par maniere de nouvelle indifferente, l'impreſſion que ſon Portrait fit ſur vôtre cœur à Madrid. La Princeſſe feignit de recevoir cette verité, comme une fable ; mais elle rougit quand vous l'abordez, elle vous

regarde avec attention, & elle me paroit inquiete dans tous les lieux où vous n'étes pas. Continuez à ménager l'esprit de l'Empereur, sur l'investiture du Duché de Milan, s'il nous tient sa parole, je suis persuadé que nôtre brigue ne sera pas la plus foible. Marot entra comme l'Amiral achevoit de parler, c'étoit ce même Marot que ses ouvrages rendent encore fameux parmi nous, il étoit créature de l'Amiral & devoit à la protection de ce genereux Comte une charge chés le Roi, & une pension considerable. Marot n'ignoroit pas l'étroite amitié qui étoit entre Don Juan & le Comte de Brion, il savoit qu'ils n'avoient rien de secret l'un pour l'autre. Il se trame quelque entrepriſe contre vôtre faveur, dit l'illustre Poëte à l'Amiral : le Roi d'Ecosse & le Connêtable demeurerent hier au soir au chevet du lit du Roi, long tems aprés qu'il fut couché : ils prononcerent vôtre nom deux ou trois fois, & ne le prononçoient point en bonne part : ils vous accusent de quelque chose, & selon ce que je pûs comprendre par des paroles détachées qui parvinrent à mes oreilles, Madame la Duchesse d'Etampes est mêlée dans cette accusation. Je vous cherche depuis deux heures pour vous donner cet avis, je crains même d'avoir employé trop de tems à découvrir où vous étiez : car voici le moment où je suis necessaire à la chambre du Roi. Marot sortit en achevant ce mot, & le Prince Espagnol regardant le Comte de Brion tendrement. Je vous l'ai predit mille fois, mon cher Comte, lui dit-il, que vôtre

intrigue avec la Ducheſſe d'Etempes cauſeroit vôtre perte. Il ne faut jamais ſe jouer à ſon maître, & les affaires du cœur ſont ordinairement les plus delicates. Mais Seigneur interrompit l'Amiral, ce n'eſt point moi qui ſuis devenu le Rival du Roi, c'eſt le Roi qui m'a enlevé ma maîtreſſe.

HISTOIRE DE L'AMIRAL de Brion, & de la Ducheſſe d'Etempes.

J'Aimois Madame d'Etempes, & j'en étois aimé avant que le Roi l'eût jamais veuë. Elle ſe nommoit alors Mademoiſelle de Piſſe-leu, elle eſt ma Parente, & ſa mere qui étoit demeurée veuve aſſés jeune paſſoit une partie de l'année à une terre qu'elle avoit en Guyenſie, proche d'une maiſon de feu mon pere. Je trouvai la jeune Piſſe-leu auſſi belle, qu'en éfet elle l'étoit, je la demandai en mariage à ſa mere, & mon bien étant beaucoup plus conſiderable que le ſien, je l'aurois épouſée au retour de la Campagne de Pavie, ſi la priſon du Roi, & les voyages que je fus obligé de faire en Angleterre, & en Italie, n'avoient ſuſpendu ce deſſein. Les ſoins que Madame d'Alençon daigna prendre pour la délivrance du Roi ayant heureuſement reüſſi, feüe

Madame

Madame ſa mere vint à ſa rencontre juſques à ſaint Jean de Luz ; elle logea en paſſant chés madame de Piſſe-leu, & elle lui inſpira la curioſité de venir voir l'Echange du Roi avec les Enfans de France ; j'avois eu permiſſion de joindre Sa Majeſté ſur la Frontiere de Biſcaye, & j'étois dans la barque du Roi, lorſque j'aperçûs mademoiſelle de Piſſe-leu ſur le rivage. Sa taille s'étoit formée depuis que je ne l'avois vûë, & elle commençoit à prendre de l'embon-point. Qu'elle eſt belle, m'écriai-je, ſans ſonger à ce que je diſois, juſte Dieu qu'elle eſt belle. J'étois ſi proche du Roi, qu'il entendit cette exclamation, il me demanda de qui je parlois, je rougis à cette demande, & j'aurois voulu pouvoir retenir les mots qui m'avoient échapé ; mais le Roi continuant à me preſſer, je fus obligé de lui montrer mademoiſelle de Piſſe-leu, qui étoit entre les Filles d'honneur de Madame, il jetta les yeux ſur elle, & pour mon malheur il les y tint trop long-tems atachez. Le retour du Roi en France cauſa une réjoüiſſance generale, Madame épuiſa ſon humeur magnifique ; pour ſolemniſer cette heureuſe délivrance, mademoiſelle de Piſſe-leu remportoit le prix de toutes les aſſemblées, ce n'eſt point au rang qu'elle tient qu'elle doit l'art de ſe bien mettre, elle eſt née avec cette qualité. Elle n'a jamais pris les méchans airs de la Province, & vous pouvez juger par ce que vous voyez de ſa beauté de ce qu'elle étoit, il y a huit ou dix années. Le Roi fit connoître

à Madame, qu'elle devoit mettre cette fille au nombre de ſes filles d'honneur ; & Madame de Piſſe leu qui avoit toûjours eu beaucoup de paſſion pour la Cour, prit le pretexte d'accompagner ſa fille, pour venir y paſſer quelque tems. J'avois repris mes premieres voyes, & j'avois trouvé la mere & la fille dans les ſentimens qu'elles m'avoient autrefois témoigné ; mais la bienveillance dont le Roi commençoit dés lors à m'honnorer ne me permettant plus de diſpoſer de ma perſonne ſans ſa permiſſion, je lui communiquai le deſſein que j'avois pour Mademoiſelle de Piſſe-leu, & je le ſupliai de l'aprouver. Le Roi rougit à cette priere, & révant quelque tems à ce qu'il devoit me répondre, feroit-il poſſible ! Comte de Brion, me dit-il, que vous ſongeaſſiez déja à vous marier, & que renonçant aux avantages que vous pouvez eſperer de ma faveur, vous vouluſſiez borner vôtre ambition à épouſer une ſimple Demoiſelle. Mademoiſelle de Piſſe-leu a du bien, Sire, repliquai-je, & même un bien qui m'accommode, car ſes terres & les miennes ſont contiguës : Ses terres & les vôtres, interrompit le Roi, ne contiennent pas un grand pais, faites-vous de plus vaſtes deſſeins, je vous aime, & vous le ſavez, & j'avance plus volontiers les gens qui peuvent ſe donner entierement à moi, que ceux qui ſont obligez de ſe partager entre le ſoin d'une famille, & celui de me plaire. Je voulus repreſenter au Roi que le devoir de ſujet & celui de mari étoient aiſez à concilier, & que j'eſperois m'aquiter ſi

bien de tous les deux, que mon Maître & ma Maîtreſſe n'auroient rien à demêler enſemble. Mais le Roi ne voulut pas me donner une plus longue audience, & me fit juger par l'air dont il me quitta, que je lui ferois mal ma Cour ſi je le preſſois davantage. J'allai trouver Mademoiſelle de Piſſe-leu, & aprés lui avoir raconté douloureuſement ce qui venoit de m'arriver, je lui proteſtai que le diſcours du Roi ne changeroit rien à la reſolution que j'avois priſe. J'aime Mademoiſelle de Piſſe-leu, lui diſois-je, toutes les dignitez de la terre ne me rendroient pas heureux ſans ſa poſſeſſion. Et ſi je ne puis obtenir l'aveu du Roi, j'en ſerai quitte pour paſſer mes jours dans ma Province, éloigné de ſa preſence, & des occaſions de le ſervir. Madame de Piſſe-leu avoit l'eſprit penetrant, & commençoit à s'appercevoir que ſa fille plaiſoit au Roi: cette connoiſſance flatoit certes agreablement ſes deſirs, & elle avoit plus d'ambition, que de ſcrupule. A Dieu ne plaiſe, s'écria-t-elle, que j'apporte aucun obſtacle à vôtre fortune, il faut ſervir ſon maître de la maniere qu'il veut être ſervi. Si dans les ſuites le Roi change de ſentimens, vous me trouverez toûjours dans ceux où vous me trouvâtes en Guyenne. Mais en attendant ce retour, vous devez prendre l'état de vie qui eſt le plus conforme à la volonté du Roi, & ma fille ne vous aimeroit pas ſi elle ſouffroit qu'à ſa conſideration vous en priſſiez un autre. Je repondis à Madame de Piſſe-leu, tout ce qu'un homme tres-amoureux pouvoit lui

répondre. Mais je n'ébranlai point ſa reſolution, & je n'eus pas même le foible ſoulagement de me plaindre du tort qu'on me faiſoit ; car le refus du Roi, & celui de Madame de Piſe-leu, avoient une aparence de bonne volonté qui m'interdiſoit les murmures. L'Empereur & le Roi ſe broüillerent ſur quelques articles de leur traité, il fallut entrer en explication de termes: & le Roi qui commençoit à ſe trouver fatigué de ma vûë trouva bon de m'honorer de cette Ambaſſade. Je penſai la refuſer, & j'eus beſoin des ordres exprés de Mademoiſelle de Piſe-leu, pour ne pas faire cette extravagance. Je partis conſolé par les proteſtations de fidelité que ma Maîtreſſe voulut bien me faire, & comme je ne ſçavois pas que je la laiſſois expoſée aux pourſuites d'un Roi magnifique, & galant, je crus n'avoir point d'autre malheur à craindre que l'ennui de l'abſence. Mon voyage ne fut pas ſi long que je l'avois aprehendé. J'étois chargé de pluſieurs ordres, & on les renouvelloit à meſure qu'on avoit beſoin de prolonger mon abſence ; mais l'amour échauffant mon zele, & augmentant ma capacité, je conclus dans quinze ou ſeize mois, ce qu'un negociateur moins paſſionné pour ſon retour n'auroit pas terminé dans pluſieurs années. Je revins honoré de vôtre amitié, Seigneur, & des louanges de ſa Majeſté Imperiale, j'avois ſervi la France utilement, ſans déplaire à l'Eſpagne, & je m'attendois à recevoir ma maîtreſſe, pour recompenſe de mes travaux, lorſque je la trouvai logée dans le Louvre, & ſi bien declarée maîtreſſe

Digitized by Google

du Roi, que j'étois le ſeul homme de qualité de la Cour; qui ne ſçavoit point cette grande nouvelle. Elle me toucha comme vôtre Alteſſe peut ſe l'imaginer, & elle m'arracha des plaintes qui auroient été des crimes capitaux ſous un Regne moins doux que le nôtre. Vous avez raiſon de vous plaindre Comte de Brion, me dit le Roi, je vous enleve une maîtreſſe aſſez parfaite pour devoir être regretée, & pendant que vous travailliez à faire reüſſir mes deſſeins en Eſpagne, je détruiſois les vôtres en France: mais vous avez éprouvé les charmes de Mademoiſelle de Piſſe-leu, vous ſçavez de quoi ils ſont capables, ſoufrez en homme de courage un mal que vous ne pouvez empêcher, ne troublez point ma joie par des reproches inutiles, & pour vous recompenſer de cette moderation, je vous donne la charge d'Amiral de France, vacante par la mort du Comte de Bonnivet. Je vous avouë, Seigneur, que ce preſent me conſola de ma perte, j'eus honte d'avoir été capable d'emportement contre un ſi bon maître, & je lui fis des proteſtations (qui dans ce moment étoient ſinceres,) que je lui cedois Mademoiſelle de Piſſe-leu, ſans repugnance, & que je ne la verrois de ma vie. Je n'exige point cet excez de vôtre ſoûmiſſion, me dit le Roi, Mademoiſelle de Piſſe leu vous auroit accepté avec joie pour ſon mari, mais galanterie pour galanterie, je vaux bien le Comte de Brion. Ne changez rien à vos manieres aparantes, je ſerai bien aiſe que les gens indiffe-

tems de ſa fureur contre les ſerviteurs du Connêtable de Bourbon, & je la ſoupçonnois d'avoir donné les mains à l'amour du Roi pour Mademoiſelle de Piſſe-leu. La mort de cette Princeſſe remettant ſa Majeſté dans la poſſeſſion du Marquiſat d'Etampes, qui entroit dans l'apanage de Madame, le Roi en fit un preſent à ſa maîtreſſe, & l'érigea en Duché. J'allai lui faire un compliment ſur ſa nouvelle dignité, & comme elle étoit une confirmation des bonnes graces du Roi, cet excez de ſens froid acheva d'épuiſer ſa patience. Je ne m'attendois pas à cette courtoiſie, Monſieur l'Amiral me dit-elle, & je vous avois cru ſi amoureux autrefois, que je vous croyois moins civil à preſent. Il vous a plû de rendre le paſſé un ſonge, Madame, repartis-je ſans m'émouvoir, je le regarde comme vous avez voulu me le faire regarder, & je fus toûjours trop ſoûmis à vos volontez, pour chercher en vous une autre perſonne, que la maîtreſſe de mon maître. Vous êtes un ſujet tres reſpectueux, interrompit la nouvelle Ducheſſe avec un dépit qu'elle ne peut diſſimuler, & ce n'étoit pas ſans raiſon que le Roi me répondoit de vôtre déference. J'étois aſſez ſimple pour en douter: & les ſcrupules que je me faiſois ſur vôtre deſeſpoir, ont été les plus grands obſtacles que le Roi ait eu à ſurmonter. Mais je vous faiſois injuſtice, vous ſeriez fâché de troubler ma conquête par le moindre remords, & je m'étonne que vous n'ayez brigué la commiſſion de m'aporter le brevet, que le Roi a eu la bonté de me faire expedier. Je

Eſpagnol étoit lui même ſi amouteux, qu'il fut contraint d'aprouver tout ce que l'amour faiſoit entreprendre. Il ſe fit habiller pour ſe rendre auprés de l'Empereur, & le Roi ayant déſtiné la journée ſuivante pour une courſe, dont Madame devoit donner le prix, le reſte de celui ci fut employé à ſe preparer à cette fête.

III. JOURNE'E.

DOm Juan étoit trop aimable pour aimer ſans être aimé. Madame avoit rêvé plus d'une fois à ce qu'on lui avoit raconté des éfets de ſon Portrait, & trouvant le merite du Prince aſſez éclatant pour faire avoüer l'étoile de ce qu'elle avoit operé. L'inclination de Dom Juan pour la peinture de Madame, devenois inſenſiblement une mutuelle ſimpathie. La Journée de la courſe augmenta puiſſament cette ſecrete bien-veillance. Le Prince Eſpagnol y parut avec tant d'avantage, qu'il attira les ſuffrages & l'admiration de tous les ſpectateurs, & ayant remporté le prix avec une adreſſe & une grace merveilleuſe, il vint recevoir des mains de la jeune Princeſſe, une chaîne de pierreries, il la baiſa reſpectueuſement en la recevant, & regardant Madame avec beaucoup d'amour; J'accepte, Madame, lui dit-il, le glorieux eſclavage où vous me ſoûmettez, & j'eſpere m'aquitter ſi bien des devoirs qu'il impoſe, que vous ne vous repentirez jamais de m'avoir hono-

ré de vos chaînes. La Princesse sentit un trouble agreable à ces paroles, qui ne lui permit pas d'y répondre, elle tendit la main au Prince Espagnol en rougissant, il lui aida à décendre de l'échaffaut, & ensuite il la reconduisit à son apartement. Il l'y laisa pour aller se faire desarmer, elle y étoit à peine rentrée, qu'en mettant la main dans sa poche pour prendre quelques conserves, elle y trouva un Billet dont voici les termes.

C'est en vain que vous vous consommez en desirs pour Madame, elle ne vous aime point : elle sçavoit vôtre amour avant vôtre arrivée en France, & toutes vos actions le lui confirment. Elle y paroît insensible, & ce n'est qu'à vôtre rang seul que vous devez les honnêtetez indifferentes que vous recevez d'elle. Croyez-moi, Dom Juan, renoncez à une entrepriſe dont vous ne sortirez qu'avec confusion. On vous destine des biens plus tranquilles, & s'il est vrai, comme je suis forcée de l'avoüer, que les charmes de Madame ne trouvent rien qui les égale, il n'est pas moins que la tendresse & la delicatesse des sentimens, peuvent supléer au defaut de l'extrême beauté.

Cette lettre étoit écrite d'un caractere inconnu : la Princesse commençoit à prendre tant d'interêt à ce qui touchoit le Prince Espagnol, qu'elle ne put lire ce qu'on entreprenoit de lui persuader, & les offres qu'on lui faisoit d'une meilleure fortune, sans beaucoup de dépit & de cha-

tiosité. Elle courut à l'aparteament de Mademoiſelle de Vendôme, pour qui elle n'avoit rien de caché, & lui montrant le papier qu'elle venoit de trouver, elle lui demanda ce qu'elle en penſoit. Je ne ſuis point ſurpriſe, dit Mademoiſelle de Vandôme, de ce que le merite de Dom Juan ſe fait ſentir à quelques-unes de nos belles, il eſt aſsez extraordinaire pour en attendre cet éfet. Mais je ſuis ſurpriſe que cette inconnuë ſçache le ſecret que la Ducheſse d'Etempes vous a revelé, & qu'une lettre que la perſonne qui l'écrit a tant d'interêt à vous cacher, ſe trouve comme par enchantement dans vôtre poche. Dom Juan m'a ramenée à mon apartement, interrompit la jeune Madame, & il n'eſt pas impoſſible, que la femme qui lui écrit, ait gliſsé cette lettre dans ma poche, croyant la mettre dans celle du Prince, il me touchoit de prés, la foule étoit grande, & je comprens que quand on donne des lettres de ce caractere, on ne ſçait pas trop bien ce qu'on fait. Mais pour ce qui regarde le ſecret dont la Ducheſse d'Etempes m'a fait part, je ne puis vous dire comment il eſt parvenu juſques à cette inconnuë, ſi elle n'eſt la Ducheſse elle même. Ha! ce n'eſt point elle, s'écria Mademoiſelle de Vandôme, elle eſt trop habile pour commettre ſa faveur, à la diſcretion d'un homme de l'âge de Dom Juan, & ſi elle eſt capable d'infidelité pour le Roi, ce n'eſt qu'en faveur de l'Amiral. C'eſt donc la Saint Vallier, pourſuivit la Princeſse, elle regarde le Prince Eſpagnol avec beaucoup d'attention, & elle eſt aguerrie ſur les lettres

perſonne, qu'elle fut obligée de ménager. *Ma* curioſité, n'eſt pas aſſez forte pour occuper les ſoins d'un grand Roi dit-elle au *Monarque*, en ſe retirant, & j'eſpere que le tems m'éclaircira ſans le ſecours de perſonne. Le Roi d'Ecoſſe parut chagrin de la retraite de *Madame*. *Mademoiſelle* de Vandôme s'aperçut de ſa mauvaiſe humeur, & lui en demanda la cauſe. Il ſemble, réprit il, que *Madame* ait quelque défiance de moi: elle me fait des miſteres de tout, ne ſçauriez-vous lui répondre de ma diſcretion, & la guerir de ces reſerves. *Mademoiſelle* de Vandôme qui aimoit trop tendrement le Roi d'Ecoſſe, & la Princeſſe pour ſouffrir qu'ils ſe brouillaſſent, juſtifia *Madame* autant qu'elle le put, & afin que le *Monarque* ne l'accuſât pas du même défaut, elle lui dit ingenüement la maniere dont cette lettre étoit parvenuë entre les mains de la Princeſſe, & ce qu'elle contenoit. *Mademoiſelle* de Vandôme ignoroit l'importance de ce ſecret, & on cache rarement quelque choſe à ce qu'on aime. Le Roi d'Ecoſſe écouta ce recit avec une émotion qu'il ne diſſimuloit qu'avec beaucoup de peine, & feignant qu'il avoit un Courier à depêcher, il ſe retira dans ſa chambre pour y rêver en liberté aux diverſes choſes qui lui paſſoient alors dans l'imagination.

veye, ſans devenir l'Eſpion de mes pas, & de mes diſcours. Le Roi d'Ecoſſe n'avoit pas ſongé à écouter Dom Juan, il marchoit en rêvant, & ſi fort occupé de ſes propres penſées, qu'à peine il ſe fût aperçu du Prince, ſi cette bruſquerie ne l'en eût fait appercevoir. Il fut mortellement offenſé des ſoupçons injurieux qu'on lui declaroit : Nous ſommes dans une des maiſons du Roi de France, dit-il à Dom Juan, mais nous nous trouverons peut être quelque jour dans des lieux où je pourrai vous punir d'une défiance ſi peu reſpectueuſe. Cette réponſe ayant porté la colere de Dom Juan juſques au tranſport, le Comte de Brion eut beſoin de tout le pouvoir qu'il s'étoit aquis ſur ſon eſprit pour l'empêcher d'en venir aux dernieres extrêmitez. Le Connêtable qui étoit matineux & qui cherchoit le Roi d'Ecoſſe, étant arrivé heureuſement en cet endroit, joignit ſes inſtances à celle de l'Amiral, & obligea le *Monarque* à ſe montrer le plus ſage ; Ce different fit un bruit terrible à la Cour, on ne pouvoit en deviner la cauſe. Le Roi d'Ecoſſe & Dom Juan n'avoient ni couronnes ni droits aparens à diſputer. Ils n'étoient concurrens, ni d'autorité, ni de gloire, & l'engagement du *Monarque* avec *Mademoiſelle de Vandôme*, ne promettoit pas qu'on les ſoupçonnât d'être concurrens d'amour. Sans cette conſideration diſoit madame à ſa chere parente, je dirois que ces deux Princes ſont Rivaux, il n'y a que l'amour qui puiſſe produire ce déreglement dans deux hommes de ce rang, & de ce caractere. Mais je ne croi pas, ajoûta-t'elle

en rougiſſant un peu, que Dom Juan ſoit amoureux de vous, & je croirois encore moins que le Roi d'Ecoſſe eût quelque galanterie ſecrette, dans laquelle le Prince Eſpagnol lui fût ſuſpect. Il faut tout croire & tout craindre des hommes, interrompit triſtement Mademoiſelle de Vandôme. J'ai ſçu l'affaire du Roi d'Ecoſſe un moment aprés qu'elle a été arrivée, un Gentil homme & moi en a preſque été le témoin. J'ai envoyé le prier de m'en mander le détail. Il m'a fait dire qu'il viendroit me l'aprendre lui-même; devroit il avoir gardé ce ſecret juſques à cette heure & puis qu'il ne peut douter que je n'aye une connoiſſance confuſe de la choſe, eſt il d'un Amant delicat de me laiſſer en proye aux fauſſes idées que ſon ſilence peut me donner? Quoi le Roi d'Ecoſſe me confond avec la multitude! & je ne penetre pas plus avant dans ſon cœur, que s'il n'avoit aucune puiſſance ſur le mien? Il ne faut pas être ſi ſevere ſur le devoir des Amans, interrompit Madame, il y en a ſi peu qui s'en aquittent, que pour s'épargner des chagrins inutiles, il faut leur faire grace ſur tout ce qui n'eſt point eſſentiel. Cette converſation ſe faiſoit dans ce jardin des fleurs, qui eſt au deſſous de la terraſſe de Fontaine-bleau. Les Princeſſes s'etoient ménagées ce moment de promenade, croyant y être plus libres que dans leurs apartemens. Comme madame achevoit de parler, elle aperçut briller quelque choſe entre des Tulipes, qu'elle crut être des pierreries, elle fit ſigne à une des

filles qui la ſuivoient d'aller amaſſer ce qu'elle voyoit, & de le lui aporter, c'étoit une boëte de criſtal taillée a facetes, & entourée d'un cercle de diamans, où les Princeſſes trouverent un Portrait de Mademoiſelle de Saint Vallier. Elles ne douterent pas qu'il ne fût à Monſeigneur le Dauphin : & s'étonnerent qu'il eût été capable de le perdre.

Dans un autre tems, elles lui auroient fait une malice, pour le punir de ſa negligence ; mais Mademoiſelle de Vandôme étoit ſi triſte, & Madame avoit tant de peine à s'acoûtumer à ſa tendreſſe pour Dom Juan, qu'elles ne ſongerent qu'à rendre la boëte, lorſqu'elles verroient le Prince.

V. JOURNE'E.

MAdame ne fut pas long-tems ſans trouver la commodité de faire cette reſtitution. Monſeigneur le Dauphin avoit été occupé tout le jour precedent, à rendre des offices d'ami au Monarque Ecoſſois; mais le lendemain ſi tôt qu'il fut habillé, il vint voir Mademe ſa ſœur, elle étoit encore au lit, elle commençoit à ne dormir plus ſi tranquilement qu'à ſon ordinaire, & elle reparoit les veilles de la nuit par un peu de pareſſe le matin. Que me donnerez-vous, Monſieur, dit-elle, au Prince, & je vous rendrai la choſe du monde que vous voudriez avoir le moins perduë. Je ne me ſuis point aperçu d'avoir

fait aucune perte, repartit Monſeigneur le Dauphin, mais quoi que ce ſoit qu'il vous plaiſe de me rendre, vous ſerez toûjours la maîtreſſe des reconnoiſſances qui ſeront en mon pouvoir. Vous êtes trop honnête, pourſuivit Madame en ſoûriant, & vôtre generoſité merite qu'on ne lui faſſe point de loix. Tenez, ajoûta-t-elle en preſentant au Prince la boëte qu'elle avoit trouvée, ſoyez plus ſoigneux une autre fois, ce portrait pourroit tomber dans des mains moins fidéles que les miennes Monſeigneur le Dauphin changea de couleur à la veuë du portrait de ſa maîtreſſe, il ne lui apartenoit point; & jugeant qu'il avoit quelque Rival ſecret, qui ſans doute avoit fait faire cette peinture, il demanda à la Princeſſe en quel lieu elle l'avoit trouvée, & quels gens étoient alors auprés d'elle. Ce que Madame lui répondit ne ſatisfit point ſa curioſité, elle avoit trouvé cette boëte dans un Jardin, où tous les gens de qualité ſe promenoient tous les jours, & qu'il n'y en avoit aucun auprés d'elle, lorſque ce portrait s'étoit offert à ſa vûë. Monſeigneur le Dauphin étoit d'un temperamment impetueux, & il n'y eut jamais de veritable amour ſans jalouſie. Il court à la chambre de Mademoiſelle de Saint-Vallier, & la nomma d'abord, infidéle & ingrate, ſans ſavoir de quelle eſpece d'infidelité, & de quelle ingratitude il l'accuſoit, il lui montra le portrait que Madame venoit de lui donner, & lui demanda le nom de l'heureux amant qu'elle en avoit favoriſé. Il étoit conſtant que Mademoiſelle de Saint-Vallier n'avoit

jamais vû ce portrait avant ce moment, mais la proteſtation qu'elle en fit trouvant monſeigneur le Dauphin mal diſpoſé à la croire, paſſa dans ſon eſprit pour une diſſimulation criminelle. Il n'y eut reproche d'amant qui ſe croit trahi, où l'innocente Saint-Vallier ne ſe vit expoſée; le Prince vouloit la convaincre d'une faute, dont il craignoit mortellement qu'elle fut convaincuë, il alloit montrant ſa boëte à tous les gens qu'il rencontroit, & afin de ſe faire dire plus hardiment à qui elle apartenoit, il en avoit ôté la peinture. Un Officier du Roi d'Ecoſſe qui croyoit avoir vû une boëte toute pareille entre les mains de ſon maître, crut lui rendre un grand ſervice en la lui faiſant reſtituer, & dit à Monſeigneur le Dauphin ce qu'il croyoit en ſavoir. Le Prince fremit à cette depoſition, il aimoit tendrement le Roi d'Ecoſſe, & les trahiſons qui nous ſont faites par ceux que nous croyons nos amis, nous touchent plus ſenſiblement que celles des gens indifferens. Monſeigneur le Dauphin courut chercher le Roi d'Ecoſſe, & commençant l'éclairciſſement par des reptoches du tort qu'il faiſoit à leur amitié, il lui montra la boëte, & lui demanda s'il n'avoit pas une grande confuſion des legeretez dont cette boëte l'accuſoit. Le Monarque demeura confus, en éfet; mais ce n'étoit pas de la maniere que le Prince le penſoit;

fit apeller celui de ſes Officiers qui avoit ſoin de ſes pierreries, afin d'examiner ſi la boëte qu'il voyoit, étoit veritablement celle qu'il croyoit voir. Cet homme n'étoit pas alors dans l'apartement du Roi d'E

coſſe, & pendant qu'on le cherchoit, Monſeigneur le Dauphin continuant à s'exhaler en plaintes & en reproches, aprit au Monarque de quel crime il étoit ſoupçonné. Quoi Monſieur ? s'écria t-il, vous m'accuſez d'être amoureux de Mademoiſelle de Saint Vallier ! Hé ſi vous n'en étiez point amoureux, interrompit le jeune Prince, auriez-vous fait faire le portrait que j'ai ôté de cette boëte : par quel mouvement fait-on peindre une perſonne, & porte-t-on ſon portrait ſur ſoi, ſi ce n'eſt par un éfet d'amour. Si c'eſt le portrait de Mademoiſelle de Saint Vallier que vous avez ôté de cette boëte, interrompit le Roi d'Ecoſſe, ou elle n'eſt pas celle que je penſe, ou les gens qui me l'ont dérobée, y ont mis cette peinture depuis leur larcin. Je n'ai vû dans cette boëte que le ſeul portrait de Madame, & Madame eſt la ſeule perſonne du monde en qui mon cœur prend interêt. Vous aimez ma ſœur, interrompit le Prince tout éperdu, oüi Monſieur, repartit le Monarque, j'aime la Princeſſe vôtre ſœur. Ce ſecret n'étoit pas encore dans la ſaiſon d'être declaré, mais j'aime mieux hazarder d'être trop tôt découvert que de perdre vôtre amitié.

Hé ! comment penſez-vous apaiſer la Maiſon de Vandôme, ajoûta le Prince ? N'avez-vous pas ſolemnellement accordé ma Couſine, & croyez-vous que tous les Bourbons dont elle eſt décenduë, ſouffrent l'injure que vous preparez à une Princeſſe qui leur touche de ſi prés.

HISTOIRE DV ROI d'ECOSSE & de Madame.

JE n'avois jamais vû mademoiſelle de Vandôme, reprit le monarque, lorſque je lui donnai ma foi. Je voulois une Epouſe Françoiſe, & je la demandois au Roi vôtre Pere, comme s'il avoit été le mien. Soit qu'il crût avoir beſoin de madame, pour faire une alliance avec l'Eſpagne, ou que ſe trouvant chargé de la conduite de mademoiſelle de Vandôme, il preferât en Prince genereux, l'établiſſement de cette Princeſſe à celui de ſa fille propre. Il la propoſa à mes Ambaſſadeurs. Je l'acceptai ſans replique, j'envoyai demander une diſpenſe au Saint Pere, ſur quelques degrez d'alliance qui ſont entre ma Maiſon, & celle de Vandôme, & j'attendois mon Epouſe avec impatience, lorſque la neceſſité de ſecourir le Roi vôtre Pere me fit prendre la reſolution de venir la recevoir moi même. J'avoüe que ſa veuë ne me donna aucun ſujet de me repentir de ma déference; mademoiſelle de Vandôme a mille qualitez engageantes, je l'aimai ſincerement, & je l'aimerois encore avec beaucoup d'ardeur, ſi madame ne fût jamais revenuë des eaux de Bourbon, où elle étoit quand j'arrivai en France. Je fus frapé de ſa vûë comme d'un coup de trait,

châtier la revolte des Gantois, il tâche depuis long-tems à s'aquerir l'amitié du Roi d'Angleterre: ce monarque n'eſt pas ſatisfait de vos liaiſons avec la France, & peut-être que l'Empereur n'en eſt pas trop content auſſi. Il ſe feroit un merite auprés de l'Anglois de traverſer vos deſſeins, dégoûtez-les prudemment juſques au départ de Charles-Quint, & de mon côté je vais travailler ſoûs main; à retarder vôtre diſpoſe, afin qu'il ne paroiſſe pas que la ſuſpenſion de vôtre mariage ſoit un éfet de vôtre changement. Je ſuivis le conſeil du Connêtable, la contrainte que je me faiſois étoit penible, mais la crainte de ruiner mes eſperances en ne me la faiſant pas, balança la violence de mon amour. Madame ſe baigna au commencement de cet Eſté, comme vous pouvez vous en ſouvenir, & choiſit pour le lieu de ſon bain cette magnifique grotte que le Roi vôtre Pere a fait faire à l'apartement de la Ducheſſe d'Etempes Je ſai le ſecret de cette fauſſe niche, d'où par le moyen d'un miroir de reflexion qui eſt enchaſſé dans la Roquaille, on peut voir les Dames dans le bain. Le Roi vôtre Pere m'avoit confié cet eſſai de ſa cûrieuſe galanterie. Je fis gagner l'Officier qui a le ſoin de cette grotte. Il me plaça dans la Niche un moment avant que Madame ſe mit dans l'eau. Pardonnez-moi cette temerité, mon cher Prince, la pureté de mes intentions l'excuſe, & elle fut aſsés rigoureuſement punie pour meriter plus de compaſſion que de colere. La ſeule Mademoiſelle de Vandôme eut le privilege d'entretenir Madame dans ſon bain, & d'a-

bord elle me donna mille petits plaisirs, qu'elle ne pensoit pas me donner. Elle admiroit la gorge de la Princesse, sa taille, sa jambe, & lui faisant sortir tantôt le pied, tantôt l'épaule elle me causoit des transports d'amour & de joie, que je ne saurois vous representer. Mais helas! que ces transports eurent un douloureux revers. Il y avoit prés d'une demi heure que j'étois dans l'heureux état que je vous represente, lorsque Mademoiselle de Vandôme s'assoyant sur le bord de la cuve, & prevenant d'un soûris malicieux ce qu'elle avoit à dire. Que ne donneroit point un Prince de nôtre connoissance, ma Princesse, s'écria-t-elle, pour être où je suis, & pour voir ce que je vois? Si vôtre seul portrait l'a rendu si amoureux, il ne sortiroit jamais de cette grotte sans mourir. Vous n'êtes pas bien sage, ma Cousine, repartit Madame, avec une rougeur que je pouvois aisément remarquer dans le miroir. Je crois que le Prince dont vous parlez ne songe guere à nous, & je ne suis pas assés simple, pour donner croyance à la fable qu'il a plû à Madame d'Etampes d'inventer. Pourquoi voulez-vous que ce soit une fable, interrompit Mademoiselle de Vandôme? vôtre beauté n'est-elle pas assés parfaite pour produire des éfets plus surprenans? Ma beauté est mediocre poursuivit modestement Madame; mais quand elle seroit telle, que nôtre amitié vous le persuade, Dom Juan passe pour un Prince trop reglé pour être devenu amoureux d'une peinture. Vous êtes une dissimulée, ma Princesse, reprit Mademoiselle de Vandôme, vous m'avez pas tant d'incre-

l'incredulité que vous affectez d'en témoigner, & si j'oſe porter ma penetration plus loin, vous ſeriez bien fâchée d'avoir de bonnes raiſons d'être incredule. Je ne vous nierai pas, repliqua *M*adame, que la reputation de Dom Juan me charme. Je m'y ſuis intereſſée dés mon enfance : Quand le Roi revint d'Eſpagne, je lui entendis dire une fois à feu *M*adame ma grand-mere, qu'il ne ſouhaitoit pas un plus grand merite dans *M*onſeigneur le Dauphin que dans le fils naturel de l'Empereur. Depuis ce tems-là, il m'a toûjours ſemblé que ce Prince m'étoit quelque choſe, je m'informe de lui avec ſoin & avec curioſité, & lors qu'on m'apprend quelque nouvelle qui lui eſt glorieuſe, je ſens un plaiſir d'une eſpece ſinguliere, & que je n'ai jamais ſenti que pour cela ; de ſorte donc, Madame, interrompit Mademoiſelle de Vendôme, que Madame d'Etampes ne vous fit pas mal ſa cour, quand elle vous dit que ce Prince étoit devenu amoureux de vôtre Portrait ! Cela ne va pas juſques-là, reprit Madame, j'ai aſſeurément beaucoup d'eſtime pour Dom Juan ſans le connoître, je ſerai bien aiſe de le voir, & ſi le Roi jettoit les yeux ſur lui, pour en faire ſon gendre, je vous avouë ingenûment, que cette deſtinée ne me déplairoit point ; mais vous comprenez bien, ma Couſine, que nous ſommes des victimes d'Etat, qui devons toûjours nous tenir preparées à tous les ſacrifices qu'on trouve à propos de faire. Je vous laiſſe à juger, Monſieur, ce que je penſois pendant ce terrible diſcours, je

je fus cent fois prêt à l'interrompre, & je penſe que je l'aurois fait, ſi le deſir de voir ſortir Madame du bain, n'avoit retenu ma naiſſante jalouſie. Ce moment tant ſouhaité arriva, & bien que la modeſtie de la Princeſſe dérobât pluſieurs beautez à mes eſperances, j'en découvris un aſſez grand nombre pour en demeurer enchanté. J'allai chercher le Connêtable pour lui raconter ce que je venois d'entendre, ce recit l'inquieta, il ſçavoit les liaiſons de Dom Juan avec l'Amiral, il ne jugea pas de voir ſouffrir que ſon Concurrent de credit ſe fit un appui tel, que le ſeroit un fils de l'Empereur, devenu gendre du Roi. Se trouvant donc ſollicité par ſa propre Politique à traverſer le deſſein de mon Rival, il prit dés lors, tous les biais qu'il jugea neceſſaires pour le faire avorter dans ſa ſaiſon. L'Empereur arriva à Bayonne en ce tems-là, & le Roi vôtre Pere s'étant avancé juſques à Chatelle-rault pour le joindre, je voulus l'y accompagner. Les yeux du Prince Eſpagnol me confirmerent ce que je ſçavois de ſa paſſion, & ſi je ne me trompe, ſa perſonne ne détruiſit pas la bonne opinion, que Madame en avoit conçuë. Le jour qu'on partit d'Amboiſe, l'Amiral vint faire un voyage à Paris, il eut une converſation avec Dom Juan le ſoir auparavant, dont je fus le témoin ſans l'avoir preveu. Elle ſe faiſoit ſur une teraſſe, où j'avois mon logement, & par le moyen d'une cannoniere, ce qu'ils ſe diſoient étoit porté juſques à ma garderobe où j'étois par hazard dans ce moment-là. Je perdis pluſieurs de leurs pa-

rôler ; mais j'entendis diſtinctement que le Prince donnoit un portrait à l'Amiral, & le prioit de faire faire une deviſe galante ſur l'envers de la peinture. Car, diſoit-il, comme la boëte eſt à jour, il me ſemble que cela bleſſe la vûë, de voir d'un côté un beau portrait, & de l'autre une plaque de cuivre. Mais, mon cher Comte, ajoûta-t-il, rapportez, ou renvoyez moi ce portrait ſitôt qu'il ſera dans l'état où je le deſire : vous ſçavez à quel point il m'eſt cher. Helas ! il me coûte tout le repos de mon cœur. Je ne pourrai vous le raporter, repartit l'Amiral, je ne reviendrai pas à la Cour aſſez promtement pour ſatisfaire vôtre impatience. Mais je vous la renvoyerai par un de mes gens, à qui je me confie comme à moi même. J'envoyai voir qui étoient ces perſonnes qui parloient ſur la terraſſe, on me dit que c'étoit Dom Juan & l'Amiral, je ne doutai point que le portrait dont il étoit queſtion, ne fût le même dont on diſoit que le Prince Eſpagnol étoit devenu amoureux à Madrid, & je fus épris d'un violent deſir, de le faire prendre à l'homme qui en ſeroit chargé. J'envoyai des Bateurs d'Eſtrade ſur le chemin de Paris, ils s'acquitterent ſi bien de leur commiſſion, qu'ils dévaliſerent le Courier de l'Amiral, & lui prirent ce portrait que je ſouhaitois avec tant d'ardeur.

Voilà donc le vol du Courier éclairci, interrompit Monſeigneur le Dauphin, & le Connêtable n'a aucune part à cette entrepriſe.

Non ſans doute, reprit le Roi d'Ecoſſe

& ceux qui l'en ont soupçonné ne le connoissent pas, il est trop prudent, & blâme trop les éclats inutiles, pour avoir fait, ni même conseillé cet attentat.

Le Portrait étoit dans cette même boëte, qui a donné matiere au recit que je viens de vous faire, & il étoit accompagné d'un memoire de la main de Dom Juan, sur la maniere dont il avoit souhaité que la devise fût imaginée. L'Amiral s'étant acquité de sa commission, lui renvoyoit le memoire avec la boëte, & lui mandoit dans sa lettre, qu'il verroit par son propre memoire que ses intentions avoient été fidellement suivies. La joye que j'eus d'avoir privé mon Rival de ce Portrait, m'a consolé pendant quelques jours, du favorable accueil que ce Prince reçoit de la Princesse; mais il arriva une chose il y a deux ou trois jours qui a redoublé toutes mes inquietudes. J'entrois chez Mademoiselle de Vendôme, & j'avois l'esprit aigri des avantages que Dom Juan avoit remportez à la course. La Princesse vôtre sœur étoit avec mon Epouse pretenduë, & lisoit une lettre que je reconnus pour être de la même écriture que ce memoire, dont je viens de vous parler. Mademoiselle de Vendôme m'asseura lorsque Madame fut sortie, qu'elle ignoroit d'où cette lettre venoit & qui l'avoit écrite, je ne jugeai pas à propos de me rendre l'Interprete des desirs de mon Rival, je laissai Madame dans son ignorance; mais je revins chez moi, asseuré que Dom Juan hazardoit d'écrire à Madame, & selon ce que Mademoiselle de Vandôme m'apprit

de ce qui étoit contenu dans cette lettre, elle eſt une ingenieuſe declaration d'amour.

Je ne ſuis plus ſurpris, interrompit monſeigneur le Dauphin, que vous ayez eu un different avec le Prince Eſpagnol, je le ſerois davantage ſçachant ce que je ſçai, ſi vous vous étiez rencontrez ſeuls ſans vous quereller; ajoûtez à cela, reprit le Roi d'Ecoſſe, que Dom Juan ſçait que j'ai fait devaliſer ſon Courier, & que ce fut par les reproches qu'il m'en fit, que commença nôtre querelle, l'homme qu'on étoit allé chercher arriva comme le monarque achevoit de parler, le Roi ſon maître lui demanda le portrait de Madame, que par la crainte de le perdre, ou d'en faire éclater le larcin, il tenoit toûjours enfermé dans une caſſette; celui qui avoit le ſoin de le garder, le lui apporta, & mit le Roi d'Ecoſſe, & monſeigneur le Dauphin dans un étonnement qui ne peut ſe repreſenter, la boëtte en étoit toute pareille à celle que Madame avoit trouvée, mais ce n'étoit point la même, & la jalouſie de monſeigneur le Dauphin renaiſſant, à cette connoiſſance, il ſortit de chez le Roi d'Ecoſſe, plus jaloux, & plus chagrin qu'il n'y étoit entré.

Le pretexte de cette promenade fut le desir de voir un château que le Roi faisoit bâtir dans le bois de Boulogne sur le modelle de celui de Madrid. Il conjura l'Amiral de le mener à ce bâtiment, ensuite ils allerent à Paris, & passerent même jusques à saint Germain, ils croyoient trouver le bruit de la querelle, pleinement apaisé à leur retour, mais ils furent déçus, il n'avoit jamais été plus violent. Un Officier du Monarque Ecossois sçavoit qu'un portrait qu'on avoit volé au Courier de l'Amiral étoit dans la cassette du Roi son Maître: cet homme avoit été assez foible pour découvrir ce secret par l'espoir d'une recompense, il le fut assez, pour le publier; par l'impossibilité de ce faire, il en fit confidence à un de ses compagnons d'office, ce confident, en avoit un autre, & ce que trois ou quatre personnes sçavent demeurant rarement reduit à ce petit nombre, il se répandit bien-tôt un bruit parmi toute la Cour, que le different du Roi d'Ecosse, & de Dom Juan étoit venu pour un portrait; à cette nouvelle on joignit les perquisitions que Monseigneur le Dauphin avoit faites sur le portrait de Mademoiselle de Saint-Vallier, & les brodeurs de bruits communs, debitant celui-ci à leur maniere, raconterent comme un point de foi, que Dom Juan avoit perdu un portrait, qu'il accusoit le Roi d'Ecosse d'avoir fait dérober; mais que cette accusation étoit fausse, & que Monseigneur le Dauphin avoit ce portrait, entre les mains de quelques Seigneurs Espagnols de la suite de l'Empereur, qui se souvinrent d'avoir vû à Dom

vez judicieuſement penſé, qu'elle eſt de la Saint-Vallier, & moi ſimple que je fus, je lui dis ingénûment, à qui elle s'adreſsoit, & ce qu'elle contenoit, il eut un different avec le Prince Eſpagnol le lendemain, il ne faut point en chercher une autre cauſe, c'eſt la jalouſie qui l'a fait naître: Vous voyez donc, ma couſine, interrompit Madame, avec un trouble qu'elle ne put diſſimuler, que Madame d'Etampes avoit fait une fable quand elle m'avoit flatée de l'inclination de Dom Juan pour moi. Je ne voi encore rien de cela, reprit Mademoiſelle de Vandôme, il paroît bien par la lettre de la Saint-Vallier qu'elle a trouvé Dom Juan digne d'être aimé. Mais il ne paroît point qu'elle en ſoit aimée, au contraire elle ſe plaint de ce qu'il ne répond pas à ſa tendreſſe Hé! ce portrait, ma couſine, interrompit Madame, à quel uſage le mettons-nous? Eſt-ce par haine pour la Saint-Vallier, que Dom Juan porte ſon portrait ſur lui, & querelle le Roi d'Ecoſſe, parce qu'il le ſoupçonne de l'avoir pris. Non, non, ma Couſine, encore un coup, Madame d'Etampes nous fit un conte fabuleux. Dom Juan n'eut jamais de ſenſibilité pour ma peinture, il n'en a pas même pour ma perſonne, & s'il a dit quelques paroles qui ayent dû me le faire juger, c'eſt à la galanterie de ſa Nation que je dois les attribuer, & non pas à la prevention de ſon cœur. J'en ai beaucoup de joie, pourſuivit-elle, avec un ſourire aigre & forcé, j'aurois été fort embarraſsée de l'amour d'un homme que j'eſtime aſsez pour ne vouloir pas le rendre malheu-

reux, & qui selon les aparences ne sera pas le Gendre de François I. Mademoiselle de Vandôme, ne put ni combatre, ni aprouver ces differentes opinions. Elle étoit si occupée de sa jalousie, qu'à peine elle entendoit ce que la Princesse disoit. Elle alla chercher le Roi d'Ecosse chez la Reine, où il y avoit Comedie Espagnole ce soir-là. Elle le tire dans un petit cabinet, où la Reine passoit une partie de ses heures solitaires, & où elle n'étoit pas alors. Je vais jouer un ridicule personnage, lui dit-elle, rien n'est si desagreable dans une Amante & si fatiguant pour un homme leger, que les reproches de sa legereté. Mais c'est un méchant quart d'heure qu'il faut vous resoudre à passer; & que vous avez preveu, sans doute, quand vous avez pris la resolution de me priver de vôtre cœur. Ce même jour le Roi d'Ecosse avoit declaré ces sentimens au Roi, cette lettre de Dom Juan qu'il avoit vûë entre les mains de Madame, lui avoit fait craindre de parler trop tard s'il ne se hâtoit de parler, & cette crainte à la protection de Monseigneur le Dauphin, avoit emporté la balance sur les circonspections du Connêtable. Quand il vid donc Mademoiselle de Vandôme l'accuser de legereté, il crut que le Roi lui avoit donné quelque connoissance du malheur qui la menaçoit, & ne pouvant ni trahir ses desirs, ni dementir le Roi de ce qu'il croyoit qu'il eût avancé. Plût à Dieu, Mademoiselle, repliqua-t-il, que l'amour fût une chose volontaire. Je ne me serois pas attiré les justes reproches que vous me faites. Vous étes

aimable, & vous m'honorez de beaucoup de bienveillance ; que je ſerois heureux Mademoiſelle, ſi je pouvois vous aimer, ou n'aimer que vous : Quoi, s'écria Mademoiſelle de Vandôme toute hors d'elle-même, il eſt donc vrai que mes ſoupçons ne ſont point des chimeres, & je me flatois en vain de l'eſpoir de vous trouver innocent, quand je vous accuſois d'être coupable. Je ſuis innocent, reprit le Monarque, ſi c'eſt une juſtification pour un crime que de n'avoir pû s'empêcher de le commettre, je ſuis forcé à ce que je fais par un Aſtre dominant dont je ne puis éviter l'influence. Quelle influence, juſte-Ciel, interrompit Mademoiſelle de Vandôme ! Encore ſi la politique coloroit cette trahiſon ! Si vous épouſiez l'heritiere d'Angleterre, ou ſi vous tâchiez à vous unir à la France par des liens plus forts que ceux que je puis vous fournir, je vous trouverois en quelque façon excuſable ; mais noircir vôtre reputation, manquer à une foi ſolemnellement donnée, & vous attirer les reſſentimens de la maiſon de Bourbon, pour la Saint-Vallier ! Indigne Monarque ; y avez-vous bien penſé, & peut-il être vrai que vous ſoyez capable de cette baſſeſſe ; le Roi d'Ecoſſe connoiſſant par ces paroles l'erreur où étoit Mademoiſelle de Vandôme, ſe repentit de s'être ſi fort avancé, il changea de rôle, feignit d'avoir voulu éprouver la Princeſſe, & s'offrit à la detromper par toutes les preuves, qu'elle jugeroit ſuffiſantes ; mais il en avoit trop dit pour ſe retracter, & quand il auroit pû guerir Mademoiſelle de Vandôme, de ſes ſoupçons

Prince mon frere, j'aurois eu plus d'égard pour l'hoſpitalité, & je me ſerois ſouvenuë que vous étes un étranger, qu'il faut renvoyer content de la France. Que dites vous, madame d'un portrait de *Mademoiſelle de Saint-Vallier*, interrompit le Prince Eſpagnol; m'auroit-on mis dans quelque intrigue avec cette fille, depuis que je ſuis abſent de Fontaine-Bleau! On n'a rien fait dans vôtre abſence, interrompit *Mademoiſelle de Vandôme*, que de découvrir ce qui s'étoit paſſé avant vôtre départ. On ſçait que c'eſt l'amour qui vous a brouillé avec le Roi d'Ecoſſe, & qu'un portrait a donné naiſſance à cet éclairciſſement. Il y a quelque choſe de vrai dans tout cela, reprit le Prince Eſpagnol, le Roi d'Ecoſſe, m'a fait dérober un portrait qui m'étoit fort cher, & nous aurons quelques affaires d'amour, à demêler enſemble; mais *Mademoiſelle de Saint-Vallier* n'entre point dans cette diſpute. Quoi interrompit madame bruſquement, ce n'eſt pas le portrait de la Saint-Vallier, que vous ſoupçonnez le Roi d'Ecoſſe de vous avoir pris? Quoi *Madame*, reprit Dom-Juan, en regardant la Princeſſe avec beaucoup d'amour, il peut être vrai que vous me ſoupçonniez de prendre quelque interêt dans le portrait de *Mademoiſelle de Saint-Vallier*; & mes yeux auroient aſſez trahi les deſirs de mon ame pour vous laiſſer dans cette erreur; ſi nous n'en croyons pas l'hiſtoire du portrait, interrompit *Mademoiſelle de Vandôme*, nous en croyons une lettre de la Saint-Vallier, qu'elle

vous écrivoit le jour de la courſe, & que Madame trouva dans ſa poche ſans ſçavoir qui l'y avoit miſe. Vous dites, Mademoiſelle, repera le jeune Prince, qu'une lettre que Madame a deu trouver dans ſa poche le jour de la courſe eſt de Mademoiſelle de Saint-Vallier? Hé! de qui ſeroit-elle donc? interrompit Madame; Dom Juan baiſſa les yeux à cette demande, & n'eut jamais la force de dire qu'elle étoit de lui. Mais l'Amiral qui s'aperçût de ſon embaras voulut l'en tirer, il avoit reçû un billet du Prince Eſpagnol, la veille de leur départ de Fontainebleau par lequel il le prioit de vouloir le mener au bâtiment de Madrid, l'Amiral cherche ce billet dans ſa poche, le trouve, & le preſentant à *Mademoiſelle* de Vandôme, ne ſeroit-ce jamais de cette même écriture lui dit-il, qu'étoit la lettre dont vous venés de parler? oüi ſans doute, dirent en même tems *Madame*, & Mademoiſelle de Vandôme, nous la reconnoiſſons trés bien. Vos Alteſſes Royales, peuvent donc juger, pourſuivit l'Amiral, ſi c'eſt *Mademoiſelle* de Saint-Vallier qui a écrit cette lettre, nous partîmes de Fontaine-bleau, le Prince Dom Juan, & moi le jour dont la datte du billet fait foi, & nous revenons de *Madrid*. *Madame*, & *Mademoiſelle* de Vandôme ſe regarderent fixement au diſcours du Comte de Brion, & *Madame* voyant tout à coup ce qu'elle avoit eu tant de peine à voir, rougit, baiſſa les yeux, & ne pouvant ni ſe mettre en colere, ni ſe reſoudre à ne pas y paroître; ferma les rideaux de ſa litiere, &

commanda au muletier d'avancer. Le Prince Eſpagnol demeura comme immobile dans l'endroit où ce commandement l'arrêtoit, l'Amiral qui ne voyoit pas qu'il eût des raiſons legitimes d'être ſi troublé, le tira par le bras comme pour le faire revenir à lui-même, à quoi penſez-vous, Seigneur? lui dit-il, avez-vous oublié que je viens de déclarer vôtre amour à *M*adame, en vôtre preſence, & qu'elle n'en a puni l'aveu que d'un ordre à ſon muletier de faire avancer ſes mulets, hé! vous ne contez cet ordre pour rien? repartit triſtement Dom Juan, cette rougeur de colere, ce mépris, cette fuite? tout cela ne vous ſemble pas une punition aſſez ſevere? Je ne ſçai ce que tout cela ſeroit en Eſpagne, interrompit l'Amiral, mais en France, ce n'eſt pas grand-choſe, la rougeur de Madame n'a rien eu d'ennemi, & quelques couleurs que vôtre timidité donne à la fuite de la Princeſſe, elle ſupoſe toûjours une crainte d'être vaincuë. Dom Juan n'oſoit ſe flatter, aux conjectures de l'Amiral, il craignoit ſi fort de déplaire qu'il ne pouvoit convenir de n'avoir pas dépleu, & ces diſcours les ayant occupez pendant le reſte de leur voyage, ils ne les interrompirent que pour ſe rendre à leurs apartemens.

VIII. JOURNE'E.

IL étoit arrivé un petit accident à Madame d'Etampes depuis le départ de Madame, elle avoit voulu monter une haquenée dont l'Empereur lui avoit fait preſent, un cerf avoit traverſé inopinément une des allées du canal, où la Ducheſſe ſe promenoit, & ſoit que la haquenée eût peur; ou que la Ducheſſe elle-même ayant été ſurpriſe dans quelque rêverie eût pris un contretems, elle étoit tombée, & on avoit aprehendé pendant quelques heures que ſa chûte ne fût perilleuſe. Mais cette aprehenſion s'étant trouvée vaine, elle en avoit été quitte pour garder un jour la chambre. Elle fut bien tôt viſitée par toutes les perſonnes qui vouloient faire leur Cour au Roi. Madame la Ducheſſe d'Alençon fut la plus empreſſée, le jeune Duc d'Orleans l'accompagna. Monſeigneur le Dauphin même & Mademoiſelle de Saint-Vallier, bien que chefs de la ligue contre la Ducheſſe, n'avoient oſé ſe diſpenſer de lui rendre ce petit devoir. Monſieur le Duc d'Orleans lui dit galemment, qu'elle n'avoit fait cette chûte que pour faire voir la magnificence de ſon déshabiller, & qu'elle n'avoit jamais été ſi belle Ma chûte a été grande, reprit la Ducheſſe, & mon viſage devroit en paroître étonné. Mais Marot, aujouta-t'elle, en montrant cet homme Illuſtre qui étoit alors dans ſa chambre,

m'a dit de ſi plaiſantes choſes, qu'il a diſſipé toutes les aparences de mon mal. Madame d'Alençon honoroit Marot d'une eſtime ſinguliere : Vous verrez, lui dit-elle obligeamment, que le fameux Marot a fait quelque Ouvrage nouveau dont il eſt venu ſacrifier les premices à Madame d'Etampes. Je n'ai pas eu beſoin d'exiger de nouvelles careſſes de ma Muſe Madame, repartit Marot, pour divertir Madame la Ducheſſe. Quelques larmes répandues malgré moi, quelques helas en forme de plaintes inutiles, ont compoſé la réjoüiſſante Comedie dont elle ſe trouve ſi bien regalée. Ce diſcours de Marot excita la curioſité de Madame d'Alençon, elle demanda aux Princes & au reſte de la Compagnie, s'ils n'étoient pas d'avis qu'on obligeât le Poëte à s'expliquer plus clairement. La propoſition de la Princeſſe fut aprouvée, & le moindre deſir de Madame d'Alençon étant un ordre abſolu pour Marot ; il commença ainſi.

HISTOIRE DE MAROT, & de Mademoiſelle de Telligny.

JE n'ai pas beſoin de repeter ce que j'ai déja dit à Madame d'Etampes, dit-il, en adreſſant la parole à Madame d'Alençon, pour executer le commandement que je reçois de vôtre Alteſſe Royale, &

j'ai dequoi soûtenir plusieurs audiances, comme celle dont on m'honore. Lorsque Mademoiselle de Telligny brilla chez feu Madame mere du Roi, soûs le nom de la belle Normande, je crus être des premiers qui sacrifioient à sa beauté Je ne jugeai pas devoir lui faire un grand secret de ce sacrifice : les Poëtes son privilegiez : la Poësie met le mot d'amour en œuvre, & lui ôte un certain brute désagreable aux yeux de la pudeur, dont la Prose n'a pas l'art de le dépouiller. Ma temerité fut heureuse, Mademoiselle de Telligny aimoit les vers passionnez, ceux que je fis pour elle lui plûrent, & bien que j'y eusse parlé de mon amour dans des termes assez clairs pour être entendus, on ne se contenta pas de ne point m'imposer silence, on me commanda de continuer. J'avois jusques alors fait des imprecations contre les faveurs des Muses, je disois ordinairement qu'elles portent mal-heur, que la nature & la fortune sont toûjours en querelle, sur la destinée d'un Poëte, & que si l'une l'enrichit du talent de faire des vers, l'autre en est jalouse, & par dépit le rend gueux toute sa vie; mais quand je vis que Mademoiselle de Telligny faisoit un doux accueil à ma declaration d'amour. Je changeai d'opinion, & bien que les graces du Roi, & les vôtres, Madame, ne m'eussent pas encore tiré des hôpitaux du Parnasse, je n'aurois pas voulu pour un Empire n'être point un des favoris d'Apollon. Il ne faut pas demander si l'art Poëtique fut vigoureusement exercé : il ne se passoit aucun jour

ſi Mademoiſelle de Telligni ne recevoit Epigramme, Elegie, ou Rondeau de ma façon; ſi elle ſe promenoit dans quelque Parterre, la Déeſſe Flore, & les Zephirs l'aſſeuroient de mon amour: ſi elle prenoit une parure nouvelle, je la faiſois habiller par les graces, & comme les Poëtes feignent qu'elles ſont filles de Venus, je ne manquois pas à les ſuplier d'inſpirer quelques-uns des ſentimens de leur mere dans le cœur de la belle Telligni. Elle ſoûrioit à toutes ces marques de ma paſſion, j'aurois bien voulu pouvoir l'obliger à traiter la choſe plus ſerieuſement, ces ſoûris ſont ſuſpects aux amans experimentez; mais outre que je ne pouvois la faire changer de manieres, c'eſt beaucoup obtenir d'une fille ſage comme elle l'étoit, que la liberté de dire ce qu'on penſe. Elle ſe nommoit Anne, & ſoûhaitoit que je lui donnaſſe ce nom dans mes vers. Je ne diſois rien à Anne, que je ne puſſe dire à Mademoiſelle de Telligni, mais c'étoit toûjours un miſtere, il n'y en a point d'inutile dans l'amour, & long-tems aprés ma mort le nom d'Anne ſera celebré dans mes ouvrages.

Quand j'eus été écouté quelques mois, je me crus en droit de pretendre une réponſe. Je conjurai Mademoiſelle de Telligni de vouloir renoncer à ſon ſilence. Helas, me dit-elle avec ſon ſoûris ordinaire, je voudrois de tout mon cœur pouvoir faire tout ce que vous ſouhaitez. J'aime les vers autant qu'on peut les aimer, & je ne ſai pas que je ne ferois point, pour obtenir du Ciel le talent de la Poëſie, mais la

Nature m'a traitée rigoureuſement là-deſſus, je n'ai jamais pû faire le moindre couplet de chanſon. Ce ne ſont pas des chanſons que je vous demande, mademoiſelle, repris-je, ce ſont quelques lignes de Proſe, ou ſi vous voulez quelques paroles obligeantes; Hé! quelle honte ſeroit-ce, interrompit Mademoiſelle de Telligni, de répondre par quelque méchant billet, aux plus jolis vers du monde? Non, non, Marot, je ſuis glorieuſe, je ne veux rien dire, ou je vous veux payer en vôtre monnoye. S'il ne tient qu'à vous aider de ma veine, pourſuivis-je, pour vous faire exprimer des penſées favorables, j'aurai bientôt contentement. Daignez approuver ce que je me dirai en vôtre nom, & je m'offre à vous ſoulager de la peine de me le dire. Mademoiſelle de Telligni reſiſta quelque tems à cette propoſition, elle diſoit que je porterois peut-être l'Antonifiſme plus loin, que ſes idées ne devoient aller. Mais lui ayant juré que je n'avancerois rien que la plus auſtere vertu ne pût ſouffrir, à cette condition, repliqua-t-elle, je conſens à ce que vous ſouhaitez, faites-moi répondre tendrement aux doutes d'un homme amoureux & favoriſé; j'ai depuis longtems, un tres grand deſir de voir des Vers de ce caractere. Il faudroit être auſſi amoureux que je l'étois, pour bien comprendre la joie que je reſſentis à cette permiſſion, j'allai m'enfermer dans mon cabinet & apellant mon amour au ſecours de lui-même, j'envoyai ces Vers à Mademoiſelle de Telligni.

e vous nomme, ſans que j'y penſe,
ôtre entretien me charme, & je crains vô-
tre abſence;
'aime, à cauſer tous vos deſirs
t vôtre rencontre imprevûë
le donne de certains plaiſirs
ue je ne ſens qu'à vôtre vûë.
e ſonge en vous malgré moi-même.
e crois vous voir la nuit, je vous cherche
le jour
i ce n'eſt pas là comme on aime
'prenez moi ce que c'eſt que l'amour.

L'homme qui des lui porta avoit ordre e lui en demander une copie de ſa main. e les copierai, & je les envoyerai aſſeuré-ent, lui dit elle, avant la fin de la jour-ée, je ne les ai ſouhaitez qu'à ce deſ-ein. J'embraſſai tendrement mon meſſager uand il me fit eſperer cet heureux ſuccés e ſa commiſſion, & demeurant tout le our dans ma maiſon, je n'entendois au-un bruit que je ne creuſſe un Envoyé de a belle Telligni. C'eſt une choſe réjouiſ-ante à s'imaginer que l'impatience amou-euſe dont j'étois poſſedé, je ſavois que e ſeroit mes propres vers que je verrois, oique c'étoit moi-même qui m'étois fait les proteſtations d'amour. Cependant je leſirois la veuë de ces Vers, avec autant le curioſité que s'ils avoient été accom-agnez de la nouveauté, & de l'inven-ion qui leur manquoit. La journée en-iere ſe paſſa dans l'eſperance de ce mo-ent qui ne venoit point, je commen-

çai à craindre qu'il ne deût jamais arriver; & je me preparois à ſortir pour aller apren- [illegible] par quel malheur mon attente étoit déceuë, lorſque le Marquis de Maci entra dans ma chambre, mon cher Marot, me dit-il en m'embraſſant, je viens vous confier un grand ſecret, & vous demander une grande grace, meritez ma confiance en m'accordant ce que je ſouhaite. J'aime, Marot, & je ſuis aimé. La repugnance que mon Pere auroit à me rendre heureux, m'oblige à faire un miſtere de ma paſſion, je ne l'ai declarée qu'à vous, & à la belle perſonne qui l'a fait naître. Je ſai qu'elle a la bonté d'y répondre : mais je feins ſouvent d'en douter, un Amant content fait toûjours une vilaine figure en amour, & les doutes affectez ont un grand ſecret pour attirer des faveurs des Dames. Voici, me dit-il, en tirant un papier de ſa poche, un éfet de cette maxime. Je me ſuis plaint ſi fortement d'une indifference qu'on n'a point, que je me ſuis fait écrire ces Vers. Je ſuis un fort parfait Amant, mais je ne ſuis point Poëte ; il faut, mon cher Marot, que vous m'aſſiſtiez dans cette extrêmité, & que vous faſſez réponſe en mon nom, à ma belle & obligeante maîtreſſe. En diſant cela, il me donna le papier qu'il tenoit, & je n'eus pas ſi-tôt jetté les yeux ſur les Vers qui y étoient écrits, que je les reconnus pour les mêmes que j'avois envoyé ce même jour à Mademoiſelle de Telligni. Le trouble que cette veuë me cauſa parut ſur mon viſage, & le Marquis l'attribuant à un éfet d'admiration,

n'eſt-il pas vrai, me dit-il, que ces vers ſont d'une grande beauté, & qu'il eſt preſque incomprehenſible qu'une fille les ait faits? Tout ceci eſt fort incomprehenſible, en éfet, m'écriai-je; & alors ſans faire aucune reflexion ſur ce que le Marquis pourroit penſer, je le laiſſai dans ma chambre, & je courus au Palais de Madame. Je crois que mon heureux Rival fut ſurpris de la diſparade, & que la regardant comme un éfet de l'Antouſiaſme, il rendit graces à la nature, de ne l'avoir pas fait naître Poëte. Je trouvai Mademoiſelle de Telligni ſeule dans la chambre de Madame, liſant un des Livres d'Homere, qu'on avoit traduit en François depuis quelques mois. Cherchez-vous, lui dis-je, en l'abordant, des exemples dans les Anciens, de la trahiſon que vous m'avez faite? Vous aurez de la peine à en trouver. Les Dames des Siécles paſſez étoient de meilleure foi que celles de celui-ci: & jamais la maîtreſſe d'Homere ne s'eſt ſervie des Vers de ce grand Homme pour en favoriſer un de ſes Rivaux. Que dites-vous de la maîtreſſe d'Homere; & de ſon Rival, interrompit Mademoiſelle de Telligni; eſt-ce que les Poëtes ont des maîtreſſes; ils feignent s'en avoir pour ſe donner des raiſons de parler d'amour: On eſt bien-aiſe de leur ſervir de pretexte, parceque leurs Vers réjouiſſent: mais dans le fond, on ſait que la Poëſie n'eſt qu'une belle fiction. Quoi, Mademoiſelle, interrompis-je, vous avez pris pour une fiction, les ſinceres aſſurances que je vous ai données de mon

amour ? Ouï sans doute, repartit Mademoiſelle de Telligni, avec une froideur deſeſperante, & ſi je les avois priſes ſerieuſement je ne les aurois pas receues avec tant d'indulgence. Mais Marot, pourquoi changez-vous vôtre maniere de vivre, je la trouvois ſi divertiſſante, vos Vers m'ont donné des plaiſirs que je ne puis vous repreſenter, & je ne vous pardonnerois pas cette explication, ſi je ne la regardois, comme la matiere de quelque nouvelle Elegie. Il fut à propos que Madame ſortît du cabinet où elle étoit enfermée avec Monſieur le Connêtable de Bourbon, il me reſtoit ſi peu de raiſon que j'aurois dit quelques extravagances; mais la preſence de Madame me retint. Telligni la ſuivit à la promenade, afin, comme je croi, de ſe délivrer de mes reproches, & le vieux Monſieur de Maci étant mort en ce tems-là, ſon fils donna à Vers pretendus de Mademoiſelle de Telligni avoient porté l'amour juſques à l'excés, attendit à peine que le bon homme fût en terre, pour devenir poſſeſſeur de ſa maîtreſſe.

Madame d'Alençon regarda Marot malicieuſement à la fin de ſon recit, & ſe ſouvenant d'une traduction de quelques Vers de Virgile qu'il avoit faite dans le tems du Mariage de Monſieur de Macy, elle lui dit,

Ainſi pour vous, ô Bœufs puiſſans,
Ne traînez charruë en la plaine.
Ainſi pour vous, Moutons paiſſans,
Ne portez ſur le dos la laine.

Ainſi

Ainſi pour vous, oiſeaux du Ciel,
Ne ſçauriez faire une couvée,
Ainſi pour vous, mouches à Miel,
Vous n'avez la cire trouvée.

Ces vers ne ſont pas les ſeuls, *Madame*, reprit *Marot*, que j'ai faits ſur cette intrigue. La liberté peut être un peu trop grande, où je me ſuis diſpenſé dans mes Epigrammes eſt une ſuite de mon dépit. L'amour m'a traité ſi injurieuſement, en la perſonne de Mademoiſelle de Telligni, que pour me vanger de lui je ne veux plus le peindre que ſous la forme d'un Satire. Ce fut à propos de l'inſulte qu'on m'avoit fait que je compoſai ce ſonnet du *Bon vieux tems*, que vôtre Alteſſe Royale a daigné apprendre par cœur, & c'eſt en faiſant reflexion ſur mon avanture que je m'écrie quelquefois en parlant de l'amour.

Sa douceur eſt cauteleuſe, & frivole,
Jamais l'éfet n'a ſuivi ſa parole,
S'il vous attrait d'un regard tendre, & doux,
C'eſt à deſſein, d'aſſener mieux ſes coups.
Sous l'air trompeur, d'un enfant ſans malice.
Il cache un cœur, tout rempli d'artifice,
Receuez-le, comme un loyal ami,
L'ingrat vous pille, en mortel ennemi.
De vos projets, renverſe l'ordonnance,
Du doux ſommeil détourne l'influence,
Fait ſucceder aux tranquilles plaiſirs,
Des ſoins cuiſans, & d'inquiets deſirs,
Et vous brûlant d'une inviſible flâme,
Bannit en fin la raiſon de vôtre ame.

Digitized by Google

JOURNAL AMOUREUX.

SIXIE'ME PARTIE.

I. JOURNE'E.

L'AMIRAL n'avoit point voulu entrer chez Madame d'Étampes, lorſque toute la Cour y étoit, il avoit ſes momens Privilegiez, dont il ſçavoit profiter en homme habile. Il attendit que le Roi fût ſorti, & jugeant que la Ducheſſe prefereroit avec joye ſon entretien au repos où ſa Majeſté la laiſſoit, il lui fit differer ſon ſommeil de quelques heures. Il exagera la crainte que ſa chûte lui avoit cauſée, elle l'en remercia tendrement, & daigna lui proteſter que ſon voyage lui avoit paru d'un ſiecle. Il lui rendit graces de cette proteſtation, avec les tranſports qu'on doit à ces hiperboles obligeantes, & cet entretien ayant duré auſſi long tems que naturellement il pouvoit durer, ils jugerent à propos de le ſoulager par quelques intervales de converſation indifferente. La Ducheſſe apprit à l'Amiral, les bruits

qui couroient sur la querelle du Roi d'Ecosse, & de Dom Juan. L'Amiral, lui raconta ce qui étoit arrivé à la rencontre de Madame sur le chemin de Paris : De ces nouvelles, ils passerent à celles de la Ville : l'Amiral lui fit les complimens de deux ou trois femmes qu'il avoit vûës à son voyage, & se souvenant d'avoir pris chez l'une d'elles, quelques ouvrages d'esprit, dont l'Auteur étoit inconnu, il voulut regaler la Ducheſſe de leur lecteure. Le premier qui tomba soûs sa main, fut une imitation de quelques vers, du *Pastor Fido*, dont voici à peu prés le sens.

Aimez, agreable jeuneſſe,
Aimez, dans le beau de vos ans,
Il n'eſt, maux d'amour ſi cuiſans,
Que l'ardeur dont il poinct la caduque vieilleſſe.
Si dans le printems de vos jours,
Un brûlant tranſport vous poſſede,
Il porte avec lui ſon remede,
D'où vous tirez le mal, vous tirez le ſecours.
Mais quand la vigueur expirante,
Conſerve encore du goût, pour les tendres plaiſirs,
Qu'une volonté deſirante,
Eſt reduite à former d'inutiles deſirs :
L'homme à ſes propres vœux contraire,
Sert lui-même d'obſtacle à ſon contentement.
Le cupide apetit qui manque d'alimens
Cherche en tout à ſe ſatisfaire :
Et quand il l'a trouvé, le trouve vainement
Prevenez, ce rude tourment,

Goûtez dans leur ſaiſon, les doux fruits du bel âge,
Qui Jeune, les laiſſe vieillir;
Eſt en danger, d'en deſirer l'uſage
Quand il ne peut plus les cueillir.

Aprés ces vers ſuivoit une traduction de quelques endroits d'un autre livre Italien, que l'Amiral ſçavoit que la Ducheſſe liſoit ſouvent avec plaiſir. Cette verſion portoit pour Titre.

Exemples profitables, pour guerir les Dames des foyeurs du qu'en dira-t'on.

La Ducheſſe, prit le papier des mains du Comte, & reconnoiſſant d'abord de quel livre, ces exemples étoient tirez, je ne ſçai, dit-elle, ſi le traducteur a pris l'eſprit de ſon original; mais, ſi cela eſt, cet Ouvrage doit être fort divertiſſant. Liſez, s'il vous plaît, cette Hiſtoire, ajoûta-t'elle, en lui montrant un endroit du manuſcrit, nous jugerons par elle ſi nôtre ami eſt fidellement copié. L'Amiral fit ce que Madame d'Etampes ſouhaitoit, & leur

HISTOIRE DE LA DAME Romaine.

UNe jeune Dame Romaine nommée Lubie, étoit propoſée pour exemple à toutes les femmes de ſon ſiecle, & s'étoit

renduë la terreur de tous les galans. Il n'y avoit action ſi pure, qui ne le fût trop peu pour ſatisfaire ſa regularité, & compliment ſi autoriſé par l'uſage, qui n'alarmât ſa modeſtie. Elle faiſoit des pelerinages journaliers, & quand elle étoit à l'Egliſe, un Curé n'eût oſé parler un moment avec ſon Clere, ſans attirer ſa cenſure. Les voiles les plus épais, laiſſoient trop de paſſage aux regards des curieux: les paroles les plus innocentes lui devenoient ſuſpectes d'un double ſens: quand un homme diſoit un mot en paſſant à quelque femme, quelle pitié! s'écrioit Lesbie, faut-il que cette perſonne qui a l'apparence d'être ſi honnête, mene une vie ſi débordée. Tant de ſeverité ſeroit un peſant fardeau, ſi quelquefois on ne trouvoit l'art de s'en décharger. Nôtre pieuſe Dame s'étoit érigée en bienfactrice, d'un nombre de Solitaires qui habitoient une montagne, à quelques milles de Rome: Ces Hermites ſe vantant d'avoir reçû leur miſſion d'en haut, avoient negligé d'en demander la confirmation aux gens commis à cet Office. Ils étoient froquez, tirez, & ſanctifiez, de leur autorité privée. Soit qu'ils euſſent la charité du Caractere de quelques vertus mondaines, qui agiſſent plus efficacement à l'aſpect des objets, qu'à celui des plus diſgraciez de la Nature, ils avoient elû pour Quêteur, l'homme le mieux fait, qui fût dans leur Congregation. Ce Frere ſe nommoit Adrien & alloit tous les jours demander la ſubſiſtance à la charitable Lesbie.

Le froc eſt un des plus afreux déguiſemens, que l'amour puiſſe choiſir, mais il y a des goûts bizarres. Nôtre Lesbie ſe faiſoit un devoir de donner l'aumône au Frere, de ſa main propre, & quand ſon mari blâmoit cet excez de zele, elle lui faiſoit un long diſcours, ſur la difference d'une aumône à une autre, & concluoit que celle qui ſe faiſoit par le miniſtere d'un tiers perdoit beaucoup de ſon merite. Le mari ne tomboit pas d'accord de ces delicates diſtinctions, la diſpute degeneroit en querelle, & il ſe paſſoit peu de jours où le Tiercelet d'Anacorete, n'émeût quelque noiſe, entre l'époux & l'épouſe. La Dame s'ennuya de cette maniere de vie, & reſolut d'en changer; elle confie ſon deſſein au Quêteur, il n'avoit garde de le deſaprouver, il y avoit g-tems qu'il cherchoit une occaſion de le faire naître, & de le fortifier de ſes conſeils. Mais il falloit ſe donner quelque pretexte ſpecieux, les affaires entrepriſes legerement, ſont ſujettes à de méchantes ſuites; & les Hermites pretendus menoient une vie ſi peu digne de leurs titres, qu'ils craignoient de fournir une occaſion de cenſure. Nôtre Lesbie comprenant la conſequence des objections, dreſſe des pieges à ſon mari, & tâche à la lui faire executer, ce qu'elle n'oſoit entreprendre ſans ſ[illegible] aide. Elle alloit le conteſtant ſur les cho[illegible]s les plus inconteſtables, juſques à [illegible]i ſoûtenir un jour que *Nôtre-Dame* d[illegible] la my-Aouſt ſe trouvoit cette année [illegible] dixiéme du mois. Le mari ne peut [illegible]ouvenir du nouveau calcul, il traite

ſa femme d'opiniâtre, & d'inſenſée, ces qualitez lui plaiſoient, elle s'éforce de les meriter; il la menace, elle ſe moque; il la frape, voilà le pretexte de divorſe trouvé. Frere Adrien en fut d'abord averti, il ſe rend la nuit au bord du Tibre qui paſſoit au pied du jardin de cette maiſon, il aporte un habit d'Hermite à Lesbie: elle faiſoit lit à part depuis la promptitude de ſon mari, il ne lui fut pas difficile de ſe rendre à l'aſſignation. Elle laiſſe une lettre ſur une table, par laquelle aprés pluſieurs reproches du mauvais traitement qu'elle avoit reçû, elle proteſte qu'elle va ſe precipiter dans le Tibre. Elle laiſſe ſa robe au rivage du Fleuve, afin de donner couleur à ce faux deſeſpoir, & endoſſant le nouvel accoûtrement, elle ſuit le Frere à ſa Cellule. Il n'avoit beſoin d'aucune ceremonie pour la mettre de ſon Ordre, la volonté & l'occaſion en compoſoient toutes les conſtitutions. Cependant nôtre Epoux ſe laſſoit d'être en mes-intelligence avec ſa femme, il étoit d'un naturel docile, il va chercher Lesbie dans ſa chambre, il ne l'y trouve plus. Il la demande à ſes Domeſtiques, aucun ne l'avoit vû ſortir. Il courut chez la mere de la fugitive, point de femme, elle étoit arrivée à la montagne, & commençoit à goûter les douceurs de la ſolitude. On la quête, on la fait quêter, la lettre, & les habits ſe trouvent, voilà l'époux au repentir & aux larmes. Méchant homme lui diſoit la mere de Lesbie, à qui j'avois donné ce qui me reſtoit de plus cher au monde, qu'as-tu fait d'un ſi precieux dé-

pôt ? tu as ſi fort maltraité cette pauvre femme, que tu l'as reduite au deſeſpoir. Elle s'eſt noyée, pour ſe délivrer des tourmens qu'elle ſouffroit avec toi; mais execrable homicide de la plus innocente, & de la plus vertueuſe de toutes les femmes, ennemi de tout bien, monſtre ſans amour, & ſans miſericorde, ton crime ne demeurera pas impuni, je vengerai la mort de ma fille, & tu peux t'attendre à mourir de ma main, ou te preparer à me tuer de la tienne. Le deſolé mari, ne ſçavoit que répondre à ces reproches, & à ces menaces; il fuyoit de ruë en ruë, & de chambre en chambre. La deſeſperée mere le pourſuivoit comme une furie, il n'avoit plus de repos, ni la nuit, ni le jour, & il ſe trouva ſi fort accablé des perſecutions de cette megere, qu'il ſembloit qu'il eût perdu le jugement. On alloit diſant par toute la Ville de Rome, que c'étoit une punition de ſa cruauté. Lesbie ne fut pas long-tems ſans aprendre ces nouvelles, Frere Adrien venoit tous les jours à la quête, & par l'ordre de la ſolitaire il alla s'informer adroitement chez la mere, de ce qui ſe diſoit dans la famille. Ha! ſaint homme, s'écria la vieille ſi-tôt qu'elle vit le Frere, vous avez perdu la meilleure de vos amies, ma pauvre fille, ma chere fille, toute la conſolation de mes vieux ans, a paſſé de cette vie à une meilleure, je vous recommande ſon ame. Les larmes, & les ſanglots l'empêcherent de pourſuivre, & le frere qui pouvoit à peine s'empêcher de rire cultivant l'erreur de la vieille abuſée, en tira pluſieurs ſecours pour les habitans de

la montagne, en vûë disoit elle, de satisfaire à l'homicide que Lesbie avoit commis contre elle-même. Le Frere avoit tenu sa bonne fortune secrete, & auroit bien voulu ne pas la declarer si promptement. Lesbie passoit pour un jeune Novice, & en faisoit si bien les fonctions, que les plus habiles y étoient trompez, elle travailloit au Jardin, défrichoit la montagne, coupoit le bois, & le portoit au bucher. Elle n'avoit pas été élevée pour ces emplois, mais l'amour ne trouve rien d'impossible. Les vieux Hermites louoient incessamment son zele, & le croyoient sincere, quelques Freres moins âgez, & moins credules, chercherent la cause de la pretenduë vocation & la trouverent. Voilà Frere Adrien denoncé, les premiers avis du Chapitre vont à une prison perpetuelle, & au jeûne au pain & à l'eau le reste de sa vie. Cette sentence reçût des adoucissemens, le motif de la guerre le devint de la paix, & Lesbie aprivoisa la severité des plus severes: Elle passa un an entier sur cette montagne, qui n'étoit plus une solitude pour elle: on la dispensa des peines qu'elle avoit bien voulu se donner au commencement, elle n'étoit plus obligée qu'à quelques complaisances dont l'usage ne lui sembloit point incommode. Les Freres s'empressoient à l'envi, pour lui trouver des mets plus delicats que ceux de la Betace. On lui pourvût d'un lit, on lui trouva du linge: & si le Saint Pere ne fut venu mal à propos troubler les plaisirs de cette societé, elle alloit devenir aussi renommée que l'Ombreu-

ſe. Les Freres furent d'abord avertis de l'orage qui s'élevoit contre leur repos, ils entretenoient des eſpions ſecrets auprés de ſa Sainteté, & des principales têtes du Conclave. Ils ſçurent qu'on les accuſoit d'avoir pris le titre de ſoldats du bon Dieu, ſans être enrôlez dans ſa milice, de s'être fait des regles, & des conſtitutions où la nature avoit plus de part que la grace, & d'avoir ſacrilegement déguiſé le libertinage, ſoûs des aparences pieuſes: paſſe pour toutes ces choſes, ils en avoient prévû la cenſure, quand ils les avoient commiſes, & ils avoient des défenſes bonnes ou mauvaiſes contre les accuſations canoniques. Mais Lesbie étoit une conviction ſans replique, il falloit s'en deſaiſir, ou ſe preparer à recevoir les châtimens les plus rigoureux: en quel lieu la renvoyer? comment la garder? en un mot qu'en faire? Nôtre Adrien étoit fertile en inventions, il avoit trouvé le ſecret de tirer cette femme des mains de ſon mari, ſans peril & ſans conſequence, il trouva celui de la rendre à ſa famille, auſſi pure en aparence, & auſſi bien-famée, qu'il l'avoit priſe. Il s'étoit acquis beaucoup de crôyance dans l'eſprit de la Vieille dont nous avons déja parlé. Elle s'étoit ſubſtituée bienfaict ice des Solitaires, à la place de ſa fille; le Frere étoit entré ſouvent avec elle en diſcours de conſolations ſur l'accident de la Dame noyée, & quand le rôlle de conſolateur n'étoit pas de faiſon, il pleuroit Lesbie comme s'il l'eut crüe morte. C'étoit un grand ſecret pour obtenir la con-

l'époux fit comme s'il eût cru, & la fugitive épouse vêcut depuis en aussi bonne odeur de vertu qu'elle vivoit avant sa retraite.

Ce Comte est adouci, dit Madame d'Etampes, lorsque l'Amiral eut achevé de lire, mais il est spirituellement envelopé. Le Roi entra inopinement comme la Duchesse achevoit ce mot, il avoit pris congé d'elle en la quittant & n'avoit pas intention de venir la revoir; mais le Connêtable qui jugeoit la perte de *M*adame d'Etampes importante à sa seureté, veilloit de si prés sur ses actions, qu'il avoit découvert la visite induë du Comte de Brion, & étoit allé en donner avis au Roi. Non pas grossierement, & d'une maniere à manquer son coup, pour laisser trop bien juger de sa portée, il étoit plus fin, & sçavoit mi[illegible] déguiser ses desseins. Il y avoit [illegible]ems qu'il s'éforçoit de rendre l'Amiral suspect d'une intelligence secrette avec l'Espagne: dés la guerre de Piémont, dont le Comte avoit eu le commandement: le Connêtable avoit pretendu que le Duc de Savoye avoit été épargné, & avoit tâché de faire juger au Roi, que c'étoit à la consideration de l'Empereur dont ce Prince étoit allié. L'étroite amitié qui étoit entre Dom Juan & l'Amiral, dont il ne faisoit aucun mistere, favorisoit la politique du Connêtable, & commençoit à donner des défiances à sa *M*ajesté. Cette promenade solitaire où le Prince Espagnol étoit avec le Comte de Brion, lorsque le Roi d'Ecosse, les avoit rencontrez, ce voyage à Paris, & ces entretiens

particuliers qu'ils avoient ordinairement, alarmoient la prevoyance du Roi. Le Connêtable lui fit facilement aprehender qu'on ne voulût mettre Madame d'Étampes de cette ligue, la Ducheſſe eſt prudente, & vous aime ſans doute autant qu'elle le doit, diſoit le ruſé Courtiſan; mais, Sire, daignez conſiderer le mal-heur que ce ſeroit pour vous, ſi vous trouvant ſi bien de ſon amour, vous étiez dans la neceſſité de l'aimer moins. Il faut prevenir cet accident, en arrêtant les premieres démarches de l'Amiral, il eſt avec elle au moment que je parle, & n'y eſt ſans doute que pour la mettre dans les interêts de l'Eſpagne; l'Empereur ſe la veut acquerir, comme un eſpion de vos deſſeins. De grace, Sire, rompez cette partie dans ſes commencemens, & allez troubler la conference avant qu'elle ait produit aucun méchant éfet. Le Roi crut le conſeil empoiſonné qu'on lui donnoit, il ſe rendit ſans bruit à l'apartement de la Ducheſſe, & défendant qu'on l'avertit de ſa venuë, il la ſurprit dans l'occupation où nous venons de la dépeindre. L'étonnement de l'Amiral fut ſi grand à la vûë du Roi, qu'il ne ſe ſouvint point de cacher le manuſcrit: le Roi crut que c'étoit quelque memoire important à l'Etat, il le prit bruſquement, & fut bien ſurpris d'y trouver un titre ſi peu conforme à celui qu'il eſperoit y voir. Il jetta les yeux ſur le premier feuillet, il connut les citations de la marge, & comprenant qu'un homme qui fait de telles lectures auprés d'une Dame, ne peut être

que trés-familier avec elle, cette imagination fit seule plus de tort au Comte de Brion, que tous les avis du Connêtable. Le Roi changea de couleur, la Duchesse reconnut à ses regards ce qui se passoit dans son ame, elle s'aprêtoit à calmer ce trouble par quelques uns de ces mensonges ingenieux dont ses Dames sçavent entretenir la confiance de leurs Amans; mais le Roi ne lui en donna pas le loisir. Sa naissante jalousie faisoit une telle impression sur son cœur, qu'elle lui rendit la vûë de sa Maîtresse odieuse, il sortit avec autant de promtitude qu'il étoit entré, & s'enfermant dans son Cabinet, il y passa une partie de la nuit à minuter les ordres qui s'executerent le lendemain.

II. JOURNE'E.

L'Amiral s'étoit separé de la Duchesse, aussi inquiet, qu'il la laissoit inquiete. Il dormit peu cette nuit, & elle en passa les dernieres heures à écrire une lettre de justification au Roi, mais cette lettre arriva trop tard. L'Amiral étoit déja parti pour le Château de Vincennes, où on le conduisoit par ordre de sa Majesté, on observa dans cette occasion la formalité qu'on observe dans toutes les captures des prisonniers d'Etat, on saisit la cassette du Comte, & on l'aporta au Roi. Il espera d'y trouver quelques preuves de l'infidelité dont il soupçonnoit sa maîtresse, & dans

cette penſée il voulut en faire l'ouverture lui-même. Il n'y trouva rien de ce qu'il s'attendoit d'y trouver, la Ducheſſe étoit habile, elle écrivoit rarement, ou exigeoit qu'on brûlât ſes lettres. Mais à leur défaut le Roi fut regalé de pluſieurs memoires, dont voici quelques fragmens.

Sommaire des déportemens ſecrets de **** *mere* ****

CHAPITRE I.

COmme étant encore femme du *** elle jetta les yeux ſur ***jeune Gentil-homme du Duc ſon mari, pour l'honorer de ſa faveur.

CHAPITRE II.

Delicates épreuves de la ſenſibilité de **** dont **** demeure ſatisfaite.

CHAPITRE III.

Comme il commença à s'appercevoir de ſon bonheur, &que liſant un jour auprés de la Ducheſſe, les égaremens de Jeanne de Provence, il s'apliqua les remercîmens de Jaques Taloy.

CHAPITRE IV

Liſte par ordre Alphabetique des charges, dignitez, emplois conſiderables, ou acquits patents accordez au nouveau favori de ***

CHAPITRE V.

Dégoût de la Ducheſſe pour *** qui fut obligé à ſe retirer en Provence, d'où il étoit, & où il fut humainement accueilli par le ***

CHAPITRE VI.

Ambition d'un autre Gentil homme, pour remplir la place que *** laiſſoit vaquante, & comme il eut l'adreſſe de faire ſçavoir par la relation d'une femme de chambre, les talens ſur leſquels il apuyoit ſes pretentions.

CHAPITRE VII.

Elevation du nouveau favori, rage de *** & libelles gliſſez parmi le peuple contre la conduite de ***

CHAPITRE VIII.

Pieux retour de *** à la vertu d'où s'enſuivit, une delicateſſe d'oreille pour les paroles les plus innocentes, un ſcrupule invincible ſur les moindres aparences de galanterie, & une condamnation ſans miſericorde, de actions du prochain, qui entroient directement, ou indirectement, dans le partage de l'amour.

CHAPITRE IX.

Pratique de la devotion nouvellement miſe en uſage par la pieuſe Dame, & Apologie en forme de Dialogue, compoſées par trois fameuſes matrones Romaines contre les libertins qui taxoient cette pieté d'hipocriſie.

CHAPITRE X.

Mort du ** devenu ** incommodité du veuvage de *** & reſolution d'y remedier par un Mariage avec le **

CHAPITRE XI.

Propoſitions de ce Mariage faites **** par le **** auſquelles le **** répondit, le contenu dans les articles precedens.

CHAPITRE XII.

Abregé Chronologyque des trépa. que la vengeance de **** a cauſez, tant par juſtice, que par le ſort des armes, à la tête duquel il eſt inſerée en gros caractere, la condamnation du venerable vieillard ****

Soit que l'auteur de ces memoi. les eût jugez, plus agreables, en forme de ſommaire qu'en diſcours plus étendu, ou qu'il n'eût pas eu le loiſir de conduire cet ouvrage à ſa perfection, le Roi ne trouva aucune des choſes que ces titres promettoient. Mais

la ſatire de *** n'étoit pas ſi ſuccincte, elle portoit pour titre.

AVIS CHARITABLE A Madame ****

VOus êtes née curieuſe, Madame, vous avez cru deguiſer cet éfet de vôtre temperamment, par une indifference aparente, mais on découvre vôtre penchant au travers de vôtre affectation. Eſt-il bienſeant, à une Princeſſe de vôtre rang d'entrer dans le détail des galanteries de la Cour, ſouvenez-vous d'un Epigramme de vôtre Poëte.

Les Blanmanteaux dans leur Couvent,
Ont fait rempart de longues ſelles,
Pour nuire à ceux qui vont ſouvent,
Faire la Cour aux Damoiſelles.
Quand maris gardent leurs femelles,
Ils ont droit, je m'en tais tout coi,
Mais ces cagots, ſont jaloux d'elles,
Je ſaurois volontiers pourquoi?

Que vous importe, Madame, de ſavoir ce qui ſe paſſe entre cet amant & ceste amante, cet ami, & cette amie? Ils ne ſont point engagez à vôtre ſervice, ils ne vous touchent ni par le ſang, ni par le devoir. Pourquoi mettez vous tant d'Eſpions en Campagne pour obſerver leur conduite, portez-vous envie à l'union de leurs cœurs, avez vous fait d'autres deſſeins ſur cette fille, ou regardez-vous cet homme avec des convoitiſes? Vous repondrez ſans doute que non; &

ſieurs années. Aucune perſonne n'en avoit connoiſſance, elle étoit receuë dans les ſocietez les plus regulieres, qu'étoit-il beſoin de l'en faire bannir, en publiant ces Lettres que vous aviez interceptées: vous eſperiez, dites-vous la retirer du mauvais pas où elle étoit engagée; Hé! dites-moi de grace Madame, Quand? & en quelles occaſions avez-vous experimenté qu'on retire une ame du vice, en la mettant au deſſus des ſuites du vice. La crainte de perdre ſa reputation, peut ramener une jeune perſonne à la vertu; mais lorſque ſa reputation eſt perduë & qu'on n'a plus rien à ménager, on ſe donne carriere, & il n'y a que la grace, qui d'ordinaire eſt tardive, qui puiſſe arrêter le torrent de cette habitude. Guerifſez-vous donc d'une curioſité ſi indigne de vôtre rang, & ſi funeſte à la tranquillité publique; laiſſez en liberté l'amour & la haine, dont vous n'êtes point l'objet, ou craignez qu'il ne ſe trouve des curieux qui vous bleſſent des mêmes armes, dont vous bleſſez toute la France.

III. JOURNE'E.

LA priſe de l'Amiral avoit étonné toute la Cour & conſternoit tous ſes amis. Le Prince Dom Juan, comme le plus ardent & le moins timide, avoit été le plus empreſſé, & le moins circonſpect. Il étoit couru chez l'Empereur ſi-tôt qu'il avoit ſçû cette douloureuſe nouvelle, & le conjurant par les paroles les plus tendres qu'il pût choiſir, de

dans une ſainte retraite pleurer une perte que je n'aurois pas faite, s'il y avoit un cœur au monde à l'épreuve des tiedeurs qui ſuivent la pleine felicité. Je ne vous ferai ni plaintes ni reproches : Vous m'avez aimée & l'amour devroit égaler toutes choſes ; mais vous n'avez pas renoncé aux droits de monarque, en vous faiſant Amant ; vous êtes mon Roi, & vous ne voulez plus me voir, il faut vous obeir, Sire, & cet adieu eſt la derniere importunité que vous recevrez jamais de l'infortunée Mademoiſelle de Piſſeleu. Les dépits violens s'expriment ordinairement par un morne ſilence. Le Roi avoit laiſſé parler la Ducheſſe ſans l'interrompre & ſans daigner même jetter les yeux ſur elle, mais quand elle fit mine de ſortir, & que la maniere adroite dont elle uſa de cette feinte, laiſſa craindre au Roi que ce fût une verité ; l'amour du monarque ſe réveilla, il tourna la tête vers madame d'Etampes, & il la trouva ſi belle, que ſa colere ne pût tenir contre tant de charmes. Qui vous a dit, madame, lui dit-il, que je vous bannis, & que je ne veux pas vous voir ? C'étoit à cette demande où la fine Dame l'atendoit, elle regardoit d'un coin de l'œil la contenance de l'amoureux François ; & s'il avoit diferé un moment à la rapeller, elle eût cherché un pretexte pour demeurer ſans être rapellée. Qui me l'a dit ? s'écria-t'elle, en tournant le viſage vers le Roi ; Quoi, Sire, vous croyez qu'une maîtreſſe honnête puiſſe ſéiourner un moment dans un lieu où elle eſt ſoupçonnée de la plus horrible des trahiſons ? Que m'eſt à Cour

ſans vôtre bienveillance ? Ai-je d'autres liens pour m'y retenir, l'amour dont vous m'honoriez ? Et cet amour peut-il reſiſter contre les défiances où vous vous êtes laiſſé ſurprendre. Le Roi voulut juſtifier ces défiances, & montrer qu'il avoit eu raiſon de les concevoir; mais la Ducheſſe l'interrompant, Hé ! de grace, Sire, lui dit elle, de ce que vous avez fait, ne donnez pour raiſon que vôtre toute Puiſſance : ou ſi vous vous abaiſſez juſques aux pretextes, daignez mieux les inventer. Si j'aimois aſſés le Comte de Brion pour vous le preferer, je l'aurois aſſés aimé pour ne pas vous en faire un ſacrifice. A-t-il plus de charmes qu'il n'avoit lors que je trahis mes promeſſes & ſon amour en vôtre faveur. Quels devoirs m'a-t-il rendus depuis ce tems-là, qui ayent dû le mettre en poſſeſſion du cœur que vous lui avez ravi ? Helas, il ne m'auroit jamais vûë ſi vous ne le lui aviez commandé, à peine m'a-t-il rendu les reſpects, que l'honneur de vôtre bienveillance exige des moindres Seigneurs de vôtre Cour, & ce n'eſt qu'aprés ſix ou ſept ans d'indifference confirmée, que j'ai crû pouvoir lui parler, & le recevoir comme un autre homme. Mais Madame, interrompit le Roi, pourquoi ces viſites à des heures indeuës ! & ces lectures voluptueuſes, dont il occupe les momens de vôtre ſolitude.

Madame d'Etampes avoit ſa réponſe toute prête, elle declara au Roi l'amour de Dom Juan pour Madame, lui perſuada que l'intelligence de ce Prince, avec l'Amiral rouloit toute ſur le deſſein de

ce

ce Mariage, & continuant de tourner la converſation ſur le ſujet qu'elle ſçavoit lui être propre, je ne ſçavois pas, ajoûta-t'elle, que l'innocente intention de faire donner la Duché de *Milan* à un des Princes vos fils, & de pourvoir la Princeſſe vôtre fille, d'un des plus dignes époux qu'elle puiſſe avoir, fût un ſi grand crime, qu'il deût me priver de vôtre confiance, & m'expoſer aux plus ſenſibles injures, où une maîtreſſe delicate puiſſe être expoſée. Quant à ces lecteures que vous me reprochez d'un ton ſi pieux, ce pourroit être des avants-goûts de plaiſir, dont un amant ne s'aviſe guere de blâmer l'uſage, & qui devroient trouver leur juſtification dans l'utilité que vous auriez pû en retirer ; mais je ne m'arreſte pas à cette theſe generale, *Monſieur* l'Amiral ; avoit recouvert un grand nombre de manuſcrits de diverſes eſpeces, dont l'Auteur eſt inconnu, & qu'il ſeroit à propos de connoître pour le faire punir. Dans ces manuſcrits, il y a des memoires contre feu *** & contre M**** le pauvre Comte de Brion, me prioit de lui aider, à deviner cet Auteur, nous le cherchions dans ſa maniere d'écrire, & voilà comme les bonnes intentions ſont recompenſées. Ce trait d'eſprit fut le dernier dont la Ducheſſe eut beſoin, pour calmer toutes les défiances du Roi, il lui fit autant de ſatisfactions, que dans la verité, elle lui en devoit, & s'il n'avoit cru devoir ſoûtenir l'honneur de la dignité Royale, en laiſſant l'Amiral quelques jours

en prison ; il lui auroit rendu la liberté avant que la Duchesse fût sortie du cabinet.

IV. JOURNE'E.

L'Amour n'est jamais si violent que dans les racommodemens. Le Roi ne s'étoit pas contenté de renoüer avec la Duchesse, & de lui donner des fortes esperances de la liberté de l'Amiral, il sçavoit mauvais gré au Connêtable des avis qu'il en avoit reçûs, & si madame de *Montmorency* ne fût tombée malade à Chantilly, & que cette maladie n'eût obligé Monsieur son mari d'aller la trouver, il eût peût-être reçû des ordres pour faire ce voyage. Le départ du Connêtable affligea sensiblement tous les gens de son parti. C'étoit un homme bon à tout, & dont les conseils se trouvoient toûjours de saison. Le Roi d'Ecosse entr'autres lui avoit des obligations extrêmes. Il avoit fait agréer au Roi la recherche que ce *Monarque* faisoit de *Madame*. Cette proposition avoit d'abord blessé la candeur de sa *Majesté*, il haïssoit naturellement l'inconstance, & il croyoit devoir sa protection à *Mademoiselle* de Vandôme. Mais, comme l'avoit preveu *Monsieur* l'Amiral, l'adresse du Connêtable avoit remedié à ces scrupules. Il avoit presenté au Roi, que *Monsieur* le Duc d'Orleans étoit à pourvoir, & qu'il étoit d'un rang & d'un merit[illegible] à consoler Mademoiselle de Vandô-

ne. A ces conditions le Roi s'étoit adouci, le départ de l'Empereur devoit faire éclater cette ſecrete deliberation, & le Roi d'Ecoſſe pouvoit ſe tenir aſſeuré de ſa felicité. Le Roi avoit touché quelque choſe de ce deſſein à Madame d'Etampes, lors qu'elle lui avoit parlé de l'amour de Dom Juan, & elle n'avoit pas manqué d'avertir ce Prince, de ce qui ſe tramoit contre ſes interêts. Il avoit été ſenſible à cette nouvelle, comme on peut ſe l'imaginer, & étoit couru trouver l'Empereur pour le conjurer de vouloir oppoſer ſon credit aux pretentions du Roi d'Ecoſſe. Cette popoſition ne s'accordoit pas avec la politique de Charles-Quint, il aimoit ſon fils naturel plus que s'il eût été legitime : il avoit fait pluſieurs declarations en [illegible] ; & ſur les terres de Flandres, il auroit tout entrepris pour le ſoulager : mais il ne vouloit point des affaires en France, & le Prince Eſpagnol ſe trouvant dénué de l'aſſiſtance de l'Empereur, privé des Conſeils de l'Amiral & incertain des ſentimens de Madame, étoit aſſûrement le plus inquiet de tous les Amans.

V. JOURNE'E

MAdame vint ſoulager cette inquietude Elle étoit arrivée à Paris, elle avoit accompli l'œuvre qui l'y avoit menée, & elle revenoit à Fontaine-bleau. Tout cela ne s'étoit pas fait ſans grandes conv[illegible]ſations de Dom-Juan, & de l'Amiral. Madame

avoit été long-tems combatuë entre la joye de ſe trouver aimée, d'un Prince qu'elle aimoit ardemment, & la confuſion d'avoir appris ſon amour en ſa preſence. Mais enfin la joye étoit demeurée la plus forte, & la Princeſſe n'avoit pû s'empêcher d'avoüer à Mademoiſelle de Vandôme que la declaration d'amour de Dom Juan, étoit trop ingenieuſe pour être mal reçuë : Mais, ma Couſine, ajoûtoit-elle, ſi le Roi n'aprouve pas les deſſeins de ce Prince, que deviendra cette inclination, dont je répons malgré moi aux marques de ſon amour ? Pourquoi vous faites-vous ces apprehenſions ? repondit *M*ademoiſelle de Vandôme, Dom Juan n'eſt pas un Prince à mépriſer, il a des qualitez Heroiques : l'Empereur l'aime aſſez pour reparer par ſes bienfaits, ce que ſa naiſſance peut avoir de defectueux : & la Loi d'Eſpagne eſt ſi favorable aux Enfans naturels, qu'ils peuvent aller de pair avec les legitimes. J'avouë tout ce que vous me dites, interrompit Madame ; Mais, ma Couſine, n'avez-vous jamais remarqué la bizarerie dont les Aſtres traitent les Princeſſes de ma naiſſance ? vous n'en voyez aucune, dont on conſulte les inclinations, il ſemble qu'il ſuffiſe d'être fille de Roi, pour être livrée à un époux qu'on n'aime point, & je ne ſuis pas ſi tôt tombée d'accord avec moi-même, que Dom Juan me plaît, & qu'il eſt aimable, que je conclus de-là, que je ne l'épouſerai point. Vous êtes ingenieuſe à vous tourmenter, interrompit Mademoiſelle de Vandôme, je tombe d'accord

que les exemples des mariages d'inclination ſont rares entre les Princeſſes de vôtre rang : mais quand on peut devenir un de ces exemples dont nous parlons, ha ! ma Princeſſe que de felicité ſuit l'heureuſe rencontre de la ſimpathie & du devoir. Enviſagez la choſe de ce côté-là, & vous vous trouverez plus ſenſible à l'eſperance qu'à la crainte. Le mariage des particuliers, ſont ou peuvent être ſujets à de grandes revolutions : la fortune n'eſt pas toûjours d'accord avec les deſirs du cœur : & de quelque violent amour dont on ſe ſoit precautionné en s'épouſant, je conçoi que la neceſſité a de grands ſecrets : pour en moderer les ardeurs : mais quand on eſt une grande Princeſſe, qu'on épouſe un Prince puiſſant, & qu'on l'aime, le penchant qu'on s'eſt trouvé à l'aimer devien... ſource feconde de plaiſirs parfaits, qui ne peuvent être troublez que par le renverſement de l'Univers. Helas ! je ſçai ce que c'eſt que l'idée de cette felicité : je prenois autrefois un grand plaiſir à la cultiver, & je n'aurois pas abandonné tout mon cœur à l'infidelité du Roi d'Ecoſſe, ſi cette idée enchanteréſſe, avoit fait moins d'impreſſion ſur mon ame. *Mais*, ma Couſine, interrompit Madame, puiſque vous trouvez vos conjectures fauſſes, ſur ce qui touchoit Dom Juan, ne peuvent elles pas l'être ſur ce qui regarde le Roi d'Ecoſſe ? Il demeure pour conſtant, que ce n'eſt point la Saint-Vallier, qui a écrit cette lettre, qui ſembloit autoriſer vos ſoupçons, & que ce n'eſt point le

Prince Éſpagnol qui a perdu le portrait de cette fille, non, repartit Mademoiſelle de Vandôme : mais tout cela n'empêche pas que le Roi d'Ecoſſe ne ſoit infidelle. Il a eu la cruelle ſincerité de me l'avouër, & ce que nous avons apris de Dom Juan, & de l'Amiral, rend ma jalouſie plus incertaine, elle n'en eſt, ni moins juſte, ni moins violente. Comme Mademoiſelle de Vandôme achevoit ce mot, un des gens de la ſuite de Madame, vint l'avertir, qu'on decouvroit des livrées de Monſeigneur le Dauphin, & qu'aparamment il chaſſoit dans la forêt, Madame craignit que Dom Juan ne fût de cette partie, & le ſouvenir de ce qu'elle avoit apris de ſon amour, preſque dans ce même lieu, lui faiſant redouter la vûë du Prince, elle rougit, & elle ſembla deliberer, ſur ce qu'elle avoit à faire. Pendant cette déliberation, Monſeigneur le [illegible] les joignit, elles étoient en carroſſe, s'étant trouvées incommodées du chaud dans la littiere, le Prince décendit de cheval & ſe mit avec elles. Quand ils furent ſeuls, ſi vous ſçaviez, ma Sœur, ce qui vient de m'arriver, dit Monſieur le Dauphin à Madame, vous diriez que le ſort me traite bizarement. Le portrait que vous trouvâtes dans le jardin des fleurs, & que vous me donnâtes le croyant à moi étoit à l'Empereur, & je viens de découvrir, que l'Empereur eſt amoureux de Mademoiſelle de Sent-Vallier. L'Empereur ! s'écrierent en même tems les deux Princeſſes. Quoi ? ajoûta Madame, ce Prince ſi ſage, & ſi grand politiqu paſſe les Pirenées pour venir faire

l'avanturier à la Cour de France. Hé comment avez-vous apris cette ſurprenante nouvelle ?

J'allois à Chantilly, repartit le Prince, voir Monſieur le Connêtable, qui a été obligé d'y faire un voyage, & pour ne donner aucune aparence d'affaire, à une viſite qui dans la verité, n'eſt point miſterieuſe, j'avois commandé mon équipage de chaſſe. Mes chiens m'ont conduit à l'habitation des Hermites : Je les ai trouvez fort occupez à ſecourir un homme que ſon habit m'a fait reconnoître pour un Eſpagnol, & expiroit entre leurs bras. Je leur ai demandé par quel accident cet homme étoit en cet état. Il y a de l'aparence que ce ſont des voleurs qui l'y ont mis, a reparti l'un de ces Peres, car nous avons entendu tirer pluſieurs coups : Nous ſommes ſortis pour voir [illegible] cauſoit ce bruit, & nous avons aperçû deux ou trois hommes qui ſe ſauvant entre les arbres nous ont laiſſé celui-ci bleſſé comme vous le voyez. Quand le Pere a ceſſé de parler je me ſuis aproché de ce malheureux, il commençoit à perdre le jugement ; il m'a pris pour celui que je ne ſuis pas ; & tournant vers moi des regards mourans, je ſuis au deſeſpoir, Seigneur, m'a-t-il dit, de m'être ſi mal acquité de la commiſſion dont vôtre Majeſté Imperiale m'avoit honoré. J'avois recouvert un portrait de Mademoiſelle de Saint-Vallier, plus beau que celui que vous avez perdu, mais ils me l'ont volé, & avec lui l'herbe que je vous avois promiſe. Il a eu beaucoup de peine à prononcer ce peu de mo[illegible], & a

perdu la parole un moment après les avoir prononcez : j'ai fait chercher dans ſes habits, pour voir ſi je n'y trouvois point un plus grand éclairciſſement de ce que je venois d'aprendre : On y a trouvé un memoire écrit en Allemand, contenant la maniere dont il faut ſe ſervir de l'herbe que le bleſſé ſe plaignoit d'avoir perduë : ſuivant ce que j'ai pû comprendre par le memoire, cette herbe doit être un ſecret pour ſe faire aimer des femmes ; & comme je crains, que pendant mon abſence l'Empereur n'ait recours à quelque autre enchantement, je retourne à Fontainebleau, bien reſolu à ne pas abandonner ma maîtreſſe, aux pieges que lui tend le rusé Charles-Quint.

Ce que vous nous aprenez eſt ſingulier, dit Madame, quand le Prince eut achevé de parler, & j'aurois ſoupçonné [illegible] les gens, d'être les proprietaires du Portrait que j'avois trouvé avant que l'Empereur fût venu dans ma penſée. Il n'auroit point été ſi éloigné de la mienne, interrompit Mademoiſelle de Vandôme ! & ſi je n'avois eu l'eſprit préoccupé d'autres imaginations. L'Empereur auroit ſans doute été le premier homme ſur qui ſeroient tombez mes ſoupçons. Il ne faloit pas un moindre Rival, pour diſputer à Monſeigneur le Dauphin un cœur, dont toute la France ſçait qu'il eſt en poſſeſſion ; & je ſçai des traits de l'Empereur, qui s'accordent merveilleuſement à ce que nous venons d'en aprendre. Je ſçai comme vous, ajoûta le Prince, que Charles-Quint eſt ſuſceptible d'a-

mour, mais, avouë que je le croyois occupé d'autres deſſeins en France, & que voyant les affaires qu'il a preſentement ſur les bras, je ne me ſerois pas aviſé de le ſoupçonner d'être amoureux. N'avoit-il point d'affaires à Boulogne, repartit Mademoiſelle de Vandôme, quand il y fut ſurpris des charmes de Louiſe de Ferrare, & qu'il penſa ruiner ſes projets ſur l'Italie, & n'être point couronné Empereur, pour ne pouvoir reſiſter à la tentation de faire l'amour, quand l'occaſion s'en preſente. Monſeigneur le Dauphin, & Madame, ne ſçavoient point cette Hiſtoire, ils prierent Mademoiſelle de Vandôme de la leur raconter.

Intrigue galante de Charles-Quint & de Louïſe de Ferrare.

J'Ai entendu faire ce conte à feu mon Pere pluſieurs fois, dit Mademoiſelle de Vandôme, aux deux enfans de France; il le faiſoit ordinairement pour montrer que les plus grands hommes ont un foible, & quand il entendoit vanter la conduite, & la ſageſſe de l'Empereur Charles, il eſt plus heureux que prudent (diſoit-il) & le deſtin l'a tiré de pluſieurs pas, où il s'étoit temerairement engagé : témoin ce qu'il hazarda, lors qu'il fut couronné Empereur. Le Pape Clement VII. avoit deux Nieces, Catherine de Medicis fille de ſon frere, qui eſt deſtinée pour être dans peu l'épouſe de l'un de nos Princes, & Louiſe de

Ferrare fille de ſa ſœur. Cette jeune Princeſſe étant demeurée ſans mere dés le berceau, & le Duc ſon pere s'étant remarié en ſecondes nôces, le Saint Pere ſe chargea de faire élever ſa Niece. Elle le ſuivit à Boulogne, où ſa Sainteté devoit faire la ceremonie du Couronnement. L'Empereur Charles étoit fort jeune quand il parvint à l'Empire, il eſt bien fait & galant, & la contrainte où on retient les Dames d'Italie, leur inſpire ſouvent le deſſein de s'en venger. La Princeſſe trouva l'Empereur à ſon gré, il crut s'en apercevoir, & la bonne fortune lui ſembla digne d'être cultivée. La maniere dont on traite l'amour en Italie, eſt fort differente de l'uſage François : les yeux font les premieres harangues, & quand les Dames ont daigné y répondre d'une œillade favorable, on n'a plus beſoin que d'une occaſion, pour terminer l'avanture. Ces occaſions étoient difficiles à trouver par un Empereur, & avec la Niece du Pape. La quantité d'Obſervateurs que traîne inſeparablement aprés ſoi la dignité Imperiale, & la ſeverité qu'on affectoit dans l'éducation de la Princeſſe, rompirent long tems les meſures de l'amour. Mais il n'y a rien dont une grande paſſion armée de perſeverance, ne devienne tôt ou tard capable. L'Empereur gagna la Gouvernante de la jeune Princeſſe. Elle ſe chargea des lettres de Charles, & elle en tira des réponſes. Leur mutuelle ardeur s'irrita par les obſtacles qu'elle rencontroit, ils ſe cherchent des yeux dans les aſſemblées publiques, ils ſe diſent quelques mots dont ils entem-

doient ſeuls le ſens, bref, il fut arrêté entre l'Empereur & la Gouvernante, qu'il ſe traveſtiroit en femme, & que ſous ce déguiſement il ſeroit introduit dans la chambre de la Princeſſe. La Gouvernante eut ſoin de pourvoir l'Empereur de l'habit le plus propre à reparer les inconveniens du ſexe, on lui donna une longue Mente qui le couvroit depuis la tête juſques aux pieds, un Voile épais, qui lui cachoit le viſage, & l'heure dont ils étoient convenus, une Matrone habile, vint le prendre dans ſon apartement, & le conduit par des ſentiers dérobez juſques au pied de l'eſcalier la Princeſſe. Cet eſcalier avoit une viſſe double, telle à peu prés que celle de l'eſcalier de Chambord, ſi on ne traverſoit entierement le premier Perron, ou prenoit un apartement pour un autre, & il falloit décendre tous les degrez pour remonter où on avoit affaire. La Matrone n'ignoroit point cette diſpoſition, mais ſoit que l'emploi qu'elle avoit pris lui donnât de la terreur, ou qu'elle eut l'eſprit diſtrait par quelqu'autre penſée, elle monta ſans reflexion, & ne s'aperçut de ſa faute, que quand il n'étoit plus tems d'y remedier. Il falut décendre, & pendant ce contre-tems le Saint Pere paſſoit à la chambre de ſa Niece. Cet accident n'avoit pû être preveu, la Majeſté Pontificale ne ſouffre point ces ſortes de viſites ſans une extrême neceſſité, & celle qui obligeoit le Saint Pere à cet excez de courtoiſie venoit de naître. C'étoit l'arrivée d'un Courrier, qui apportoit la

nouvelle de la mort du Duc de Ferrare : Le Pape crut adoucir l'aigreur de ce recit, en le faiſant paſſer par ſa bouche ; & la Gouvernante gagnée, ayant fait garder le lit à la Princeſſe ce jour-là, pour éviter les viſites incommodes, le Saint Pere fut contraint de faire ceder ſa dignité à la feinte maladie de ſa Niece. Jugez, de grace, dans quel peril l'Empereur ſe fut trouvé, s'il avoit rencontré le Pape tête pour tête, il n'eût pû ſe cacher aux yeux de ſa Sainteté, comme à ceux des gens indifferens. On lui doit le reſpect, de dévoiler ſon viſage en ſa preſence. La belle décoration pour un Empereur; & le beau trait pour l'hiſtoire univerſelle, ſi la mépriſe de la Matrone n'avoit prévalu ſur l'imprudence de Charles-Quint. Il eſt à croire qu'il ne s'expoſa plus à une rencontre ſi fâcheuſe, & ſoit que la mort du Duc de Ferrare, changeât la face des affaires, ou que les Hiſtoriens ſoient diſcrets, nous n'avons aucuns memoires qui marquent que l'intrigue ait été pouſſée plus loin.

Le Caroſſe de Madame ſe trouva dans la Cour du Château, lorſque Mademoiſelle de Vandôme ſe trouvoit à la fin de ſa narration, & la foule des gens, que l'arrivée des Princeſſes attiroit auprés d'elles; n'ayant pas permis à monſeigneur le Dauphin de s'étendre ſur les reflexions que la galanterie de l'Empereur auroit meritées, Madame ayant conduite par Dom Juan dans la chambre de la Reine, Monſeigneur le Dauphin donna la main à Mademoiſelle de Vandôme, & le recit des nouvelles de la Cour, & de la ville, conſommerent le reſte de cette journée.

VI. JOURNE'E.

MAdame étoit à peine éveillée le lendemain, que Mademoiſelle de Vandôme entra dans ſa chambre, elle ſe jetta ſur ſon lit, & verſant un torrent de larmes ſans dire ce qui l'obligeoit à les répandre, elle mit Madame dans une inquietude, & dans une affliction qui ne peuvent ſe repreſenter. L'abondance des pleurs de la triſte Princeſſe les ayant épuiſez, & les tendres inſtances de *Madame*, lui ayant rendu l'uſage de la parole : Vous me demandez ce que j'ai, dit-elle, avec un profond ſoûpir ? helas ! Princeſſe, que n'ai je point ? il n'eſt aucune eſpece de mal-heur dont je ne ſois accablée, c'eſt peu de n'être plus aimée d'un ingrat que j'aimois. C'eſt peu de me trouver expoſée aux railleries, & aux fauſſes imaginations de toute l'Europe, & de me voir precipiter d'un Trône, dans une retraite indiſpenſable, il faut pour comble de tous ces maux, que ce ſoit vous qui me les cauſiez. Moi ? s'écria Madame, toute ſurpriſe. Oui, vous Madame, pourſuivit *Mademoiſelle de Vandôme* ; c'eſt vous qui m'enlevez le Roi d'Ecoſſe, c'eſt de vous qu'il eſt devenu amoureux, & c'eſt en vous, qui me fûtes ſi chere, que je trouve cette rivale, que j'avois tant de peine à découvrir, & qui doit m'être ſi odieuſe. Vous n'étes pas de vôtre bon ſens, ma Couſine (repartit *Ma.me*)

je n'ai jamais parlé au Roi d'Ecoſſe, que de vous, ou devant vous : Il n'a jamais fait aucune action en ma preſence, qui ait deu me faire connoître qu'il ait de l'amour pour moi. Vous ſçavez l'innocente prévention que j'ai pour Dom-Juan dés mon enfance, & encore un coup, il n'y a que la perte de vôtre raiſon qui puiſſe vous excuſer d'un ſoupçon ſi injuſte, & fondé ſur ſi peu de vrai-ſemblance. Plût à Dieu, repliqua douloureuſement la triſte Princeſſe, qu'aux dépens de cette raiſon que vous m'accuſez d'avoir perduë, j'en fuſſe encore aux ſoupçons ſur le malheur qui m'accable ; mais helas, je ne puis pas même me flater du moindre doute. Alors elle dit à *Madame* tout ce que Dom Juan ſçavoit de l'amour du Roi d'Ecoſſe pour la Princeſſe de France, & ce que le Roi en avoit dit à *Madame* d'Et[illegible]. Le Prince Eſpagnol lui en avoit fait le recit le ſoir precedent, & lui repreſentant que leurs interêts étoient devenus communs, il l'avoit conjurée de vouloir ſoûtenir les ſiens auprés de *Madame*, & de porter cette Princeſſe à une genereuſe reſiſtance. *Madame* fut ſi touchée du diſcours de ſa Couſine, qu'elle fut long-tems ſans pouvoir y répondre : Elle s'étoit trouvée un aveugle penchant pour aimer Dom-Juan avant que de le connoître, cette inclination s'étoit augmentée par la vuë du Prince, *Madame* ne pouvoit douter qu'elle ne l'aimât tendrement, & elle l'aimoit beaucoup plus encore qu'elle ne penſoit. Elle pouſſa deux ou trois exclamations

douloureuſes & ſe laiſſant tomber languiſſamment ſur ſon chevet, elle donna toutes les marques d'une affliction vehemente. Ce n'eſt point par des pleurs, & par des plaintes inutiles, *M*adame, pourſuivit l'amante trahie, que les maux que nous ſentons peuvent être ſoulagez : le courage & l'amour doivent être nos antidotes : le Roi vôtre Pere vous aime, il eſt équitable, & Dom-Juan vous adore. Il faut parler, *M*adame, il faut mettre la tendreſſe paternelle à l'épreuve, demander un époux digne de vous, refuſer celui que ſes prefidies ont rendu indigne de vous poſſeder... ha ! ma Couſine, s'écria triſtement *M*adame, que me propoſez-vous ? & qu'oſez vous me conſeiller : dites-moi, il faut mourir de regret, & de melancolie, mais ne me dites point, il faut reſiſter aux volontez de ton Pere, & de ton Roi : car quoi qu'il lui plaiſe d'ordonner, je ſens bien, que je n'aurai jamais la force d'oppoſer un ſeul mot à ſes commandemens. Quoi ? reprit bruſquement *M*ademoiſelle de Vandôme, vous aurez une violente inclination pour Dom-Juan, & vous ne ferez pas la moindre démarche en faveur de ce Prince ? vous m'aurez juré une amitié à toutes épreuves, & vous ne prononcerez pas une ſeule parole pour empêcher que je ne ſois la plus mal-heureuſe perſonne du monde ! Car *M*adame, ne vous trompez pas, l'infidelité du Roi d'Ecoſſe m'eſt bien plus ſenſible, quand vous en éres l'objet, que ſi cet ingrat me trahiſſoit pour une autre perſonne. La haine qu'on ſent pour une

Rivale ſoulage en quelque ſorte la rage d'une Amante mépriſée, une grande paſſion détruit ou du moins apaiſe l'autre : mais d'avoir un Amant infidelle qu'on ne peut haïr, & une Rivale preferée dont on ne peut ſe venger, c'eſt le comble de tous les mal-heurs, qu'on peut éprouver en aimant. Pendant que cette converſation ſe faiſoit dans la chambre de *Madame*, l'Amour jouoit un autre rôle dans celle de Monſeigneur le Dauphin. Ce Prince le plus amoureux & le plus conſtant dont l'Hiſtoire de France faſe mention, avoit paſſé la nuit preſque entiere à chercher les moyens de traverſer les deſſeins de l'Empereur, il ne lui auroit pas été difficile d'y parvenir, s'il avoit voulu agir ouvertement, *Mademoiſelle* de Saint-Vallier craignoit de le perdre, & auroit ſans doute pris le caractere le plus propre à le conſerver. Mais il étoit delicat, & il vouloit ne devoir la fidelité de ſa Maîtreſſe qu'à elle-même. Il envoya chercher Marot, l'intelligence de cet homme étoit connuë, il avoit un libre accez chez les Dames, & les Poëtes de Cour ſe tiennent volontiers pour honorez de la confidence des grands Seigneurs. Monſeigneur la Dauphin ſe mit en tête d'éprouver la conſtance de Diane, par le miniſtere de Marot. Il lui ordonna de feindre qu'il étoit chargé de la confidence de Charles-Quint, le rendant l'Agent ſupoſé de ſon Rival auprés de ſa Maîtreſſe, il eſpera ſçavoir par cette ruſe en quels termes l'Empereur étoit avec Mademoiſelle de Saint-

Vallier. Cette commiſſion éfraya le prevoyant Marot, il dit au Prince, qu'il ne falloit jamais tenter l'amour, qu'on avoit vû pluſieurs éxemples, des mauvaiſes ſuites que ces curioſitez peuvent avoir, & que tel Amant a rendu ſa *Maîtreſſe* infidelle, en lui aprenant la paſſion de ſon Rival, qui n'auroit pas éprouvé ce mal-heur, s'il s'étoit tenu dans un prudent ſilence. Le Prince ne goûta point cet avis, il vouloit être éclairci de ſes doutes, & il falut que l'Illuſtre Poëte ſe reſolut à le ſervir de la maniere qu'il vouloit être ſervi. Marot fut donc ſuivant les ordres qu'il avoit reçus, faire ſa cour à *Mademoiſelle* de Saint-Vallier à ſa toilette, & lui montrant quelque vers qu'il avoit fait le jour auparavant, il engagea Diane à lui demander le ſens de quelques-uns qui lui paroiſſoient obſcurs. C'eſt un miſtere, mademoiſelle, repartit *Marot* : je ſuis un homme d'intrigue: je fais peu de pas qui n'ayent leur but, & ceux qui m'ont conduit dans vôtre chambre ont même un autre motif que l'honneur de vous faire ma Cour. Il ne fallut pas en dire davantage, pour exciter la curioſité de *Mademoiſelle* de Saint-Vallier, elle prie *Marot* de lui confier le motif ſecret de ſa viſite, il refuſe d'abord d'avoir la con-
ce qu'on lui demande, & ce refus augm : le deſir que *Mademoiſelle* de Saint-Vall r avoit de l'obtenir. Elle preſſe *Marot* de nouveau, il continuë de faire le diſcret, il commence enfin à devenir traitable, & tirant *Mademoiſelle* de Saint-Vallier s ſa ruelle, il lui déclara l'amour que l pe-

reur avoit pour elle. Ce n'étoit pas de ce jour-là ſeulement que la Demoiſelle ſçavoit cette grande nouvelle, les regards de l'Empereur la lui avoient fait deviner il y avoit long-tems. Elle ſoûrit de l'emploi que Marot avoit pris, & lui dit malicieuſement qu'elle avertiroit *Monſeigneur* le Dauphin de l'honneur qu'on faiſoit à ſon chois, & de l'éloquence dont *Marot* aſſaiſonnoit cette déclaration : Je vous entens, Mademoiſelle, repartit le grand homme, vous m'accuſez tacitement de trahir ma Patrie, & de ſervir l'Eſpagne, contre la France. *Mais Mademoiſelle*, les Poëtes ſont ſujets à cette eſpece de trahiſon, ils conſacrent ordinairement leurs travaux aux gens qui ſçavent mieux les recompenſer, & de la même plume, dont Lucain blâmoit l'uſurpation de Jules Ceſar, il faiſoit l'éloge de Neron. L'Empereur eſt ſi magnifique, il fait un ſi doux accueil à mes offrandes, & vous êtes ſi digne de commander au premier Prince de l'Europe, que Monſeigneur le Dauphin me pardonnera, ſi j'aime mieux voir la belle Diane Maîtreſſe de l'Empereur, que trés humble luſtre de Madame d'Etampes. Cette conſideration eut un grand pouvoir ſur l'eſprit de Mademoiſelle de Saint-Vallier, elle avoit pretendu autrefois aux bonnes graces du Roi, elle ſuportoit impatiemment qu'une autre perſonne tint le premier rang de Maîtreſſe à la Cour de France. Elle remercia *Marot* de ſon ſouhait, & lui promit même de ne point dire à Monſeigneur le Dauphin, qu'il eût été capable de le faire.

VII. JOURNE'E.

MAdemoiſelle de Vandôme étoit trop intereſſée dans la felicité de Dom Juan pour ne pas travailler de tout ſon pouvoir à l'établir. Elle n'avoit pû tirer aucune parole poſitive de Madame, ſur la reſiſtance où elle l'invitoit. Elle crut que la preſence du Prince Eſpagnol auroit plus de force que ſes perſuaſions. Elle feignit de ſe trouver mal, ne doutant pas que Madame ne vint la viſiter quand elle ſauroit qu'elle étoit incommodée, elle fit cacher Dom-Juan dans un cabinet qui étoit à la ruelle de ſon lit, & elle fit avertir Madame de l'état où elle diſoit ſe trouver. Cet avis eut l'éfet qu'elle en avoit attendu, la Princeſſe de France devança le retour du meſſager, & s'aſſoyant ſur le lit de ſa chere Couſine, Je viens, lui dit-elle, vous rendre les offices d'amie, que je devrois attendre de vous. La maniere dont j'ai paſſé la derniere nuit, eſt une vraye maladie, & je ne ſai ſi je ne fais point un plus grand éfort, pour ne pas garder le lit, que vous ne ſeriez obligée d'en faire pour ſuivre le vôtre. Les ſujets de nos maux ſont autrefois bien differens, repartit Mademoiſelle de Vandôme, vous ne perdez pas un Amant, Vous ne faites que vous en trouver un trop : Vous n'étes ni trahie, ni mépriſée, au contraire, tout cede à vos charmes, tout vous adore, & ſe

triomphe vous devient incommode, ce n'eſt que par le principe d'une amitié genereuſe, dont les mouvemens (tout tendres qu'ils ſont) n'aprochent pas de ceux de l'amour : Vous auriez peut-être raiſon de me parler de cette ſorte, repliqua Madame, ſi je ne faiſois qu'aimer Mademoiſelle de Vandôme, mais, ma Couſine, j'aime auſſi le Prince Dom-Juan : s'il reçoit ſans deſeſpoir la nouvelle de ma perte, mon dépit ne ſera guere moins violent que le vôtre, & s'il en eſt auſſi touché qu'un veritable Amant doit l'être, de quel œil pourrai-je enviſager ſon affliction? Ferai-je tout le malheur d'un homme, dont aux dépens de ma vie, je voudrois faire toute la felicité? Pourrai-je me reprocher ſes douleurs, & les miennes? Pourrai je m'accuſer de ſes maux, & des miens : Vous ne ferez rien de tout cela, belle Princeſſe, interrompit Dom Juan, en ſortant du lieu où il étoit caché, & en ſe jettant aux pieds de Madame, vous apuyerez les deſſeins d'un Prince qui vous adore, & vous ruinerez ceux d'un Monarque infidelle, que ſes perfidies rendent indigne de vous poſſeder. Madame penſa perdre le ſentiment à la veuë du Prince Eſpagnol. Elle ſe pencha languiſſamment contre un des pilliers du lit ſur quoi elle étoit aſſiſe, & tournant ſes regards, tantôt ſur le Prince, & tantôt ſur ſa Couſine : ſon ſilence diſoit ce qu'elle n'avoit pas la force de prononcer. Dom-Juan qui ne s'étoit jamais trouvé avec Madame dans l'état où il ſe rencontroit,

tachoit à profiter d'une conjoncture ſi favorable. Il embraſſoit tendrement les genoux de la Princeſſe, il les baiſoit avec tranſport, & une des mains de Madame s'étant trouvée par hazard à ſa rencontre, il apliqua ſa bouche deſſus avec une ardeur, que celle de l'amour même ne pouvoit ſurpaſſer. Cette brûlante impoſition, réveilla Madame de ſa létargie, elle retira ſa main d'entre celle du Prince amoureux, & regardant Mademoiſelle de Vandôme avec une rougeur qui releva l'éclat de ſa beauté? Ha! ma Couſine, lui dit-elle, à quelle embuſcade me livrez-vous, & par quelle action me ſuis-je attiré la trahiſon que vous me faites? Dom-Juan ne permit pas à Mademoiſelle de Vandôme de répondre. Hé! de grace, Madame, dit-il à la Princeſſe, n'apellez pas du nom de trahiſon l'innocente pitié que Mademoiſelle de Vandôme a euë de mon deſeſpoir, ma vie eſt à vous, belle Princeſſe, le don que je vous en ai fait la rend precieuſe, & par cette conſideration Mademoiſelle de Vandôme a voulu me la conſerver. Elle ſait que je mourai ſans doute dans ce moment, ſi vous ne me permetez de vous perſuader mon amour, de vous demander un peu de ſecours dans l'état déplorable où vôtre beauté m'a reduit, & de vous arracher au Roi d'Ecoſſe, ou d'expirer à vôtre vûë. Toutes ces permiſſions ne dépendent point de moi, Prince, repartit Madame, en faiſant relever Dom-Juan, je voi bien par ce que Mademoiſelle de Vandôme fait aujourd'hui en vôtre faveur, qu'elle ne vous a ca-

ché aucun des ſentimens de mon ame, & je n'ai que trop bien ſoûtenu ce qu'elle avoit avancé. Il eſt vrai, Seigneur, que j'ai pour vous toute la tendreſſe dont je ſuis capable, on vous l'a dit ſans doute, & je viens de le confirmer; mais comme cette tendreſſe m'a paru legitime, elle ne m'inſpire rien de criminel, je voudrois pouvoir être à vous, je ne crois pas même pouvoir vivre ſous la puiſſance d'un autre. Mais*** n'achevez pas, Madame, s'il vous plait, interrompit Dom-Juan, je ſai toutes les ſentences, à quoi ce *Mais* me prepare. Mais, belle Princeſſe, je n'apelle d'aucune, mes intentions ſont ſi pures, & mon reſpect eſt ſi profond que je n'exigerai jamais rien de vôtre bonté, qui ne ſoit dans les regles du plus auſtere devoir. Je ne vous demande point de reſiſter aux Ordres abſolus du Roi de France, de refuſer ouvertement un Epoux, qu'il aura reſolu de vous donner, & de ſuivre la fortune d'un miſerable qui n'a que des eſperances à vous offrir. L'amour que j'ai pour vous meriteroit peut-être toutes ces graces, mais ma ſoumiſſion, ne ſouffre pas que j'en conçoive la penſée. Accordez-moi ſeulement toute la reſiſtance que vôtre amitié pour mademoiſelle de Vandôme peut authoriſer: Ne dites point je veux épouſer Dom-Juan: je ſuis indigne Madame, d'une declaration ſi glorieuſe, & nul homme du monde ne la peut pretendre ſans temerité; mais dites courageuſement je ne veux point enlever un Epoux à ma Couſine. Je m'apliquerai de ces paroles tout ce qui pourra flater mes douleurs

Hé ! ſi malgré ces declarations, & ces refus, interrompit Madame, le Roi mon Pere dit (je veux que vous épouſiez le Roi d'Ecoſſe) qu'opoſerez-vous à cet ordre, & dequoi vous ſervira la criminelle reſiſtance, où vous voulez m'engager ? Elle me ſervira à penſer que je ne vous ai pas été indifferent, Madame, repartit Dom Juan, elle me fera rejetter ſur le ſort ce que je ſerois au deſeſpoir de rejeter pleinement ſur vous, & bien qu'elle n'empêche pas mon trépas, elle en adoucira du moins l'aigreur. Je mourrai charmé de l'aſſeurance, que vous auriez été à moi ſi on avoit conſulté les deſirs de vôtre cœur, & que vous avez fait tout ce que la vertu pouvoit vous permettre pour n'être pas à mon Rival. Mademoiſelle de Vandôme joignit tant de prieres, & tant de remontrances aux diſcours paſſionnez de l'amoureux Eſpagnol, que Madame fut contrainte de ſe rendre. Elle promit tout ce qu'on exigeoit de ſa reſolution, & il fut arrêté que Mademoiſelle de Vandôme iroit dés le lendemain ſe plaindre au Roi des procedez du Roi d'Ecoſſe, afin d'avancer par cette plainte le moment où Madame devoit donner à Dom-Juan le témoignage qu'il attendoit de ſa tendreſſe.

VIII. JOURNE'E.

Si la jalouſie de Mademoiſelle de Vandôme, étoit agiſſante, celle de Mon-

gneur le Dauphin n'étoit pas oisive. Il avoit été transporté de dépit, quand il avoit apris la maniere dont Mademoiselle de Saint-Vallier avoit reçu les avis de Marot, & le misere où elle s'étoit engagée. Le spirituel Agent qui étoit au desespoir d'avoir si bien réussi, s'efforçoit de faire borner sa commission à ce leger essai: & repetoit sans cesse ses remontrances. Mais le Prince ne daignoit y prêter l'oreille, il vouloit pousser l'intrigue jusques à un rendez-vous, s'y trouver à la place de l'Empereur, & après avoir convaincu sa Maîtresse d'infidelité, l'accabler de reproches, & ne la voir de sa vie. Le hazard favorisa ce bizare projet. Il se fit une partie de Pêche sur le Canal, pendant laquelle l'Empereur eut toûjours les yeux attachez sur Mademoiselle de Saint-Vallier. Il crut remarquer qu'elle répondoit obligeamment à ses regards: & voulant s'en éclaircir, il la tira proche d'une fenêtre, un moment avant une Comedie Espagnole, dont la Reine regaloit sa Majesté Imperiale, & lui dit à demi-bas, je ne sai ce que vous avez prétendu prendre à la Pêche, ma belle fille; mais je sai bien que quelque chose de plus precieux que des poissons a donné dans vos filets. Je n'en voulois toutefois qu'aux Poissons? répartit Diane d'un air à se faire donner un démenti, & si j'ai fait quelqu'autre prise, je consens à la relâcher. Vos prises vous sont donc bien indifferentes? poursuivit l'Empereur. J'en pris tres-peu de chose en ma vie, Seigneur,

gneur, ajoûta Mademoiſelle de Saint-Vallier, mais je ſçai par l'experience de quelques-unes de mes amies, que les priſes communes ſont indignes d'être conſervées, & que celles qui ſont hors du commun ſont trop difficiles à conſerver. Ce qui ſeroit difficile pour une beauté mediocre, repartit l'Empereur, eſt facile pour la belle Diane; & ſi elle veut faire l'épréuve de ſon pouvoir elle connoîtra que les cœurs les plus fiers, & les moins ſuſceptibles d'inconſtance, ſont ſoûmis à ſon Empire. Voilà de ces diſcours, repliqua Mademoiſelle de Saint-Vallier en ſouriant, que vous me faites tenir par Marot, mais, Seigneur, je n'ignore pas que vôtre Majeſté Imperiale veut ſe divertir, & je me tiens fort honorée de ce qu'elle me choiſit pour l'objet de ſon divertiſſement. L'Empereur n'avoit point donné commiſſion à Marot de parler de ſon amour à la belle Diane, & ne croyoit pas même que cet amour fût ſçu de perſonne. Il changea de couleur, quand il apprit que le Poëte avoit été ſi penetrant, & il eût volontiers pouſſé l'explication plus loin ſi on ne le fût venu avertir qu'on n'attendoit que ſa preſence pour commencer la Commedie, il n'oſa s'arrêter plus longtems craignant de faire trop remarquer ce qui le retenoit: mais il dit à Mademoiſelle de Saint-Vallier en la quittant qu'il faloit qu'il lui parlât en particulier, & que ce qu'il avoit à lui dire étoit d'une grande conſequence pour elle.

IX. JOURNE'E.

SUivant ce qui avoit été resolu par Monseigneur le Dauphin, Marot continua de parler à Mademoiselle de Saint-Vallier de l'amour de l'Empereur, & lui demanda de sa part une entreveuë particuliere. Mademoiselle de Saint-Vallier croyoit avoir remarqué sur le visage de Charles-Quint, qu'il parloit sincerement, quand il l'avoit assûrée qu'il avoit des choses importantes à lui dire. De sorte, que recevant la proposition que lui faisoit Marot, comme une suite de ce qui s'étoit passé chez la Reine, elle ne fit pas une grande difficulté d'accorder ce qu'on lui demandoit. Le lieu du rendez-vous fut arrêté sur une terrasse qui regne le long des principaux apartemens de Fontaine-Bleau; & où celui de l'Empereur, & celui de Diane avoient une sortie. L'heure fut prise au retour d'une Fête que Madame d'Alençon donnoit à toute la Cour, dans sa belle maison de Limours, & cette Fête ayant retenu leurs Majestez jusques aux flambeaux, Mademoiselle de Saint Vallier se trouva engagée sans y penser à un rendez-vous nocturne: Monseigneur le Dauphin avoit choisi son tems: l'Empereur depêchoit ordinairement ses Courriers à des jours comme celui là, il s'enferma dans son cabinet si tôt qu'il fut rentré, & le Prince jaloux ne fut pas plûtôt averti que son Rival étoit retiré, qu'il prit un habit d'Espagnole, & se rendit au lieu

où il devoit parler à la belle Diane, il envoya Marot la ſolliciter de la parole qu'elle avoit donnée & elle ne ſe fit pas long-tems preſſer, elle alla trouver celui qu'elle croyoit être l'Empereur, la nuit étoit obſcure, elle n'avoit aucune défiance de la piece qu'on lui jouoit. je ne ſçai dit-elle au Prince en l'abordant, ce que vôtre majeſté Imperiale peut avoir à me dire; mais il faut que ce ſoit quelque choſe de conſiderable pour autoriſer ce que vous faites, & ce que vous m'obligez de faire; un rendez-vous nocturne de vôtre perſonne à la mienne, paſſe la raillerie à quoi j'attribuois hier les diſcours qu'il vous plût de me tenir, & ſi vous ne me faiſiez venir ici que pour les continuer, je ne me conſolerois pas du danger où j'eſpoſe ma reputation pour les entendre. Monſeigneur le Dauphin comprenant par ces paroles, que l'Empereur avoit été lui même l'Interprete de ſes deſirs, fit un action du bras & de la tête qui marquoit ſa douleur, & ſon dépit en faiſant cette action, il ſortit un ruban de ſa manche, ou étoit attachée une bague qu'il avoit reçuë de Diane autrefois, & qu'il ne pouvoit porter au doigt, parce qu'elle étoit trop petite. Cette bague donna par hazard contre les mains de Mademoiſelle de Saint Vallier, elle la retint ſans que le Prince s'en aperçût: & l'ayant reconnuë au toucher, elle ſe défia de la trahiſon qu'il lui faiſoit. Elle avoit de la vivacité d'eſprit & de la hardie, elle s'en ſervit à propos, elle prend le des

la belle Diane, pour y ſolemniſer l'heureuſe reconciliation, & le pauvre Marot demeurant chargé de toute l'iniquité, éprouva peu de tems aprés, quel fleau du Ciel c'eſt pour un homme que le reſſentiment d'une femme irritée. Mademoiſelle de Saint-Vallier lui fomenta des accuſations, il fut privé des bonnes graces du Roi, il perdit ſes penſions, & ſa liberté, & ſa vie auroit peut être ſuccombé ſous le credit, & ſous la vengeance de Diane s'il n'avoit trouvé le ſecret de reparer ſon crime par des voyes contraires à celles qu'il avoit ſuivies pour devenir criminel.

X. JOURNE'E.

L'Empereur n'avoit pas employé les heures de ſa retraite à dépêcher des Courriers, il avoit eu d'autres occupations. Un de ſes Officiers étant allé ſe promener à l'Hermitage, y avoit apris d'un jeune poſtulant de ſolitude, les circonſtances de la mort de l'Eſpagnol, il étoit venu les redire à ſon Maître, & ce Prince ajoûtant cette nouvelle, à ce qu'il avoit entendu dire à Mademoiſelle de Saint-Vallier chez la Reine le ſoir auparavant, ne douta point que Monſeigneur le Dauphin n'eût mis Marot en beſogne, & que ce ne fût par l'ordre du Prince qu'on éprouvoit ainſi la belle Diane. Cette penſée le mit dans une inquietude, & dans une douleur qui ne peuvent être repreſentées, il s'étoit acquis par une longue étude, un exterieur moderé qui tenoi lus du Philoſophe, que du Prince volu eux,

ſon repos ſeroient chancelans, juſques à ce qu'il les eût rétablis, par la liberté du Comte. Cette grande œuvre s'étoit perfectionnée à Limours, le Roi avoit permis que l'Amiral s'y trouvât; Madame d'Alençon l'avoit preſenté au Roi, comme un plat dont ſa Majeſté devoit contribuer à la bonne chere, le Roi avoit reçû pour bonnes toutes les mauvaiſes raiſons que l'Amiral donnoit, de ce que les memoires contre Madame d'Alençon s'étoient trouvez dans ſa Caſſette, & aprés avoir reçû ſon pardon de cette imprudence, le Roi l'avoit traité comme avant ſa priſon. Dom Juan avoit été ſi tranſporté de joie à cet heureux ſuccez, des ſoins de Madame d'Etampes, qu'il en avoit oublié pour un moment ſes cruelles inquietudes: ces deux amis étoient revenus enſemble de Limours, ils n'avoient pû ſe reſoudre à ſe ſeparer qu'à la pointe du jour, & ils avoient demeuré tout ce tems-là à raiſonner ſur les moyens de ruïner les diſcours du Roi d'Ecoſſe. Madame d'Etampes étoit le ſeul contrepois qu'on pouvoit opoſer à l'adreſſe du Connêtable, & à la parole du Roi; Monſieur l'Amiral promit au Prince Eſpagnol d'obliger la Ducheſſe à ne pas s'épargner, il s'endormit dans l'eſpoir d'un ſi puiſſant ſecours, & cette idée l'ayant agreablement entretenu pendant ſon ſommeil, il ſe trouvoit beaucoup plus tranquille que les jours precedens. Quand on lui vint dire que l'Empereur le demandoit, il courut à ſon apartement, il le trouva enfermé dans ſon Cabinet, où ap. l'avoit fait entrer, il lui dit les raiſons inſibles

qu'il avoit de ſe faire dévancer par lui ſur les frontieres de Flandres, & lui ordonna d'aller en diligence ſe preparer à ſon départ. Dom Juan recula deux pas à ce funeſte commandement, & voulut repreſenter à l'Empereur l'état déplorable où il alloit le reduire. Mais l'Empereur le prevenant, je devine ce que vous avez deſſein de me dire. Dom Juan, ajoûta-t-il, je ſçavois vôtre inclination pour Madame dés Madrid, je ſçai qu'elle s'eſt fort augmentée en France. Elle eſt noble, elle eſt loüable, bien loin de la blâmer je l'aprouve; mais ce n'eſt pas dans Fontainebleau que vous devez eſperer de voir reüſſir vos deſſeins, il faut réjoindre les lieux où je pourrai uſer de mon autorité en vôtre faveur. J'ai remis l'execution du traité verbal que j'ai fait avec le Roi de France, juſques à mon arrivée à Valanciennes: les Ambaſſadeurs François me ſuivront à cette ville pour en recevoir l'éfet, je vous engage ma parole inviolable, que je n'accorderai jamais l'inveſtiture du Duché de Milan, qu'on ne vous mete en poſſeſſion de la Princeſſe que vous aimez. Partez ſans differer & ſans repugnance, les pas qui vous éloigneront de ce Royaume, vous avanceront vers vôtre felicité. Hâtez-vous de me faciliter les moyens de vous la procurer, & ſur tout ne me laiſſez voir dans vôtre cœur aucune reſiſtance à mes volontez. Elles ſont abſoluës, & vous ne pouvez y aporter le moindre retardement ſans vous perdre auprés de moi: ces derniéres paroles ne ſouffrant point de repliq , le deſeſperé Dom Juan n'y répon-

dit que par une profonde reverence, & ſortant du Cabinet de l'Empereur avec un trouble qui paroiſſoit ſur ſon viſage, il fut trouver Monſieur l'Amiral, pour lui annoncer le mal-heur qui venoit de lui arriver, & pour le conjurer de lui faire avoir un entretien ſecret avec Madame. Cette grace étoit difficile à obtenir de l'humeur ſevere de la Princeſſe, & le Prince craignoit de n'avoir pas le loiſir de la tromper. Monſieur l'Amiral ſe chargea de faire la tentative de l'un & de l'autre. Il paſſa chez *Madame* qu'il trouva enfermée avec Mademoiſelle de Vandôme; cette Princeſſe avoit parlé au Roi, & aprés en avoir reçû une aſſeurance, qu'il auroit ſoin de faire remplir dignement la place que le Roi d'Ecoſſe laiſſoit vacquante Elle avoit apris que ce Monarque avoit la parole poſitive de ſa Majeſté, & qu'on en verroit l'execution auſſi-tôt aprés le départ de l'Empereur. Mademoiſelle de Vandôme avoit penſé mourir de rage, & de ſaiſiſſement, à cette confirmation de ſon infortune; elle étoit venuë en faire part à *Madame*, & ſi l'Amiral n'eût fait dire à la Princeſſe, que le deſſein qui l'amenoit, ne pouvoit être differé, elle ne ſe ſeroit jamais reſoluë à ſe montrer à lui, dans l'état où la metoit le raport de *Mademoiſelle* de Vandôme: mais comme elle connoiſſoit le Comte pour un homme qui ne s'empreſſoit pas legerement, elle comprit qu'il avoit quelque choſe de trés-important à lui dire, & commanda qu'on le fit entrer, la veritable douleur qui étoit peinte dans les yeux de l'Amiral, a d'abord juger aux Princeſſes qu'il n'avoit rien de

funeſte à leur aprendre ; quand *Madame* entendit que cette fatale nouvelle étoit le départ de Dom Juan : Ha ! s'écria t'elle, je ſuis duë, & je ſerai ſans doute dans peu livrée au Roi d'Ecoſſe, puiſque l'Empereur force lui même ſon fils à quitter la partie : l'Empereur ne tombe pas d'accord de ce déſiſtement, reprit l'Amiral, au contraire, il pretend avencer le bonheur de ſon fils en ſemblant l'y faire renoncer ; Non, non, *Monſieur* l'Amiral, interrompit *Madame*, je connois Charles Quint, il eſt ſans doute entré dans quelques accommodemens ſecrets avec le Roi d'Ecoſſe, il ſacrifieroit mille fils s'il en avoit autant, à la moindre raiſon d'Etat ; on me livre mon pauvre Comte, on ſeduit Dom-Juan d'une fauſſe aparence ; en un mot, je ſuis Reine d'Ecoſſe, vous ne la ſerez jamais, interrompit *Mademoiſelle* de Vandôme, avec emportement, cet infidelle *Monarque* ne ſe vantera pas d'avoir ſupris l'innocente tendreſſe de mon cœur, & d'en avoir méprisé les fruits il perira, & ſi je devois l'immoler de ma propre main, ſon ſang me fera raiſon de l'injure qu'il me prepare. Helàs, ma Couſine, pourſuivit *Madame* avec un ſoûpir, que ces reſolutions ſont frivoles, une belle ame ne ſe porte jamais à aucune extrêmité contre ce qu'elle juge digne de ſon amour : on ſe prend aux Aſtres de ſon mal-heur, on ſe plaint, on ſe deſeſpere, on ſeroit peut-être capable de tourner ſa fureur contre ſoi-même, mais quand on a bien aimé, on n'eſt jamais capable de faire aucun mal à ſon Amant, *Mademoiſelle de*

Vandôme fit l'épreuve de cette prediction ; le dépit dont elle étoit agitée, faiſoit toûjours, trop ou trop peu de chemin ; elle ne haiſſoit pas aſſez ſon infidelle pour ſe porter à la vengeance ; elle le haïſſoit trop ſe reſoudre à le voir poſſeſſeur de ce qu'il aimoit, & ſans pouvoir tomber d'accord de ce qu'elle vouloit, & de ce qu'elle ne vouloit pas, elle étoit la plus affligée, & la plus mal heureuſe de toutes les Amantes.

XI. JOURNE'E.

MOnſieur l'Amiral avoit obtenu de Madame avec des peines extrêmes, la complaiſance que le Prince Eſpagnol en deſiroit ; elle convint avec le Comte, qu'elle iroit le lendemain ſans autre compagnie que Mademoiſelle de Vandôme, à un Couvent de filles, qui eſt à l'extrêmité de la forêt de Fontaine-bleau du côté de Morêt, & que le Prince s'y trouveroit *incognitò* : il partit à l'heure que l'Empereur lui avoit marquée, prit congé du Roi, de la Reine, de Madame d'Alençon, & des autres perſonnes que la precipitation de ſon départ lui permit de voir, & n'ayant rendu ce devoir à Madame qu'en preſence d'un grand nombre de témoins ſuſpects, il laiſſa marcher ſon équipage ſur le chemin qu'il avoit ordre de tenir, & ſe rendit accompagné d'un ſeul Gentil homme, au lieu où la Princeſſe avoit promis de ſe rendre ; il n'y demeura pas long-tems ſans apercevoir ſa littiere, il courut lui donner la main pour l'aider à

décendre, les yeux de Madame ne pûrent rencontrer ceux du Prince ſans devenir humides, & il ne put remarquer cet éfet de ſenſibilité ſans un tranſport confus de douleur & de joie, qu'il eſt plus aiſé de concevoir que de dépeindre: les Princeſſes entrerent dans une maiſon hors de la Clôture, où on leur avoit preparé leur dîner, & Mademoiſelle de Vandôme paſſant dans un jardin qui tenoit à cette maiſon, laiſſa Dom Juan dans la liberté de recevoir la douloureuſe audiance qu'on lui avoit acordée. Il fut long tems ſans pouvoir prononcer aucune des paroles qu'il avoit prémeditées; & il avoit la triſte conſolation de voir, que le trouble de Madame ne cedoit point au ſien. Ce ſilence éloquent ayant tenu ſa partie l'eſpace d'un demi quart d'heure, fut ſuivi des paroles les plus paſſionnées que l'amour puiſſe dicter au plus tendre & au plus délicat des Amans. Je parts, Madame, diſoit l'Amoureux Eſpagnol à la belle Princeſſe Un devoir dont je n'oſe me diſpenſer par la crainte de vous perdre, m'enleve du ſeul lieu du monde, où mon cœur pouvoit trouver quelque repos. S'il ne falloit que perdre les bonnes graces de mon Pere, & de mon Empereur, hazarder ma fortune & ma vie, pour demeurer auprés de vous, les ordres les plus abſolus ne m'en arracheroient pas Mais, Madame, il me faut l'authorité de Charles-Quint, pour obtenir la Princeſſe de France du conſentement du Roi ſon Pere; & ſi Charles-Quint renonçoit à me proteger, je perdrois pour jamais l'eſpoir d'être un jour l'Epoux de Madame. Encore ſi quelques ſervices importans ſolli-

citoient vôtre memoire en ma faveur, je ſerois un peu moins deſeſperé; vous étes toute parfaite, la reconnoiſſance eſt une qualité neceſſaire à cette perfection, & ſi j'avois ſervi ou vous ou les vôtres, je ferois quelque fondement ſur ces ſervices. Mais, Madame, quel ſouvenir ſuis-je en droit de vous demander, & quand il vous plaira d'oublier pour jamais ce malheureux Prince qui vous adore. Quel reproche pourroit il vous faire, & quelle injuſtice commettriez vous? Ne vous donnez point cette inquietude, interrompit triſtement Madame, je n'ai pas beſoin de vôtre ſecours, pour conſerver vôtre idée, quelque choſe de plus fort que vous-même, vous aſſeure de mon ſouvenir, helas! je penſois à vous ſans vous avoir vû; vous occupiez agréablement ma memoire, quand nos relations n'étoient remplies que des maux que vous faiſiez à la France. J'oubliois que vos victoires cauſoient nos pertes, pour me ſouvenir que vous étiez le plus renommé des Conquerans, comment voulez-vous que je perde l'image de vôtre perſonne aujourd'hui, que cette perſonne m'eſt devenuë ſi chere, & que j'ai eu la foibleſſe de ne pouvoir vous le cacher. Mais, Madame, pourſuivit Dom-Juan, de quelle utilité me deviendra-ce precieux ſouvenir que vous me faites l'honneur de me promettre, ſi malgré lui, vous étes reſoluë à épouſer le premier Epoux qu'il plaira au Roi vôtre Pere de vous preſenter. Deux idées agréables tiennent-elles ainſi dans un même cœur, aimerez-vous un Epoux, & un Amant, deviendrai je la victime du Roi d'Ecoſſe

ſera-t'il la mienne ; ou ſi ſans lui ceder j'ai le deſeſpoir de le voir heureux, vous livrerez-vous ſans reſiſtance à l'éfroyable malheur de donner une foi qui ne ſera point ſuivie des deſirs de vôtre cœur ? Que vous êtes cruel, interrompit Madame, de me faire le Tableau de cette infortune, cachez-m'en l'horreur, ou donnez-moi, s'il ſe peut les moyens de m'en affranchir; ne me montrez point le précipice où je ſuis prête à tomber, ou aprenez-moi par quel chemin je puis en détourner mes pas : Par un peu d'amour pour Dom-Juan, Madame, repartit precipitamment le Prince. Aimez & vôtre paſſion ſera vôtre guide. Faites-vous un vrai plaiſir de faire la felicité d'un Amant qui vous adore, & rien ne pourra devenir aſſés fort pour vous contraindre à faire ſon deſeſpoir ; la plus auſtere vertu a ſes licences, qu'un peu de tendreſſe ſait trouver dans le beſoin : penſez-vous qu'il ſoit honteux pour une Princeſſe bien née de publier des deſirs innocens, dont l'Himen eſt le but, & dont l'honneur eſt la Regle ? Quelle juſtice trouvez vous à vous rendre l'eſclave de vôtre propre grandeur ? Faut-il que le moindre des ſujets du Roi vôtre Pere, ait des privileges que vous n'oſiez vous donner, & n'y a-t-il que les filles de Roi ſur la terre qui ne puiſſent joüir des droits de la liberté ? Vous ſavez tout ce que j'ai à vous répondre, interrompit Madame, les déferences d'un devoir à un autre ne vous ſont pas plus inconnuës qu'à moi, vous n'ignorez pas que le ſéme r ang qui éleve une perſonne u deſſ du commun, lui interdit les licen-

ces que l'obſcurité pourroit autoriſer, & je m'aſſeure que vous ne vous attendez pas à m'obtenir par d'autres voies que par la volonté du Roi mon Pere. Mais pour reparer par moi-même les bienſéances qui ne dépendent pas de moi; je vous conjure de croire que vous n'éprouverez jamais aucune tirannie de la part de mon devoir, dont je ne reſſente la rigueur avant vous, que vos douleurs & vos joies me ſeront toûjours communes, & que ſi je ſuis aſſez malheureuſe pour devenir l'Epouſe du Roi d'Ecoſſe, Dom-Juan ne regrettera pas plus tendrement Madame, que Madame regrettera Dom-Juan. Le Prince Eſpagnol ſentit un tranſport à cette declaration obligeante, dont il ne put être le maître, il prit une des mains de la Princeſſe, & l'ayant plûtôt porté à ſa bouche, qu'elle ne ſe fût aviſée de s'y oppoſer, il l'y tenoit encore, lorſque le Roi d'Ecoſſe entra dans l'endroit où ils étoient, Madame fit un cri douloureux à la vûë du monarque, & courant vers la porte qui conduiſoit au jardin, elle alloit laiſſer les deux Rivaux à la merci de leur fureur, ſi Mademoiſelle de Vandôme n'eût détourné cet accident. Elle revenoit de ſa promenade, lorſque le Roi d'Ecoſſe entra dans le lieu où Madame & Dom-Juan s'entretenoient. Elle repreſenta à la Princeſſe le beſoin qu'on avoit de ſon autorité, & Madame s'en ſervit avec tant de vehemence, & ſi à propos, que Dom-Juan partit dans l'inſtant, que le Roi d'Ecoſſe commençoit à n'être plus le maître de ſa jalouſie, & rejoignant ſon équi-

rendit avec toute la diligence poſſible où les Ordres de l'Empereur l'apelloient.

X. JOURNE'E.

LE voyage du Roi d'Ecoſſe au Monaſtere où il étoit ſi peu attendu, produiſit deux ou trois bons éfets qu'il n'en ayoit pas eſpe-té; Mademoiſelle de Vandôme qui à la vûë du Monarque infidéle avoit ſenti réveiller ſa douleur, l'avoit exhalée en reproches & en menaces. Un courroux ſi legitime, & conçû par une femme mépriſée s'arrête rarement dans les bornes qu'il devroit ſe preſcrire: il étoit entré dans les plaintes de la Princeſſe quelques murmures contre la facilité du Roi: le Monarque Ecoſſois les exagera en les racontant, & faiſant comprendre à ſa Majeſté, que ces ſortes de licence doivent être punies pour la forme, & pour éviter les ſuites d'un méchant exemple, l'Amante trahie reçût un ordre de renfermer ſes regrets dans un Couvent, qu'elle avoit fondé proche de Bangenci. Son départ priva Dom-Juan du plus ſolide apui qu'il pouvoit avoir auprés de Madame, cette jeune Princeſſe avoit été ſenſiblement affligée de ſe voir ſurpriſe en rendez vous avec le Prince Eſpagnol, & bien que ce rendez-vous fut innocent, & que les intentions du Roi d'Ecoſſe n'étant pas encore publiques, Madame ne lui deût aucun compte de ſes actions: comme elle étoit délicate ſur la gloire, & que dans ſon ame elle n'ignoroit pas l'interêt que le

Monarque prevît à cette rencontre, elle en conçût une honte, qui la rendit timide, & qui lui fit recevoir les ordres du Roi avec plus de soûmission, qu'on ne devoit l'attendre de la violente inclination qu'elle avoit pour Dom Juan. L'Empereur d'un autre côté qui se défiant de l'amour que son fils avoit pour Madame, avoit fait observer ses démarches ayant apris par le raport de ses espions ce qui s'étoit passé au Monastere, en tira deux ou trois consequences fâcheuses, il aprehenda quelque procedé entre le Roi d'Ecosse, & Dom-Juan, & il craignit que la même passion qui avoit obligé le Prince à retarder son départ, ne le forçat à faire quelque retour hors de saison: cette crainte le fit resoudre à le suivre de prés: il feignit d'avoir reçû des nouvéles de Guan qui precipitoient son voyage, & la probité du trop loyal François ayant laissé les chemins plus libres que la prévoyance de Charles n'avoit osé se le promettre: Dom Juan étoit à peine sur la frontiere qu'il aprit que l'Empereur étoit prêt d'y arriver. Cette diligence fut le comble de tous les malheurs au Prince Espagnol & l'accomplissement des desirs de son Rival. Madame fut livrée au Monaque amoureux, le credit de Madame d'Etampes échoüa, la seule fois qu'il étoit à souhaiter qu'il réussit, & bien que l'Empereur tint parole à son fils, & que nos Ambassadeurs ne raportassent aucun fruit de la bonne reception qu'on avoit fait à Charles-Quint en France, le Connêtable tourna si finement cette tromperie, qu'elle avança le mariage qu'on esperoit qu'elle devoit rompre. Il fit repre. ater au

Roi par les créatures qu'il entretenoit secretement dans le Conseil, que le manque de parole de l'Empereur, pouvant devenir un nouveau motif de guerre, l'alliance de l'Ecosse étoit utile à la France. Cette raison de Politique fit le dernier éfet de la rage du sort contre nos deux illustres Amans. La prompte mort de Madame, & le desespoir avec lequel Dom-Juan se precipita dans les occasions de perir, les justifierent de ce qu'une passion si violente avoit été si infructueuse, & nous pouvons faire dire à la nouvelle Reine expirante à l'imitation de l'Amarillis du *Pastor fido*;

O rare & déplorable sort,
Qui t'auroit dit, Amant incomparable?
Que le destin impitoyable,
Te rendroit quelque jour l'instrument de ma mort.
Vivre pour toi, fut ma plus forte envie.
Ton cœur vit moins en lui, qu'il ne vivoit en moi.
Et toutefois le sort ne m'arrache la vie,
Que parce qu'elle étoit à toi.
Trop sensible à ton feu quand je le desespere,
Cruelle, & tendre, tour à tour,
Je meurs, pour être trop severe.
Au moment, que je meurs d'amour.

JOURNAL AMOUREUX D'ESPAGNE.

403

Par M^r. DE VILLE-DIEU,

Divisé en quatre Parties.

A TOULOUSE,

Chés DOMINIQUE DESCLASSAN,
seul Imprimeur Juré de l'Université.

M. DCCII.

AVEC PERMISSION.

JOURNAL AMOUREUX. D'ESPAGNE.

PREMIERE PARTIE.

LA mort du Prince Dom Carlos Infant d'Eſpagne, qu'on avoit fait eſperer aux Rebelles des Païs-bas pour appuy, & pour Protecteur, jetta tout le parti dans une grande conſternation. Les plus aviſez ſongerent dés-lors à leur ſeureté. Le Comte Ludovic qui étoit alors à la Cour en partit ſecretement pour ſe rendre au plus vite en Flandres; mais afin de ne pas laiſſer expoſée au reſſentiment de Philippes II. la Comteſſe Alberic ſa ſœur, qu'il avoit engagée dans ce parti; il fut d'avis avant que de rien faire qu'elle ſe retirât dans quelqu'une de ſes Maiſons. C'étoit une Dame de la premiere qualité, & qui tenoit un des premiers rangs à la Cour d'Eſpagne, dont l'eſprit également entreprenant, & diſcret, la rendoit capable autant que perſonne du monde, de conduire & de ſoûtenir une haute intrigue. Elle avoit aſſez de cœur pour braver toute ſorte de perils, ſi elle n'eût eu que ſes interêts à ménager; mais

les égards qu'elle devoit à la fortune de la charmante Isabelle sa fille, l'obligerent de suivre l'avis du Comte, de se retirer en Catalogne, où elle avoit de très-grands biens, & d'où elle pouvoit aisément sortir d'Espagne, en cas que ses affaires le demandassent.

Isabelle étoit une de ces beautez surprenantes en qui la nature semble épuiser ses tresors, elle avoit été pendant long-tems l'objet des vœux de toute la Cour; mais de toute cette foule d'Amans qui soûpiroient, le seul Dom. Gusman avec Dom Ramir s'étoient attachez le plus obstinement à sa Conquête, & tous deux d'une façon si passionnée, que sans autre interêt que celuy de leur flâme, ils quiterent la Cour, dés qu'ils sçeurent qu'Isabelle n'y devoit plus paroître: De sorte que les affaires de leur cœur leur étant plus cheres que celles de leur fortune, ils se rendirent en diligence auprés de cette incomparable personne.

L'arrivée de ces deux Amans ne surprit pas la Comtesse, aprés les empressemens qu'ils avoient fait paroître, mais elle embarassa Isabelle; comme ils n'étoient pas resolus de languir toute leur vie, & qu'ils l'avoient long-tems pressée à la Cour de s'expliquer sur le choix de son cœur, elle comprit bien que leur arrivée n'étoit pas sans dessein: La Comtesse qui l'aimoit aussi tendrement que le meritoit une fille si charmante, prit garde à cet embaras, & par un pur motif de tendresse elle resolut d'y mettre ordre sans luy rien dire; elle se servit à cet éfet d'un tour d'adresse que l'amour luy suggera sans doute pour la faire

action d'Iſabelle ; elle feignit de ne pouvoir plus ſe deffendre des honnêtetez du Vice-Roy, qui la prioit de venir recevoir à Barcellonne, où il faiſoit ſon ſéjour, des honneurs dûs à ſa qualité, qu'on ne pouvoit pas lui rendre tant qu'elle ſeroit à la Campagne. Elle ſe perſuadoit que la nouveauté des objets apporteroit quelque changement dans le cœur de ces jeunes Amans, ſur tout, quand par mille raiſons de bienſeance, ils ſe verroient privez de la commodité de voir Iſabelle auſſi ſouvent qu'ils le faiſoient à la Campagne. Comme la tendreſſe de ces Amans étoit une de ces amours commodes qui s'expliquent par une complaiſance perpetuelle, plus que par autre choſe, ils approuverent le deſſein de la Comteſſe, & ſans trop examiner l'avenir, ils l'accompagnerent à Barcelonne, qui devoit être le lieu de leur ſacrifice.

Le ſoin que le Vice Roy prenoit de s'y divertir avec toute ſa Cour, rendoit cette Ville, qui d'ailleurs eſt aſſez belle, un des plus delicieux ſejour du monde, comme la beauté s'aprivoiſe pour l'ordinaire, & que les plus farouches ceſſent de l'être dans les Feſtins, les Bals, & les autres parties de divertiſſement, où l'amour ne manque jamais de jouer ſon rôle, le Vice-Roy en faiſoit faire de tant de manieres pour s'attacher les plus Grands par l'intrigue des Dames, qui eſt le plus ſur moyen, qu'on ne contoit preſque plus les jours que par les nouvelles réjouiſſances ; ainſi Barcelonne joüiſſoit d'une profonde paix, & d'une paix infiniment delicieuſe, tandis que la Cour étoit dans le

trouble de la Guerre qui s'allumoit dans les Païs-bas.

Voilà quelle étoit la Ville de Barcelonne quand la Comteſſe y arriva avec l'incomparable Iſabelle ; d'abord elles avoient fait deſſein d'y vivre fort ſolitaires ; mais outre qu'une perſonne accoûtumée à l'embaras de la Cour, ne goûte d'abord qu'avec peine les douceurs d'une vie privée, la qualité de la Comteſſe & la beauté d'Iſabelle ne les laiſſerent pas long-tems inconnuës, le Vice-Roy même avoit été un des adorateurs du merite de la Comteſſe, & parmy les Cavaliers qui compoſoient cette galante Cour, pluſieurs avoient ſoûpiré pour Iſabelle, outre que ceux à qui elle n'avoit pas été connuë juſques alors, en furent frappez vivement. D'abord on ne parla plus que de la beauté d'Iſabelle ; il n'y eut pas un galant-homme qui ne s'empreſsât de la voir, & ſi nous en croyons les memoires ſecrets, il n'y en eut pas un qui ne s'en retournât bleſſé.

Il y a des Rivales de beauté comme d'amour, une belle perſonne ſouffre toûjours avec quelque peine les Appas d'une autre; & n'eût-elle aucun deſſein de Conquête dans l'ame, c'eſt un charme ſecret pour ſa vanité, de pouvoir ſe flater qu'on ne ſçauroit luy diſputer la gloire d'être plus aimable que tout le reſte : quoy qu'il en ſoit, Iſabelle fit autant de jalouſes qu'il y avoit de belles dans Barcelonne, & comme c'eſt l'ordinaire de ces perſonnes, on forma mille conſpirations contre ſes appas. Elle rioit cependant de tous ces petits efforts, & elle trouvoit dequoy ſe conſoler dans la foule de

ceux

ceux qui ne bougeoient plus d'auprés d'elle; mais trouvant quelque choſe de plus honnête à gagner, que l'eſtime de celles qui paroiſſoient les plus obſtinées, elle les accabla de tant d'honnêtetez, & agit avec ſi peu de cette fierté, qui eſt ordinaire aux perſonnes qui connoiſſent toute leur beauté, que ſes Rivales ceſſerent bien tôt de l'être.

Quelque incommode que fût à D. Guſman, & à D. Ramir, cette union des belles avec celle qui les faiſoit ſoûpirer, puiſqu'elle les privoit du plaiſir du tête à tête, ils la virent pourtant avec autant de joye, qu'ils eurent de peine à ſouffrir les empreſſemens des Cavaliers. Quand on aime beaucoup on ne craint jamais mediocrement, l'excez de l'amour faiſant celuy de nôtre delicateſſe. Ce n'eſt pas que l'un & l'autre ne fût remply de confiance. D. Guſman en avoit beaucoup en ſoy même; mais en amour, il ne faut pas toûjours conter ſur ſon merite, ny ſur les apparences de reüſſir. Pour Dom Ramir, il mettoit toute ſa confiance en la bonne foy d'Iſabelle; il penſoit la connoître pour la croire incapable de trahiſon; & il étoit ſi fort convaincu que l'amour qu'il avoit pour elle ne meritoit ny ſon inconſtance ny ſes froideurs, qu'il eſperoit toûjours d'être heureux.

Cependant Iſabelle qui eſtimoit infiniment Dom Ramir, & qui craignoit les violences & les emportemens de D. Guſman, vivoit avec eux à ſon ordinaire, elle leur laiſſoit toûjours une eſperance que ſes ſentimens commençoient déja à leur refuſer, & comme il n'eſt rien de ſi doux que

de ſe flater en amour, ces Amans trop credules ne trouvant rien dans toutes les manieres d'Iſabelle dequoi ſe deſeſperer, ſe faiſoient toûjours honneur d'une Conquête qui n'étoit pas reſervée pour eux. Le fils du Vice-Roi s'étoit d'abord ſignalé parmi les Cavaliers, qui avoient regardé à Barcelonne la beauté d'Iſabelle, avec moins d'indifference qu'on n'a coûtume d'en avoir pour les beautez ordinaires. Il eſt vrai que les autres ne vouloient qu'être aimez, & Dom Alphonſe pretendoit encore quelqu'autre choſe, il étoit grand & bien fait, & perſonne au monde n'avoit plus de gayeté, plus de feu, ni l'eſprit plus agréable que lui. Il avoit vû preſque toute l'Europe dans un âge où les autres penſent à peine à quitter leur maiſon, & le ſejour qu'il avoit fait à la Cour de France, avoit ſi bien perfectioné ces grands ſecours que la Nature lui avoit donnez pour la galanterie, qu'il n'y avoit point de Dame à Barcelonne, qui ne fit des reproches ſecrets à ſes charmes de le laiſſer en liberté. Il avoit vû comme les autres la beauté ſurprenante d'Iſabelle; il en avoit été ébloui, & croyant qu'il ne manquoit rien à ſa gloire, que de ſe faire aimer de la plus belle perſonne du monde, il reſolut de ne rien oublier pour ſe procurer ce bonheur.

Comme ſes yeux étoient naturellement paſſionnez, & qu'on ne pouvoit les rencontrer ſans croire les entendre, & ſans être tranſporté d'amour pour ce qu'ils diſoient, Iſabelle ne fut pas long tems ſans s'apercevoir que les regards de D. Alphonſe vou-

loient lui aprendre quelque choſe, elle ſentit d'abord en ſon ame ce qu'elle n'avoit encore ſenti pour perſonne ; & elle connut bientôt aprés, que ſon cœur avoit rencontré dans la perſonne de D. Alphonſe, ce qu'elle n'avoit pû trouver, ni en D. Guſman, ni en D. Ramir, quoique l'un & l'autre euſſent infiniment du merite. Elle en rougit, mais ce ne fut pas aſſeurément de colere, & aprés certaines formalitez incommodes, dont ſe ſervent les belles pour ne laiſſer pas voir d'abord leur défaite, & tout leur amour, elle s'accoûtuma à ſes regards amoureux ; elle en ſouffrit ſans trouble tout le feu & tout le langage, & peu à peu devenant moins timide elle rendit enfin amour pour amour. Celle-ci ne fut pas ſujette à ces contre-tems, qui ſont la ruine de la plûpart des autres, ils ſe rencontrerent tous deux, & il s'établit entr'eux un doux & honnête commerce qui n'a pas accoûtumé de ſe borner aux regards, ni à la ſimple eſtime, dans les gens de cet âge & de ce merite.

Il y avoit trop de gens intereſſez dans la conduite d'Iſabelle, pour reſter long-tems cachée ; la beauté de l'un & la bonne fortune de l'autre leur avoit fait des jaloux & des envieux ; & comme il n'eſt rien de ſi penétrant que ces deux paſſions, on examina leurs regards, leurs ſoûpirs & leurs actions, & on entendit bientôt ce qu'ils vouloient dire. D. Guſman, & D. Ramir furent les premiers qui s'en aperceurent, comme les plus intereſſés, & cette veuë faillit à leur faire perdre la raiſon ; mais ils eurent beau faire, il en eſt de l'amour comme de la ref-

re, le ſort preſide également à tous deux avec un empire ſi abſolu, qu'on ne ſauroit s'y opoſer ; il donne les cœurs, & diſtribuë les lauriers à qui bon lui ſemble, & quand il a deſtiné quelqu'un pour être le malheureux de l'avanture, il doit être content, s'il ne le pouſſe pas à bout. Nos Amans n'entroient point dans toutes ces moralitez, une ame tendre ne ſouffre pas avec fermeté les malheurs de cette eſpece ; ils ne pouvoient voir qu'avec une mortelle douleur la bonne fortune de Dom Alphonſe. Enfin la perte d'Iſabelle, leur paſſion trahie, & le triomphe de leur Rival étoit un ſuplice pour leur cœur, dont tout leur eſprit & toute leur raiſon ne pouvoient les ſauver.

Un jour que Dom Ramir s'étoit allé promener dans un de ces lieux ſolitaires, où il eſt permis à chacun de s'abandonner à toute ſa paſſion, il fut ſuivi de bien prés de Dom Guſman, que ſa jalouſie jointe au feu de ſon temperament, traitoit bien plus cruellement encore ; ils choiſirent l'un & l'autre les endroits les plus ſombres, & les plus écartez, & aprés y avoir révé aſſés longtems, ils ſe trouverent au bout de deux allées qui ſe croiſoient : comme ils s'eſtimoient infiniment, & que malgré toute leur amour ils avoient toûjours vécu en bonne intelligence, leur vuë & leur rencontre inopinée renouvella la douleur de leur commun malheur ; & ne doutant pas que l'infidelité d'Iſabelle n'occupât toute leur ame, ils en ſoûpirerent également : Aprés quoi Dom Guſman prenant la parole : Dom Ramir, dit-il, vôtre bonne fortune n'a pû vous ſauver non

plus que moi de l'infidelité d'Iſabelle, elle eſt inegale comme tout le reſte du ſexe, & cette Iſabelle, qui eſt ſi fort au deſſus de ce qu'il y a de plus beau dans le monde par ſes merveilleuſes qualitez, a bien voulu en ternir l'éclat par une trahiſon indigne d'elle, & que nôtre amour ne meritoit pas. Il eſt vrai répondit D. Ramir, que cette infidelité eſt d'autant plus ſenſible que nous devions moins nous y attendre. Si on peut jamais ſe repoſer ſur la bonne foi d'une maîtreſſe, c'eſt ſans doute lorſqu'elle a laiſſé découvrir aux regards d'un Amant une paſſion conforme à la ſienne, & c'eſt ce qui redouble nôtre malheur. Je la verrai, pourſuivit Dom Guſman, ſe promenant toûjours à grands pas, & avec un emportement qui marquoit clairement la violence de ſon amour & de ſa colere, mais je la verrai pour lui faire cent reproches; car pour le parti je l'accepte de tout mon cœur, puiſqu'il lui plaît, auſſi bien ne veux-je plus d'un cœur qui a pû m'échaper une fois, elle ſera obéie cette cruelle & trop injuſte Iſabelle, & je rends graces au Ciel de ce qu'il m'épargne aujourd'hui la lâcheté d'aimer plus long-tems une infidelle. Sa trahiſon, pourſuivit-il, nous tire d'affaire ſur ſon ſujet, & il n'y a perſonne qui ſache nôtre amour pour elle, & qui la voie auprés de D. Alphonſe, qui ne tombe d'accord que nous ſommes diſpenſez d'être fidéles à ſon égard. Mais D. Guſman, répondit D. Ramir, ne ſommes-nous pas nous-même trop injuſtes, lorſque nous accuſons Iſabelle d'injuſtice? Dequoi nous plaignons-nous! A-t-elle manqué à ſa pro-

le ? elle nous a permis de l'aimer, mais elle ne nous a jamais promis ce retour que nous voulons exiger avec tant de tirannie : je veux que nôtre amour le merite, mais Iſabelle n'en convient pas. Je me ſouviens qu'elle nous a conſeillé plus d'une fois de n'en venir jamais juſques à l'amour pour elle, parcequ'elle ſe ſentoit incapable d'en avoir pour perſonne. Mais que n'en a-t-elle reſté dans ces termes avec D. Alphonſe ? interrompit bruſquement D. Guſman, elle nous a voulu perſuader que de l'humeur dont elle eſt, il n'y avoit pas aparence qu'elle pût jamais avoir que de l'amitié, & cependant ſes ſoûpirs, ſes regards, ſes actions nous aprenent qu'elle eſt allée au delà pour cet heureux Rival qui ne l'aime, ni depuis ſi long tems, ni avec tant d'ardeur que nous. Que n'eſt-elle d'accord avec elle-même, ou que ne commande-t-elle à ſes regards de ne pas dire tout ce qu'ils diſent ? Graces à ſes yeux, mon cœur ne ſera pas la dupe du ſien, je ſaurai bien le lui enlever ; mais auparavant je veux lui faire connoître qu'il étoit aſſés tendre & aſſés plein d'ambur pour meriter d'être conſervé, & quand aprés cela elle me conjureroit de lui rendre avec mon eſtime, ce cœur que je porterai peut-être ailleurs plus heureuſement, elle ne les obtiendroit pas de mon juſte reſſentiment, je la mettrai en état de regreter l'un & l'autre, & aſſûrément je me ferai craindre, ſi je ne puis plus me faire aimer. Il y en a trop de la moitié, repartit D. Ramir, avec ſa douceur naturéle, l'emportement ſied bien à un Amant trahi, mais il faut qu'il ſoit toûjours aſſai-

ſonné du reſpect. Il doit vouloir vanger ſa tendreſſe trahie & mépriſée, mais il ne doit pas entierement l'étoufer, de moi je croi qu'un galant homme ne ſe porta jamais à aucune extrêmité contre ce qu'il jugea digne de ſon amour, & quand on a bien aimé on eſt plus capable de s'en prendre à ſoi-même qu'à ſa maîtreſſe. Voila bien du phlegme, interrompit D. Guſman toûjours en courroux; il y a là trop du Philoſophe pour un homme amoureux, & je ne ſaurois comprendre qu'une violente paſſion puiſſe loger dans une ame ſi peu ſenſible. Helas! pourſuivit D. Ramir avec un profond ſoûpir, je ne l'ai été que trop pour mon repos, ſi les yeux d'Iſabelle n'étoient venus allumer dans mon cœur un feu que ſes mépris, ni ſes outrages n'éteindront jamais, je ſens bien que j'aurois été inſenſible toute ma vie, & que l'amour n'eût jamais rien eu à démêler avec le cœur de Dom Ramir. Ne me jugez pas capable de tiedeur, parceque vous ne me voyez pas dans l'emportement; comme la raiſon a conduit toute mon amour, je veux qu'elle regle mon reſſentiment & ma colere, & j'eſpere qu'Iſabelle ſe rendra plûtôt aux tranſports d'un reſpect que ſon infidelité pouſſe à bout, qu'à tous les emportemens que je pourrois lui faire paroître.

Aprés cela D. Ramir repreſenta ſi bien à D. Guſman, que la beauté veut être abſoluë, qu'elle ne peut ſouffrir qu'on lui contrediſe, & que l'emportement d'un Amant paſſant dans l'eſprit des belles, pour une eſpece de tirannie, ſous laquelle on voudroit gehenner leur inclination, les oblige

souvent à faire par un esprit de vengeance, des infidelitez dont elles n'ont quelquefois conçû que le dessein, & qu'un respect bien ménagé étouferoit sans beaucoup de peine. Il lui dit encore tant d'autres choses ; qu'enfin il le fit resoudre à prendre le parti de la douceur & de la soûmission ; ils conclurent qu'il falloit qu'ils allassent voir ensemble Isabelle, & lui demander à quel usage elle avoit destiné leur amour, ils jurerent ensuite une union étroite pour empêcher de concert, que leur Rival ne triomphât de leur disgrace, & qu'il ne recuëillît pas le fruit d'une tendresse qu'ils avoient cultivée avec tant de soin. Mais parce qu'on les vint avertir qu'Isabelle devoit passer l'aprêdinée chés elle, où il y devoit avoir une grande partie de jeu, ils furent d'avis de ne differer pas davantage, & d'y aller sur le champ ; ce qu'ils firent.

Isabelle étoit auprés du feu apuyée negligemment sur la table qu'on avoit déja preparée, elle étoit seule & parée comme on dépeint la Déesse de l'amour, quelque chose de bien agreable occupoit alors tous ses sens, de sorte que D. Gusman & D. Ramir étoient déja auprés d'elle, sans qu'elle s'en fût aperçuë ; elle eut méme resté longtems en cet état, selon toutes les aparences, si elle neût été interrompuë ; mais Dom Gusman que sa jalousie rendoit plus impatient encore, qu'il ne l'étoit naturélement, quoi qu'il le fût d'une maniere extraordinaire, ne put la voir réver plus long tems ; si bien que s'aprochant doucement de son oreille ; la charmante Isabelle lui dit-il, est

aparamment ailleurs qu'ici, & je ne sai si l'on oseroit bien lui demander en quelle part on la pourroit trouver presentement. A cette voix qui n'étoit pas inconnuë à Isabelle, elle revint comme d'un profond sommeil, parceque D. Alphonse occupoit alors toute son ame; elle eut quelque honte d'avoir été surprise par ses Amans dans des pensées qui leur étoient si peu avantageuses; mais ayant infiniment de l'esprit, elle l'apella tout à son secours dans cette rencontre, & sans paroître nullement déconcertée, elle répondit en soûriant, qu'il se pouvoit bien faire qu'elle ne fût pas fort éloignée d'eux; elle prononça ces mots avec tant de charmes, en tournant avec langueur la tête de leur côté, & elle les regarda avec des yeux si passionnez, que ses regards allerent réveiller toute leur tendresse, & leur firent presque oublier le dessein pour lequel ils étoient venus.

Dom Ramir toutefois prenant la parole, & la regardant de même avec des yeux, où toute son amour étoit dépeinte; je ne sai, lui repliqua-t'il, si vous étiez à present auprés de nous; mais je sai bien, ajoûta-t'il, que nous n'étions pas avec D. Alphonse. Je vous entens à demi-mot, Dom Ramir répondit precipitamment Isabelle, & par la confidence que je m'en vais vous faire, vous connoîtrez que vous ne me rendez pas toute la justice que je merite; elle ne put prononcer ces paroles sans rougir, le nom de Dom Alphonse avoit mis un trouble & un desordre sur son visage, dont toute sa fermeté ne put jamais la sauver. Ne rougissez pas, dit D. Gusman, qui prit garde à ce

petit trouble, nous ſavons bien que nous ne ſommes pas toûjours les maîtres de nos cœurs, il ne dépend pas de nous d'être indifferens, nôtre cœur nous échape quelquefois pour ſe donner ſans nôtre permiſſion, & ceux qui nous aiment davantage ne ſont pas toûjours ceux pour qui nos cœurs s'expliquent plus volontiers. Vous vous entendez mal en l'art de déviner, reprit Iſabelle, je rougis de dépit & non pas d'amour, & & étant convaincuë qu'il faut de la bonne foi dans l'amitié, comme par tout ailleurs, & que je ne ſuis pas même capable du crime de fauſſe tendreſſe, j'ai une eſpece de courroux d'en avoir été ſoupçonnée; je rends pourtant graces à vôtre jalouſie de ce qu'elle me fait connoître toute vôtre amour; mais je ſuis plus ſenſible à vôtre reſpect, & comme je dois à l'un ma tendreſſe, je ne refuſerai pas à l'autre une explication que je cherchois à vous faire depuis long-tems.

Là-deſſus elle leur dit qu'elle connoiſſoit bien que les empreſſemens de D. Alphonſe leur étoient devenus ſuſpects, & que tout ce qu'il faiſoit pour elle, ne leur donnoit pas une legere peine. Je vous demande pardon, charmante Iſabelle, interrompit D. Ramir, D. Alphonſe n'a fait que ce qu'il devoir faire; & on ſait ſi bien qu'il faut vous aimer, quand on a eu l'honneur de vous avoir veuë, qu'il eût paſſé pour un tres-malhonnête homme, s'il en eût agi autrement; mais puiſqu'il faut vous rendre confidence pour confidence, ajoûta-t-il, & vous parler à cœur ouvert, c'eſt vôtre retour qui nous deſeſpere, & nous ne pouvons voir

ſans mourir, que quelques années d'ancienneté avec l'amour du monde la plus forte & la plus reſpectueuſe, ne nous donnent nul avantage. Ha ! vous vivrez long-tems, repartit Iſabelle en riant, s'il n'y a que mon retour pour D. Alphonſe, qui vous faſſe mourir, vous ſavez combien j'ai toûjours été ennemie de l'amour, & combien de fois je vous ai dit que c'étoit une foibleſſe qu'il falloit laiſſer aux petites gens, & une tache que je voudrois qui ne fût pas dans les grandes ames. Mais, aimable Iſabelle, n'auriez-vous point fait grace à l'amour depuis ce tems, repartit D. Guſman, car je ſuis convaincu qu'on ſe perſuade aiſément, que cette même amour qu'on abhorre, eſt le premier, & le plus grand plaiſir de la vie, lorſqu'une perſonne aimable veut prendre le ſoin de le faire devenir tel. Si j'avois pû être convaincuë ſur ce Chapitre, reprit adroitement Iſabelle, vous auriez la gloire avec D. Ramir de me l'avoir perſuadé, mais que ce ſoit une hereſie en amour, ou quelqu'autre choſe, je ſens bien que je ne changerai jamais de ſentiment, ce n'eſt pas là l'éfet d'un ſcrupule impertinent, je crois que c'eſt encore une plus grande foibleſſe; ainſi quand vous m'avez découvert vôtre amour, bien loin de vous témoigner de la colere, comme le ſexe a coûtume d'en uſer à une premiere declaration, je vous en ai remercié l'un & lautre; je vous ai dit que je vous avois beaucoup d'obligation, & que je croyois qu'il y auroit de l'injuſtice à vous vouloir du mal de ce que vous me vouliez du bien; je vous ai permis de m'aimer ſi

vous me trouviez aimable ; & je ne vous ay pas même défendu de me parler de vôtre paſſion, ſi cela pouvoit vous ſoulager. Mais à même tems ne vous ay-je pas averti comme une bonne amie, de prendre vos meſures ſi vous étiez ſages, puiſque de l'humeur dont je me connois, j'étois incapable d'avoir jamais d'amour pour perſonne. Pour ne laiſſer pas inutil le fonds de tendreſſe que la nature m'a donné ; j'ai fait profeſſion par tout comme vous ſçavez de me faire des amis que j'aime tendrement ; mais comme ils ont été toûjours en aſſez bon nombre, mon cœur s'eſt toûjours trouvé diviſé en tant de parties, qu'il n'y en a jamais eu aucune aſſez grande pour former ce qui s'apelle amour. Je vous laiſſe à juger après cela ſi le bon heur de Dom Alphonſe, qui eſt venu quand les meilleures places étoient déja occupées, eſt auſſi grand que vôtre jalouſie vous le perſuade.

Elle accompagna ces dernieres paroles d'une de ces œillades qui ne veulent rien dire, quoi qu'elles ſemblent dire beaucoup. Si bien que nos deux Amans furent plus que convaincus de la ſincerité d'Iſabelle, & ſe perſuaderent même au delà de ce que vouloient dire ces regards trompeurs que les Dames dreſſent à mentir ſi adroitement.

Quand l'amour ménage une explication entre une belle maîtreſſe & un Amant, quelque irrité qu'il ſoit, la paix eſt plus qu'à demi faite ; & il y a auſſi peu de difference entre avoir une explication avec

ſa Maîtreſſe ; & la croire innocente, qu'il y en a entre la croire innocente, & recommencer de l'aimer plus fortement. Il eſt ſeur qu'Iſabelle les trompoit, & que Dom Alphonſe étoit plus que ſur le pied d'ami avec elle, ſon ame étoit partagée en bien de manieres, quelques uns de ceux qu'elle appelloit ſes amis, avoient ſimplement gagné ſon eſtime. Don Guſman & Dom Ramir avec ſon eſtime poſſedoient encore ſon amitié ; mais Dom Alphonſe avoit toute ſon amour, & ceux qui s'étoient declarez aprés lui étoient aſſez mal heureux pour qu'elle ne leur fiſt pas même l'honneur de prendre garde à leurs empreſſemens. Le deſir de s'attacher entierement à Dom Alphonſe, lui ôtoit celui de s'apercevoir de ce que les autres ſentoient pour elle ; mais elle ſçavoit ſi bien ménager tous les eſprits, que pas un, ne ſe plaignoit de ſa conduite ; En éfet, tant qu'une belle le veut, un homme qui aime veritablement eſt toûjours la dupe de ſon adreſſe, ou de ſa malice.

Nos Amans le furent pour le coup de l'adroite Iſabelle ; car à peine eurent-ils entendu les dernieres paroles qu'elle prononça avec tous ſes charmes, que ſe jettant à ſes piés ils lui embraſſerent tendrement les genoux, & aprés l'avoir remerciée de la juſtice qu'ils croyoient qu'elle rendoit à leur amour, ils l'aſſûrerent que rien au monde ne ſeroit capable de les empêcher de tenir à elle par une amour ſi preſſante, & ſi reſpectueuſe, qu'à moins d'être injuſte, ce qu'elle ne pouvoit jamais devenir, elle ſçauroit bien mettre de la difference entre

de Politique, & qu'il ſuffit quelquefois d'être belle, & de condition pour être livrée à un époux qu'on n'aime pas ; mais je vous jure que ſi ceux qui ont droit ſur moy, font choix de quelqu'un de vous, je n'appelleray pas un ſacrifice, le commandement qu'ils me feront de vous donner la main, ne m'en demandez pas davantage, & peut être même que je ne ſuis pas trop ſage de vous parler de la façon ; allez, retirez-vous, n'augmentez pas, je vous prie ma foibleſſe, en m'obligeant de vous dire que je n'obeiray pas ſeulement ſans repugnance, mais peut-être encore avec plaiſir.

A ces mots de la derniere diſſimulation, elle porta la main ſur ſon viſage, comme pour leur cacher une rougeur qu'elle ne leur pouvoit faire voir qu'en feignant de la couvrir, puis qu'elle n'y étoit pas, les jettant par cette action dans un tranſport de joye qu'ils auroient eu de la peine à moderer, ſi une partie des Dames qu'elle attendoit ne fuſſent entrées dans ſa chambre, au moment qu'Iſabelle les relevoit de terre ; où ils s'étoient proſternez dérechef pour lui rendre graces de cette ſeconde faveur.

Dom Alphonſe qui les conduiſoit n'en vit pas aſſez pour ſçavoir au vray ce que c'étoit ; mais il en avoit trop veu pour conſerver tout ſon repos, & il ſe croyoit dautant plus à plaindre, & plus mal-heureux, qu'il ne s'étoit point attiré le changement d'Iſabelle.

Outre qu'il avoit ſçeu que ſes deux Rivaux avoient reſté long-tems ſeuls auprés, ce qu'ils venoient d'entendre occupoit ſi fort leur eſprit, & la joye & l'allegreſſe de

lument, elle obeïroit assûrément sans replique, mais non pas sans mourir : Car enfin poursuivit-elle, je sens bien que je ne puis plus être heureuse qu'avec vous ; que ces aveu ne vous rende ny plus audacieux ny moins soûmis, ajoûta t'elle, il se fait dans mon ame un combat d'inclination, de bienseance, de necessité, & de tendresse qui me donne des mouvemens si contraires les uns aux autres, que je sens mon cœur déchiré par ces diverses passions. Si vous aviez le cœur assez mal fait pour ne m'en aimer pas davantage aprés cet aveu, je sçauray bien faire triompher mon devoir & ma gloire à leur tour.

Dom Alphonse que ses paroles rendoient encore plus passionné, voulut se mettre en état de lui rendre graces de sa bonté ; mais elle ne voulut pas souffrir qu'il perdît le tems en des ceremonies inutiles ; elle le conjura d'aller travailler au plûtôt à leur commune felicité, de faire en sorte que son Pere ne s'opposât pas aux sentimens qu'il disoit avoir toûjours eus pour elle, & de faire agir à même tems auprés de la Comtesse : & quand il ne vous restera plus rien à surmonter, adjoûta-t'elle, que les rigueurs d'Isabelle, croyez que vôtre sort ne sera pas digne de pitié.

Cet heureux Amant faillit à mourir d'amour & de joye à ce discours ; mais parce qu'il regardoit avec Isabelle, comme des ennemis de son bon-heur, tous les momens qui le privoient de la possession de son incomparable Maîtresse, il courut chez lui, & fut assez heureux pour trouver son pere dans

le deſſein qu'il vouloit lui faire inſpirer. Comme la qualité d'Iſabelle, ſes grands biens, ſa beauté, & toutes ces autres choſes qui la diſtinguoient du commun, lui avoient fait deſirer plus d'une fois de la voir épouſe de ſon fils, il fut ravi d'apprendre qu'il avoit lui-même donné commencement au bon-heur qu'il vouloit lui procurer; ſi bien qu'ils prirent enſemble leurs meſures pour faire agir auprés de la Comteſſe les perſonnes qu'ils choiſiroient. Ils trouverent tant de raports entre ces deux jeunes & aimables perſonnes, pour la naiſſance, les biens, & enfin tout ce qui peut faire un heureux mariage, & la Comteſſe elle-même trouva un apui ſi conſiderable en la perſonne du Vice-Roi qui étoit fort bien à la Cour, en cas que l'intrigue des Pais-bas fût découverte, qu'elle y donna les mains, & voulut elle même en aprendre la nouvelle à Iſabelle. Cette aimable perſonne la receut avec toute la joye, qu'il eſt aiſé d'imaginer, mais comme la moderation eſt d'un uſage auſſi difficile dans une grande joye, que dans une grande infortune, elle ne put jamais ſi bien diſſimuler, que la Comteſſe ſa mere ne remarquât aiſément, que ce n'étoit pas une nouvelle pour elle à la faire deſeſperer. Il eſt ſans doute que quelque grande que fût l'ame d'Iſabelle, elle n'auroit peut être pas pû la ſuporter, ſi cette joye n'eût été balancée par la crainte que lui donnoient la violence & les emportemens de D. Guſman.

Ce fut ici où elle eut beſoin de tout ſon eſprit, aprés y avoir donc bien révé, elle

érut qu'il valoit mieux que ſes Amans apriſſent cette nouvelle de ſa bouche que par le bruit commun, & ſe fiant toûjours à ſon adreſſe & à ſes apas, elle ne deſeſpera point de faire en ſorte qu'ils ſe contentaſſent d'avoir ſimplement merité d'être heureux. Quand elle ſceut donc que toutes choſes étoient concluës entre le Vice-Roi & la Comteſſe, & qu'on ne ſongeoit plus qu'à choiſir le jour, & preparer toutes choſes pour la pompe & la magnificence de la fête, elle voulut pour une derniere faveur leur écrire un billet pour les obliger de venir chez elle. Dés qu'ils entrerent dans ſa chambre, affectant un petit air de colere, ſur laquelle ſon cœur la démentoit en ſecret, elle leur dit qu'elle ne ſçavoit ſi elle devoit les honorer de ſes reproches, puiſque c'étoit une marque d'amitié dont pourtant ils n'étoient pas trop dignes. Qu'elle ne comprenoit rien en leur ſilence, & que ce n'étoit pas d'un Amant delicat, comme chacun d'eux vouloit paroître, que de ne lui faire rien ſçavoir ſur l'explication qu'ils avoient euë avec la Comteſſe touchant leurs affaires. Ils ne comprirent pas d'abord où alloit la ruſe de l'adroite Iſabelle; ſi bien que D. Ramir prenant la parole lui dit, qu'ils croyoient que leurs regards lui auroient apris qu'ils n'avoient pas lieu d'être chagrins, quoi qu'ils ne fuſſent pourtant pas tout à fait heureux, & qu'ils attendoient le reſte de la juſtice que la Comteſſe ne ſçauroit refuſer long-tems à leur paſſion.

Ce n'eſt pas aſſez que des regards pour moi, répondit Iſabelle, ſur une affaire de cette importance; & comme elle prononça

ces paroles d'un ton de colere, je ne sçai, si son visage la trahit, & si malgré toute son adresse, il n'y parut pas quelque petit épanchement de la joye qu'elle avoit dans l'ame, mais enfin Dom Gusman soupçonnant quelque chose de la verité, & la regardant avec des yeux pleins d'amour. M'accorderez-vous bien une grace, charmante Isabelle, dit-il, si j'ose vous la demander; pourveu que vous ne me refusiez pas une priere que je veux vous faire, repartit Isabelle, vous pouvez attendre de moi tous les éclaircissemens que vous voudrez, & pour vous faire connoître en deux mots ce que j'ai dans l'ame, poursuivit-elle; je veux que vous me promettiez l'un & l'autre que vous accepterez sans murmurer aussi bien que je pretens le faire, tout ce que le Ciel ordonnera de ma destinée, quoi que ce puisse être. Ah! que cette précaution m'est suspecte, s'écria Dom Ramir avec un profond soûpir. Aparemment en voilà plus qu'il n'en faut pour nous aprendre nôtre malheur, & la bonne fortune de Dom Alphonse.

La douleur l'empêcha d'en dire davantage, & elle lui serra si fort le cœur, que d'abord il se laissa tomber de foiblesse sur un siege qui étoit-là auprés, & dans un moment il fut entierement évanoui. Isabelle ne put le voir en cet état sans être touchée de quelque sentiment de pitié, & Dom Gusman suspendant pour quelques momens son desespoir, s'éforça avec elle d'apeller des gens au secours, & on y prit tant de soin, qu'il revint bien-tôt de ce grand évanoüissement. Isabelle fut le premier objet qui se presenta

à ſes yeux, & il s'en fallut peu que la veuë d'une perſonne qu'il aimoit avec tant de paſſion, & qu'il alloit pourtant perdre pour toûjours, ne le replongeât dans le même état. Il tenoit ſes yeux languiſſans attachez ſur le viſage d'Iſabelle, en ſoûpirant toûjours, & il accompagnoit ſes ſoûpirs & ſes regards de mille paroles auſſi delicates que touchantes; ſi bien qu'Iſabelle fut expoſée à de grandes tentations, par l'état déplorable où elle avoit reduit un homme qu'elle ſentoit bien ne lui être pas indifferent; mais l'amour & la fidelité qu'elle avoit vouée à D. Alphonſe, ne fut bleſſée par aucune atteinte, ni d'inconſtance ni de repentir. Cependant la douleur faiſoit un éfet tout contraire ſur l'ame de Dom Guſman, elle avoit étouffé toutes les fonctions de l'ame de Dom Ramir, & elle alluma dans celle de Dom Guſman tout le feu & tout le courroux dont un homme naturellement fougueux étoit capable.

Si l'emportement d'un Amant fait toûjours une figure agreable dans une intrigue galante, il n'en fut jamais qui aprochât de celui de Dom Guſman. Ses premieres penſées alloient toutes à la fureur; & rien ne l'étonnoit dans le deſſein de vanger la perte qu'il faiſoit; Il ſe promenoit à grands pas dans la chambre d'Iſabelle; il ſe plaignoit, il ſe deſeſperoit, il ſe prenoit aux Autres de ſon malheur; & il avoit beſoin de tout le reſpect qu'il avoit pour Iſabelle, pour ne l'accuſer pas elle-même d'injuſtice. Je vous demande pardon, Madame, puis qu'auſſi bien n'y a-t-il plus d'Iſabelle pour moi, diſoit-il, vous ne verriez pas un tranſport, ni

une douleur ſi violente, ſi je n'aimois que mediocrement ; mais graces à mon deſtin je ſuis trop clairvoyant, & je ſuis d'autant plus à plaindre, que je ſens, & que je connois tout mon malheur. Mais dit Iſabelle .... Ah ! Madame, interrompit precipitamment D. Guſman, tréve de conſeils, de raiſons, & de moralitez, tout ce que vous ſçauriez me dire ne ſçauroit penetrer mon cœur, & je ſens bien que je ne ſuis pas en état de me ſervir, que de ce que ma paſſion m'inſpire. En prononçant ces dernieres paroles il regarda Iſabelle avec des yeux, où l'amour, le reſpect & le deſeſpoir étoient dépeints ; mais confondus d'une telle maniere, qu'il n'étoit pas poſſible de connoître lequel des trois occupoit le plus ſon ame, & faiſant une profonde reverence, il ſuivit Dom Ramir qu'on venoit d'enlever pour être porté chez lui.

Cet air bruſque, avec la connoiſſance qu'Iſabelle avoit de ſes emportemens ordinaires, lui firent craindre quelque choſe pour Dom Alphonſe ; de ſorte qu'elle ſe releva promptement du ſiege ſur lequel elle étoit aſſiſe, & courut pour le rapeller ; mais il étoit déja hors de chez elle. A peine avoit-il avancé un peu dans la ruë, qu'il vit paroître Dom Alphonſe qui venoit ſe rendre chez Iſabelle. La veuë de ce Rival fortuné renouvella la pointe de la douleur que lui cauſoit la perte qu'il alloit faire ; de ſorte, que ſe trouvant encore tout en feu, Dom Alphonſe, s'écria-t-il, d'auſſi loin qu'il pût ſe faire entendre, tu ne ſçaurois venir plus à propos ? Achevé de m'ôter la vie, puiſque tu

m'enleves la ſeule choſe au monde qui pouvoit m'y donner quelque plaiſir ; diſant ces mots, il courut à Dom Alphonſe comme un furieux l'épée à la main. Celui-ci qui ne s'attendoit pas qu'il dût avoir beſoin de ſon courage à cent pas de chez lui, & dans une ville où ſon pere étoit le maître abſolu, & qui connut le ſujet du deſeſpoir de celui qui l'attaquoit, receut ſes premiers coups avec la derniere froideur ; il ne voulut pas lui faire partager le peril du combat, & ne pouvant condamner ſon emportement, il ſe contenta de ſe défendre, & de faire connoître à Dom Guſman qu'il n'étoit pas auſſi aiſé qu'il croyoit, de lui enlever une vie à laquelle Iſabelle prenoit interêt.

Cependant pluſieurs perſonnes ayant accouru, on les ſepara. D. Alphonſe ſe rendit chez Iſabelle à laquelle il cacha ce qui venoit d'arriver, de peur de lui faire quelque peine, & Dom Guſman qui vit bien que ſon reſſentiment avoit trop éclaté, & qu'il eût été mieux de ménager ſa vengeance, ſe laiſſa conduire chez un de ſes amis, d'où il ſe retira ſecretement dans la maiſon d'un particulier, pour éviter que les amis communs qui ne pouvoient negliger une affaire de cette nature, ne l'obligeaſſent à rechercher un accommodement auquel il ne vouloit pas entendre. Il eſt conſtant que tout ce qu'il y avoit de conſiderable dans Barcelone voulut traitter cette affaire ; mais comme Dom Guſman ne paroiſſoit pas, & qu'il avoit défendu à celui des ſiens, qui ſçavoit ſeul où il étoit, de le découvrir à perſonne, il ne fut pas poſſible de rien faire. Quelques-

uns blâmoient ſon emportement, quelques autres ne lui pardonnoient pas ſon imprudence, d'attaquer Dom Alphonſe dans un endroit où ſon pere avoit un pouvoir abſolu, & les moins ſeveres avec ceux qui connoiſſent ce que c'eſt qu'un amour irrité, & à qui on ôte juſques à l'eſpoir d'être jamais heureux, ſe contentoient de plaindre ſon infortune, ſans condamner ſon procedé. Dom Alphonſe lui même étoit de ce dernier nombre, & comme il étoit auſſi genereux, qu'il étoit brave, il voulut éviter les ſuites que ces affaires pouvoient cauſer à Dom Guſman, ſi le Vice-Roi en eût été averti. Dans ce deſſein prenant un pretexte de quitter bien-tôt Iſabelle, il ſe rendit chez lui pour empêcher que pas un de ceux qui verroient ſon pere, ne lui aprît ce qui s'étoit paſſé, cependant Dom Guſman avoit envoyé chercher celui de tous ſes amis qu'il connoiſſoit le plus brave, & dés qu'il fut entierement nuit, il l'envoya chez Dom Alphonſe pour le prier de ſe trouver le lendemain au petit jour aſſez prés de la Ville en un endroit, qui étoit fameux pour ces ſortes de Rendez-vous; ce que Dom Alphonſe lui promit de la meilleure grace du monde.

Dom Guſman que ſon deſeſpoir tourmentoit trop pour lui laiſſer prendre quelque repos, s'y étoit rendu beaucoup plus matin qu'il ne faloit. Mais à peine le jour commença-t-il à paroître, qu'ils entendirent le bruit des chevaux, & un moment aprés ils découvrirent, que c'étoit Dom Alphonſe ſuivi ſeulement de ſon Ecuyer. La ſortie de Dom Alphonſe n'avoit pû ſe faire ſi ſecretement,

ſecrettement, que ſes meilleurs amis n'en fuſſent d'abord avertis, ayant apris à la porte de la Ville la route qu'ils avoient priſe, ils ſe rendirent au lieu où ils étoient veritablement, & où Dom Guſman venoit de rendre l'ame. Ils firent d'abord remonter Dom Alphonſe à cheval, & le conduiſirent comme en triomphe chez Iſabelle. Elle étoit déja levée depuis long tems, & la crainte qu'elle avoit pour ſon Amant avoit fait en elle pendant la nuit, ce que le deſeſpoir avoit fait reſſentir à l'ame de l'infortuné Dom Guſman. Aprés qu'on lui eut conté comme la choſe s'étoit paſſée, à peine en pouvoit elle croire à ſes yeux, & elle craignoit encore pour Dom Alphonſe lors même qu'il l'aſſeuroit que ſa bonne fortune l'avoit encore fait vivre pour elle; Delà Dom Alphonſe fut conduit au Vice Roy, à qui le bruit commun avoit déja appris la Victoire de ſon fils. Ce bon pere en fut ſi aiſe, qu'il fut d'abord chez la Comteſſe pour conclurre le mariage dans la journée, ce qu'elle fit avec la derniere pompe, & une ſatisfaction mutuelle de nos deux Amans, qu'ils auroient eu de la peine eux mêmes d'exprimer par leurs paroles.

Cependant Dom Ramir n'étoit guere plus heureux que D. Guſman, & la vie qu'il menoit dans un lit, accablé d'une groſſe fievre, avoit quelque choſe de ſi cruel, qu'à peine pouvoit-on l'honorer de ce titre; toutes les nouvelles qu'on lui donnoit de la pompe de cette fête qui dura pluſieurs jours, ne faiſoient qu'augmenter ſon chagrin, & ſon chagrin redoublant ſa

fiévre, il fut pendant pluſieurs jours en danger de perdre la vie ; mais ſa jeuneſſe avec le grand ſoin qu'on prit de lui, le delivrerent enfin de ce danger. Iſabelle qui l'avoit toûjours aimé comme une bonne amie, ne manquoit pas d'envoyer tous les jours ſçavoir des nouvelles de ſa ſanté, & elle ne ſe diſpenſa de ce ſoin, que lors qu'on luy eut apris que Dom Ramir avoit quitté Barcelonne, ſans qu'on pût découvrir ce qu'il étoit devenu. Elle en eut d'abord quelque douleur ; mais ſon ame étoit trop preoccupée de la joye d'être à Dom Alphonſe, pour que cette douleur pût-être fort longue, & Dom Alphonſe n'en étoit pas moins ſatisfait.

Le mariage qui eſt un grand preſervatif contre une longue amour, & qui devient pour l'ordinaire le tombeau de la complaiſance des petits ſoins, & de tous ces autres agreables amuſemens, dont l'amour galant s'aviſe, avant qu'il ne ſoit engagé, faiſoit en Dom Alphonſe des éfets tous contraires. Bien loin de devenir plus audacieux, moins civil, & moins honnête, comme l'ordinaire des maris ; il donnoit tous les jours de nouvelles marques de reſpect & de ſoûmiſſion, & la poſſeſſion d'Iſabelle luy faiſant découvrir mille charmes ſecrets dans cette aimable perſonne qui lui avoient été inconnus juſques alors, ne le mettoit pas ſeulement à couvert des dégouts qui ſuivent ordinairement la poſſeſſion de ce que l'on aime ; mais elle allumoit tous les jours des feux nouveaux dans ſon ame, qu'Iſabelle ménageoit infiniment bien. Elle prenoit

un ſi grand ſoin d'aſſaiſonner tous les plaiſirs que Dom Alphonſe pouvoit raiſonnablement eſperer, qu'on ne vit jamais une plus étroite union, ny deux perſonnes plus heureuſes. On peut dire même qu'il ne manquoit rien à leur entiere felicité, que la continuation de ce grand bonheur : mais la fortune eſt trop bizarre pour laiſſer longtems en repos les gens heureux, elle croiſoit perdre quelque choſe de ſes droits, ſi elle ne venoit troubler leur felicité; & il ſemble qu'il ne faille ſeulement qu'être heureux, pour être expoſé à ſes plus cruels caprices. Jamais perſonne n'en a eſſuyé de ſi rudes, ny de injuſtes qu'Iſabelle; elle étoit parvenuë avec ſon époux à cet excez de bonheur, qui ſemble en être le dernier periode, & où la fortune ne ſçauroit mieux faire, que de ne plus prendre garde à nous. Mais toutes choſes commencerent à changer de face.

Les parens de Dom Guſman à qui Dom Alphonſe avoit ôté la vie parce qu'il avoit bien voulu la perdre, n'avoient pas perdu le deſſein de vanger ſa mort; & ils n'avoient differé à faire éclater leur reſſentiment, que pour le faire avec plus de ſuccez. Le credit que le Vice-Roy avoit à la Cour, avoit fait voir que la choſe n'étoit pas bien aiſée, & les ſervices qu'ils avoient rendus au Roy Philippes II. & à l'Empereur Charles V. ſon pere, parloient ſi avantageuſement pour luy, qu'il y avoit peu des moyens d'en venir à bout. Ils avoient donc laiſſé en repos Dom Alphonſe durant les premieres années de ſon mariage, pendant

leſquelles Iſabelle luy avoit donné plus d'une fois des gages de leur mutuel amour ; mais enfin ne pouvant ſouffrir un plus long retardement, ils crurent qu'il falloit oppoſer un autre pouvoir à la puiſſance du Vice-Roy, & détruire ſon credit par un credit encore plus grand. Celuy de la Princeſſe d'Eboli étoit le ſeul ſur qui on pût conter quelque choſe ; elle s'étoit ſi bien inſinuée dans l'eſprit du Roy, qu'elle en étoit devenuë abſolument maîtreſſe ; il ne ſe faiſoit plus rien que par ſon advis, & le plus ſouvent par ſes ordres ; enfin c'étoit aſſez de ne pas plaire à la Princeſſe pour devenir criminel dans l'eſprit du Roy.

Les Guſmans rechercherent ſon alliance, & comme cette race ſi connuë, & ſi recommandable dans l'Eſpagne, avoit toûjours tenu un des premiers rangs à la Cour, la Princeſſe y donna aiſement les mains, le Roy même y voulut entrer pour quelque choſe, & il honora de tant de biens-faits, le frere de Dom Guſman, à qui la Princeſſe d'Eboli donna une de ſes filles en mariage, & luy en fit eſperer encore de ſi conſiderables, qu'il ne douta pas qu'il fût ne bien-tôt en état de vanger ſon ſang. La Princeſſe d'Eboli trouva un charme ſecret dans la propoſition qu'on luy faiſoit de perdre Dom Alphonſe. Elle haiſſoit depuis long-tems la Comteſſe Alberie, & ne pouvant pas oublier que ſon merite lui avoit fait perdre plus d'une fois des conquêtes conſiderables, elle fut ravie de pouvoir luy faire ſentir un coup, ſur lequel elle ne pouvoit pas être inſenſible. Comme il n'eſt rien de ſi malicieux, ny de

ſi éclairé qu'une femme qui haït, & qui veut ſe vanger, la Princeſſe donna d'abord dans l'intrigue, & la fuite du Comte Ludovic en Flandres, où il avoit appuyé fortement le Comte d'Egmont, qu'on regardoit comme un des chefs du parti, avec la retraite de la Comteſſe ſa ſœur, à même tems, luy fit croire qu'il falloit que l'un & l'autre fût entré dans le parti des Rebelles des Pais-bas. La choſe n'étoit pas ſeure; mais les apparences étoient aſſez fortes pour en donner quelques ſoupçons, les perſonnes que la Princeſſe avoit apoſtées pour en faire gliſſer quelque choſe dans l'eſprit du Roy, le firent avec aſſez de bonheur; mais quand le Roy fit part de cette nouvelle à la Princeſſe, elle luy fit prendre garde ſi adroitement à tout ce qu'elle avoit imaginé; elle dépeignit ſi bien le mariage de Dom Alphonſe avec Iſabelle, comme une union entre toutes ces perſonnes pour aſſûrer la Catalogne aux Rebelles, que le Roy n'oſa plus en douter.

Quoy que le ſimple ſoupçon le portât quaſi toûjours dans l'extrêmité, il ſe modera dans le ſouvenir des ſervices qu'il avoit receus du Vice-Roy; mais quelques égards qu'il témoignât d'abord, il fit bien-tôt connoître qu'il preferoit la gloire de ſon Etat à tout le reſte, & qu'il n'auroit pas beſoin de beaucoup de nouvelles lumieres pour perdre entierement ce Vice-Roy. Les Ennemis de Dom Alphonſe en avoient plus qu'ils ne s'étoient d'abord oſé promettre; mais ne voulant pas donner le loiſir au Roy de s'éclaircir de ſes ſoupçons, ou de découvrir leur

malice, ils ſuppoſerent quelques jours aprés des Lettres de Dom Alphonſe pour le Comte Ludovic, qu'ils dirent avoir été interceptées, dans leſquelles il luy aprenoit tous les deſſeins de la Cour contre les Chefs du parti, & l'aſſûroit de l'attachement du Vice-Roy ſon Pere, qui ſeroit toûjours prêt à luy en donner des marques, quand les choſes pourroient ſe faire avec ſuccez.

Jamais fourberie ne fut mieux concertée, il n'en falut pas davantage au Roy Philippe. Il fit d'abord marcher des gens pour aller arrêter Dom Alphonſe avec ſon pere; mais comme ils ne manquoient pas d'amis, ils en furent avertis aſſez tôt, pour que Dom Alphonſe contre qui on voyoit bien que tout cecy ſe tramoit, pût prendre la fuite. Le Vice-Roy fut conduit à la Cour plein de la confiance que luy donnoit ſon innocence; il avoit d'abord ſi bien parlé au Roy, qu'il l'avoit preſque perſuadé de la verité, & il n'auroit pas été long-tems ſans la luy faire connoître entierement, ſi ſes ennemis n'avoient trouvé le ſecret de l'en empêcher par une mort precipitée.

Cependant Dom Alphonſe, qui avoit paſſé en Italie, à même tems que le Comte d'Olivera étoit allé à Naples, dont il avoit été fait Vice Roy à la fin de ſa deuxiéme Ambaſſade en France, qu'il avoit terminée au grand contentement des deux Couronnes, ne manqua pas de venir ſaluer le nouveau Vice Roy, & comme il avoit toûjours été étroitement uni avec ſon pere, & qu'il avoit été ſenſiblement touché de ſon mal-heur; il luy promit une ſi haute protec-

tion, que Dom Alphonſe ne douta pas de pouvoir encore goûter à Naples avec Iſabelle, les douceurs que la fortune étoit venuë troubler ſi mal à propos à Barcelonne. Dans cette penſée, il écrit à Iſabelle de s'en venir, & cette fidéle Epouſe qui auroit trouvé des douceurs & des charmes pour elle dans la plus affreuſe ſolitude, ſi elle eût pû s'y voir avec ſon cher Alphonſe, n'eut pas plutôt donné ordre à ſes affaires, qu'elle ſe mit en chemin, & ſe rendit bientôt auprés de lui.

Dom Ramir qui avoit l'honeur d'apartenir au Vice-Roi, y étoit arrivé depuis peu de jours, aprés avoir cherché, quoi qu'inutilement dans les voyages qu'il avoit fait dans toute l'Eufope, dequoi ſe guerir de ſa paſſion; mais ce n'étoit plus ce Dom Ramir enjoué, ſpirituel, galant, & civil juſques à l'excés, il étoit devenu réveur, triſte, mélancolique, & ſolitaire d'une telle maniere qu'à peine paroiſſoit-il en public: Il vivoit comme s'il eût renoncé à tous les droits de la Nature; & comme ſi toutes les beautez qu'elle fait paroître n'euſſent plus été faites pour lui, ſes yeux n'y prenant non plus de part que ſon cœur.

Il avoit communiqué ſon deſeſpoir, & les tourmens qu'il ſoufroit à un de ſes anciens amis, & cet ami vivement touché du déplorable état où il le voyoit reduit, luſ avoit promis de l'en délivrer bientôt, s'il vouloit lui laiſſer prendre la conduite de ſes affaires. Je veux, Dom Ramir, lui dit-il un jour qu'ils s'entretenoient de cette affaire, que vous repreniez vôtre humeur ordinaire,

ou que vous en faſſiez du moins quelque ſemblant ; & je ne veux pas même vous dire la raiſon pour laquelle je vous le demande. Croyez-moi, c'eſt un coup aſſeurément que vôtre bonne fortune ménage, pour vous, que la retraite d'Iſabelle en ce pais, ne détruiſez pas par vôtre humeur noire & à contre-tems, les hautes eſperances qu'elle vous donne. Accablez D. Alphonſe d'honnêtetez & de tendreſſes, & feignant de vous contenter de la ſeule qualité d'ami auprés d'Iſabelle, attendez de la fortune & de mes ſoins, l'acheminement à une entiere felicité. Enfin, cet ami dit tant de choſes à D. Ramir, qu'il l'obligea d'aller revoir D. Alphonſe pour lui demander ſon amitié, & de ſe rendre encore le lendemain chés lui pour aller au devant d'Iſabelle.

Cette belle à qui D. Alphonſe n'avoit pû rien aprendre touchant l'arrivée de D. Ramir, fut ſurpriſe dés que ſon Epoux le lui preſenta, & toute cette action lui faiſant croire aiſément qu'il avoit quelque union particuliere avec un homme qu'elle avoit regardé autrefois comme le meilleur de ſes amis, elle crut qu'il ne lui ſeroit pas bien malaiſé d'oublier en Italie tous ſes malheurs & toutes ſes traverſes paſſées. En éfet, elle eut bientôt ſujet de ne regreter pas la Catalogne. Comme ſa beauté étoit une de ſes beautez ſurprenantes, qui ne donnent pas même le loiſir à un cœur de prendre garde à lui, elle ſe vit accablée d'une foule de ſoûpirans ; mais parce qu'elle n'étoit pas moins vertueuſe qu'elle étoit belle, elle fit d'abord une ſi haute profeſſion de ne ſouffrir

point la fleur âte, que ſi quelques-uns brûlerent pour elle, ils n'oſerent jamais lui en rien dire, de peur de lui déplaire.

Cependant ſa maiſon étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus conſiderable dans Naples; & ſa chambre étoit le ſejour ordinaire des jeux & des ris. On peut dire même de toutes les graces, puiſque Iſabelle les poſſedoit. Le Vice-Roi, quelque énemi qu'il eût paru juſques alors de l'amour, ne put les voir ſans y être ſenſible, & il ne put ſouffrir ſon mal ſans le declarer. Mais l'adroite Iſabelle ſans rien perdre du deſſein qu'elle avoit, & ſans choquer les égards qu'elle devoit à un homme dont la protection lui étoit ſi neceſſaire, ſeut ſi bien tourner la choſe, & ménager ce coup ſi finement, que ſoit que ce ne fût qu'une legere tentation dans le Vice-Roi, ou que tout ce que lui diſoit Iſabelle fût trop juſte pour s'y opoſer, il prit le parti qu'on lui propoſoit, & trouva le procedé de cette aimable perſonne, ſi honnête, qu'il borna toutes ſes pretentions à devenir ſeulement un de ſes meilleurs amis.

Un mari n'eſt pas peu heureux quand il trouve une femme de cette maniere, & il faudroit qu'il fût furieuſement brouillé avec le bon ſens, s'il étoit ſenſible à un premier tranſport de cette jalouſie, qui n'éclatte jamais qu'à la honte de ceux qui s'y abandonnent. D. Alphonſe connoiſſoit toute ſa fortune, & ſe ſentant obligé que les honnêtetez d'Iſabelle lui fiſſent tous les jours de nouveaux amis, il n'étoit rien dont il put s'aviſer, qu'il ne mit en œuvre pour lui en

témoigner ſa reconnoiſſance ; Si bien qu'on l'eût plutôt pris pour un ſimple Amant paſſionné d'Iſabelle, que pour un mari qui avoit l'avantage de la poſſeder depuis longtems ; mais il n'étoit pas ſeul à comprendre ce grand bonheur, tous ceux qui la voyoient trouvoient tant de charmes en ſa perſonne, qu'il n'y en avoit pas un qui n'eût le naturel aſſés bon pour ſouhaiter d'occuper ſa place. Perſonne n'oſoit pourtant le lui declarer ouvertement aprés ce qu'elle avoit témoigné. Quelques-uns faiſoient parler leurs petits ſoins, & quelques autres laiſſoient à leurs yeux toute la conduite de leur amour.

Le jeune Prince à loiſir s'aviſa d'une adreſſe qui fut eſtimée infiniment galante ; mais qui ne lui fut pas plus utile que les autres. On avoit parlé chés Iſabelle des deviſes que l'on met quelquefois ſur les cachets, chacun en avoit raporté à ſa maniere, & on étoit tombé d'accord d'en faire, & de donner un prix à celui dont la Deviſe paroîtroit la plus belle & la plus galante à Iſabelle. Chacun travailla à meriter cette faveur qui devoit être donnée de ſa main, & dés le lendemain elle en receut qui meritoient aſſeurément beaucoup, mais qui n'aprochoient pas de la galanterie du jeune Prince.

Il fit graver ſur un cachet d'or un petit amour, qui ayant mis bas ſon carquois & ſes fléches, comme étant trop jeune pour en porter, faiſoit connoître par la poſture qu'on lui avoit donnée, qu'il étoit plus timide que le commun des amours, & les paroles qu'on lui mettoit en bouche, s'exprimoient pas mal ce ſentiment. Il diſoit,

Quand parlerai-je ? Iſabelle receut ce cachet dans une corbeille pleine de fleurs les plus rares que l'Italie eût encore fait voir ; & connoiſſant bien que le Prince ne s'étoit ſervi de cette occaſion que pour lui découvrir ce qu'elle avoit fait ſemblant de ne pas voir, elle voulut lui répondre par une galanterie, qui lui fit connoître ſon ſentiment, ſans pourtant le deſeſperer. Elle fit faire un cachet de même que celui qu'elle avoit reçû, & aux paroles qu'on faiſoit dire au petit amour, elle ajoûta celles-ci pour réponſe, *Quand tu ſeras grand.*

La choſe parut ſi galament imaginée que les plus intereſſez cederent le prix à Iſabelle. Mais elle le rejeta en faveur du Prince, & pour le conſoler par quelque aparence de gloire, de ſa tendreſſe & du retour qu'elle ne vouloit pas lui accorder, elle voulut qu'il lui fût donné, parce qu'outre qu'elle n'y devoit pas pretendre, puiſqu'elle s'étoit engagée à le donner, la penſée qui avoit paru ſi galante, venoit du Prince ; & elle n'avoit fait que la ſuivre pour lui faire ſavoir ſes ſentimens. Dom Ramir cependant jouoit le rôle que ſon ami lui preſcrivoit ; il faiſoit mille parties de chaſſe & de divertiſſement avec Dom Alphonſe, & Iſabelle ravie de cette union qui paroiſſoit entr'eux, auſſi bien que par cet ancien droit que Dom Ramir s'étoit aquis de ſoûpirer auprés d'elle, ſouffroit bien des choſes de lui, dont la ſeule ombre l'auroit irritée dans un autre. Ses regards n'étoient ni muets, ni moins éloquens qu'autrefois ; mais Iſabelle feignoit de ne les pas entendre. Il ſoûpiroit ſans ceſſe, il

vit elle, dans le dernier ſerieux, que quelque bonne amie que je ſois, je n'aurois pas aſſés de complaiſance pour vous aider à en ſortir. Ah! Madame, reprit Dom Ramir, ce que je voulois dire, ne me fera jamais perdre cette precieuſe amitié dont vous m'honorez; mais vous avez trop d'eſprit, pourſuivit il, pour ne pas comprendre qu'un homme puiſſe jamais être content, lorſque d'Amant le plus paſſionné qui fut jamais, il eſt obligé de devenir ſimplement ami, & de borner à la ſeule amitié, l'amour du monde la plus ardente, ſans qu'il lui ſoit permis d'en parler jamais. Vôtre merite & vôtre eſprit, ſont aſſeurément dignes d'une plus heureuſe fortune, repartit Iſabelle; mais c'eſt tout ce que je dois, & tout ce que je puis faire pour vous. Autrefois Dom Ramir, ajoûta-t'elle, je m'en eſtimois honorée, & un auſſi honnête homme que vous ne ſera jamais rougir une belle perſonne pour qui il voudra ſe declarer; mais preſentement les choſes ne ſont pas dans ces termes; & de vous ſouffrir auprés de moi avec les mêmes ſentimens, ce ſeroit un crime que je ne me pardonnerois pas. Je puis répondre à l'amitié que je permets bien que vous ayez pour moi, par une amitié auſſi forte, & ſi j'oſe dire auſſi tendre que la vôtre; mais pour vôtre amour le nom ſeul m'en doit faire horreur, & l'ombre même me deshonoreroit devant les hommes. Outre que Dom Alphonſe merite bien toute mon amour; il m'aime autant que je puis le ſouhaiter, qui n'eſt pas un petit ſecret pour ſe faire aimer, & il a mille bonnes qualités

desirs, ou s'il en a quelqu'un, c'eſt ſeulement que je le veüille ſouffrir; mais tout le monde ne nous connoît pas de même. Dans le ſiecle où nous ſommes, on ne met point de difference pour une femme; entre aimer & ſçavoir qu'elle eſt aimée, & on ſe perſuade aiſement que c'eſt la même choſe entre parler d'amour, & ſouffrir qu'on l'en entretienne. Ainſi, pourſuivit-elle, afin que nous vivions toûjours dans une douce ſocieté; Croyez-moi, bornez toutes vos pretentions à cette amitié que je vous offre, je la ménagerai ſi bien, que Dom Alphonſe ne la deſaprouvera pas; mais ne me parlez plus d'un amour qui m'importune.

Non, répondit Dom Alphonſe, qui entrant dans la chambre avoit oüi ces dernieres paroles, & compris aiſement ce que c'étoit. Je ne le deſaprouverai jamais; au contraire, Madame, dit-il, parlant à ſa femme, ſi ma priere y peut quelque choſe, je vous la demande toute entiere pour un homme qui merite celle de toute la terre; ſoyez donc ſa bonne amie, & vous mon cher Dom Ramir, pourſuivit il en ſe tournant de ſon côté, cachez deſormais tous les ſentimens de vôtre cœur ſous les voiles de l'amitié. Dom Ramir fut ſi ſurpris d'entendre parler Dom Alphonſe de cette maniere, que tout ſon ſens froid ne put tenir à ce coup; de ſorte, que courant à lui à bras ouverts, il l'embraſſa étroitement, le remercia de ſa generoſité, & lui promit tout ce que ſa faveur & ſon credit auprés du Vice-Roi pourroient faire pour ſon ſervice.

C'étoit en éfet ce que pretendoit Dom

Alphonſe, aprés avoir été pouſſé, comme il l'avoit été, il avoit beſoin d'une protection auſſi grande que celle du Comte d'Olivera; & à cette conſideration, il faiſoit ſi beau jeu à Dom Ramir, qui pouvoit tout ſur ſon eſprit. Ce n'eſt pas qu'il fût de ces maris ombrageux à qui la ſocieté & la compagnie fait peur, que toutes les démarches de leurs femmes mettent en cervelle, & dont tous les regards deviennent ſuſpects d'une intelligence ſecrette, il n'étoit nullement jaloux, & outre que la vertu d'Iſabelle qu'il connoiſſoit parfaitement, le mettoit à couvert de tous ces tranſports, il étoit perſuadé que les maris ſe doivent toute leur tranquillité ſur ce chapitre, & que leur jalouſie mal inſtruite en l'art de ſe procurer le repos, donne toûjours de l'eſprit à leurs femmes, & les oblige bien ſouvent à leur jouer de petits tours, dont elles ne ſe ſeroient pas aviſées ſans le caprice de leurs fâcheux maris. Quoi qu'il en ſoit, il eſt conſtant que le ſeul Dom Ramir avoit tous ces avantages, & que Dom Alphonſe n'en uſoit pas ainſi avec tous les autres. Il ne vouloit pas que Dom Ramir bougeât d'auprés d'Iſabelle, ils alloient tres-ſouvent à la chaſſe enſemble; il ne ſe donnoit pas un repas chez lui ſans Dom Ramir. Iſabelle n'étoit de nulle partie de promenade, que Dom Ramir ne l'y menât: Enfin, l'un & l'autre ne ſçavoit plus ſe divertir, où Dom Ramir ne ſe trouvoit pas.

Pendant quelque-tems il ſe crut le plus fortuné de tous les hommes, & il ne voyoit pas une vie plus heureuſe que la ſienne;

mais il ne fut pas long-tems dans ce ſentiment. La reſolution qu'il avoit faite de borner toutes ſes pretentions à la ſeule amitié d'Iſabelle, ſe perdit inſenſiblement, & il connut enfin qu'on compte ſans l'hôte, quand ſur ces matieres on ne conſulte pas l'amour. Les aproches d'Iſabelle firent ce que font celles d'un grand feu, il ne ſçeut y être long tems ſi prés ſans ſe brûler. Cet amour qu'il avoit promis de borner, fit plus de chemin qu'il ne lui en avoit tracé; & ſi juſques alors toute ſa ſenſibilité avoit reſté dans les termes de quelques deſirs imparfaits, les appas d'Iſabelle, & les nouveaux charmes qu'il y découvrit par cette grande frequentation, lui en firent former, où Dom Alphonſe n'eût pas aſſûrement trouvé ſon compte. Quelquesfois il le regardoit comme le ſeul ennemi de ſon bonheur, puis qu'il poſſedoit ce qui ſeul pouvoit le rendre heureux dans le monde; & il s'en falloit peu qu'il ne conçût autant de haine pour lui qu'il avoit de paſſion & d'amour pour ſa femme.

Un ſoir qu'aprés être de retour de chez Iſabelle, où Dom Alphonſe l'avoit engagé à une partie de chaſſe pour le lendemain, il s'étoit abandonné chez lui à toute ſa mélancolie. Cet ami officieux dont nous avons parlé fut le voir, & l'ayant trouvé en cet état, il commença de le railler, & de lui dire qu'il ne lui demandoit pas ce qu'il avoit dans l'ame, qu'il le connoiſſoit trop bien, & qu'il n'étoit pas ſi peu ſçavant dans ſes affaires, qu'il ne comprît bien aiſément le ſujet de ſon chagrin. Vous vous y entes

dez tres peu, repartit Dom Ramir, si vous n'appellez que chagrin le plus furieux deſeſpoir dont un homme puiſſe être capable; & ce que je trouve de plus cruel, c'eſt que ce ne ſont, ni les mépris d'Iſabelle, ni ſes rigueurs qui le font naître; mais bien plûtôt ſes careſſes, & ſes douceurs. Ce n'eſt pas même cela, reprit l'autre, & il ne ſe peut pas faire que les mêmes douceurs qui faiſoient autrefois tout le bonheur de vôtre vie, puiſſent vous rendre aujourd'hui malheureux. Mais ſi vous ſçavez bien démêler les ſentimens de vôtre cœur; c'eſt le bonheur de Dom Alphonſe qui cauſe vôtre infortune. Il eſt tout vrai, repartit Dom Ramir, que s'il n'étoit pas heureux, je ne deſeſpererois pas de le devenir; de ſorte que le regardant comme le ſeul obſtacle qui s'oppoſe à ma joie, tout le reſpect que j'ai pour Iſabelle ne ſçauroit m'empêcher quelquefois d'avoir quelque legere tentation de haïr un homme que je ſçai qu'elle adore. Tous les égards obligeans qu'il a pour moi me paroiſſent des affronts & des injures; & il eſt preſque toûjours la victime de mon imagination, s'il ne l'eſt pas de mon deſeſpoir & de ma vengeance. Pauvre lâche! s'écria ſon amy, je vous plains beaucoup moins, puiſque vous connoiſſez ce qu'il faudroit faire pour établir vôtre felicité; que ne vous défaites-vous de Dom Alphonſe. Et le moyen de s'en défaire, répondit Dom Ramir, qui ne donna pas d'abord dans le ſens de ſon ami; voulez-vous que j'aille trouver le Vice Roi pour le prier de lui refuſer deſormais une proſection qu'il a ſolepa-

nellement jurée à Iſabelle. Non ! vous n'y êtes pas, reprit cet ami, je dis qu'il faut vous défaire pour toûjours de Dom Alphonſe ; & ſi vous voulez vous confier en moi, dés demain même que vous devez aller à la chaſſe enſemble, à ce que l'on m'a dit, je vous délivrerai d'un homme dont la vie ſera toûjours le ſupplice de la vôtre, & dont la mort ſeule peut vous aſſûrer la poſſeſſion de ce que vous aimez. Je ne poſſederai donc jamais Iſabelle, répondit Dom Ramir, ſi je ne la poſſede que par cette voye, & un homme de probité renonce toûjours à la bonne fortune, s'il ne peut l'obtenir que par un crime. Quoi ! reprit l'autre, du ſcrupule & de la Morale ſur le chapitre de l'Amour ? Il en eſt d'une Maîtreſſe comme d'un Trône ; il faut tout oſer, & tout entreprendre pour y parvenir ; & c'eſt n'en connoître pas bien le prix que de differer un moment de ſe l'aſſûrer par quelque voye que ce puiſſe être.

Il ajoûta à cela mille autres choſes, il tourna l'affaire de tant de biais ; il lui fit connoître tant de facilité à executer ſon deſſein, & tant d'apparence à le bien cacher, puis qu'on le regarderoit toûjours comme une ſuite des emportemens de ceux qui avoient voulu le perdre ; qu'enfin s'il ne put pas d'abord le faire reſoudre à y conſentir, il obtint du moins qu'il ne s'y oppoſeroit pas. Il voulut paſſer la nuit avec lui de peur que quelque reſte d'honneur & de probité ne vint mal à propos détruire ce qu'il venoit d'établir : Et enfin il ſçeut ſi bien lui repreſenter le bonheur qu'il

auroit de posseder Isabelle, qui apparemment ne choisiroit plus d'autre que lui, que Dom Ramir donna les mains à tout ce qu'il voulut.

Fin de la premiere Partie.

SECONDE PARTIE.

CEST une choſe étrange que l'amour, elle nous ôte l'eſprit à même-tems qu'elle nous enleve le cœur. Dom Ramir qui avoit été juſq es alors un miracle d'honneur, de probité & de bonne foi, fut capable de ſe trahir ſoi-même, & ce qu'il auroit empêché en tout autre au peril de ſa propre vie, étant amoureux, lui parut la choſe du monde la moins coupable. Ils tomberent donc d'accord que Dom Ramir choiſiroit le lieu de la chaſſe, & que le ſoir au retour, il conduiroit Dom Alphonſe par un endroit qui étoit tout propre pour une embuſcade, à cauſe d'un petit bois où l'on pouvoit cacher des aſſaſſins, & qu'il ne le meneroit qu'à une certaine heure à laquelle cet ami lâche & infidelle devoit les avoir poſtez pour executer ſon deſſein. Il ne donna pas même à Dom Ramir le moyen de reflechir ſur ce qu'il alloit faire, & pendant la nuit il le flata ſi adroitement du bonheur de poſſeder ſeul, & pour toûjours, la charmante Iſabelle, qu'il n'eut pas le loiſir de penſer qu'il s'y diſpoſoit par l'action du monde la plus noire.

Dés que le jour parut il ſe leva pour aller preparer toutes choſes, & pour diſpoſer cinq ou ſix auſſi mal honnêtes hommes que lui, qui étoient à ſa devotion, & Dom Ramir

commanda qu'on preparât ſes chevaux. A peine tout étoit-il prêt que Dom Alphonſe qui ne ſçavoit pas ce que lui preparoit ſa mauvaiſe fortune, ou plûtôt la mauvaiſe foi de ſon Rival, parut beaucoup plus guay & plus aimable qu'à l'ordinaire, avec tout ſon équipage de chaſſe; ils ſortirent de la ville enſemble avec tout leur monde, & ſous un certain pretexte ſupoſé, Dom Ramir lui fit prendre le chemin d'un lieu qui devoit lui être ſi funeſte. Ils chafferent en éfet toute la journée, & lors que Dom Ramir connut que l'heure s'aprochoit il fit trouver bon à Dom Alphonſe de renvoyer leur monde, & de prendre une route le long du bois, qui paroiſſoit plus courte & plus commode pour ſe rendre à la ville. C'étoit là-même où ce cruel ami de Dom Ramir s'étoit rendu avec ſes ſatellites; à peine étoient-ils poſtez, & inſtruits comme ils devoient s'y prendre, qu'ils virent aprocher un homme, à la vie duquel ils en vouloient ſans le connoître.

La bonne grace de Dom Alphonſe arrêta le courage, ou pour mieux dire la ferocité des deux qui étoient les plus avancez, & comme ſi ſon bon genie l'eût voulu mettre à couvert ma'gré lui, ſon cheval qui étoit fort fougueux l'emporta à quelques pas de là, au moment que le troiſiéme lâchoit le coup; ſi bien que le cheval de Dom Ramir qui venoit aprés, receut dans la tête ce qui n'étoit deſtiné que pour le miſerable Dom Alphonſe. Au bruit de ce coup, & de la cheute du cheval, dont Dom Ramir faillit à être écraſé, parce qu'il n'avoit pû ſe dégager aſſez promptement des étriers, Dom Alphonſe

455

tourna la tête, & voyant Dom Ramir à bas, il ne douta pas qu'il ne fût ou mort ou bleſſé, il mit d'abord le piſtolet à la main, & donnant des deux éperons à ſon cheval, il ſe rendit auprés de lui à même-tems qu'un homme ſortoit auſſi du milieu du bois, le piſtolet à la main, comme pour venir achever de le tuer. Ah ? traître, s'écria Dom Alphonſe, ſçachez qu'on ne tuë pas impunément les amis de Dom Alphonſe en ſa preſence ; diſant ces mots, il lui lâcha un coup de piſtolet que l'autre évita par un caracol qu'il fit faire à ſon cheval, mais à même tems que Dom Alphonſe portoit la main ſur l'autre piſtolet, il receut avec le coup de ce perfide, quatre ou cinq coups de mouſquets de ceux qui étoient cachez, qui le renverſerent ſans vie ſur la pouſſiere auprés de Dom-Ramir. Celui-ci reſtoit cependant toûjours engagé ſous ſon cheval, ſa jambe étant quaſi toute froiſſée, mais il trouvoit tant de conſolation à n'avoir plus rien à diſputer qu'avec Iſabelle, qu'à peine ſentoit-il ſon mal.

Cet homme qui étoit ſorti du bois étoit ce lâche ami de Dom Ramir, qui avoit menagé cette ſanglante execution, & qui venoit voir ſi Dom Ramir n'étoit point bleſſé, comme il ſçavoit bien que ſon valet de chambre & celui de Dom Alphonſe n'étoient pas bien loin, il ne ſe mit pas en peine de le dégager, afin que la choſe ne parût pas concertée, au contraire dés qu'il les vit paroître, il lâcha derechef deux coups de piſtolet, comme pour achever de le tuer, & faiſant ſemblant de craindre, il pouſſa ſon

de ce côté, & le nom de Dom Guſman qu'il dit avoir oüi prononcer à cet aſſaſſin, confirma tous ceux qui l'aprirent, dans la penſée qu'ils en étoient les ſeuls auteurs. Cependant dés qu'on eut aporté les brancarts, il fit mettre le corps de Dom Alphonſe ſur l'un, & commandant qu'on le mit ſur l'autre, il ſe fit conduire à la ville eſcorté de ſon valet de chambre, & ſuivi de celui de Dom Alphonſe, qui tout baigné de pleurs accompagnoit le corps de ſon Maître.

Le jour étoit ſi doux & ſi beau, que quelques amies d'Iſabelle l'avoient emmenée au cours avec elles, & le hazard voulut que ceux qui portoient le premier brancart ayant pris le chemin du cours pour ſe rendre plûtôt chez Dom Ramir, les premieres perſonnes qu'ils rencontrerent, furent cette troupe de Dames, parmi leſquelles Iſabelle ſe promenoit. Elle pâlit d'abord à la vûë du valet de chambre de Dom Ramir qui le devançoit, & ſon cœur lui donnant quelque preſage de ſon malheur, elle reconnut ce faux ami de Dom Alphonſe, malgré le ſang dont il étoit couvert, & qui le rendoit méconnoiſſable. Elle fit un grand cri à ſa vûë, & aprochant avec precipitation du brancart, Dieux! s'écria-t-elle, Dom Ramir en quel état vous vois-je reduit? Les parens de Dom Guſman, répondit cet infidelle.... qu'avez-vous fait de Dom Alphonſe, interrompit Iſabelle? ſans lui donner le loiſir d'achever ce qu'il diſoit, où l'avez-vous laiſſé? qu'eſt ce qu'il eſt devenu? Dom Ramir qui ne ſçavoit pas qu'à l'entrée du cours le valet de chambre de Dom Alphonſe avoit fait

plus qu'insensible pour n'en être pas vivement touché.

Quelques jours se passerent en cet état, sans qu'elle voulut prendre nulle nourriture; elle n'étoit capable d'aucune consolation, & elle donnoit enfin tant de marques du plus cruel desespoir qui fût jamais, qu'il étoit malaisé de juger lequel des deux étoit le plus à plaindre, ou de Dom Alphonse déja mort, ou d'Isabelle qui ne tenoit plus à la vie. Lorsque ses meilleures amies condamnoient son desespoir, & qu'elles la prioient par tout ce que leur amitié avoit de plus tendre, de vouloir moderer cette douleur opiniâtre, qui asseurement la feroit mourir; elle répondit qu'il n'y avoit plus à craindre pour sa vie, puisqu'elle n'étoit pas morte en aprenant le malheur de son Epoux, que son cœur étoit trop lâche & trop foible pour ne respirer pas encore long-tems, & qu'aprés lui avoir ôté la force de suivre Dom Alphonse à la nouvelle de sa mort, elle devoit s'attendre à la honte de le survivre plusieurs années: mais vous n'êtes pas raisonnable, ma chere Isabelle, lui disoit une de ses amies. Quoi! apellez vous honte & foiblesse ce que vous devez souhaiter, & par devoir & par inclination, aimez vous assez peu les gages que Dom Alphonse vous a laissez de son amour, pour ne vouloir pas vous conserver pour eux; & si vous l'avez jamais aimé comme il meritoit de l'être, pouvez-vous refuser à ses enfans qui le feront revivre avec gloire, des jours qui leur sont dûs avec tant de justice. Ah! pour l'avoir aimé de cette sorte, je n'oserois plus

troit toujours pour quelque chose, que pour l'amour d'Isabelle, ne fut pas des derniers à s'y rendre; & si la part que nos amis prennent dans nos malheurs, peut en adoucir le chagrin en quelque maniere, Isabelle n'avoit pas asseurement un petit sujet de consolation. Dom Ramir qui envoyoit à tous les momens savoir des nouvelles de la santé de sa chere Isabelle, aprit celle-ci avec un redoublement de joie. Il n'avoit pas voulu demander plutôt une visite, afin qu'on le crut encore plus mal; mais dés qu'il sçut que tout le monde la voyoit, il fit semblant de negliger sa santé pour venir témoigner son desespoir & sa passion. Il est constant que sa jambe étoit en tres-mauvais état; mais ceux qui prenoient soin de lui & qui étoient gagnez, le faisoient encore bien plus malade. Il se fit donc donner ses habits, & pour ne dementir pas ce qui en avoit paru, & ce que le bruit commun en disoit, il envelopa son bras d'une grande & belle écharpe, & en cet état il se fit porter jusques devant le lit d'Isabelle, aprés qu'il en eut fait demander la permission.

La veuë de Dom Ramir renouvéla en elle le souvenir de Dom Alphonse, & la grandeur de sa perte occupant derechef toute son ame, elle ne peut retenir un torrent de larmes, qui en arracherent des yeux de toute la compagnie. Ce lâche, quelque joie qu'il eût dans l'ame, fut touché du deplorable état, où il avoit reduit une personne qu'il adoroit, & soit, ou par grimace, ou par compassion il pleura comme les autres. Aprés une petite scene muette de soûpirs,

ſé, il avoient renvoyé leur monde, à leurs valets de chambre prés, qu'ils avoient pris leur route le long du bois qui vient quaſi borner le cours, & que lors qu'ils y penſoient le moins, le cheval de Dom Alphonſe, l'ayant emporté à quelques pas de là par une fougue qui ne lui étoit pas extraordinaire, le ſien avoit receu dans la tête un coup de mouſquet qui l'avoit jetté à bas, & que n'ayant pas été aſsez adroit pour ſe dégager des étriers; il avoit été de même porté par terre, qu'à même tems il étoit ſorti un homme du bois le piſtolet à la main, qui croyant ſans doute avoir abbatu Dom Alphonſe, s'étoit écrié que les parens de Dom Guſman n'étoient non plus morts à Naples qu'en Catalogne. Qu'en même tems que Dom Alphonſe lui avoit tiré le coup de piſtolet, l'Inconnu avoit fait un grand cry à ſa veuë, & qu'à peine avoit-il commandé qu'on tirât ſur lui, qu'il avoit veu Dom Alphonſe à ſes pieds rendant ſon ame avec ſon ſang. Que leurs valets de chambre ayant couru à toute bride à ces coups, leur avoient fait craindre qu'ils ne fuſsent ſuivis de tout le reſte des chaſseurs, & que c'étoit ſans doute pour cette raiſon, que les aſſaſſins qui étoient cachez dans le bois avoient coulé ſans ſe faire voir, & que l'autre avoit de même pris la fuite, aprés lui avoir lâché un autre coup de piſtolet. Les parents de Dom Guſman avoient aſsez éclaté contre Dom Alphonſe en Eſpagne, pour qu'on les crût incapables de cette lâcheté, & la choſe paroiſsoit ſi vray-ſemblable, que perſonne n'en douta plus. Le ſeul

& que cette grande perseverance en amour lui promettoit des douceurs qu'on ne goûte gueres.

Pendant les premiers éforts du grand dûeil, on ne lui parloit que des choses indifferentes, ou de celles qui pouvoient divertir sa douleur, & lui donner quelque intervalle de repos. Dom Alphonse lui tenoit trop au cœur pour la laisser penser à autre chose; & il étoit si avant dans sa memoire, que rien ne paroissoit capable de l'en ôter: Mais quand le tems eut fait en elle ce qu'il a coûtume de faire en tout le reste, que ses amies purent lui parler franchement, on la jetta sur le Chapitre de Dom Ramir. Elle en dit cent choses avantageuses, & elle avoüa que la façon dont il en usoit avec elle, que les peines qu'il se donnoit en sa faveur, que son assiduité auprés d'elle, avec le zele qu'il faisoit paroître à lui rendre mille services, la touchoient sensiblement, qu'elle connoissoit bien que Dom Ramir étoit un de ses amis fidels, qui doivent être d'autant plus considerez, qu'on en voit rarement dans le monde. Mais dés qu'on voulut pousser l'affaire plus avant, elle se prit à pleurer d'une maniere si touchante, & fit connoître que cela lui donnoit tant de peine, qu'on n'osa plus en ouvrir le discours.

Dom Ramir lui-même qui connoissoit mieux que tous les autres l'humeur d'Isabelle, n'osa lui en rien témoigner pendant tout le tems que dura son dueil, que par ses regards & ses actions, de peur de gater ses affaires auprés d'elle; mais aprés que ce

Il eſt vray Madame, répondit Dom Ramir, que la gloire de ſervir une perſonne affligée, & une perſonne comme Iſabelle, devroit être une aſſez haute recompenſe pour tous les ſoins qu'on pourroit prendre. Mais il y a de certains interêts qui ne dérobent rien à la belle ame, & dont un grand cœur peut-être jaloux ſans ſe faire tort; le principe en eſt ſi glorieux qu'on ne ſçauroit le condamner, & le deſir de meriter vôtre amour, & de s'en voir honoré eſt quelque choſe de ſi noble, que cet interêt ne paſsera jamais pour le vice d'une ame baſſe & petite, & ne deshonorera jamais un homme qui aura aſsez d'eſprit pour le concevoir. Mais, Dom Ramir, repartit Iſabelle, vous devriez déja me connoître, & puiſque pendant la vie de Dom Alphonſe je vous avois privé de reduire vôtre amour dans les termes de l'amitié, vous ne deviez pas vous aviſer de la reprendre. De la reprendre, interrompit precipitament Dom Ramir. Ah! ne faites pas cette injuſtice à vos appas, Madame, que de croire qu'on ſoit capable de s'en dégager quand on s'y eſt laiſsé prendre. Comme il n'eſt pas poſſible de vous voir ſans vous aimer; il n'eſt pas non plus facile de ceſser, quand on vous a une fois aimée, mon amour m'a accompagné par tout, il m'a ſuivy dans tous mes voyages, & je ne l'ay pas laiſsé aprés moy en paſsant la mer, & prenant la route de l'Italie; tout ce que j'ay pû faire, Madame, c'eſt de ſuivre le conſeil de Dom Alphonſe, & pour ne vous deplaire pas j'ai tâché lorſque j'étois même le plus paſſionnement amoureux de cacher ſous le voile de

l'amitié l'amour du monde la plus ardente ; car de vous perſuader, pourſuivit-il, que de vôtre Amant on puiſſe devenir ſimplement vôtre ami, deſabuſez-vous, c'eſt ce qui ne ſauroit jamais ſe faire, on ne retourne pas à l'amitié quand on eſt venu juſques à l'amour. Et pour moi, repartit Iſabelle, je vous connois mieux que vous ne faites vous-même, & je m'aſſeure qu'à l'aide du débris qu'a fait la douleur, ſur le peu d'appas que j'avois, le moindre petit effort que vous ferez vous mettra dans l'état où j'ai cru vous voir depuis ſi long tems, je vous demande pardon, Madame, repond Dom Ramir, ſi j'oſe vous dire, que quand je ſaurois d'y reüſſir à preſent, je ne voudrois pas en prendre le ſoin. Pendant la vie de Dom Alphonſe, je prenois moi-même le parti de vôtre dureté contre mon amour, & quelque peine que me fît ſouffrir cette obſtination avec laquelle vous receviez ſes vœux ; je trouvois quelque choſe de ſi honnête dans vôtre attachement pour lui, qu'il ſembloit que je vous en aimois tous les jours davantage ; mais à preſent que ſa mort vous a fait rentrer dans tous les droits que vous aviez ſur vôtre cœur, pourquoi me le refuſeriez-vous plus long-tems ? C'eſt ce qui vous trompe, Dom Ramir, repartit Iſabelle avec un profond ſoûpir, Dom Alphonſe tout mort qu'il eſt y regne ſouverainement, l'obligation que je lui ai de m'avoir aimée comme il a fait, me parle inceſſamment en ſa faveur, & me défend de donner à un autre la place qu'il a ſi dignement occupée, & qu'il merite d'y

occuper juſques au tombeau ; & d'ailleurs nous nous ſommes promis cent fois Dom Alphonſe & moi de nous aimer éternellement. Jugez ce que vous pourriez faire d'un cœur parjure & infidelle, ſur qui la memoire de Dom Alphonſe uſurperoit toujours quelque choſe de ce qu'elle devroit à Dom Ramir. Quoique je deuſſe vous aimer avec autant d'ardeur & d'attachement que jen avois pour lui, puiſque vous ſeriez mon Epoux, ; il n'eſt pas ſeur que je le fiſſe, & je ſens bien que malgré toutes les obligations queje vous ai,je vous deroberois mille ſoupirs, & mille petits ſentimens de tendreſſe, que je ne pourrois m'empêcher d'accorder au ſouvenir d'un époux que je n'aurois plus.

Dom Ramir l'aſſeuroit que ces ſortes d'infidelitez ne lui feroient jamais de la peine, qu'il partageroit le parjure avec elle, & que deût il en être moins aimé, il prendroit plaiſir de l'entretenir d'une perſonne qui avoit été trop de ſes amis pour en vouloir perdre la memoire. Il ajouta enſuite tout ce que ſon amour lui put inſpirer ; mais dans cet entretien, il ne put rien gagner ſur ſon eſprit. Ce n'eſt pas qu'il ne trouvât une ſenſible conſolation, de voir qu'elle avoit retranché ce grand air de ſeverité, qui ne lui laiſſoit pas ſouffrir autrefois des diſcours de cette nature ; ce n'étoit pas deſeſperer ſon amour que de ſouffrir qu'il l'en entretînt ; & quoiqu'elle ne répondît rien, ſon ſilence ne laiſſoit pas d'expliquer bien des choſes que Dom Ramir entendoit fort bien. Iſabelle diſoit beaucoup, en ne diſant rien, & puis qu'elle

ne commandoit pas à son Amant de se taire comme autrefois, c'étoit lui dire assez intelligiblement que son amour n'étoit pas importune, & que le succez répondroit bientôt à l'espoir que ces manieres d'agir pouvoient lui donner. Mais comme on craint toûjours en amour, & que le desir de réüssir dans ce que l'on souhaite avec le plus d'ardeur, est pour l'ordinaire la mesure de la crainte que nous avons de n'en pouvoir pas venir à bout, Dom Ramir tentoit toute sorte de voies pour s'assûrer la possession de ce grand bonheur.

Il avoit mis dans ses interêts les meilleures amies d'Isabelle, qui lui representoient sans cesse, que c'est une triste condition que celle de veuve, pour une jeune & belle personne; que cette qualité est un grand fardeau pour celles qui sont obligées de la soutenir, & qu'on doit à ce titre de grands égards & des ménagemens, qui deviennent avec le tems furieusement incommodes. Que bien loin de paroître infidéle à la memoire de Dom Alphonse, elle devoit lui faire un sacrifice de cette horreur naturéle qu'elle avoit pour un second mariage, puis qu'il n'y avoit point de moyen plus seur de vanger sa mort, que de s'atacher à un homme que la gloire & l'amour engageassent également à cette vangeance; qu'elle avoit des enfans qui seroient bientôt dans un âge, où une mere ne suffit pas, qu'ils devoient pour n'être pas indignes d'un tel pere, marcher sur les traces qu'il leur avoit marquées, & qu'elle ne sauroit faire choix d'un homme dont les exemples les pussent mieux instruire, puis qu'il

n'y en avoit point qui eût plus de merite, plus de bien, plus d'apui, ni qui aprochât de plus prés ce que valoit Dom Alphonſe, que Dom Ramir. Elles lui redirent ſi ſouvent les mêmes choſes, & Dom Ramir les apuya ſi bien par tous les tranſports de ſon reſpect & de ſa paſſion, qu'enfin Iſabelle commença de ſe laiſſer perſuader: & l'amour qui ſe declara en ſecret dans ſon cœur pour Dom Ramir, la fit bientôt reſoudre à le rendre heureux.

Il faillit à mourir de joie à cette nouvéle. Les Dames qui l'avoient ſervi ſi heureuſement, crurent de ſe l'être ataché d'une maniere bien particuliere, & le Vice-Roi lui-même tout plongé qu'il étoit dans les affaires d'Etat, ne deſeſperoit pas de ſe rendre l'amour familier, quand il pourroit voir une perſonne auſſi belle qu'Iſabelle, entre les mains d'un homme qui ne lui étoit pas indiferent. Il voulut prendre le ſoin de la pompe, & de la magnificence de cette fête, & ne laiſſa à nos Amans que celui de ſe diſpoſer à cette grande journée; elle fut celebre en toutes manieres, & tout le monde tomba d'accord, que le ſort de Dom Ramir étoit digne d'envie, & que la fortune ne pouvoit mieux conſoler Iſabelle de la perte qu'elle avoit faite, qu'en lui donnant un homme auſſi acompli que Dom Ramir. Chacun leur en témoignoit une joie extrême; il n'y avoit perſonne dans l'aſſemblée qui ne parut infiniment ſatisfait de leur commun bonheur. La ſeule Iſabelle ſouffroit de tres-cruelles peines; mais elle les deguiſoit ſi bien, qu'il n'y avoit que ſon cœur qui en étoit cruelle-

ment déchiré, qui en eût pu faire connoître quelque choſe, s'il lui eût été permis de s'expliquer. Elle lès atribuoit au ſouvenir de l'infortuné Dom Alphonſe, qu'elle ne pouvoit, & qu'elle ne vouloit pas bannir de ſa memoire; mais la ſuite a fait voir que c'étoient plûtôt de ſecrets preſſentimens des malheurs dont elle devoit être un jour accablée.

En éfet, à peine Dom Ramir pouvoit il connoître tout ſon bonheur, qu'il parut en être degoûté. La jouiſſance de ce qu'il avoit aimé avec tant d'ardeur, étouſa en lui ces grands deſirs qu'il en avoit fait paroître; & il ſe fit un deplaiſir de n'avoir plus rien à deſirer. Comme il ne ſe trouva plus ſi plein d'Iſabelle, l'horreur du meurtre de Dom Alphonſe commença de ſe gliſſer dans ſon ame, & dans peu elle occupa entierement une imagination où Iſabelle n'étoit plus maîtreſſe. Dabort le changement parut en ſon humeur; mais inſenſiblement le deſeſpoir le reduiſit en l'état ou l'on nous repreſente un homme agité de quelque furie; il ne dormoit plus, il ſoûpiroit éternélement, & comme ſi l'ombre de Dom Alphoſe l'eût ſuivi ſans ceſſe, il ſembloit avoir d'horreur pour toutes choſes. Toute la tendreſſe d'Iſabelle en fut allarmée dés qu'elle s'aperçut de ſon changement, & en atribuant la cauſe à la foibleſſe de ſes apas qui n'étoient plus en état, à ce qu'elle diſoit de conſerver les conquêtes qu'ils avoient pû faire autrefois, elle auroit condamné la douleur, qui ſelon elle leur avoit fait perdre leur force, ſi elle fut venuë d'ailleurs que de la perte de Dom Al-

phonſe : mais ſon miroir & ſes amies ne la laiſſerent pas long-tems en de ſi injuſtes penſées. Elle crut donc que la jalouſie troubloit l'eſprit de ſon Epoux, & comme elle étoit perſuadée qu'une femme ne fait jamais que ſon devoir de tâcher de guerir ſon mari ſur ce chapitre par toutes ſortes de voies, elle ſe condamna elle-même à la ſolitude, elle pria tous ſes amis de ne la plus voir ; & parceque Dom Ramir perſeveroit toûjours dans ſon humeur noire, elle renonça même à la ſocieté & à la veuë de ſes meilleures amies, & redoublant ſes careſſes & ſes empreſſemens pour ſon mari, elle crut de lui redonner bientôt ſa gayeté ordinaire.

Mais tous ſes ſoins étoient inutiles, il eût fallu lui ôter Dom Alphonſe de l'eſprit pour le remettre dans cet état. Il repetoit ce nom ſans ceſſe, & même en dormant, comme ſi Dom Alphonſe ſe fût preſenté à lui tout ſanglant, & qu'il lui eût reproché ſa trahiſon & ſa perfidie, il s'éveilloit en ſurſaut ; & par quelques mots entrecoupez, & mal énoncez, il laiſſoit aiſément comprendre qu'il étoit dans quelque embarras, & que ſon imagination lui repreſentoit des choſes épouventables. Un ſoir qu'il étoit couché auprés d'Iſabelle, que la triſteſſe accabloit trop pour lui laiſſer prendre quelque repos, ſon eſprit & ſon imagination le livrerent à ſes cruelles peines, & ſe repreſentant Dom Alphonſe à ſon ordinaire. Dom Alphonſe, diſoit il, en rêvant, pourquoi me perſecutes-tu, puis que tu ſçais les forces de l'amour ; & que tu les connoiſſois mieux que tous les hommes du monde, celle

des charmes d'Iſabelle pardonne ma lâcheté, &.... Son imagination ſe troublant alors dans la force de cette reverie, ne lui laiſſa pas celle de faire entendre tout le reſte ; & ce ne furent plus que des mots imparfaits, & des paroles à demi étouffées.

Iſabelle qui aimoit veritablement Dom Ramir, quoi qu'elle conſervât une tendreſſe infinie pour Dom Alphonſe, ne comprit pas le veritable ſens de ces paroles, qui aſſûrement l'auroit fait mourir de douleur, & ſe ſouvenant qu'avant de l'épouſer, elle l'avoit fait jurer de ne laiſſer impunie la mort de ce cher époux ; elle crut que c'étoit ce qui troubloit Dom Ramir, & qu'il ne pouvoit pas accorder ce ſerment ſolemnel avec l'amour qu'il avoit pour elle, puis que l'un l'obligeoit ſelon toutes les apparences d'aller en Eſpagne donner la mort aux aſſaſſins de Dom Alphonſe, & que l'autre ne pouvoit ſouffrir qu'il s'éloignât d'elle. Elle lui ſçeut bon gré de cet embarras, & dans le moment elle lui fit mille remercîmens ſecrets dans ſon ame pour une paſſion qu'il ne ſentoit pas. Elle ne fut pourtant pas peu embaraſsée elle-même ſur le parti qu'elle devoit prendre, elle ne vouloit pas que Dom Alphonſe fut ſans vangeance ; mais elle craignoit auſſi d'expoſer ſon ſecond mari. Enfin aprés s'être bien conſultée, elle crut qu'il falloit trouver un milieu qui ſauvât l'honneur & la vangeance de Dom Alphonſe, ſans faire courir nulle riſque à Dom Ramir. Que pour cet éfet il falloit qu'il choiſit quelques perſonnes de cœur, qui par ſon ordre iroient donner la mort aux

Digitized

parens de Dom Guſman, & que par ce moyen il s'épargneroit un voyage, & un combat auquel l'amour ne pouvoit conſentir. Le jour commençoit à paroître lors qu'elle achevoit de raiſonner ainſi avec elle-même; ſi bien qu'accablée de chagrin, autant que de veilles, ou plûtôt ravie d'avoir trouvé un biais auquel elle ne croyoit pas que Dom Ramir eût penſé, elle ſe laiſſa aller à un aſſoupiſſement dont elle avoit un beſoin extrême.

A peine étoit elle endormie que Dom Ramir ne pouvant plus trouver de repos dans ſon lit, ſe leva tout doucement d'auprés d'elle, & ayant pris ſeulement ſa robe de chambre, décendit en cet état au jardin pour prendre le frais, dont les plus longs & les plus beaux jours de l'année laiſſent jouir à cette heure pour l'ordinaire. Mais il n'y fut pas long-tems tout ſeul, car Iſabelle s'étant éveillée quelque tems aprés; & ayant appellé quelqu'un pour ſçavoir qu'étoit devenu Dom Ramir qu'elle ne trouvoit plus au lit, eut à peine apris qu'il ſe promenoit dans le jardin, qu'elle ſe fit donner de même ſa robe de chambre, & décendit pour avoir une explication avec lui, qui lui a cauſé tous les malheurs dont ſa vie a été traverſée depuis ce fatal moment. Dés que Dom Ramir l'aperçeut, il s'enfonça dans une allée couverte pour tâcher d'éviter ſa rencontre; mais comme Iſabelle ne venoit que pour s'aboucher avec lui, elle le ſuivit bien-tôt en cet endroit, où voyant que Dom Ramir prenoit encore un autre détour. Où fuyez-vous Dom Ramir, s'écria-

cette nuit que Dom Alphonſe.... Un ſoûpir qui lui échapa à ce mot interrompit ſon diſcours, & fit croire à Dom Ramir qu'elle n'ignoroit plus tout le myſtere; de ſorte que le grand trouble où il étoit toûjours, ne lui donnant pas le moyen de conſulter comme il devoit ſe démêler de cet embarras, il prit le parti d'avouer une choſe qu'Iſabelle ne lui demandoit pas, & qu'elle eût bien voulu ignorer toute ſa vie. Que voulez-vous que je vous die, Madame, répondit Dom Ramir en la regardant, & croiſant ſes bras; ſi le hazard vous a tout apris, tout ce que je puis faire, c'eſt de ne vous le déguiſer pas davantage. Mais vouliez-vous que je fuſſe le premier à vous apprendre que c'eſt moi qui vous l'ai enlevé ce trop heureux époux, & quoi que je n'aye pas plongé le poignard dans ſon ſein, je ne laiſſe pas d'être la cauſe de ſa mort, & de tous les pleurs que vous avez donné à ſa memoire. Ce n'eſt pas ce que je vous demande, repartit Iſabelle, qui ne donna pas dans le ſens de Dom Ramir, quand on n'eſt cauſe d'une mort, qu'auſſi innocemment que vous l'avez été de celle de Dom Alphonſe, on ne peut jamais vous la reprocher ſans injuſtice, auſſi je ne m'en plains pas; mais je ne ſçaurois ſouffrir que vous m'ayez caché la veritable cauſe de vôtre trouble, de vos froideurs, & de vôtre changement.

Si l'horreur de ſon crime n'eût pas entierement troublé l'eſprit de Dom Ramir, il n'en eût pas fallu davantage pour le remettre dans les bonnes voyes, & pour lui faire

connoître qu'Iſabelle ignoroit encore tout ſon malheur; mais ſon mauvais genie le poſſedoit alors, & quand le deſtin l'a reſolu, mal-aiſément en peut-on éviter le coup. Il commença donc à lui raconter toutes les circonſtances de la mort du malheureux Dom Alphonſe; il lui avoua que c'étoit lui qui lui avoit fait prendre le chemin où les aſſaſſins étoient cachez par ſon ordre, & que pour mieux déguiſer la choſe, il avoit jetté le crime ſur les parens de Dom Guſman, qui n'y avoient ſeulement pas penſé. Cela, Madame, ajoûta-t-il, vous doit faire connoître la violence de mon amour, puiſque pour vous poſſeder j'ai fait un coup de cette nature. Ah! cruel, s'écria Iſabelle, en ſe laiſſant aller ſur un petit ſiege de gazon qui étoit auprés, Iſabelle n'étoit pas faite pour être la recompenſe d'un ſi grand crime; mais plus cruel encore de ne me l'avoir pas laiſſé ignorer toute ma vie.

Un torrent de larmes ſortit d'abord de ſes beaux yeux, & elle trouva quelque choſe de ſi funeſte d'avoir perdu un époux qu'elle ſentoit bien qu'elle aimeroit toute ſa vie, par les mains d'une autre que ſon devoir l'obligeoit de ne pas haïr, qu'elle faillit à en mourir de douleur ſur la place. Ses femmes que Dom Ramir avoit averties en ſe retirant la trouverent noyée dans ſes pleurs, & n'oſant pas par reſpect lui en demander la cauſe, elles ſe contenterent de la reporter dans ſon lit. Comme le ſilence n'eſt pas pour l'ordinaire la vertu des domeſtiques, & qu'il s'en trouve peu d'aſſez ſcrupuleux pour taire les petits malheurs, & les demê-

ſez qui arrivent dans les familles, on ſçeut bien-tôt qu'Iſabelle avoit été trouvée preſque évanouïe dans ſon jardin, & toute mouillée de pleurs, aprés une longue converſation avec ſon mari.

La mauvaiſe humeur de Dom Ramir avoit fait éclat, & les démarches d'Iſabelle dignes d'une femme tout-à fait honnête, ayant donné quelque ſoupçon de deſunion, & de quelque-mes-intelligence entr'eux, on ne douta point, que ce n'en fût là un éfet, & qu'Iſabelle n'eût été maltraitée. Le prompt départ de Dom Ramir n'appuya pas peu ce ſentiment; car dés qu'il l'eût quittée, il donna ordre qu'on tint ſes chevaux prêts, & un moment aprés il ſortit de ſa maiſon, & de la ville. Le Vice-Roi qui en eût la premiere nouvelle, vint voir Iſabelle un moment aprés, & quelque preſſant qu'il fut, il ne put jamais lui arracher la veritable cauſe de ce deſordre; elle lui dit comme à tous les autres, que ſes femmes s'étoient troublées mal à propos, & qu'elles avoient attribué à tout autre choſe, ce qui n'étoit qu'une de ces foibleſſes qui ſuivent pour l'ordinaire une groſſeſſe un peu avancée. Mais les larmes dont on l'avoit trouvée toute mouillée, juſtifioient mal toutes ces raiſons.

Elle ne découvrit le veritable ſujet de ſa douleur, qu'à deux de ſes meilleures amies, qui étoient celles-là mêmes qui l'avoient portée le plus fortement à épouſer Dom Ramir. Eh bien! diſoit elle, l'auriez-vous cru, que ce Dom Ramir qui paſſoit dans vôtre eſprit pour un homme ſi plein d'hon-

qu'elle me le repreſente le plus digne, & le plus aimable de tous les époux ; Dom Ramir preſentement vôtre mari, interrompit celle qui n'avoit pas encore parlé, c'eſt vôtre raviſſeur, pour moi je le regarde comme un Pirate, qui vous auroit enlevée d'entre les bras de vôtre veritable époux, pour vous poſſeder dans un nouveau monde. Ah ! Dom Alphonſe, s'écria Iſabelle, levant les yeux au Ciel, & redoublant ſes ſoûpirs, & ſes larmes, pourquoi ſouffrois tu que je vécuſſe un moment aprés ta perte ? je ſerois morte aſſûrée de ton amour, & glorieuſe de la foi que je t'avois conſervée ; mais à preſent je ne dois plus me regarder que comme une infidelle, puiſque j'ai partagé mon lit & mon cœur avec ton meurtrier. Tous ces ſentimens ſont dignes d'une belle ame, répondirent ſes bonnes amies ; mais enfin, à quoi vous reſolvez-vous ? à mourir, repartit Iſabelle, dés que j'aurai mis au jour le fruit de la fourbe de Dom Ramir, & de ma trop grande credulité. Car je ne vois pas, pourſuivit elle, que je puiſſe me délivrer par une autre voye de tous les tourmens, & de toutes les peines que j'endure. Il eſt vrai que ſon cœur avoit encore quelques endroits mal défendus, la tendreſſe qu'elle avoit pour ſes enfans la faiſoit encore tenir un peu à la vie ; & elle tomboit d'accord que cette même raiſon qui l'avoit fait conſerver pour eux, lui défendoit de les abandonner ſi tôt, & de les laiſſer expoſez à la fureur de Dom Ramir. C'eſt ce qu'on tâchoit à lui perſuader, & on lui remettoit ſans ceſſe devant les yeux, que la vie de ſes enfans n'étoit pas trop en ſeure-

ré auprés d'un homme qui avoit été aſſez lâche pour faire mourir le pere, & qui devoit les regarder comme les vangeurs de la mort de Dom Alphonſe. Mais Iſabelle répondoit que cette vangeance étoit encore ſi reculée, que Dom Ramir ne s'aviſeroit pas aſſûrément de l'aprehender; & pour le chapitre de ſes enfans elle avoüoit de bonne foi qu'elle ne ſeroit pas à l'épreuve de ce coup, & qu'elle ſentoit bien que ſon devoir ne l'emporteroit pas alors ſur l'amour qu'elle avoit pour les enfans, & qu'elle conſerveroit éternellement pour le pere.

Iſabelle s'entretenoit ainſi de ſon malheur, mais lors qu'elle étoit ſeule, elle étoit bien plus à plaindre; l'amour, la haine, la tendreſſe, le reſſentiment, l'honneur, le devoir déchiroient ſon cœur; & parce que chacun y vouloit triompher, il n'y en avoit pas un qui fût le veritable maître. Ainſi ce triſte cœur étoit le theatre, ou pour mieux dire, la victime de tous ces differens mouvemens, & Iſabelle ne ſçavoit y trouver du remede, que par ſes ſoûpirs & ſes larmes. Le Vice-Roi avoit beau faire tous ſes éforts pour la divertir avec ce qu'il y avoit de plus aimable dans la ville, à qui l'abſence de Dom Ramir laiſſoit un accez libre chez Iſabelle. C'étoient autant de joye perduë pour elle, & tout cela rapellant le ſouvenir de toutes les douceurs dont elle joüiſſoit pendant la vie de Dom Alphonſe, ne faiſoit que l'affliger davantage. Sa groſſeſſe étoit cependant le pretexte dont elle cachoit le dégoût qu'elle ne pouvoit diſſimuler; mais enfin il ceſſa, & la naiſſance d'une fille qu'el-

le mit au jour, fit croire qu'elle ne seroit pas plus long-tems insensible aux plaisirs qu'elle avoit témoigné autrefois ne pas haïr.

Dom Ramir qui l'aimoit toûjours éperduement, ne s'étoit écarté que pour la laisser plaindre sans contrainte, & ne point gêner les premiers transports de son ressentiment; mais son amour ne l'avoit pas laissé éloigner si fort, qu'il n'en pût aprendre tous les jours commodement des nouvelles. Tandis qu'il avoit seu qu'elle en étoit encore aux sanglots, il n'avoit pas voulu revenir, & cependant en tâchant de délivrer sa memoire de la pensée de Dom Alphonse, il écrivoit souvent à ses amis, comme s'il eût été bien plus loin, & se servant toûjours de quelque pretexte qui ne fût pas hors de l'aparence, il tâchoit de les persuader qu'il seroit bien-tôt de retour, & qu'il ne manqueroit pas de se rendre auprés d'eux, dés qu'il auroit terminé une grande affaire qui l'avoit obligé de partir avec tant de precipitation. En éfet, dés qu'il eut apris qu'Isabelle avoit mis un enfant au monde, il reprit le chemin de Naples, tout plein de sa passion, & ne doutant pas que ce gage de son amour ne lui fût aussi precieux, qu'elle aimoit tendrement ceux que Dom Alphonse lui avoit laissez. Il est constant qu'en un autre tems la chose se seroit passée comme il se l'imaginoit; mais le souvenir d'un époux avec qui elle n'avoit goûté que des douceurs, avoit insensiblement chassé de son ame, celui d'un homme qu'elle ne pouvoit plus regarder que comme l'auteur de tous ses maux. Dans cette pen-

auprés d'elle, & qu'elle l'avoit envoyé à la sœur du Vice-Roi, il changea de sentiment, & regarda ce coup comme un éfet de sa haine, & de sa vengeance qui le replongea dans un trouble, & un desespoir encore plus grand que celui qu'il avoit fait paroître avant son départ. Ah ! Isabelle, s'écrioit-il, faut-il qu'Alphonse, tout mort qu'il est, triomphe encore aujourd'hui de Dom Ramir, que ne redoutez vous une main qui vous a déja fait répandre des larmes ? Et pourquoi ne craignez-vous pas un homme qui peut agir sur les gages que Dom Alphonse vous a laissez de son amour, avec autant de rigueur que vous avez traité le premier que je vous ai donné de la mienne ?

Une des femmes d'Isabelle l'ayant oüi plaindre de cette façon, le raporta bonnement à sa Maîtresse comme elle l'avoit oüi, & Isabelle qui ne croyoit pas que Dom Ramir eût de nouveaux sujets de chagrin, comprit par ces paroles qu'il étoit choqué asûrément de ce qu'elle avoit donné son enfant avec tant de complaisance, & pour l'en guerir entierement, elle alla trouver le Vice-Roi avec sa sœur, & les pria de faire sçavoir au vrai à Dom Ramir, avec combien de peine elle leur avoit fait un present, & qu'ils avoient eu besoin de tout leur pouvoir, & de toute leur autorité pour l'obliger à y consentir. Ils le firent avec succez, mais la veuë des objets renouvella bien-tôt en l'ame de Dom Ramir l'idée de son crime; comme il sçavoit par experience qu'il vivoit plus en repos lors qu'il en étoit éloigné ; il chassa d'abord tous les domestiques qui

Digitized by Google

qu'Iſabelle vivra tu auras toûjours quelque choſe à craindre. A ces mots elle ſe leve bruſquement, & arrachant avec violence ſes cheveux d'entre les mains de la fille qui les peignoit, elle les noua negligemment ſur ſa tête, & comme un autre mere deſeſperée, elle jura qu'elle n'acheveroit jamais de ſe coëffer, qu'elle n'eût vengé les enfans & le pere. Ses premiers tranſports alloient tous à faire mourir Dom Ramir, & elle n'imaginoit point de voye, que ſa rage ne lui fît paroître innocente. Il y eut même des momens où elle reſolut de ne point attendre les voyes de la Juſtice, & d'être elle même le bourreau de ce malheureux époux; mais enfin un reſte de raiſon lui remontra qu'il y avoit encore des voyes moins criminelles. Ses amies qui vinrent la conſoler ſur ſon nouveau chagrin, en tomberent d'accord, & lui propoſerent un petit voyage en Eſpagne où elle avoit de grands biens, & où apparemment elle trouveroit ſes enfans, ſi on leur avoit laiſſé la vie, ou du moins ſeroit délivrée de la veuë d'un homme qu'elle ne pouvoit plus aimer.

Tandis qu'on raiſonnoit ainſi dans le cabinet d'Iſabelle, Dom Ramir qui avoit voulu laiſſer les premiers tranſports à ſa douleur, entra dans ſa chambre pour lui rendre compte d'une action qu'il ſe doutoit bien n'être pas peu criminelle dans ſon eſprit. Dés qu'elle entendit du bruit dans ſa chambre, elle ſort bruſquement de ſon cabinet, & la veuë de Dom Ramir augmen-

fit croire qu'il disoit vray, ainsi on confirma Isabelle dans le dessein de passer en Espagne, où elle les trouveroit sans doute. C'étoit flatter agreablement Isabelle, que de lui conseiller un voyage qu'elle envisageoit déja comme le seul remede à sa douleur; elle ne balança plus à l'entreprendre, elle ne songea qu'à le faire avec seureté. Son attente ne fut pas bien longue, elle entra dans un vaisseau, qui faisoit voile en Espagne, aprés avoir été quelques jours à la campagne pour mieux cacher son dessein; mais à peine ce vaisseau étoit-il à la hauteur de l'Isle de Sardaigne, qu'on découvrit deux vaisseaux qui venoient à eux avec une viteſſe incroyable, & dans peu de tems on reconnut que c'étoient deux Corsaires de Barbarie. Ils ataquerent le vaisseau Espagnol avec une chaleur inconcevable; & celui cy se défendit vigoureusement; mais parceque les forces n'étoient pas égales, ils succomberent bien-tôt. Comme le vaisseau n'étoit pas fort riche, les Barbares le coulerent à fond, aprés avoir mis à la chaîne tous ceux qui avoient resté du combat. La seule Isabelle fut traitée avec le respect qu'on devoit à son merite, & à sa beauté. Celui qui commandoit les deux vaisseaux, songea plûtôt à en faire une maîtresse qu'une Esclave, & la plus grande risque qu'elle courut ne fut pas de perdre la vie. Elle étoit si accoûtumée aux caprices de la fortune, qu'elle avoit acquis l'habitude de recevoir ses injures sans émotion, & la mélancolie qui la devoroit, lui donnoit une si grande indifference pour la vie, qu'on pe

moment ; mais ce ne fut en éfet qu'un moment ; car à peine eut-elle paru, que rapellant toutes ſes forces, il pouſſa un profond ſoûpir que la douleur & l'amour partageoient, & qui fut le dernier de ſa vie. On vouloit reprendre la route de l'Italie ; mais Iſabelle s'y oppoſa, & elle voulut être conduite en Eſpagne, d'où elle écrivit au Vice-Roy, & où quelque tems aprés elle mourut accablée de chagrin & de triſteſſe.

Fin de la ſeconde Partie.

jour, qu'elle ne fit, ou qu'elle ne dît quelque chose de remarquable, & la bonne grace avec laquelle elle accompagnoit toutes ses petites actions, donnoit du respect de l'admiration à tout le monde. Son Esprit étoit fort & delicat, au déla de ce qu'on pouvoit attendre en un âge même plus avancé; elle en ménageoit admirablement bien le brillant en toutes rencontres, & l'on peut dire que jamais enfant n'en fit tant paroître.

Un jour que la Donna Felicianna, (c'est ainsi que se nommoit la sœur du Duc d'Olivera,) la caressoit dans sa chambre, dans un transport de joye que lui donnoit quelque chose de surprenant qu'elle venoit d'entendre de sa bouche, cette enfant l'embrassant amoureusement: mais, ma bonne Maman, lui dit-elle, ne m'apprendrez-vous jamais qui je suis? Allez, petite ingrate, repartit Feliciane en la repoussant, & feignant de prendre un grand serieux, n'êtes-vous pas trop heureuse de sçavoir que vous êtes à moy? Je sçay bien repartit la petite Amarance; en se jettant derechef à son col, & le serrant d'une maniere toute charmante, que je vous dois tout, & que je tiens à vous de toutes les manieres; mais je voudrois sçavoir d'où je sors. Et je voudrois sçavoir moy même, reprit Feliciane, qui vous a rendu si curieuse & qui vous a mis ces choses dans la tête. Personne, répondit precipitament cette aimable enfant, portant sa main sur sa poitrine, comme pour l'en assûrer plus fortement; mais c'est que je voudrois bien sçavoir si je suis une fille de neant, comme vous me re-

pût aprocher de la sienne. Ce langage ne lui depleut pas, l'amour propre qui ne fut jamais plus fort que dans les jeunes & belles personnes, lui fit trouver bien des charmes dans ce discours muet ; & pour en joüir sans cesse elle ne bougeoit plus de la chambre de Feliciane, où elle avoit le plaisir de se mirer dans une de ces grandes glaces qui font voir toute la personne. Ainsi on pouvoit dire d'elle & de son miroir, comme cet autre.

Ce n'étoit qu'une bagatelle
Qu'il repetoit cent fois le jour,
Qui la charmoit pourtant toûjours,
Et lui sembloit toûjours nouvelle,
Il lui disoit qu'elle étoit belle.

Mais sa beauté ne parut avec ce grand éclat qui relance les cœurs jusques sous la pourpre, qui ne respecte ni âge, ni qualité, & qui s'attire imperieusement les cœurs les plus insensibles, que lors qu'elle se fit voir à la Cour.

Le Duc d'Olivera ayant dissipé par sa sage conduite & par le secours de ses amis, les soupçons que ses envieux avoient fait naître dans l'esprit du Roi, revint à la Cour. Il avoit passé quelques années dans le lieu où Philipes II. l'avoit relegué, en le rapellant de Naples ; & comme sa sœur l'avoit suivi dans son exil, il voulut aussi qu'elle vint prendre part à la faveur que sa bonne fortune lui redonnoit auprés de son Prince. Feliciane vint donc à Madrid avec Amarance, & cette jeune beauté qui commençoit déja de paroître dans son éclat, fit d'abord un fracas épouvantable à la Cour. Le Roi

bientôt que la vie de la Cour n'étoit pas peu delicieuſe pour une jeune & belle perſonne. Elle ne perdit pourtant rien de ſa fierté ; mais du moins elle ceſſa de paroître épouvantée de toutes les bagatelles qu'on lui diſoit.

Le jeune Duc de Najera, qui par ſa naiſſance, ſon eſprit, & ſes grands biens, tenoit un des premiers rangs dans la Cour, fut celui de tous les jeunes Seigneurs, qui s'atacha le plus obſtinement à ſa conquête. La choſe n'éclata pas dans le moment, & lui-même ne comprit pas d'abord ſa defaite; c'étoit un de ces Philoſophes confirmez, & de ces inſenſibles de Profeſſion, pour qui il ſemble que la nature n'ait jamais travaillé. Les beautez qu'elle fait paroître ne ſont point faites pour leurs yeux, & ſi quelquefois ils s'y atachent plus opiniâtrement que de coûtume, c'eſt un petit regal pour leurs yeux, où leur cœur n'a nulle part. On avoit beau le recommander aux charmes des plus belles, tout jeune qu'il étoit, il faiſoit gloire de s'en moquer ; & il eſt conſtant qu'il avoit vû ſans nulle ateinte de tendreſſe, les plus rares beautez de toutes les Cours de l'Europe, où il avoit voyagé: ainſi on ne l'apeloit plus que l'énemi juré de la galanterie. Pour lui, il plaiſantoit toujours ſur ce chapitre, & il n'étoit rien de plus agreable que de lui voir prendre le parti de ſa dureté. Quand je ſerois né inſenſible, diſoit-il, & que la Nature m'auroit accordé pour mon malheur ce penchant à l'amour, qu'elle donne ſi liberalement à tant d'autres, je ſerois devenu inſenſible par raiſon & par po-

malhonnête homme peut venir partager avec vous, lors que vous la croyez la mieux établie.

Voilà sur quel pied vivoit à la Cour le Duc de Najera, lors qu'Amarance y parut, mais il ne fut pas long-tems lui-même. Aussi bien auroit-on pû accuser la Nature d'injustice, d'avoir joint à un esprit si capable de connoître tout ce qui est de l'amour, un cœur si peu capable de le sentir. Il se sentit pourtant, & il étoit déja devenu plus qu'à demi tendre, avant qu'il s'en fût aperçû. Comme il n'étoit pas accoûtumé à ces émotions amoureuses que l'on sent à la vûë de l'objet aimé, il ne connut pas d'abord son changement, son cœur avoit fait bien du chemin avant qu'il y prit garde, & il eut besoin de plus d'une reflexion pour connoître qu'il se passoit en lui des choses, lors qu'il étoit auprés d'Amarance, qu'il n'avoit pas accoutumé de ressentir. Il en eut quelque honte dés qu'il s'en aperceut, & n'envisageant l'amour auquel son cœur étoit prêt de se rendre, qu'avec des yeux ennemis, comme il avoit fait toûjours, il se resolut de ne rien oublier pour s'en defendre.

Le moment de l'absence est tres-souvent un moment heureux pour surmonter un penchant que l'on sent naître. Le Duc prit ce parti, il crut qu'en s'éloignant d'Amarance, il redonneroit à son cœur un calme qu'il n'avoit plus, & dés le jour même il partit pour une de ses maisons de Campagne, où en galant homme, qui ne veut jamais rien avoir à demêler avec l'amour, il fit tout ce qu'il put pour y resister.

La Chaſſe étoit ſon occupation ordinaire, & pour chaſſer Amarance de ſon cœur, il n'oublioit pas un de ces innocens amuſemens de la Campagne, qui nous font oublier toutes choſes avec tant de plaiſir. Mais ſon cœur ne ſuivit pas ſes deſſeins, ce miroir qui ne conſervoit les images des choſes, qu'autant qu'elles étoient preſentes, comme il diſoit, lui fut trop fidelle pour le coup: quelque abſente que fût Amarance, elle occupoit eternellement ſon ame, & il ne lui fût pas poſſible de l'effacer de ſon eſprit. Ce deſſein eût paru bizarre à tout autre; le Duc y auroit pourtant réüſſi poſſible, avec l'aide du tems & de ſa dureté naturelle, ſi le mariage de l'Infante Catherine, que Philippes II. donnoit au Roi de Portugal, ne l'eut rapellé à la Cour. Si l'on eût ſçû ce qu'il rouloit dans l'ame, & le veritable ſujet de ſon éloignement, il auroit fait ſans doute, bien de l'honneur à la Fête, & la raillerie qu'il auroit été obligé d'eſſuyer, n'auroit pas été le moindre divertiſſement de ce grand jour.

Il s'y trouva; mais plus réveur que de coûtume, & la jeune Amarance y parut plus belle que jamais. L'Infante, avoit été éblouïe, comme les autres, de ſa beauté; elle avoit même découvert encore de nouveaux charmes en ſa perſonne dans quelques converſations particulieres, & dés lors elle avoit conceu pour elle une ſi forte amitié, qu'elle ne pouvoit plus vivre, ſi Amarance n'étoit toûjours auprés d'elle. Elle voulut l'avoir en titre d'Office pour ſe l'attacher davantage; ainſi dés qu'on ſongea à lui

donner les perſonnes que ſa nouvelle dignité l'obligeoit de prendre, elle la demanda au Roi ſon pere. La choſe n'étoit pas bien mal-aiſée. Le Duc d'Olivera trouvoit en cela un nouvel appui contre ſes envieux, auſſi en témoigna-t-il une joie extrême, & il n'eut pas peu de ſujet d'être content, quand il vit que cette Princeſſe la traitta dés le premier jour en Confidente, & en Confidente bien-aimée. Elle la fit parer ſi ſuperbement le jour de la pompe, qu'il ſembloit que ce fût pour Amarance ſeule qu'on fit la Fête; elle y fit en éfet bien de l'honneur, & le Duc commença dés ce jour à ſe repentir des éforts qu'il avoit faits pour ſe défendre de l'aimer.

Ce n'étoit pas un petit changement, ni une gloire peu commune pour les charmes d'Amarance; elle n'en ſçavoit pourtant rien encore, & le Duc étoit aſſez embaraſſé pour lui apprendre ce myſtere. Il fut aſſez longtems à conſulter ſur le biais qu'il devoit prendre. Amarance avoit paru extrêmement fiere; ainſi il ne voyoit pas trop de ſeureté pour ſon deſſein, à lui en aller faire une declaration dans les formes. D'attendre que les yeux & les ſoûpirs lui découvriſſent ſa paſſion, il ne la croyoit pas encore aſſez ſçavante en galanterie, pour ſe perſuader qu'elle entendit ce langage. Que faire dans cet embarras? Il vouloit ce qu'il n'oſoit pas entreprendre; apparemment il eut ſouffert autant dans l'incertitude du chemin qu'il devoit tenir, que dans ſon premier deſſein de défendre ſon cœur, ſi le hazard qui preſide à toutes choſes, ne ſe fût

phantôme, avec des yeux & le visage d'un homme qui vient d'être surpris dans des desseins sur lesquels son ame n'est pas bien resoluë.

On n'avoit jamais veu le Duc en cet état. La chose parut si surprenante, que la Reine ne put s'empêcher de rire à sa veuë, & frappant des mains. Quoi! s'écria-t-elle? le Duc de Najera dans ce jardin à cette heure? & le Duc de Najera triste réveur & melancolique, c'est une chose si surprenante, que j'aurois de la peine à en croire à d'autres, qu'à mes yeux. Vôtre Majesté a raison, répondit le Duc avec une profonde reverence, & j'avouë que j'ai de la peine à le comprendre moi-même. Voilà que c'est que d'être insensible, ajoûta la Reine, on est à couvert de bien de soupçons; à tout autre qu'à vous je ne ferois point grace sur l'amour, & ne croirois pas me tromper si je le croyois amoureux, en le trouvant ici fort melancolique; mais graces à vôtre naturel, on ne vous croira jamais capable de cette foiblesse.

Il y a tant de divers sujets de chagrin dans la vie, Madame, repartit le Duc, que Vôtre Majesté pourroit se tromper sur le chapitre d'un autre, comme elle me permettra de lui dire qu'elle le fait sur le mien. On ne peut pas être toûjours dans une même situation d'esprit & d'humeur, le temperament & l'occasion nous l'ôtent souvent malgré nous. Vous mettez donc les insensibles sur le même pied que les autres, interrompit la Reine, ils ne le meritent pourtant pas, & l'on vous rendra toûjours justice quand on croira que vous ne serez jamais

que ce qu'il vous plaira. Le Duc ne put s'empêcher de ſoûpirer à ces dernieres paroles. Il avoit ſouvent attaché ſes yeux pendant cette converſation ſur le viſage d'Amarance. Il les y attacha pour le coup ſi tendrement, que toute ſon inſenſibilité ne put le ſauver de quelque leger ſoupçon qu'il n'eût du penchant pour cette aimable fille. Une de celles de la Reine, que cette Princeſſe aimoit beaucoup, à cauſe de ſon enjouement, avoit ſoigneuſement obſervé le Duc. Ainſi ne doutant pas que ce ſoûpir ne donnât encore lieu de le pouſſer davantage. Hé? Madame, dit-elle en riant, que Vôtre Majeſté le ſauve, s'il lui plaît, du parjure, ne l'obligez pas de démentir lâchement ſes yeux & de vouloir nous perſuader derechef le contraire de ce que ſon cœur vient tout à l'heure de nous apprendre.

Ces paroles jetterent un nouveau trouble dans l'ame de cet Amant; la Reine prit garde à l'embarras, elle en rit comme les autres, & nôtre enjoüée voulant lui donner le plaiſir entier, pourſuivit, en diſant ou qu'elle ne s'entendoit point en ſoûpirs, ou que celui qu'il venoit de pouſſer, étoit le ſoûpir d'un amour bien tendre. Encore oſerois-je dire, ajoûta-t-elle, en regardant le Comte, que ce n'eſt pas là le ſoûpir d'un amour bien longue, mais d'un amour qui eſt encore dans le berceau. Le Duc avoit eu le loiſir de calmer ſon trouble; il ne parut nullement déconcerté, & il répondit froidement à cette Fille, qu'il voudroit pour ſon honneur que l'ambition ne fit jamais ſoûpirer, afin qu'elle eût la gloire entiere d'entendre

parfaitement

parfaitement ce langage. Je vous recommande cependant aux charmes, repliqua-t-elle, elle alloit dire d'Amarance; mais le Roi qui venoit faire voir à ſa fille quelque choſe de rare qu'on avoit aporté des Indes, & dont on lui avoit fait preſent, troubla la converſation. Le Duc à qui elle le dit à l'oreille, fut le ſeul qui ſçeut que c'étoit Amarance de qui elle vouloit parler.

Tout le monde admira ce chef-d'œuvre, & inſenſiblement on prit la promenade dans les allées. Les Seigneurs qui avoient ſuivi le Roi, furent obligez de donner la main aux Dames qui la leur preſenterent, & le Duc reſta auprés d'Amarance. Il n'auroit pas laiſſé échaper une occaſion ſi favorable, mais cette enjoüée dont nous avons déja parlé vint troubler ce que le hazard avoit heureuſement ménagé. Elle étoit malicieuſe autant qu'enjoüée, elle avoit pris garde à la rencontre, & quittant bruſquement ſes compagnes, qui alloient prendre une autre allée, elle vint ſe joindre à eux. L'air avec lequel le Duc la receut, lui fit bien connoître le dépit qu'il en avoit dans l'ame, mais elle feignit de n'y prendre pas garde, & abordant le Duc avec ſon air ordinaire. Avoüez, dit-elle, qu'on eſt heureux d'être inſenſible, car on eſt toûjours à couvert des gens incommodes. Comme on n'a jamais rien de particulier à dire, on ſouffre tout le monde ſans peine, & on ſe voit avec un œil indifferent, ou ſeul, ou en compagnie auprés d'une belle perſonne.

Le Duc comprit bien où alloit ſa malice, & cette fine raillerie, avec le chagrin ſecret

badinoit auprés d'Amarance ; tandis qu'elle parloit, & qu'elle écoutoit ſa Compagne. Il étoit malin, & il venoit de lui jouer un petit tour qu'elle n'auroit pas pardonné à un autre. Pour s'en vanger à ſa maniere, voyant que l'enfant prenoit la fuite, elle mit ſon pied ſur la queuë traînante de ſa robe ; & aprés qu'il eut fait tous les foibles éforts qu'il pouvoit pour ſe dégager, elle lâcha le pied, & l'enfant alla tomber à quatre pas de là ſur la pouſſiere. Il ne pleura pas comme font les autres pour l'ordinaire, la petite vangeance qu'il medita d'abord le conſola dans le moment. Il remplit ſa main de poudre, & approchant derechef d'Amarance comme pour s'en vanger par un nouveau tour : Il lui jetta cette poudre aux yeux avec tant de force, qu'elle creut d'abord avoir perdu la veuë.

Elle fit un ſi grand cri, que toutes ſes Compagnes en furent épouvantées ; celle qui étoit auprés d'elle la prit entre ſes bras, & le Duc faillit à mourir de la voir en cet état. L'empreſſement avec lequel il cherchoit à la ſoulager, fit rire cette malicieuſe Compagne ; on ne s'empreſſe pas de la façon quand on n'a que de l'eſtime, & le trouble qui paroiſſoit ſur ſon viſage, lui parut un ſujet aſſez riche pour ne le pouſſer pas à demi. Elle vouloit pour lui faire plus de peine, qu'il comprît bien qu'elle n'ignoroit pas le myſtere, & pour ne l'en laiſſer plus douter. Quoi ! dit-elle, en le regardant avec ſa malice ordinaire, un peu de poudre vous fait peur, vous vous mourez, parce qu'Amarance ſouffre un peu, & vous étes inſen-

Digitized by Google

sible ? Ah ! Monsieur le Duc, poursuivit-elle, prenez mieux vôtre tems une autre fois, quand vous voudrez faire de semblables contes, ou cherchez des personnes qui ayent assez de complaisance pour croire ce que vous aurez bien l'esprit de leur vouloir persuader.

Il n'en falloit pas davantage pour deconcerter le Duc ; il le fut en éfet, & il eut bien de la peine à sortir de cet embaras. Il se remit pourtant bientôt sur le bon pied, & il fit fort galamment des reproches à cette personne, de ce qu'elle venoit de demêler dans son cœur des sentimens qu'il s'étoit caché long-tems à lui-même ; & il avoua fort ingenûment, qu'il les avoit même combatus autant qu'il lui avoit été possible. L'aveu ne paroissoit pas d'abord trop avantageux pour la belle ; il sembloit qu'Amarance ne lui avoit pas une grande obligation, puis que son cœur n'étoit à elle, que parce qu'il n'avoit pû l'en empêcher. Il vouloit qu'il ne fût jamais qu'à lui même ; & en éfet, il lui avoit été assez fidéle jusques-là. Son insensibilité l'avoit accompagné dans toutes les Cours de l'Europe ; elle l'avoit suivi par tout, & en repassant la mer elle ne l'avoit pas laissé derriere ; mais là où Amarance paroissoit, il n'étoit pas bien possible d'être le maître. Le Duc s'expliquoit à peu prés dans ces termes. Amarance qui tenoit toujours son mouchoir sur ses yeux, l'interrompit pour prier sa Compagne de remarquer si son visage ne démentoit point ses paroles ; car il n'a eu garde, ajoûta-t elle, de parler de la façon tandis que j'ai

eu des yeux, de peur que je ne remarquaſſe l'impoſture.

C'étoit en dire aſſés Amarance étoit charmante, le Duc l'aimoit, & il avoit infiniment de l'eſprit, l'arrivée pourtant des Filles de la Reine, qui avoient accouru au bruit d'Amarance, l'empêcha d'aller plus avant, & il ne put que l'aſſurer ſeulement, que comme il n'étoit pas coupable du crime de fauſſe tendreſſe, on ne l'accuſeroit auſſi jamais avec juſtice d'être impoſteur. La converſation tourna dabort ſur l'avanture; elle devint aprés generale, & la Reine ayant témoigné que le Jardin ne lui plaiſoit plus, il fallut que tout le monde ſe retirât. Le Duc accompagna ſa nouvelle Maîtreſſe auſſi avant qu'il lui fut poſſible, & cette malicieuſe perſonne qui l'avoit interrompu ſi mal à propos, voulant reparer ſa malice, fit ſi bien par un coup d'adreſſe, dont le Duc lui fut obligé, que perſonne ne les troubla. Ainſi ce nouvel Amant eut tout le loiſir de faire connoître à Amarance combien il l'aimoit déja, & de remarquer que tous ſes ſentimens ne la mettoit point en colere.

Dés que les Filles de la Reine furent dans ſa chambre, cette enjoüée ne manqua pas de lui raconter tout ce qui s'étoit paſſé pour la divertir; & comme le ſilence & la bonne foi ne ſont pas les vertus de la Cour, la choſe ne fut pas long-tems cachée. Tous ceux qui faiſoient des vers ne l'oublierent pas en cette rencontre, les Poëtes à penſion ne furent jamais plus occupez. On en fit de toutes manieres, mais on eſtima ſur tout un *impromptu* qui fut envoyé ſur le champ à Ama-

ent à le venir à la Cour, dés qu'on les menace ſur ce ton, & on ne ſe perſuade pas aiſément qu'on veuille plaiſanter, quand on met ce terme en uſage dans un diſcours. Le Duc prit la choſe de ce côté, & l'air avec lequel il regarda le Roi qui lui parloit dans le dernier ſerieux, lui demandoit toute ſa protection, & l'aſſûroit qu'il ne craindroit pas beaucoup, ſi ſa Majeſté ne l'abandonnoit pas à leur fureur. Ma protection ne peut pas vous ſervir beaucoup ſur ces affaires, dit le Roi; car c'eſt à vôtre honneur à qui ils en veulent, & ils publient impudemment, qu'un peu de poudre jettée aux yeux de la jeune Amarance, a fait plus de fracas ſur vôtre cœur, que toute celle du canon de nos Alliez n'en a fait dans l'Armée ennemie à la derniere déroute. A ces mots le Duc ſe remit un peu du trouble où la nouvelle de ſes ennemis ſecrets l'avoit jetté, & voyant bien qu'il en ſeroit quitte pour la raillerie, il ſe prepara à l'eſſuyer galamment. Il répondit au Roi, que cette poudre n'avoit pas fait le fracas que ſes ennemis publioieſſt, qu'elle avoit ſeulement évanté la mine, & fait connoître qu'il n'étoit plus ce qu'on croyoit qu'il fût encore.

Le Roi ne l'attendoit pas là, cet aveu ſincere le ſurprit; il croyoit que le Duc feroit du moins la grimace, & qu'ainſi on auroit lieu de s'en divertir. Il fallut donc changer de ton; il fit ſemblant de n'en croire pas même à ſes paroles; il traitta ces ſortes de gens de calomniateurs & d'envieux de ſa gloire; & quoi qu'il eût avoüé la dette, il dit qu'il ne vouloit pas lui faire le

tort de le croire ſincere ſur ce chapitre. Le Duc s'éforçoit au contraire de perſuader le Roi qu'il diſoit vrai, & il ſoûtenoit que ſi Sa Majeſté s'étoit donné la peine de conſiderer la beauté d'Amarance, elle n'avoit beſoin que du témoignage de ſes propres yeux, pour avoüer que c'étoit une de ces beautez ſurprenantes contre qui un cœur ne peut pas tenir. Oüi, dit le Roi, lors qu'il ne ſe rencontre que des cœurs du commun, mais qu'un cœur comme le vôtre ſe ſoit rendu, & que pluſieurs années de Philoſophie ayent ſuccombé aux attaques des premiers regards d'une beauté naiſſante, c'eſt ce que je ne pourrois croire, ſi vous même ne l'aviez ingenûment confeſſé.

Si Amarance eût eu quelque pitié de ma Philoſophie, je ſerois encore inſenſible, repliqua le Duc, mais ſes regards ne font point quartier, & ſoit ou force ou trahiſon, ils ont revolté dans le moment qu'ils ont paru, mon cœur & mes ſens contre ma raiſon. Il diſoit vrai, toute ſa morale étoit à bas, & depuis qu'il avoit veu Amarance il ne raiſonnoit plus comme il faiſoit; en devenant amoureux il avoit changé de langage, & il ne parloit plus que comme tous les Amans. Le Roi le pouſſoit là-deſſus, & rapellant toutes les vieilles maximes des inſenſibles, il en demandoit compte au Duc. Comme l'amour a les ſiennes, répondit-il, il ne faut pas s'étonner, ſi dés qu'on commence d'être amoureux on quitte toutes les autres pour ſuivre celles de l'amour, & tout ce que vôtre Majeſté vient de dire, doit être regardé comme autant d'hereſies en amour. Vous

ne faites pas aujourd'hui une petite converſion, dit le Roi, en ſe levant de table, que de me donner de la foi pour vos paroles, mais puis que vous étes converti vous-même, pourquoi ne le ſerions-nous pas ?

Cette raillerie avec ſes autres de toute la Cour, bien loin d'embaraſſer le Duc, ne ſervoient qu'à le divertir, & il trouvoit quelque choſe de bien doux pour lui, de ſçavoir qu'Amarance n'ignoroit plus qu'il l'aimât, & qu'il l'aimât avec paſſion. Il avoit ſceu profiter des faveurs du hazard, l'avanture du Jardin avoit été bien ménagée, & il pouvoit la regarder comme le dernier acheminement à ſon bonheur, puis qu'elle lui avoit donné occaſion de ne plus ſe taire. C'eſt un faiſeur d'avantures que le haſard ; il eſt conſtant que lors qu'il ſe mêle d'une intrigue, on ne manque jamais d'y reüſſir, à moins qu'on ne gâte tout par une trop grande precaution. Le Duc ne fut pas de ces malhabiles. Il vêcut dés le premier jour, comme s'il eût aimé toute ſa vie. Il avoit cent égards obligeans, & il découvroit cent petites choſes pour faire ſa cour à Amarance, que les plus éclairez auroient negligées. Il avoit gagné tous ceux qui étoient auprés d'elle ; la plûpart de ces ſortes de perſonnes ne ſont jamais inſenſibles aux honnêtetez qu'on leur fait ; & comme les plus ſeveres ne le ſont pas aſſez pour reſiſter aux preſens d'un homme de qualité, amoureux & liberal, il n'ignoroit rien de toutes les parties d'Amarance. Si elle avoit fait deſſein d'employer à la promenade le peu de tems que la Reine lui laiſſoit, le Duc en

étoit d'abord averti, & il n'y oublioit rien, non plus que par tout ailleurs pour faire connoître sa passion. Il lui faisoit cent petits presens, mais de ces sortes de presens qu'une honnête personne ne peut pas refuser de la main d'un galant homme, & parce qu'Amarance aimoit les vers passionnement, il accompagnoit le plus souvent ces petites galanteries de quelque Poësie. Il avoit des Poëtes à pension qui lui en fourniſſoient tous les jours sur toutes choses; si bien que soit qu'Amarance se promenât, ou qu'elle prît quelque parure nouvelle, elle ne manquoit jamais d'être regalée de quelque chose de nouveau.

Cependant cette belle l'écoutoit toûjours, mais son cœur ne se donnoit pas; elle avoit pour le Duc tous les égards que sa qualité, & son merite lui attiroient de tout le monde, possible même eût elle eu plus que de l'estime pour lui, mais son heure d'aimer n'étoit pas encore venuë. Il ne s'estimoit pourtant pas trop malheureux, & il n'avoit pas raison de le croire, il voyoit sa Maîtresse quand il vouloit, il lui parloit librement de sa passion; & si dans le plaisir de la lui témoigner toute entiere il ne jouissoit pas de celui d'entendre une réponse dont son amour se pût loüer, on ne lui disoit du moins rien qui pût le desesperer.

L'espoir est un doux poison dont tout le monde se repaît, mais sur tout les Amans; on le laissoit tout entier au Duc, du moins il s'en flatoit. & selon toutes les aparences il auroit joüi long tems de ce plaisir, si le mariage de l'Infante qui faisoit toute la joye

de la Cour, n'eût été cause de son infortune particuliere. Le Roi de Portugal avoit envoyé auprés de Philippes III le Marquis de Cascais en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, & il lui avoit donné une procuration pour épouser l'Infante à son nom. Le Marquis s'étoit acquitté dignement de son employ, son entrée avoit été des plus magnifiques, & le Roi d'Espagne n'avoit rien oublié pour la pompe de la Fête. Le Comte de Saint Jean avoit suivi de bien prés le Marquis; il venoit porter à la Reine des presens magnifiques de la part du Roi son Maître, le Marquis devoit lui offrir le trône & la Couronne de Portugal, & le Comte venoit l'assurer du cœur & de toute la tendresse du Prince.

C'étoit le favori du Roi, fils de ce fameux Comte de Saint Jean, qui dans les derniers troubles du Portugal avoit sauvé plus d'une fois l'Etat d'une entiere ruine; mais le souvenir des obligations qu'on avoit au Pere, lui avoient moins attiré l'amitié dont le Roi l'honoroit, que son merite particulier. Il étoit grand & bien-fait, & les cœurs des Dames tenoient peu auprés de lui, quand il avoit fait dessein de se faire l'honneur de leur conquête. Il entendoit admirablement bien toutes les Langues de l'Europe; & il parloit & écrivoit en prose & en vers aussi delicatement que les Naturels de la plûpart des Pais: Tout le monde l'admiroit, sur tout dans la maniere de se bien mettre, jamais homme ne l'a entendu mieux que lui, & quoi qu'il ne fût pas comme la plûpart de ces gens du bel air, qui ne

croyent jamais trouver des cœurs à l'épreuve de leur parure, il prenoit toûjours un soin extrême d'être bien mis, & les plus habiles prenoient celui de l'imiter.

Le Comte n'eut pas plûtôt été presenté au Roi d'Espagne, que ce Prince fit paroître mille égards obligeans pour sa personne; il donna ordre qu'on prît un soin particulier de le divertir, & dés le premier jour on lui fit voir Amarance comme ce qu'il y avoit de plus rare dans le Royaume. Il en tomba aisément d'accord, son cœur même lui fit faire plus de chemin, & il lui persuada bientôt qu'il n'y avoit rien de semblable dans tout le monde. Il étoit aussi peu insensible que les Portugais ont accoûtumé de l'être; il ne put pas tenir contre tant de charmes, & quand les meilleurs amis commencerent de lui en parler, il avoüa que veritablement il aimoit Amarance, parce qu'il étoit bien aise de lui donner de bonne grace ce qu'il sentoit bien que ses yeux lui auroient arraché malgré lui.

Jusques à ce que l'amour soit assez fort dans un cœur pour secoüer le joug de la contrainte, il se montre & ne parle pas, il veut voir si ceux qui l'ont fait naître le reconnoîtront; mais quand il s'est declaré, rien ne lui coûte plus à dire. Il ne lui est pas même facile de se taire quand il s'est pû resoudre une fois à rompre le silence qu'il gardoit. Mais il faut toûjours le rompre ce silence, & c'est ce que le Comte ne pouvoit faire; il avoit pour Amarance cette sorte de respect qui tient de la timidité & de la honte, & qui ôte pendant long-tems la liberté de s'ex-

pliquer. Il faiſoit tous les jours mille petites galanteries, où il faiſoit paroître tant de brillant, & il les accompagnoit d'une grace ſi peu commune, qu'il n'y avoit point de Dame à la Cour qui ne fît des vœux ſecrets pour ſe l'attacher. Les plus ſeveres ceſſoient de l'être en ſa faveur; mais quoi qu'il fût encore dans un âge, où le rôle d'indifferent ne ſied pas bien, il étoit ſi fort occupé à ſe rendre agreable à Amarance, qu'il ne faiſoit pas même l'honneur aux autres de prendre garde à leurs empreſſemens. Il faiſoit ſouvent de petits vers où ſa paſſion étoit vivement depeinte, mais parce qu'il étoit du nombre de ces Amans honnêtes & reſpectueux qui ſe défient toûjours de leur merite, parce qu'ils ont une trop haute eſtime de celui de leur Maîtreſſe; il n'oſoit jamais nommer la ſienne, & Iris, Caliſte ou Silvie recevoient tous les jours des vœux qui n'étoient que pour Amarance. Elle n'en ſçavoit pourtant rien, & elle l'auroit même ignoré long-tems, ſi le haſard qui avoit ſi bien conduit les affaires du Duc de Najera, ne ſe fût encore mêlé de celles du Comte de S. Jean.

La Reine étoit allée à l'Eſcurial, qui eſt cette Maiſon delicieuſe des Rois d'Eſpagne, pour y prendre le divertiſſement de la Saiſon. Le Comte n'avoit pu ſuivre le reſte de la Cour, à cauſe d'une legere indiſpoſition; mais le jour d'aprés il y accompagna la Marquiſe de Caſcais. La Reine étoit dans le Parc quand ils arriverent, elle s'étoit aſſiſe au bout d'une allée, au milieu de deux ou trois vieilles Dames de la Cour, dont la

converſation n'étoit pas fort ragoûtante, mais elle donnoit quelque choſe à leur âge, & à l'amitié dont le Roy les honoroit. Le reſte de la Cour avoit pris party chacun ſelon ſon plaiſir, où ſon devoir. Le Duc de Najera étoit auprés d'Amarance, la Reine l'aimoit toûjours avec tant de tendreſſe, qu'elle ne la pouvoit plus perdre de veuë, & cette aimable fille écoutoit alors avec quelques unes de ſes compagnes les douceurs que leur contoient quelques Seigneurs de la Cour. La Marquiſe étoit reſtée auprés de la Reine, & le Comte aprés l'avoir ſaluée, ſe retira auprés de cette galante Trouppe. Comme il avoit l'eſprit infiniment bien tourné, il rendit la converſation plus agreable, & il leur dit tant de jolies choſes, & d'un tour ſi delicat, qu'Amarance ne put s'empêcher de faire connoître la difference qu'elle mettoit entre ſa converſation; & celle des autres.

La tendreſſe du Duc en fut alarmée; & de peur que le triomphe du Comte n'allât plus avant, il ſe reſolut de le troubler, en faiſant naître quelque deſordre. Celui qu'il y apporta fut un veritable deſordre, puis qu'il fut le commencement de celui de ſon amour. Il ne cherchoit que l'occaſion de faire changer la converſation, & il crut l'avoir trouvée ſur une choſe que ſon mauvais genie lui reſervoit ſans doute pour le perdre. Il prit garde à quelques papiers qui paroiſſoient dans la poche du juſte-au-corps du Comte, chez un homme qui ſe piquoit de faire des vers, ils devoient apparemment être remplis de quelque galanterie;

il ne se trompoit pas, ils l'étoient en éfet. Il tire donc adroitement son mouchoir, & comme il l'avoit preveu, il arrache avec le mouchoir deux papiers differens qui contenoient deux differentes petites pieces. Amarance en releva un d'abord, & le Duc se saisit de l'autre. Cela causa un peu d'embaras, & donna lieu à la Reine de faire cesser celui que lui causoit un trop grand serieux

Elle avoit pris garde à ce qui s'étoit passé; si bien que regardant le Duc qui lisoit déja les vers qui lui étoient tombés entre les mains, & prenant la parole. Voilà bien de l'embaras pour peu de chose, dit-elle en soûriant, & voilà des papiers qui ne causent pas peu de bruit. Aussi contiennent-ils quelque chose de bien tendre, Madame, répondit le Duc avec une profonde reverence, & si l'Amant fidelle qui les a faits ne témoignoit pas qu'il eût dans le chagrin, on les liroit avec bien de la joye. Disant ces dernieres paroles il fit derechef une profonde reverence, & s'approchant de la Reine qui tendoit déja la main pour se les faire donner, il les lui presenta.

La Reine connoissoit bien le caractere du Comte, & ne doutant pas que celui de son esprit ne fût toûjours également delicat, elle voulut n'en pas priver la Compagnie. Elle lût donc tout haut ce qui suit.

L'AMANT FIDELE.

MADRIGAL.

QUe mon cœur eſt fidelle, & tendre ?
Je le reconnus l'autre jour
Au compte qu'il rendit de toute ſon amour,
J'avois deſſein de le ſurprendre,
Mais la choſe pourtant n'arriva pas ainſi.
Il fut tout prêt à me rendre
Juſqu'au moindre petit ſoucy.

Voilà qui eſt aſſûrement bien tendre ; comme vous diſiez, dit la Reine au Duc, en lui rendant le papier ; mais je ne ſçaurois croire, ajoûta-t'elle, que le Comte de Saint Jean les ait faits, ou qu'il les ait faits, pour lui-même. Eſt-ce, Madame, répondit le Comte fort reſpectueuſement, que vôtre Majeſté croiroit que j'euſſe l'ame ou aſſez inſenſible, ou aſſez forte pour être à couvert des chagrins. Je ne ſçay comme vous éres en Eſpagne, reprit la Reine ; mais je ſçay bien que la Chronique ſcandaleuſe porte que vous avez été inſenſible en Portugal à plus d'une beauté ; ainſi ce n'eſt pas ce que je veux dire, mais je ne comprens pas que vous puiſſiez être chagrin aprés tous les ſoins que le Roy veut bien qu'on prenne pour vous empêcher de le devenir.

Le Comte receut cette douceur comme il devoit ; il répondit à la Reine qu'il étoit confus de toutes les bontez que le Roy avoit

pour lui ; mais qu'il oseroit dire à sa Majesté, qu'il est une espece de chagrin, dont les Rois ne sçauroient nous mettre à couvert, quand même ils partageroient avec nous leurs thrônes. Les Dames qui étoient auprés de la Reine, dirent qu'en éfet il avoit raison, qu'il ne falloit pas s'étonner qu'ayant été si sensible en Portugal, il fût chagrin en Espagne, & qu'il lui seroit même honteux de ne l'être pas, puis qu'il étoit éloigné de ce qu'il aimoit. La Marquise ajoûta même fort galamment, qu'elle trouvoit un peu étrange que la belle Amarance qui étoit naturellement bonne, n'eût pas pris quelque soin de le consoler sur cette absence. Ce n'est pas, répondit Amarance, que la conquête d'un aussi galant homme que le Comte de Saint Jean, ne promette une gloire bien peu commune ; mais comme j'aime infiniment la Vie, ajoûta-t'elle, je ne veux point d'un Amant qui veut mourir ; & c'est pourtant l'envie du Comte, s'il est lui même la personne dont il parle dans ces vers.

La Reine voulut encore voir ce que c'étoit, & Amarance lui presenta le papier qu'elle tenoit entre ses mains. Les vers qu'il contenoit étoient faits d'une maniere particuliere, & sur un assez plaisant sujet. Le Comte avoit pris un habit noir le jour d'auparavant. Un de ses amis qui ne l'avoit jamais veu dans un si grand serieux, lui en demanda la cause. Il répondit en riant, qu'il vouloit porter le deüil de sa mort avant que d'expirer, parce qu'il sentoit bien qu'il ne pouvoit pas vivre long-tems, puis

qu'il ne ſçauroit ſe reſoudre à faire connoître ſon amour à celle qui la cauſoit. La penſée étoit expliquée fort galamment, elle plût à toute la Compagnie, toutes les Dames s'écrierent que c'étoit le Comte par tout, & que dans tout ce qu'il faiſoit, on voyoit toûjours un caractere ſi tendre & ſi ſpirituel, qu'on le reconnoîtroit toûjours parmy tous les autres. Vous me répondrez pourtant de ſa vie, ma pauvre enfant, dit la Reine à Amarance; car c'eſt aſſeurement vous-même, ajoûta t'elle, qui étes celle dont il ſe plaint. Amarance répondit modeſtement qu'elle ne ſçavoit pas ſur quel pied le Comte avoit mis les belles de Portugal, & que ſi elles faiſoient les premieres avances en ce Pays-là, elle pouvoit l'aſſûrer que ce n'étoit pas la mode en Eſpagne. S'il m'eût témoigné qu'il ſentoit quelque choſe pour moy, pourſuivit-elle avec un petit ſoûrire, j'aurois veu ce que j'aurois eu à lui répondre, & je crois de bonne foy que j'aurois ceſſé d'être inſenſible, quand je la ſerois naturellement, plûtôt que de laiſſer mourir un homme, à la vie duquel ſa Majeſté prend tant de part.

Ce tour étoit obligeant, le Comte l'en remercia, & l'aſſûra que ce n'étoit pas d'elle de qui il avoit à ſe plaindre, mais qu'il eût voulu qu'elle eût eu moins d'appas, qu'ils ménageoient mal la liberté des Etrangers, & qu'ils n'avoient pas aſſez de reſpect pour le droit des Gens qui donne la ſeureté par tout; que cependant on ne pouvoit pas leur ſçavoir mauvais gré du guet-à pan qu'ils dreſſoient, & qu'ils n'y avoit

point d'honnête homme qui ne rendît graces à la fortune de s'y voir embarallé.

Tandis que le Comte répondoit ainsi à la galanterie d'Amarance, le Duc de Najera soutfroit de mortelles inquietudes ; il voyoit qu'il s'étoit attiré un Rival redoutable par son merite particulier, & par l'estime que leurs Majestez avoient concuë de sa personne. Il trouvoit encore quelque chose de plus cruel, de voir que c'étoit lui-même qui se l'étoit attiré par son imprudence, & en éfet le Comte se seroit tû possible sans une rencontre si favorable. Quelque éfort que fit le Duc pour déguiser la douleur qu'il en avoit dans l'ame, elle ne laissa pas d'éclater sur son visage ; on soûtient mal-aisément ces sortes d'affaires sans émotion. Tout le monde y prit garde & une des Dames qui étoient auprés de la Reine, touchée de quelque pitié pour son embaras, demanda bonnement que deviendroit le Duc de Najera, & s'il pourroit voir sans mourir, auprés de sa Maîtresse, un Rival aussi dangereux que le Comte. Il n'y a rien à craindre pour lui, répondit Amarance en riant, à moins que mon cœur cessât d'être le même, ou que l'estime que j'ay pour le Comte de Saint Jean, ne fit plus de chemin que je lui en ay marqué ; mais j'oserois vous assurer, Madame dit-elle à celle qui avoit témoigné tant de compassion pour le Duc, que la preference que je feray de l'un & de l'autre, ne les fera jamais mourir. On trouva cependant que la Dame avoit raisonné juste, & que pour prevenir toutes les suites, il faloit que sa Majesté établît quelque ordre

parmy eux.

Les affaires du cœur ſont toûjours chatoüilleuſes. La Reine ne voulut pas s'expliquer, & elle répondit qu'on ne devoit pas trouver mauvais qu'elle reſtât neutre toutes les fois qu'on voudroit lui faire prendre party entre un Eſpagnol auſſi galant homme que le Duc de Najera, & un Portugais fait comme le Comte de Saint Jean. Tout le monde ſe méloit cependant de dire ſon avis, parce qu'on voyoit que la Reine y prenoit un plaiſir extrême; mais on n'en approuvoit aucun. Celui de l'Ambaſſadrice de Portugal fut le ſeul qui eut l'applaudiſſement general, elle dit qu'il falloit que l'eſprit de deux Cavaliers decidât de la bonne fortune de leurs cœurs, & que ſur la declaration qu'ils ſeroient obligez de faire ſur le champ, on jugeroit lequel des deux meritoit d'être le mieux traitté. Mais parce qu'il n'eſt point de tour qu'un galant homme ne ſçache ſur ces matieres; elle ajoûta qu'il falloit leur en donner une particuliere, & les obliger à faire une déclaration, ſans pourtant ſe ſervir de pas un des termes ordinaires, & ſans mettre en œuvre le terme d'amour & de paſſion.

Il ne falût pas en dire davantage, les deux Amans prirent leur party, & chacun ſongea à ſes affaires, c'eſt à dire qu'ils s'éfforcerent à l'envy autant qu'ils purent à faire connoître leur amour à Amarance, & ſe rendre dignes du prix qu'on leur propoſoit. La Reine même, pour leur laiſſer la liberté entiere de ſuivre leur panchant, alla prendre la promenade avec tout ce qui ſe trouva

auprés d'elle, dans une autre allée, de peur que ſi l'eſprit étoit gehenné, les ſentimens du cœur ne le paruſſent de même.

Ceux qui ſçavent ce que c'eſt que travail de l'eſprit, n'ignorent pas qu'il faut qu'il ſoit dans une aſſiette douce & tranquille, pour en tirer quelque choſe de raiſonnable. Comme celui du Duc n'y étoit pas, il parut fort confus & embaraſſé dans un petit Billet qu'il fit, lui qui d'ailleurs écrivoit fort galamment; ſi bien que la gehenne de ſon eſprit fut une marque certaine de celle que ſon cœur ſouffroit. Le Comte au contraire fut infiniment heureux; il avoit l'eſprit en repos, parce que ſon cœur trouvoit ſon compte, & ſa bonne fortune ayant redoublé ſa gayeté ordinaire, il fit des vers, qui pour avoir été faits à la hâte, furent eſtimez infiniment. Le ſujet en étoit bizarre, puis qu'il falloit faire une declaration ſans la faire; mais ſes vers ne manquoient ni de douceur, ni de netteté. Ils portoient pour titre; *Declaration ſans declaration*, & ils étoient conceus de la ſorte.

DECLARATION

sans declaration.

POUR LA BELLE

AMARANCE.

AMour qui m'as apris les plus doucet chanſons,
Que je chantois ailleurs pour la belle Climene,
Je te conjure prens la peine
De me donner ici quelques juſtes leçons,
Ne dis rien de mes feux, déguiſe bien ma flâme,
Cache tout ce que j'ai dans l'ame,
Il le faut pour plaire à Cloris,
Prens bien garde à ce que je dis.
Mais aprés ta Chanſon ſi l'on la voit ſourire.
Sçache qu'elle aura deviné,
Tant elle a l'eſprit bien tourné,
Tout ce que je n'oſe lui dire.

A ſuivre les Loix qui avoient été preſcrites, le Comte devoit aſſûrement l'emporter, & Amarance auroit été condamnée à donner la preference à ce Cavalier dans ſon cœur & dans ſon eſtime; mais comme la Reine avoit voulu être neutre, perſonne n'oſoit s'expliquer. Cependant on atten-

doit ſon jugement, les deux Amans avoient accepté le parti, & le Duc ne doutoit point de ſon infortune. La Reine ne voulut pas l'accabler en ſi bonne Compagnie, & pour n'être pas auſſi entierement injuſte envers le Comte, elle dit que puis que c'étoient là les affaires d'Amarance, qu'elle en jugeât elle-même, & qu'elle condamnoit les Cavaliers à s'en rapporter abſolument à ſes ſentimens. Chacun des Amans lui parla d'abord par ſes regards; le Duc lui demandoit grace pour ſon embarras, & le Comte vouloit qu'on lui rendît juſtice. Amarance eut beſoin de tout ſon eſprit pour les ſortir d'affaires ſans les perdre, elle répondit que puiſque la Reine n'avoit pas daigné le faire, ce ſeroit à leur reſpect & à leurs manieres à en decider, & qu'elle n'en jugeroit que par là. La Reine parut infiniment ſatisfaite de ce ménagement, elle railla le Duc, & fit craindre plus d'une fois au Comte, un auſſi dangereux Rival que celui là.

Cependant Amarance ne s'expliquoit pas. Ces Amans avoient beau faire parler leur reſpect & leur tendreſſe, elle ne prononçoit rien en faveur de pas un d'eux, & ſi par ſes manieres elle ne leur ôtoit pas tout à fait l'eſpoir, elle ne leur laiſſoit pas une trop grande confiance. Une jeune & belle perſonne eſt obligée d'eſſuyer tous les jours à la Cour cent bagatelles; Amarance regardoit dans cette veuë tout ce qu'elle ſouffroit de ſes deux Amans, elle en faiſoit un amuſement de cœur; mais ce n'étoit en éfet qu'un veritable amuſement pour elle; jamais ces deux Cavaliers, quelques adroits &

quelques spirituels qu'ils fussent, n'en pûrent faire une affaire serieuse avec elle.

On voyoit bien que c'étoient ses Deux qu'elle estimoit davantage de toute la foule des Courtisans qui lui en contoient ; mais il n'étoit pas si aisé de sçavoir pour lequel des deux elle avoit un plus grand panchant. Si son cœur s'expliquoit en secret, son air n'en faisoit rien paroître, & jamais Amans ne furent plûs à couvert de cette facilité generale qui dégoûte les gens delicats. Ils vécurent long-tems en cet état, incertains pour qui se declareroit la fortune : mais enfin, soit que le cœur d'Amarance eût quelque honte d'être si long-tems sans amour, ou que son heure approchât, ou que le Comte comme un vieux routier en amour, sçeût des détours qui étoient encore inconnus au Duc, il s'insinua effectivement un peu mieux que son Rival, dans le cœur de sa Maîtresse.

L'amour est une de ces choses qu'on ne sçauroit cacher. Le Duc s'apperceut que le cœur d'Amarance étoit d'intelligence avec la fortune pour le trahir. Il souffrit ce coup avec toute la douleur qu'un cœur tendre & bien-fait a coûtume de recevoir les coups de cette nature. Il se prit aux Astres de son malheur, & il ne put s'empêcher de s'en plaindre à Amarance même. Un jour qu'il la trouva un peu à l'écart dans la chambre de la Reine, il s'aprocha d'elle fort respectueusement à son ordinaire, & lui dit qu'il savoit bien qu'il n'avoit pas droit de lui rien demander, ni de lui faire nuls reproches, qu'elle ne commettroit point d'injustice

quand

quand il lui plairoit d'oublier un malheureux qui l'aimoit éperduëment ; mais que cependant elle ne trouvât pas mauvais qu'il lui dît que..... Je ne souffrirai pas que vous me disiez rien, interrompit precipitamment Amarance qui devina ce qu'il vouloit dire, si vous ne changez de langage ; je suis peu accoûtumée à vous entendre plaindre, & je m'asseure si fort de ne vous en donner jamais aucun sujet, que je ne souffrirai pas que vous me parliez long tems sur le ton plaintif. Ce peu de paroles prononcées d'un ton flateur, charmerent la douleur du Duc. Il crut avoir vû les choses dans un faux jour, & il ne douta pas que la jalousie qui trouble ordinairement les esprits, ne lui eût fait prendre pour une preference, ce qu'Amarance donnoit au Comte par une complaisance generale. Mais ce qu'elle ajouta en le quittant, acheva de le confirmer dans un malheur dont il avoit eu déja d'assez forts pressentimens. La Reine l'ayant fait apeller pour lui rendre conte de quelque chose, elle le quitta, mais ce fut seulement aprés lui avoir dit de ne s'ériger point en Jeremie, s'il vouloit lui plaire. Vous n'aurez jamais besoin de vôtre secours auprés de moi, poursuivit-elle, vivez en repos, puis que je veux bien vous avoüer, que quelque chose de plus fort que vous-même, vous asseure de mon souvenir & de mon estime.

Il n'est point de cœur à l'épreuve de ces douceurs ; le Duc s'y abandonna entierement, & il y répondit par une profonde reverence, mais animée d'un transport de joie si grand, qu'il ne fut pas malaisé à ceux

qui le virent, de connoître qu'il venoit d'entendre quelque chose de fort obligeant. Il s'en retourna chés lui infiniment satisfait, & plus convaincu que jamais des bons sentimens d'Amarance. Il est constant que ce qu'elle sentoit pour le Comte ne pouvoit pas s'apeller amour. Cette insensibilité pretenduë étoit demeurée dans des termes qui devoient plûtôt la faire passer pour une moindre insensibilité, que pour un veritable penchant. Ce qui suit le fit bien connoître, & on peut dire que tout ce que ce jeune cœur faisoit alors, n'étoit que pour se disposer à bien aimer un jour.

Cependant le Comte s'ennuyoit de n'avoir pas un retour plus considerable; il mesuroit la recompense qu'il attendoit, à l'amour qu'il avoit pour Amarance, il n'oublioit rien pour meriter toute la sienne, & le Duc eut bientôt de plus justes sujets de jalousie. Il ne se croyoit pas peu malheureux, il n'osoit plus se plaindre aprés la defense d'Amarance, & il étoit trop amoureux pour n'être pas sensiblement touché. La fortune prit pourtant soin de le consoler un peu de ce côté là, tandis qu'elle travailloit d'ailleurs à la ruine entiere de ses affaires.

Ce n'est pas un petit soulagement dans nos malheurs qu'un ami fidéle qui prenne part à nos infortunes, & à qui nous puissions les communiquer. Elle en fit naître un au Duc tout à propos. Il avoit lié autrefois à Rome une étroite amitié avec l'homme du monde le plus aimable, & depuis ce tems ils avoient entretenu par lettres ce

doux commerce. Cet ami du Duc avoit toutes les bélles qualitez qu'on peut deſirer en un homme de haute naiſſance. Il étoit Eſpagnol, quoi qu'on lui eût donné un nom à la Romaine. & l'air dont on le faiſoit élever marquoit bien qu'il n'étoit pas un homme du commun. Il avoit été envoyé à Rome ſi jeune qu'il ne s'en ſouvenoit quaſi pas; & on s'étoit contenté de lui dire qu'il n'y alloit rien de moins que de ſa vie, ſi on venoit à le decouvrir. Quoi que Rome dût paſſer pour ſa Patrie, puis qu'il y avoit été dés ſon bas âge, il avoit toûjours conſervé pour l'Eſpagne ce tendre penchant qui eſt ſi naturel aux honnêtes gens pour leur Pays. Il voulut abſolument aller faire un voyage à Madrid, dans le tems où le Duc de Najera avoit beſoin, comme nous avons dit, d'un ami fait comme lui. Il ne voulut pas le ſurprendre, il lui fit ſavoir ſon deſſein par un Billet qu'il mit dans une Lettre qu'on lui écrivoit; le Billet étoit conçû en ces termes.

BILLET

JE ne ſai ce que le ſort me prepare auprés de vous, mais je m'y ſens attiré par une force ſecrette à laquelle je ne ſaurois plus reſiſter, mon cœur eſt naturellement tendre, comme vous ſavez, pour lui donner d'abort quelque exercice, prevenez celui de quelques-unes de vos belles en ma faveur, je me conſolerai par là de la perte de mon Iris que j'abandonne, nôtre commerce ſera ſi tendre, que nous pourrons donner aux plus inſenſibles

l'envie d'entrer en quelque traitté d'amour, & nous ſervirons d'exemple à tous ceux qui voudront aimer paſſionnément. Adieu, attendez-moi avec autant d'impatience que j'ai de vous embraſſer.

DOM CAMILLE.

Le Duc receut ce Billet avec toute la joie qu'on reſſent pour l'ordinaire à une nouvelle nature, mais l'arrivée de ce fidéle Ami fut pour le Duc un de ces redoublemens de joie qu'on ne goûte que rarement. Il ne put pas même la lui temoigner toute entiere à cauſe de l'embaras de la journée. Il y avoit bal chez la Reine, & le Duc qui vouloit paroître d'une maniere à meriter tous les regards d'Amarance, n'avoit pas une legere occupation. Dom Camille l'auroit ſuivi s'il eût été moins fatigué : mais le repos étoit pour lui un regal plus agreable que celui que la beauté des Dames eût pû donner à ſes yeux. Pourtant comme il n'étoit pas encore hors de la ſaiſon des violentes tentations, ce que le Duc lui avoit dit de la galanterie de la Cour, lui revint dans l'eſprit, & il commença de ſe repentir de n'avoir pas ſuivi le Duc qui avoit voulu l'amener.

Un jeune Cavalier étranger qui logeoit dans le même Hôtel où on lui avoit preparé un apartement, s'offrit à l'accompagner lorſqu'il l'entendit ſe plaindre, & il le preſſa même après cela de ſi bonne grace, que Dom Camille ſe reſolut enfin d'aller voir une pompe qui ne ſe voit pas tous les jours. Amarance danſoit quand ils arriverent nos deux Etrangers furent également ébloüis

Digitized by Google

de ſa beauté, & Dom Camille ſentit dans le moment pour elle, ce qu'il n'avoit ſenti pour perſonne, lui qui avoit pourtant fort aimé. Ils tomberent d'accord qu'on ne pouvoit rien voir de ſemblable, & qu'une intrigue galante avec cette aimable perſonne, feroit bien de l'honneur à celui qui pourroit être aſſés heureux pour en devenir le Heros. La curioſité les pouſſa également de ſavoir ſon nom, & celui à qui ils s'adreſſerent, pour le contenter, leur dit qu'elle s'apelloit Amarance, & qu'elle avoit l'honneur d'être auprés de la Reine de Portugal qui l'aimoit éperdûment. L'amour joüoit cependant ſon rôle, mais il ne faiſoit pas également du chemin. Dom Camille regardoit inceſſamment Amarance, & avaloit à longs traits par ſes yeux, un poiſon qui faillit aprés à lui coûter la vie. Pour l'autre qui n'avoit pas le cœur ſi ſenſible, la beauté d'Amarance n'avoit pas fait ſur lui un ſi prompt éfet. Il avoit conſideré à loiſir toutes choſes, & ſongeoit déja à s'en retourner avant que Dom Camille eût fait l'honneur aux autres beautez de remarquer leurs appas. Il fallut pourtant s'en ſeparer; mais il ne s'en ſepara que des yeux, & il s'en revint chés lui ſi plein de cette belle idée, que le ſommeil même en eut du reſpect.

Le Duc étoit déja dans ſa chambre qu'il n'avoit pas encore fermé l'œil, il venoit ſçavoir comme il ſe trouvoit. Aſſez mal pour mon repos, dit-il galamment, & ſi vous ne vous hâtez à me livrer à cette Iris que je vous ay demandée, je ſens bien que mon cœur vous échapera, & que je n'en

ſçaurois être long-tems le Maître. Le Duc ignoroit qu'il eût veu la Cour; il ſe prit à rire de cette ſoudaine paſſion, & remarquant dans la chambre où étoit Dom Camille, un tres-beau portrait, il crut qu'il vouloit lui dire en riant, qu'il étoit déja amoureux de la perſonne que cette peinture repreſentoit. Vous étes donc bien tendre, mon cher, dit-il, hé que feriez vous ſi vous aviez veu ma Maîtreſſe qui eſt une beauté parfaite, puis qu'une autre qui ne peut être que l'éfet de l'imagination du Peintre, vous met en feu?

Dom Camille étoit trop preoccupé de ſon idée, pour remarquer toutes les paroles du Duc; ainſi il lui fit une réponſe generale, & lui dit, que pourveu qu'il pût toucher le cœur de celle dont il parloit, il l'aſſûroit qu'il ne deviendroit jamais ſon Rival. Il ne doutoit pas que la Maîtreſſe du Duc ne fût infiniment parfaite, ſont attachement n'en juſtifioit pas mal la beauté; il ſçavoit que le Duc avoit le goût delicat, & qu'une beauté mediocre n'étoit pas capable de lui donner dans la veuë; ni de rendre ſenſible un cœur qui l'étoit naturellement. Mais il ne pouvoit pas ſe perſuader qu'il ſe pût même trouver dans le monde quelque choſe de plus parfait que ce qu'il avoit veu. Je vous recommande à tantôt, mon brave, lui dit le Duc en riant, & cependant, pourſuivit-il; prenez la peine de vous lever & aprés un méchant dîné que je veux que nous allions prendre enſemble, je vous detromperai facilement. Là deſſus il lui fit cent queſtions ſur ſes anciennes connoiſſances de Rome, il demanda les parti-

gularitez de la vie & de l'emploi des perſonnes qu'il avoit eſtimées en ce païs-là ; il lui fit rendre compte de toutes ſes intrigues galantes, & Dom Camille contenta pleinement ſa curioſité. Mais aprés lui avoir rendu compte de tous ſes pechez ſecrets, c'eſt ainſi qu'il appelloit ſes galanteries avec ſes Cloris & ſes Caliſtes, il voulut ſçavoir quelles influences benignes les Aſtres avoient pû verſer dans ſon ame, pour l'avoir pû rendre ſenſible.

L'hiſtoire de la ſenſibilité du Duc avoit plus d'un accident, l'amour ſembloit avoir pris plaiſir de les ménager, & tout cela demandoit un peu plus de tems qu'il ne leur en reſtoit. Le Duc s'excuſa là deſſus, & lui promit aprés le dîné de lui en faire un recit fidelle. Cependant, ajoûta-t-il, je ne doute pas que vous n'ayez été ſurpris à la nouvelle de mon changement. Dom Camille avoua que c'étoit-là un de ces coups rares qui n'arrivent pas tous les jours, & qu'on peut regarder comme des miracles d'amour, & pourquoi l'amour n'auroit il pas les ſiens comme la nature ? Mais il en avoit été moins ſurpris, que ceux qui ne ſe connoiſſoient pas aux éfets de l'amour auſſi-bien que lui. Mais pourſuivit-il ne ſuis-je qu'un demi Prophete, & n'avez-vous point eſſuyé les malheurs dont je vous menaçois ? Cette fierté inconcevable avec laquelle vous rejettiez autrefois les careſſes & les avances engageantes de..., ne vous a-t elle point attiré de méchantes affaires ? L'eſprit, le merite & la beauté de ces aimables perſonnes, les rendoient aſſûrément dignes d'une plus heureuſe fortune que celle qu'elles ren-

rontroient chez vous, & je vous avoüe que les froideurs avec leſquelles vous les receviez, meriteroient de n'avoir pas été ſans punition. Je vous entends, répondit precipitamment le Duc; ſçavoir ſi l'Amour ne ſe vange pas comme vous diſiez, & s'il ne m'a point livré pour punir mon orgueil, entre les mains d'une perſonne qui rejette mes vœux & mes ſoûpirs, comme je mépriſois autresfois les avances des autres. Je vous avouë, pourſuivit il ingenûment, que je ne puis pas m'eſtimer tout à fait heureux, mais graces à l'amour, j'en connois de plus miſerables, & je ne crois pas que j'attire fort vôtre compaſſion, quand vous ſçaurez qu'avec la liberté du cœur & des yeux que l'on me laiſſe, on ne me défend pas de parler. Cependant ils étoient arrivez chez le Duc en diſcourant de la façon, & ils commençoient de renouveller leurs tendreſſes, quand ils virent entrer un des amis du Duc qui mangeoit quaſi tous les jours avec lui, & qui venoit encore ce jour-là dans le même deſſein.

Le Duc avoit donné ordre qu'on le laiſſât ſeul avec Dom Camille, mais ſes gens ne crurent pas qu'on dût fermer la porte à celui-ci; ainſi il ſe vit obligé de ſouffrir la compagnie d'un homme, qui en toute autre rencontre ne lui auroit pas été incommode. Les incommodes ne le ſont jamais à demi. Cet homme qui étoit naturellement grand cauſeur, voulut leur faire part de quelque querelle qui s'étoit paſſée à l'iſſuë du Bal, & de ce compte paſſant à un autre, il enfila une ſi longue ſuite, que non ſeulement pen-

dant le repas, mais même long-tems aprés; ils furent contrains de garder quasi toûjours le silence. Il les auroit même fatiguez davantage, si celui qui avoit orde d'aller scavoir tous les jours à quelle heure Amarance étoit visible, ne fût venu avertir qu'il falloit qu'il se depêchât, s'il vouloit joüir ce jour-là de cet avantage. La Reine de Portugal devoit donner Audiance à quelques Ambassadeurs, aprés quoi elle devoit être seule le reste de la journée, & on ne doutoit pas qu'Amarance ne fût obligée de s'enfermer avec elle.

Fin de la Troisiéme Partie.

QVATRIE'ME PARTIE.

LE Duc accourut precipitamment au Palais avec ſon ami, dés qu'on lui eut apris le danger où il étoit de ne pas voir Amarance de la journée ; mais à peine avoient-ils reſté un moment dans l'antichambre de la Reine, que Dom Camille ſe vit embraſſé par un homme qu'il avoit connu fort particulierement en Italie. C'étoit un homme de fortune, mais de grand merite, qui ayant quitté la ville de Rome pour quelque chagrin ſecret, avoit paſſé dans l'Eſpagne, & s'étoit inſinué ſi adroitement auprés d'une Dame de la premiere qualité, qu'elle en avoit fait ſon Epoux, & lui avoit acheté une des premieres Charges à la Cour.

Dom Camille répondoit aux honnêtetez de ce galant homme, lors qu'Amarance ſortit de la chambre de la Reine pour aller chercher dans la ſienne quelque choſe que la Princeſſe lui demandoit. Le Duc courut precipitamment à elle, & s'aprochant doucement de ſon oreille, lui demanda un quart d'heure dans la journée pour lui preſenter un de ſes amis, qui avoit paſſé la mer, dit-il en riant, pour lui venir rendre ſes hommages. Amarance lui répondit obligeamment que ſes amis ſeroient toûjours ſi bien venus auprés d'elle, qu'elle ménageroit même plus

de tems qu'il ne lui demandoit, afin de lui faire connoître qu'il ne lui étoit pas indifferent. Et aprés ce peu de paroles elle se démêla de toute la foule des Courtisans, qui vouloient à l'envi lui donner la main pour la conduire, si bien qu'à peine Dom Camille put-il la voir.

Le trouble secret que l'on sent aux aproches de ce que l'on aime, lui aprit bien-tôt celui que c'étoit, & sans le sçavoir precisément il comprit que c'étoit celle-là même qui dés le soir auparavant avoit commencé de le consoler si avantageusement de tout ce qu'il avoit abandonné en Italie. La veuë du Duc qui revint dans le moment d'auprés d'Amarance, augmenta ce trouble; il avoit suivi comme les autres, & il venoit rendre compte à son ami de ce qu'il avoit fait. Ce trouble n'étoit pas assez grand pour déconcerter Dom Camille, mais il ne put s'empêcher d'en rougir. Le Duc n'en courprenoit pas le mystere, il ignoroit que Dom Camille eût été au Bal; si bien qu'il crut de bonne foi qu'il rougissoit de honte d'avoir été détrompé, & d'avoir veu quelque chose en la personne d'Amarance de plus parfait que tout ce qu'il avoit pu imaginer. Il lui sceut même bon gré de ce petit embarras, parce qu'il ne faisoit pas peu d'honneur à la beauté de sa Maîtresse, & il commença de lui demander son avis sur ce qu'il venoit de voir; que vous en semble Dom Camille, lui dit-il? ne voilà-t-il pas dequoi faire oublier toute l'Italie ensemble?

Dom Camille ne répondit à ce peu de mots que par un soûpir qui auroit sans dou-

ce expliqué au Duc une choſe qu'il auroit été bien marri d'entendre s'il eût été moins preocupé de ſa paſſion. Il vouloit la faire connoître à ſon ami ſi bien que ſans écouter autre choſe que ce qu'elle lui inſpiroit, il fit en peu de mots le portrait d'Amarance tel que l'amour l'avoit gravé dans ſon cœur, & enſuite lui avoüa que c'étoit celle-là même qui avoit ſoûmis à l'amour un cœur qu'il croyoit inſenſible juſques au tombeau. Mais ce n'étoit pas aſſez pour un ami, il falloit lui découvrir le commencement & le progrez de cette paſſion, c'eſt ce qu'il fit. Il lui raconta en peu de mots ce qu'il avoit fait pour s'empêcher de l'aimer, l'avanture du jardin, l'arrivée de ſon Rival; en un mot toute la ſuite de ſon hiſtoire.

Cette confidence déconcerta encore davantage Dom Camille, il fut ſi ſurpris d'entendre ce que lui diſoit le Duc, qu'il n'auroit ſceu l'être davantage, & il ne ſe vit pas peu embarraſſé à ſçavoir ce qu'il avoit à faire; il aimoit déja paſſionnement Amarance, & d'ailleurs il étoit ami, mais ſucere du Duc de Najera, ſi bien que de quelque côté qu'il ſe tournât il prevoyoit des choſes fort cruelles pour ſon repos. S'il perſeveroit dans ſon amour, il trahiſſoit ſon ami; s'il ſe piquoit d'être fidelle, il s'arrachoit le cœur, & ſe condamnoit le reſte de ſes jours à une gêne épouvantable, ainſi l'amour & le devoir déchiroient ce cœur trop fidelle, & trop amoureux tout enſemble. Le Duc y auroit aiſément pris garde s'il avoit été moins attaché à faire le recit de ſon hiſtoire, l'arrivée des Ambaſſadeurs lui en ôta même

tout à fait le moyen. La ceremonie fut aſſez longue, Dom Camille eut tout le tems qu'il falloit pour ſe taſſûrer, & le Duc à qui un de ſes amis vint raconter quelque choſe en ſecret, lui laiſſa aſſez de loiſir pour penſer à ce qu'il avoit à faire. Il reſolut donc de ne rien faire connoître à ſon ami de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame; & de ſe ménager ſi bien avec Amarance dans l'entreveuë qu'elle avoit fait eſperer, qu'il ne donnât rien à connoître de ſon amour. Pour cet éfet il reſolut de ne rien dire d'obligeant, & de flateur à Amarance, que ce que la civilité ne veut pas qu'on taiſe. Mais que les reſolutions des Amans ſont frivoles, la veuë d'Amarance lui fit oublier tous ſes deſſeins, & il fallut que l'ami cedât à l'Amant dans cette rencontre.

Aprés que la Reine eut donné audience, elle s'enferma dans ſon cabinet, comme elle avoit reſolu, & Amarance profita de ce moment de liberté, pour tenir ſa parole au Duc de Najera. Ce genereux ami lui preſenta Dom Camille, avec cette confiance que l'on fait paroître ordinairement quand on a des amis qui nous font honneur, & il dit à ſa Maîtreſſe cent choſes obligeantes ſur l'eſprit, & le merite de ſon ami; laiſſant, diſoit-il, faire le reſte à ſa bonne mine. Dom Camille ne détruiſit pas ſes bons ſentimens, il répondit à toutes choſes fort galamment, & tourna tout ce qui ſe dit d'une maniere ſi flateuſe, & ſi engageante pour Amarance, qu'il l'engagea en éfet. Elle n'en fut plus la Maîtreſſe, & dés ce moment elle ſentit pour lui des choſes, qu'elle

ne ſe ſeroit point pardonnée, ſi la ſuite ne lui eût fait connoître que c'étoit un de ces éfets de ſimpathie dont on ne ſçauroit rendre raiſon.

Le Cavalier avoit aſſûrément tout ce qu'il faut pour gagner plus que l'eſtime des belles perſonnes ; mais à ce moment tout ſon air étoit paſſionné, & ſes yeux ne promettoient rien que ſon cœur n'eût bien voulu tenir ; Amarance y prit garde avec plaiſir, mais elle eut quelque honte de voir qu'un inconnu fit ſur ſon cœur dans une premiere converſation, ce que la galanterie de toute la Cour n'avoit pu faire depuis ſi long-tems. Pour la faire ceſſer, elle prit un faux fuyant pour les quitter, mais elle les quitta d'une maniere ſi obligeante pour Dom Camille, qu'elle lui fit bien connoître que ſa converſation ne lui avoit pas déplû. Le Duc qui ne ſoupçonnoit ni l'ami ni la Maîtreſſe, prit toutes ces douceurs ſur le pied des civilitez ordinaires, & également chargé de l'un & de l'autre s'en retourna chez lui avec ſon ami. Il le croyoit pleinement détrompé de ſes premieres imaginations, c'eſt ainſi qu'il traittoit les premiers ſentimens que Dom Camille avoit fait paroître ? ainſi ils ne parlerent plus que des belles qualitez d'Amarance, & ils ne ſe ſeparerent que pour aller prendre du repos.

Le Duc qui s'étoit aprivoiſé avec l'amour dormit à ſon ordinaire, mais Dom Camille ne repoſa jamais plus mal, la Maîtreſſe &

l'Ami combatoient dans ſon cœur d'une maniere cruelle, & parceque chacun vouloit être le maître, il n'y en avoit pas un qui triomphât. Le combat dura pluſieurs jours, la veuë d'Amarance en redoubloit la violence, mais il devint enfin ſi rude, que Dom Camille en fut malade. Son Ami en attribua la cauſe à la fatigue du voyage, mais l'éclairée Amarante en decouvrit la verité, il n'en falloit pourtant rien témoigner. Elle le fit en éfet; quand le Duc lui en porta la nouvelle elle feignit de n'y prendre part qu'à ſa conſideration, mais dans l'ame elle en eut une douleur mortelle.

Elle avoit fait confidence à une des Filles de la Reine qui étoit la meilleure amie de ſa premiere converſation avec Dom Camille, de la bonne grace, de l'eſprit & du merite du Cavalier; elle ne lui cacha pas non plus ſon chagrin, & elle s'y abandonna ſi fort, que cette fille ne put s'empécher de lui en faire des reproches. Quoi! dit-elle, cette Amarance qui a vû ſans amour celle de toute la Cour, que la paſſion du Duc de Najera n'a pu toucher, à qui les empreſſemens du Comte de Saint Jean ont été indifferens, ſe rendra à la premiere veuë d'un Italien, qui ſuivant l'humeur ordinaire des jeunes gens, l'abandonnera au premier jour, comme il a bandonné ce qu'il aimoit aparemment en ſon Païs. Ah! ſoyez plus raiſonnable, Amarance, & ſouvenez vous que vous êtes faite pour quelque choſe de plus grand. Amarance lui repondoit que s'étoient les avis d'une bonne amie; qu'elle voyoit bien qu'ils partoient d'une ame bien faite, mais

impunement à l'amour. Amarance regnoit déja ſi imperieuſement ſur ſon cœur qu'il ne lui étoit pas poſſible de l'en éfacer entierement. Ses éforts le conſoloient, & en éfet il n'oublioit rien de tout ce que devoit faire un bon ami. Il s'ocupoit à faire de petits vers, & le bon Duc de Najera ne manquoit pas à les porter à Amarance, parce qu'il ſavoit qu'elle ſe plaiſoit à ces bagatelles.

Un jour que ſa bonne fortune lui faiſoit eſperer quelque changement en ſon deſtin, & qu'il imaginoit le plaiſir qu'il auroit de pouvoir accorder l'Ami avec la Maîtreſſe, & l'honneur avec ſon amour, il fit un Madrigal qui fit connoître au Duc, qui le porta dabort à Amarance, qu'il n'étoit pas bien loin du dernier periode de ſon malheur. Le Madrigal étoit conçû de cette maniere.

MADRIGAL.

SI j'étois aimé de Silvie,
Ah! vous n'oſeriez pas vous en prendre
à ma vie,
Ennuis qui me faites ſouffrir,
Si mes égards vous ont fait naître,
Quelque jour vous ſaurez peut-être,
Qu'un de ſes doux regards peut vous faire
mourir.

Amarance trouva celui-là plus tendre encore que tous les autres, mais ce terme d'égard ne lui plut pas, elle donna dans le ſens de Dom Camille, mais elle crut que le Duc lui avoit demandé ces égards, dans la confidence qu'il pouvoit lui avoir faite de ſon amour.

Les depits de l'amour ſont plus violens que les autres. Amarance ne put cacher celui qu'elle avoit dans l'ame, & la froideur qui parut ſur ſon viſage aprés la lecture du Madrigal, fit connoître au Duc qu'il s'y paſſoit quelque choſe qui ne lui étoit pas avantageux. Elle ſe contenta donc de lui demander des nouvelles de ſon ami, & de lui recommander de le guerir au plus vîte. Aprés cela elle ſe retira ſans ſouffrir qu'il l'entretînt de ſa paſſion, comme il avoit accoûtumé, mais elle ſe retira d'une maniere ſi pleine de d'dain, que le Duc faillit à en mourir de douleur. Il vit encore le lendemain Amarance, & la trouva toujours dans de nouvelles froideurs dont il ne pouvoit pas deviner la cauſe. Il ne ſe ſentoit coupable de nul crime ſur le chapitre de l'amour, & il ne pouvoit rejeter ce changement d'Amarance, que ſur ce fonds inépuiſable de legereté & d'inconſtance qui eſt ſi ordinaire au ſexe.

Dom Camille étoit trop ſon ami pour lui laiſſer ignorer plus long-tems ſa douleur. Le Duc lui en fit confidence, & Dom Camille qui y auroit poſſible été plus ſenſible s'il eût moins aimé, lui conſeilla de renouveller ſes reſpects, & de faire agir auprés d'elle une conduite de tendreſſe ſi touchante, qu'elle l'obligeât à reprendre ſes premiers ſentimens. Pour le ſervir même à ſa maniere il voulut lui faire des vers pour preſenter à Amarance, puiſqu'elle avoit témoigné que ceux de ſon air & de ſon caractere lui plaiſoient, afin de tâcher de la faire revenir à ce témoignage de tendreſſe. Ils expliquoient

fortement la ſienne, d'abord ils faiſoient voir comme quoy il mépriſoit toute la nature pour elle, qu'il ne pouvoit ſouffrir des faveurs d'ailleurs, qu'il preferoit les maux qu'elle vouloit bien qu'il ſouffrit, aux douceurs les plus agreables? enfin, aprés avoir bien dépeint toutes ſes peines, il vouloit bien luy aprendre que bien loin de demander un retour qui paroiſſoit ſi juſte, il n'oſoit même élever ſa penſée juſqu'au deſir, qu'il conſervoit de l'amour ſans nul eſpoir, & quand on aimoit de la façon, on meritoit d'être aimé ſi on n'avoit pas le bonheur de l'être.

Le Duc plia ces vers les plus galamment du monde, & les envoya à Amarance par un des ſiens avec ordre de lui demander quelque réponſe. Il le crut voyant le papier, que le Duc ne manqueroit pas de lui donner des nouvelles de ſon amy, ainſi elle le receut avec empreſſement. Mais dés qu'elle apperçeut que c'étoient des vers, & que le Duc ne lui parloit apparemment que de ſa paſſion qui commençoit déja de l'importuner, elle ne ſe donna pas la peine de les lire, & elle répondit froidement à celuy qui les avoit porté, qui lui demandoit quelle réponſe il feroit à ſon Maître, que la choſe n'en meritoit pas. Cette froide repartie jetta ce pauvre Amant dans le dernier emportement & toute ſa raiſon avec ce que Dom Camille put lui repreſenter, ne fut pas capable de le ſauver de ce coup. Il ne s'emporta pas contre ſa Maîtreſſe, le Comte de Saint Jean fut la victime qu'il propoſa à ſon reſſentiment & à ſa colere, il

le regardoit comme la ſource de ſon malheur, & il ne ſongea plus qu'à s'en vanger.

Le Comte étoit aſſûrément ſon Rival, mais il n'en étoit pas plus heureux, & il commençoit de rejetter ſur le Duc tous les dégoûts qu'il remarquoit déja pour lui, ſur le viſage d'Amarance. Ainſi chacun faiſoit ſon Rival plus heureux qu'il ne l'étoit, & celui qui l'étoit veritablement ſembloit ne vouloir pas l'être. Le Comte paroiſſoit plus maître de ſon emportement, mais il n'en ſentoit pas moins toute ſa diſgrace. Il avoit regardé d'abord tout ce qu'il faiſoit auprés d'Amarance, comme une ſimple galanterie, mais dés qu'il avoit ſçeu qu'elle devoit ſuivre la Reine en Portugal, il étoit allé juſqu'au Sacrement. Pour le Duc il ne ſe poſſedoit plus, & ſon reſſentiment auroit aſſurément éclatté contre un homme qui ne meritoit pas ſa haine, ſi Dom Camille ne l'eût aſſuré qu'on pouvoit trouver des biais pour ſe vanger plus ſeurement, & avec moins d'éclat.

La Reine avoit mille égards obligeans pour le Comte, & c'eſt ce qui obligeoit Dom Camille de parler ainſi; mais ſoit qu'il le regardât comme un Rival qui pouvoit devenir dangereux, ou qu'il n'eût en veuë que le repos de ſon amy, il trouva le biais dont il avoit flatté le Duc. Il trouvoit plus d'un avantage en ce qu'il imaginoit. La Reine honoroit tous les Comtes de quelques heures de ſon loiſir, & Amarance s'y trouvoit toûjours; les plus éclairez ne doutoient pas que la Reine ne prît plaiſir à ſe faire entretenir de ſon Epoux, & de ſon

Royaume, mais le jaloux Duc de Najera ne pouvoit pas se persuader que ce ne fût pour hâter le Mariage du Comte avec Amarance. Ce que Dom Camille imaginoit, devoit découvrir toutes choses, & il entendoit de bâtir là dessus la ruine entiere du Comte. Il fut donc d'avis que le Duc gagnât par des presens considerables quelqu'une des femmes de chambre de la Reyne. Comme la fidelité des domestiques n'est guere à l'épreuve d'une grande liberalité, il ne lui fut pas mal-aisé; & un jour il se fit cacher dans un petit cabinet qui répondoit à la chamb e de la Reine, un moment avant l'heure ordinaire de ses entretiens.

A peine y étoit-il entré que le Comte parut dans la chambre de la Reine, on fit retirer tout le monde, & quelque part qu'Amarance eût au cœur de la Reine, elle n'en eut pas ce jour-là en leur entretien. Ils entrerent d'abord en matiere; & la Reine aprés avoir un peu parlé du Roy son Epoux, se fit redire les particularités de quelques affaires d'état, dont le Comte lui avoit parlé le jour d'auparavant. Cet entretien fut infiniment agreable au Duc, parce qu'Amarance n'y entra pour rien. Il sortit secretement de son poste dés que le Comte se fut retiré, & il courut au plus vîte chez Dom Camille, pour lui aprendre le veritable sujet des entretiens. Dom Camille qui ménageoit sa crainte pour ne pas faire connoître au Duc toute son amour, eut d'abord de la peine à l'en croire, mais qui est ce qui ne se flatte pas en amour? La joye qui paroissoit sur le visage du Duc

ne juſtifioit pas mal ſes paroles, mais ſon cœur n'étoit pas content. Le Comte ne lui paroiſſoit pas alors trop heureux, mais c'étoit aſſez qu'il pût le devenir pour meriter toute ſa haine. Il voulut abſolument trouver le moyen de l'écarter, & il ne ſentoit pas ſon bon-heur trop aſſeuré, tandis qu'il verroit le Comte auprés d'Amarance.

Dom Camille le vouloit de même, mais en ruinant les affaires du comte il vouloit qu'on ne perdit rien du reſpect que l'on devoit à la Reine. Il ſera aſſez mal-aiſé, dit le Duc, mais tout le reſpect que je dois à la Reine ne ſçauroit m'empêcher d'écouter mon cœur, & ſes interêts me doivent être plus chers que le repos de la Princeſſe. Là deſſus, il dit à Dom camille qu'il vouloit ſe ſervir de ſes entretiens ſecrets de la Reine avec le comte, pour la ruine de ſon Rival. Il avoit des gens à ſa devotion tous prêts à publier juſques au crime, s'il eût eu l'ame aſſez noire pour y penſer, mais il ſe contentoit qu'ils fiſſent gliſſer adroitement le ſoupçon de quelque legere tendreſſe de la Reine pour le comte, ſur l'indiſcretion du Portugais. Tout cela même peut ſe faire, reprit Dom camille, ſans cauſer d'embaras à une Princeſſe qui ayme Amarance avec tendreſſe; faites le lui ſçavoir à elle ſeule, & comme elle ne croira pas qu'on ait cette precaution, elle ne manquera pas de traiter le comte, comme ſi veritablement il l'avoit publié à toute la terre. Le Duc qui n'en vouloit qu'au comte, donna dans le ſentiment de Dom camille, il n'y trouvoit pas moins de ſeureté qu'en ſon deſſein, mais ſe

ſouvenant d'avoir veu un tres-riche Bijou entre les mains du Comte, il crut qu'il falloit l'appuyer encore par là.

Il écrivit un Billet pour la Reine, comme ſi une perſonne zelée pour ſa gloire le lui eût donné, puis que le Comte de Saint Jean ne cachoit pas qu'il étoit aſſez heureux pour ne lui être pas indifferent, & qu'il faiſoit même voir quelque marque de ſes faveurs. Le Billet étoit conçeu en ces termes.

AVIS

A LA

REYNE

DE PORTUGAL.

MADAME,

On vous trahit, & la tendreſſe dont vous honorez le Comte de Saint Jean n'eſt plus un ſecret, celuy qui la publie étourdiment connoît mal le prix de l'honneur que vous luy faites, & le Bijou que V. M. luy a donné eſt une faveur dont il ſe rend indigne par ſon peu d'ambition, prenez y garde, Madame, ou craignez que cet indiſcret qui m'a ſacrifié le ſecret de vos entretiens & de vos

mais il ne ſe diſſipa que pour faire place à une colere horrible. Elle courut chez le Roy, & le trouvant dans ſon cabinet elle y entra bruſquement, & par un torrent de larmes que la colere & la douleur lui faiſoient verſer, elle lui demanda juſtice de l'inſolence du Comte. Le Roy fut touché des pleurs de ſa fille, mais il avoit conceu trop d'eſtime pour le Comte, pour le croire capable de manquer de reſpect pour la femme d'un Prince qui l'honnoroit de ſes bonnes graces. Il dit donc à ſa fille qu'elle s'étoit émeuë legerement que le comte étoit trop ſage pour vouloir lui déplaire, & qu'il craindroit trop ſon courroux & celui du Roy de Portugal, pour s'expoſer à le fâcher. Je n'en ſuis que trop convaincuë, reprit la Reine, & le zele d'une perſonne à qui il en a fait une fauſſe confidence, ne vous en laiſſera pas douter, ſi vous prenez la peine de lire ces lignes. Elle preſenta le Billet au Roy achevant de parler ainſi. ce Prince ne fut pas peu embaraſſé aprés l'avoir lû; il avoit de la peine à croire le comte coupable, mais auſſi aprés des termes ſi precis, malaiſément pouvoit-on le croire innocent. Il s'arrêta un moment ſans rien dire; aprés quoy il fut d'avis que la Reine l'envoyât chercher chez elle, pour voir comme il ſe défendroit ſur ce chapitre.

L'air de confiance avec lequel il entra dans la chambre de la Reine, auroit aiſément juſtifié ſon innocence, ſi l'eſprit de la Reine eût été moins preoccupé; bien loin de produire ce bon éfet, il ne fit que renouveler ſon dépit, & aſſurément elle luy au-

c'étoit de là d'où venoit le coup. Et pour témoigner à vôtre Majesté, poursuivit-il, combien je suis peu digne des reproches qu'elle me fait, & de tout son ressentiment; commandez, Madame, qu'on m'arrête prisonnier, & s'il se trouve personne au monde qui ose soûtenir le crime dont on m'accuse, je me condamnerai moi même, & donnerai tous les tours qu'on voudra au faux-fuyant qu'on aura inventé pour cacher le veritable sujet de ma prison. Mais continua-t-il avec une profonde reverence, si ce n'est que le simple soupçon qui me rende criminel, Vôtre Majesté aura, s'il lui plaît, la bonté de me rendre toute l'estime dont elle m'a honoré jusques ici.

Il dit cela avec tant de bonne grace, & d'un air qui sentoit si peu son criminel, que cette grande preoccupation de la Reine commença à se dissiper. Elle n'écouta pas seulement, mais elle aprouva même un biais que l'innocent Comte proposa pour découvrir la verité. Il fut d'avis que la Reine apellât toutes ses filles dans sa chambre sous quelque faux pretexte, & qu'elle fît passer la Lettre pretenduë pour un avis qu'on lui donnoit d'une conspiration contre l'Etat. Il faloit parler de cette affaire comme par forme d'entretien particulier, on ne devoit pas oublier la moderation du Roi, & on devoit dire que la bonté avec laquelle il offroit de pardonner aux coupables, & leur donner même des recompenses, s'ils venoient eux-mêmes découvrir l'intrigue, n'étoit pas moins équitable que l'Arrêt de mort qu'il avoit prononcé contre eux si on les décou-

ce y avoit ſa part, mais comme il aimoit ſa fille, ſans examiner davantage ſa demande il lui accorda ce qu'elle vouloit.

Le Duc attendoit la ruine entiere de ſon Rival, quand il receut cet ordre fâcheux, celui qui lui aporta lui aprit le veritable ſujet de ſon exil, & en lui défendant de la part du Roi de voir Amarance, il lui dit qu'il n'y alloit de rien moins que de ſa vie s'il en découvroit rien à perſonne. Pour lui ôter même la tentation, on ne lui donna pas le tems de voir perſonne, & il n'eut que celui d'entrer dans un carroſſe qu'on lui avoit amené pour le conduire au lieu qu'il choiſiſiroit lui même pour exil. Il auroit eu moins de chagrin s'on lui eût permis de voir Dom Camille, parce qu'il auroit pris ſes meſures avec lui. Mais de ſe voir obligé de quitter ſon ami & ſa Maîtreſſe tout enſemble ſans pouvoir leur dire adieu, & leur faire connoître ſes ſentimens, il trouvoit la choſe ſi cruelle pour lui qu'il en vint juſques au deſeſpoir. Cependant il falloit obeir, & le carroſſe qui le conduiſoit avoit déja bien fait du chemin avant qu'on pût lui arracher de la bouche une ſeule parole que pour ſe plaindre. Mais enfin il fallut ſçavoir où il vouloit être conduit, & il commanda qu'on le menât à cette même Maiſon de campagne où il étoit allé autrefois pour défendre ſon cœur contre les charmes d'Amarance.

Dés qu'il y fut arrivé il écrivit à Dom Camille, & en lui faiſant ſçavoir ſon deſeſpoir, & la ruine de ſes affaires, il le conjuroit en des termes qui auroient attendri les plus inſenſibles, d'en prendre quelque ſoin,

& de ménager ſes interêts auprés d'elle. Il écrivoit à même-tems à Amarance d'une maniere à meriter toute ſa compaſſion, & il prioit ſon ami de vouloir rendre la Lettre à ſa Maîtreſſe, & de lui faire ſçavoir toutes choſes. Celui qui lui aporta le paquet de la part du Duc, le trouva en état de monter à cheval pour l'aller joindre, il l'auroit fait dés le premier moment qu'il avoit apris ſa diſgrace; mais outre qu'on ne ſçavoit pas où il étoit conduit, il vouloit aprendre plûtôt ce qu'on en diroit à la Cour, & de quelle maniere on regarderoit une affaire de cette nature. Elle ſa paſſa comme toutes les autres, chacun voulut deviner la cauſe de l'exil du Duc, parmi tous ceux qui ne ſçavoient pas la veritable. Ses amis plaignoient ſa diſgrace, ſes envieux en étoient ravis, & les indifferens ne s'en mettoient gueres en peine comme c'eſt l'ordinaire.

Cependant comme la Reine n'ignoroit pas que la moderation & le ſilence ſont d'un uſage difficile dans une grande infortune, & que celles qui arrivent en amour ne ſont jamais petites; elle conclut que pour ôter au Duc de Najera tout pretexte de ſe plaindre, il falloit écarter de même le Comte de Saint Jean, afin que ce qu'il croiroit une bonne fortune pour ſon Rival, ne l'obligeât pas de parler d'une choſe, dont la ſeule ombre lui donnoit de l'horreur. Le Comte ne s'attendoit pas à ce coup, il avoit veu avec joye le départ du Duc, & il ne ſçavoit pas que chacun a la ſienne à ſon tour. Il ne voyoit plus rién à combattre que le cœur d'Amarance; il ne craignoit plus de Rival,

parce qu'il ne croyoit pas qu'il y en eût. La presence du Duc ne lui étoit plus incommode, & il se flatoit assez pour croire qu'Amarance auroit de la peine à ne pas aimer un homme qui avoit autant de merite, & autant d'amour que lui. On ne craint gueres quand on se trouve en cet état, aussi est-on plus malheureux quand il arrive quelque disgrace, parce qu'on se trouve moins preparé à la soûtenir.

Le Comte de Saint Jean se trouva en cet état quand il aprit ce qui avoit été resolu. Comme il avoit aquis l'estime de tout le monde, chacun s'excusa auprés de la Reine pour lui aller porter cet ordre, & on lui fit même voir qu'elle étoit la seule de qui il pouvoit le recevoir avec respect. Il faillit à mourir quand la Reine lui aprit son dessein, il avoit esperé de l'accompagner quand elle passeroit en Portugal, ou pour mieux dire il s'étoit flaté d'être toûjours auprés d'Amarance. Mais il eut beau faire, sa douleur, ses prieres, ni ses soûpirs ne furent pas capables de faire changer ce funeste Arrêt, & il fallut qu'il partit sous pretexte d'aller assûrer le Roi, que la Reine ne seroit plus long tems en Espagne.

En tout autre tems ce départ auroit affligé Amarance, mais s'imaginant que Dom Camille ne manqueroit pas de paroître aprés cette déroute generale, elle le vit sans en être émeuë. Cette dureté surprit tous ceux qui avoient été témoins des empressemens du Comte pour elle; & comme personne ne penetroit le sujet de joie qu'elle avoit dans l'ame, tout le monde l'accusa

d'une inſenſibilité qui n'étoit cauſée que par un excez de tendreſſe pour un autre. Cependant il parut comme elle l'avoit imaginé, ce trop heureux Amant, mais il parut d'abord d'une maniere qui ne plut pas à Amarance. Le Duc lui avoit envoyé, comme nous avons dit, une lettre pour ſa Maîtreſſe; elle étoit ſi tendre & ſi touchante, qu'on eût dit que l'amour même l'avoit écrite, & Dom Camille qui avoit été ſi bon ami en tout le reſte, ne voulut pas manquer de le paroître encore en cette rencontre.

Il alla chez Amarance pour lui donner cette Lettre. Cette cruelle fille ne voulut pas la recevoir; & quoique Dom Camille revint toûjours ſur ce Chapitre quand elle changeoit de diſcours, il ne lui fut pas poſſible de lui faire ſeulement jetter les yeux deſſus. Elle vouloit bien que Dom Camille fût perſuadé que la ſeule conſideration du Duc l'obligeoit d'en uſer de la façon. Pour ne l'en laiſſer pas douter, elle s'en expliqua clairement, & lui dit de bonne grace que ſi Dom Camille fût venu pour lui parler de lui même, on l'auroit poſſible receu d'une maniere qu'il ſe ſeroit eſtimé aſſez heureux pour défier toute autre fortune. Ces tendres paroles animées par une beauté ſurprenante, mirent Dom Camille dans un état où il ne s'étoit jamais veu. Il admira d'abord ſa bonne fortune, & l'extaſe ſuccedant à l'admiration, il fut long-tems à regarder Amarance, ſans pouvoir expliquer ce qu'il ſentoit.

Le ſilence parle quand on ne peut pas s'expliquer, l'amour à plus d'un Interprete,

& entre deux perſonnes qui ſe veulent beaucoup de bien en ſecret, ce n'eſt pas ſe dire peu de choſe que de ſe regarder toûjours. Dom Camille qui craignoit d'être infidelle à ſon ami s'il s'abandonnoit à tout ce qu'il ſentoit pour Amarance, ne rompit ce ſilence que pour loüer le ſort du Duc, & faire des vœux pour ſa bonne fortune. Amarance prit ſoin de le deſabuſer, & lui fit connoître qu'elle n'avoit jamais été ſenſible à ſa flâme, quoi qu'elle l'eût beaucoup eſtimé; ſi bien que Dom Camille ne craignant plus la trahiſon, puis qu'il ne lui enlevoit rien du ſien, declara ſon amour à cette aimable perſonne. Il lui aprit ce qu'il avoit fait en faveur de ſon ami. Sa maniere étoit ſi tendre & ſi paſſionnée, que quand le cœur d'Amarance n'eût pas été déja bien plus à Dom Camille qu'à elle-même, il ne lui eût pas été poſſible de le lui refuſer plus long tems.

Un reſte d'amitié pour le Duc vint cependant troubler ces premiers tranſports de joie de Dom Camille. A peine étoit-il de retour chez lui, tout plein de ſon bonheur qu'il vit entrer un Exprés de la part du Duc de Najera, qui lui recommandoit toûjours ſes interêts auprés d'Amarance, & lui demandoit de ſes nouvelles. Comme il n'en avoit que de tres-funeſtes à lui donner, il en ſoûpira de douleur, & ſon bonheur ne lui parut plus un bonheur achevé dés qu'il ſe ſouvint du chagrin qu'il en coûteroit à ſon ami. Sa memoire lui renouvella dans le moment tout ce qu'il avoit fait autrefois en ſa faveur aux premieres aproches d'Amarance. Il

trouvoit qu'il avoit fait ſon devoir, & qu'on ne devoit pas de moindres égards à un ami comme le Duc de Najera : mais il ne ſe trouvoit plus en cet état, & c'eſt ce qui lui cauſoit ces reproches. L'honneur & l'amitié le vouloient bien, mais ſon amour n'y conſentoit pas. Il ſe vit donc derechef livré à ſes premieres inquietudes, elles étoient mêmes d'autant plus grandes, qu'il ne pouvoit plus douter qu'il ne fût aimé ; d'ailleurs Amarance l'avoit aſſûré qu'elle n'étoit jamais allée au delà de l'eſtime pour le Duc, mais on n'eſt pas toûjours obligé d'en croire à la parole des Belles. Pour ne ſe pouvoir rien reprocher, il reſolut d'écouter encore un coup l'ami qui ne demandoit pas le ſacrifice entier, mais qu'il ne falloit pas laiſſer perir hors des formes. Il ne lui écrit qu'une partie de la verité pour ne l'accabler pas tout à fait, & à même-tems il le prie d'honorer quelque autre de ſes viſites auprés d'Amarance, parce qu'étant belle comme elle étoit, & lui n'étant pas inſenſible, il pourroit ſe former une trahiſon qui ne lui ſeroit pas avantageuſe. Il ſçavoit bien que le Duc n'accepteroit pas le parti, mais il vouloit obſerver toutes les formes.

La choſe arriva comme il l'avoit imaginée, le Duc la regarda comme une petite galanterie d'un bon ami qui vouloit le flater du choix qu'il avoit fait d'une Maîtreſſe aimable, ainſi bien loin de craindre la trahiſon, il lui écrivit qu'il ſe fioit plus en ſon amitié qu'en lui même, qu'il ne ſe connoiſſoit point aſſûrement s'il croyoit ſon cœur capable d'une foibleſſe ; & qu'en tout cas s'il avoit à perdre Amarance, il aimoit

mieux qu'il la poſſedât, que de la voir entre les mains d'un autre qu'il n'eſtimeroit, & qu'il n'aimeroit pas autant que lui.

Dom Camille n'en demandoit pas davantage, mais tous ces égards n'avoient pas plû à Amarance, & elle étoit dans une furieuſe colere de ce qu'il s'étoit ainſi ménagé avec un homme qu'elle n'avoit jamais aimé, & qui avoit manqué de reſpect pour la Reine, du moins elle en paroiſſoit être en courroux, pour voir de quel air il recherchoit le racommodement. Il le fit en homme adroit, il avoit infiniment de l'eſprit; il vouloit être aimé, il n'en falloit pas davantage. La guerre ceſſe bien-tôt quand les deux partis veulent la paix; elle ſe conclut au contentement de nos deux Amans; ils prirent leurs meſures, ils ſe jurerent une amitié eternelle, & Dom Camille oubliant tout le reſte de la terre, ne ſe ſouvenant plus même de lui-même, jura à Amarance qu'il n'aimeroit plus rien au monde qu'elle. Amarance le vouloit bien, mais elle ne pouvoit ſouffrir ce mot d'amour dont ſe ſervoit toûjours Dom Camille. Elle diſoit que c'étoit une paſſion qu'elle n'aimoit pas, parce qu'elle eſt toûjours déreglée, que le ſeul artifice des hommes avoit perſuadé qu'elle ne l'étoit pas, puis que toutes les autres le ſont; mais que pour ſon amitié, elle ſentoit bien qu'il l'auroit toute entiere. N'en devenez pas plus orgueilleux, lui diſoit elle, & ne m'en eſtimez pas plus foible? il n'y a rien de nous deux là dedans. C'eſt une influence benigne des Aſtres, & une force ſecrette que je ne comprens pas, mais je ſens bien

que je ne ſçaurois plus y reſiſter.

Aprés cette declaration Dom Camille ne pouvoit pas être mediocrement ſatisfait en Amant adroit, il faiſoit pourtant ſemblant de ne l'être pas, & il diſoit ſans ceſſe à Amarance qu'elle étoit trop belle, pour qu'il pût être ſimplement ſon ami. Il fallut pourtant obeir, & ne mettre plus en œuvre le mot d'amour; qu'importe? on ne laiſſe pas de dire toutes choſes ſous le terme de l'amitié. Ils reſſentirent bien-tôt ce que cette paſſion a de plus ſenſible; ils ne ſe quittoient plus l'un & l'autre qu'avec regret. Les journées entieres ne leur paroiſſoient que des momens quand ils pouvoient les paſſer enſemble. Si l'un d'eux étoit réveur, on voyoit l'autre malancolique; ſi Amarance étoit en quelque part où Dom Camille ne ſe trouvât pas, ſes abſences d'eſprit faiſoient voir que ſon cœur cherchoit quelque choſe. Et quand de même cet Amant heureux étoit éloigné d'Amarance, on ne pouvoit lui rien dire d'aſſez grande conſequence pour meriter ſon attention.

Tout cela s'apelloit amitié parmi eux; mais la Confidente d'Amarance qui étoit témoin de tous leurs diſcours, & de tous leurs empreſſemens, n'avoit pas aſſez de complaiſance pour ne l'apeller pas amour. Dom Camille lui laiſſoit toûjours à deviner, ſi ce qu'il ſentoit pour elle n'étoit qu'une ſimple amitié. Il faiſoit des vers là deſſus qui ne déplaiſoient pas à Amarance, & un jour qu'elle en liſoit à ſa Confidente, où il ſembloit que l'Amour s'étoit lui même dépeint, elle lui demanda duquel de ces deux ſenti-

mens elle le croyoit le plus capable. Amarance répondit qu'elle le croyoit capable de l'un & de l'autre, mais que juſqu'alors elle n'avoit pas ſujet de ſe plaindre qu'il eût manqué de reſpect pour elle ; & qu'ainſi elle étoit perſuadée qu'il n'avoit qu'une ſimple amitié pour elle, puis qu'elle avoit borné juſques là ſes ſentimens. croyez-vous, répondit ſa bonne amie, qu'on puiſſe être ainſi le Maître de ſon cœur & l'amour a-t'il accoûtumé de ſe mener de cette ſorte ? Je ne l'ay jamais éprouvé, pourſuivit-elle ; mais j'ay ſouvent ouy dire à des gens qui l'avoient reſſenti, qu'il ne laiſſe pas nôtre raiſon dans la liberté d'agir avec tant de force, que voulez-faire agir Dom Camille. Et vous même, comme vous trouvez-vous du vôtre. Je ſens bien, reprit Amarance, qu'il n'y a que Dom Camille au monde, pour qui je ſois capable des ſentimens que j'ai pour lui. J'aurois été bien aiſe d'en faire le plus cher de mes amis, mais je n'aurois pas voulu que les choſes en fuſſent venuës juſques à ce point, que de ne pouvoir être gaye, quand je le vois mélancholique. Et vous n'apellez cela qu'amitié, dit l'autre d'un air mocqueur. Ce n'eſt que cela auſſi, interrompit precipitament Amarance ; car pour l'amour, la ſeule penſée me donne de l'horreur.

Elle diſoit vray, & quoy qu'elle ſentît bien qu'elle aimât Dom Camille plus que tout ce qu'elle avoit encore aimé, elle ſentoit à même tems quelque choſe dans ſon cœur qui s'opoſoit à l'amour comme à une choſe deffenduë. En ſecret elle luy faiſoit

reparation du tort qu'elle croyoit luy faire, & elle lui demandoit pardon en ſon ame de ne pouvoir lui donner ſon amour, lors qu'il meritoit celuy de toute la terre. Dom Camille ne ſe ménageoit pas ainſi, il s'étoit abandonné à toute ſa paſſion, & ſans doute il auroit moins ſouffert s'il eût été plus inſenſible. Ceux de la Cour d'Eſpagne qui ſçavoient le ſecret de ſa naiſſance, virent ſans s'étonner les commencemens de ſes empreſſemens pour Amarance, mais dés qu'ils virent que l'amour commençoit d'y joüer ſon rôle avec quelque fougue, ils ne furent pas peu embaraſſez à ſçavoir ce qu'ils avoient jà faire. Ces empreſſemens ne les choquoient pas, nos Deux Amans ſe devoient ce retour l'un à l'autre, mais ils aprehendoient les ſuites. Il n'y avoit plus moyen de les arrêter qu'en les ſeparant, à moins qu'on ne leur communiquât un ſecret d'où dépendoit poſſible la vie de Dom Camille. Ce dernier moyen leur parut ſuſpect, ils n'y trouvoient pas autant de ſeureté qu'ils auroient bien voulu, ainſi ils reſolurent de prendre l'autre.

Pour le faire avec ſuccez ils luy donnerent des Lettres qu'ils avoient fait écrire d'Italie, par leſquelles on luy faiſoit connoître que ſon retour étoit abſolument neceſſaire. Ils ne doutoient pas qu'il n'eût bien de la peine à quitter l'Eſpagne, ils crurent qu'il falloit uſer encore de quelque artifice. Pour cet éfet ils luy firent confidence d'une partie de leur ſecret; ils luy apirent qu'il étoit veritablement Eſpagnol, d'une des plus illuſtres familles du

Royaume; que la crainte qu'on avoit eue que les ennemis de sa Maison ne lui ôtassent la vie, lors qu'il étoit encore fort jeune avoit obligé ses parents à le faire passer en Italie, & que cette même crainte les obligeoit encore aujourd'huy à le prier de repasser la Mer au plûtôt.

Dom Camille rit d'abord de l'avis qu'on lui donnoit, il étoit brave, & l'amour qu'il avoit pour Amarance ne pouvoit souffrir qu'il s'éloignât d'elle. Ainsi il répondit d'une maniere à faire peu esperer qu'il deût le suivre. La seule authorité de ces personnes auroit bien pû le faire resoudre à ce départ, s'ils avoient voulu l'employer toute entiere. Mais ils aymerent mieux que la douleur luy vint d'ailleurs. Ils interesserent la tendresse d'Amarance, ils luy firent confidence de ce qu'ils avoient découvert à Dom Camille, & luy firent craindre si adroitement pour sa vie que ce fut elle-même qui prononça le cruel Arrêt de leur separation. Les soûpirs, & les sanglots de Dom Camille luy parloient fortement en sa faveur, mais elle n'écoutoit plus que sa tendresse qui luy faisoit preferer la vie de Dom Camille, au plaisir qu'elle goûtoit auprés de luy. Pour le consoler en quelque maniere, elle luy faisoit voir toute sa douleur, & elle n'oublioit rien pour répondre à tout ce qu'il luy disoit de tendre, & de passionné. Elle l'assûroit qu'elle voyoit bien tout ce qu'elle perdoit; que son destin pour la tourmenter d'avantage, ne luy laissoit pas voir son mal-heur à demy, qu'elle se sentoit arracher le cœur en se sepa-

rant d'avec luy, mais que ſon plaiſir luy coûteroit trop cher, s'il leur coûtoit une auſſi belle vie que la ſienne. Partez, adjoûtoit-t'elle, partez puiſqu'il le faut, laiſſez moy le ſoin de ce que vous apellez vôtre bonne fortune, & conſervez moy ſur vôtre cœur tous les droits que vous dites ne luy avoir pû refuſer juſques icy.

Dom Camille fut enfin contraint d'obeïr ; il partit aſſûré de la foy de ſa Maîtreſſe, & tout plein de ſon amour. Amarance ne luy fut pas moins fidelle, & l'abſence de Dom Camille ne luy donna pas moins de dégoût pour le reſte de la Cour, que ſa preſence luy avoit cauſé juſques alors d'indifference. On ne la voyoit quaſi plus, elle penſoit eternellement à ce qu'elle avoit perdu, & par la veuë des doux ſentimens de Dom Camille, qu'elle renouveloit par la lecteure de ſes Billets, elle tâchoit de ſoulager l'ennuy que lui cauſoit le ſouvenir d'un bien qu'elle n'avoit plus. Elle étoit en cet état lors que Dom Juan fut rappellé à la Cour. Soit que ſa tendreſſe n'eût pas eu aſſez d'exercice là où il étoit, ou que la beauté d'Amarance fît ſon éfet ordinaire, il en devint paſſionnément amoureux. Il aima à ſon ordinaire pour toute autre choſe que pour la galanterie ; car il croyoit que celle des ſoûpirs étoit indigne d'un homme de ſa naiſſance.

Amarance n'ignoroit pas les égards qu'on lui devoit ; mais elle croyoit auſſi qu'on lui devoit quelque reſpect. Elle en avertit la Reine, & la Princeſſe fit prier Dom Juan de ménager un peu mieux ſes feux,

Ce petit obſtacle ne fit qu'irriter la violence de l'amour de Dom Juan ; Il revint ſur nouveaux frais à la pourſuite d'Amarance, & cette ſage fille s'en défendit derechef, & menaça le Prince d'en advertir même le Roy. Tout cela n'auroit pas accommodé les affaires de Dom Juan, la playe étoit encore fraiche, le Roy ne luy avoit pardonné qu'avec peine, & peu de choſe luy auroit aſſûrement attiré tout ſon courroux. La Reine pouvoit prevenir tous ces deſordres, elle le fit en éfet ; & par ſon depart pour le Portugal, qu'elle hâta plus qu'elle n'auroit fait, elle ôta au Prince le moyen de ſe perdre. Le Cardinal de Granville la conduiſit de la part du Roy, Amarance l'accompagna, & la Cour d'Eſpagne perdit en ce moment la ſeule choſe par où elle pouvoit par ſtre charmante. Amarance ne manqua pas de faire ſçavoir ſon départ à Dom Camille. Il n'en fut pas fâché, il ſongea d'abord à quitter derechef l'Italie ; & comme on ſe perſuade aiſement tout ce qu'on deſire, il crut malgré tout le merite du comte de Saint Jean, que le Portugal luy ſeroit plus favorable que l'Eſpagne.

Il avoit déja mis ordre à ſes affaires, quand on découvrit à Rome ſon deſſein, ſon valet de chambre le trahit, & il mit entre les mains de ceux qui prenoient interêt à ſa conduite, les lettres par leſquelles il apprenoit à Amarance qu'il ſeroit bientôt auprés d'elle. Il ne fut jamais rien de ſi tendre ny de ſi paſſionné, que ce qu'il écrivoit. On vit bien qu'il n'y avoit plus rien à faire, & qu'à moins de découvrir à Dom

Camille tout le ſecret, il n'étoit pas aiſé d'arrêter une auſſi forte paſſion que la ſienne. Ils luy declarerent donc qu'il étoit frere d'Amarance, & qu'il ne devoit plus regarder que comme la ſœur, une perſonne qu'il avoit aimée juſques alors comme ſa Maîtreſſe. Ils luy aprirent que Dom Alphonſe étoit ſon pere, que Dom. Ramir avoit donné la vie à Amarance, & que l'un & l'autre étoient enfans de l'infortunée Iſabelle, dont on luy aprit le ſort. On luy raconta comme Dom Alphonſe avoit été obligé de quitter la Catalogne, qu'Iſabelle s'étoit mariée à Dom Ramir, & comme quoy Dom Ramir l'avoit fait amener de Naple à Rome pour le faire élever avec un de ſes freres qui étoit mort en chemin. On ne luy en dit pas la veritable raiſon, auſſi n'étoit-il pas bien neceſſaire.

Dom Camille écoutoit tout cela avec ſurpriſe : Il y avoit bien de l'honneur à avoir une ſœur comme Amarance, mais il y avoit encore plus de plaiſir à voir une Maîtreſſe comme elle ; ainſi il vouloit, il ne vouloit pas, tantôt il croyoit qu'on luy dit ces choſes pour faire ceſſer ſon amour, & tantôt il trouvoit que le ſang avoit augmenté la ſimpathie, & qu'on n'avoit pas accoûtumé d'aimer une ſimple Maîtreſſe ſi promptement ny avec tant d'ardeur. Une Lettre qu'il receut environ ce tems-là, de la part d'Amarance, acheva de luy perſuader ce que ſon cœur ne vouloit pas trop. Elle ne ſçavoit pas encore la verité de l'hiſtoire, mais on faiſoit croire à Dom Camille qu'on avoit pris ſoin en Eſpagne de l'en inſtruire,

& qu'aparemment elle n'en ignoroit plus rien. La lettre acheva de le faire donner dans le piege qu'on luy tendoit, elle s'étoit abandonnée d'abord en l'écrivant, à toute ſa tendreſſe. On écrit ſouvent plus qu'on ne voudroit, quand on aime; mais pour corriger cet épanchement, ou du moins pour lui donner quelque pretexte honnête, elle le couvroit de l'innocence de ſa flâme, & jamais ſœur n'avoit aimé ſon frere avec avec plus de tendreſſe, à ce qu'elle diſoit, qu'elle aimoit Dom Camille; elle repetoit ſi ſouvent ces termes de frere & ſœur dans ſa lettre, & elle les avoit ajuſtez ſi à propos pour ce qu'on vouloit perſuader à Dom Camille, qu'enfin il ſe laiſſa perſuader.

Mais comme ſon cœur étoit trop tendre pour reſter ſans amuſement il reprit ſes anciens feux, & il recommença ſur nouveaux frais à renouveller ſes emp eſſemens pour les Belles de Rome, que le ſouvenir d'Amarance lui avoit quaſi fait mettre dans l'oubli. On lui pardonna ſa trahiſon & ſon inconſtance, & on fit grace au frere en faveur des charmes de la ſœur. Amarance n'en faiſoit pas de même, elle commençoit déja d'être irritée du ſilence de Dom Camille; il n'avoit pas manqué d'écrire mais on enlevoit ſes Lettres, comme nous avons veu. Un dépit ſecret lui conſeilloit de l'oublier, mais en amour on n'eſt pas toûjours inconſtant comme on veut, & il n'eſt pas facile de reculer quand on s'y eſt engagé bien avant. Il falloit donc rapeller cet Amant par d'autres voyes, celle des reproches lui parut la plus propre; elle ne ſe trompa pas, & la

ſuite lui fit connoître que Dom Camille n'étoit pas coupable.

Comme elle s'étoit abandonnée à toute ſa tendreſſe dans ſa derniere Lettre, elle écouta pour le coup ſon reſſentiment, celui des Amans n'eſt jamais petit, mais malgré toute ſa colere on voyoit paroître ſon amour, il n'auroit pas même ſi fort éclaté ſi elle eût été moins en courroux, auparavant elle ne parloit que de feux, de flâmes, de tendreſſe, d'amitié, & cette Lettre n'étoit pleine que de trahiſon, de legereté & d'inconſtance qu'elle lui reprochoit en de termes ſi forts, & ſi paſſionnez, qu'il y en avoit plus qu'il n'en eût fallu pour faire rentrer dans ſon devoir le plus inconſtant de tous les hommes. Dom Camille la receut dans le plus grand éfort de ſes feux pour ſes anciennes inclinations d'Italie, mais il n'en fallut pas davantage pour les étouffer tout-à-fait; les termes d'innocence & d'inconſtance le toucherent, mais celui d'Amant, ou de delicat le jetta dans le deſeſpoir, parce qu'il lui fit connoître la tromperie qu'on lui avoit faite, & ſa trop grande crudulité; il ne s'emporta pas de peur de faire connoître ſon deſſein, mais il prit ſi bien ſes meſures qu'il partit ſecretement de Rome, lors que tout le monde le croyoit le plus attaché. On ſceut bientôt la route qu'il avoit priſe, & on ne douta plus qu'il ne fallût prevenir l'eſprit d'Amarance, & lui faire ſçavoir une choſe, qu'on n'avoit cru trop neceſſaire juſques alors.

Cette aimable fille ne fut pas moins ſurpriſe que l'avoit été Dom Camille, quand

Digitized by Google

on lui aprit qu'elle étoit ſœur d'un homme qu'elle aimoit comme ſon Amant. Elle trouvoit la choſe aſſez bizarre, & elle l'étoit en éfet. La Reine même, à qui Amarance ne manqua pas de raconter toute l'hiſtoire, avoit de la peine à croire l'avanture; mais on lui en fit un détail ſi exact & ſi fidel qu'elle n'en pouvoit plus douter. Cela leur ſervit d'entretien pendant les premiers jours de leur voyage. Amarance avoit receu cette nouvelle la veille de ſon départ, & elle avoit ſuivi la Reine, ſans ſçavoir preciſement ce qu'elle avoit à faire, elle fut encore bien moins en état, lors que quelques jours aprés elle tomba ſi malade, qu'on ne crut pas qu'elle pût ſouffrir davantage la fatigue du voyage ſans mourir. La Reine arrêta quelques jours, ne pouvant ſe reſoudre à la quitter, mais enfin quelque tems aprés on l'aſsûra ſi fort qu'Amarance ne couroit plus nulle riſque, qu'elle ſe laiſſa aller à l'impatience des perſonnes que le Roi de Portugal avoit envoyez pour lui faire hâter ſon voyage. Elle laiſſa la plûpart de ſes Officiers auprés d'Amarance, & pour vivre en repos il falloit qu'elle aprit tous les jours de ſes nouvelles. Cependant le mal augmentoit tous les jours, & les Medecins furent d'avis de la faire porter au lieu le plus voiſin, où l'on pourroit plus commodement trouver les choſes neceſſaires pour la guerir. Le jeune Duc de Villa Mediana lui envoya offrir ſa maiſon qui étoit fort voiſine, & on jugea à propos de ne la refuſer pas. L'honnêteté l'engageoit à en uſer ainſi envers une jeune & belle perſonne, qui étoit ſi chere à

leurs Majeſtez, mais l'interêt d'un de ſes amis l'y portoit encore plus fortement.

C'étoit le Duc de Najera, qui à la nouvelle du départ d'Amarance, avoit quitté le ſejour de ſon exil, pour tâcher de trouver quelque moyen de ſe faire voir à elle pendant le voyage, & qui étoit venu chez ſon ami qui ſe trouvoit ſur le paſſage de la Reine, pour voir ſi la bonne fortune ne lui feroit point naître quelque moyen de venir à bout de ſon deſſein. Pendant les premiers jours il ne ſe fit voir à perſonne. Le jeune Duc lui rendoit compte de ce qui ſe paſſoit tous les jours, mais il ne put pas vivre longtems dans cette contrainte, & il trouvoit quelque choſe de trop cruel pour lui de ſe trouver auprés d'Amarance, ſans avoir l'avantage de la voir. Il ne vouloit pas auſſi s'expoſer à rien faire qui pût lui cauſer du chagrin, l'état où elle étoit redoubloit le reſpect qu'il avoit toûjours eu pour elle: mais dés que les Medecins permirent de la voir, le jeune Duc ſe rendit aſſidu auprés d'elle; il lui devoit une partie de ces égards, il ſe les devoit à lui même; mais il étoit touché, ſur tout du deplorable état où il voyoit ſon ami reduit. Quand on eſt malheureux, on eſt plein de compaſſion pour les autres, & il faut être peu ſenſible ſi l'on ne fait tous ſes éforts pour faire ceſſer leur malheur.

Le jeune Duc ne manquoit pas de bonne volonté pour ſon ami; mais tous les éforts qu'il fit d'abord pour le faire rentrer en grace, furent inutiles, Amarance le pria de ne lui en parler jamais, & bien loin de lui ac-

corder un moment de ſa veuë elle fit connoître au Duc, que toute malade qu'elle étoit encore, elle quitteroit ſa maiſon ſi le Duc de Najera oſoit ſeulement en aprocher. Il lui fallut donc jouer le même rôle qu'en Eſpagne ; il gagna par ſes preſens & par ſa liberalité, tout ce qui étoit auprés d'Amarance ; de ſorte que malgré toutes ſes défenſes elle n'entendoit plus parler que du Duc de Najera. Un jour qu'elle s'étoit levée auprés de ſon feu, on l'introduiſit dans ſa chambre, & comme elle n'étoit pas en état de prendre garde à ce qui s'y paſſoit, il étoit déja à ſes pieds avant qu'elle s'en fût aperceuë. Elle pouſſa un grand cri à ſa veuë, mais le Duc ſe proſternant à terre lui embraſſa les genoux ſi tendrement, & témoigna une ſi cruelle douleur de lui avoir déplû, & d'avoir été ſeparé d'auprés d'elle, que ſi elle ne put lui rien dire d'aſſez obligeant pour lui laiſſer eſperer quelque choſe, du moins elle lui laiſſa voir qu'avec l'aide du tems, & d'un reſpect bien ménagé, il pourroit aprocher de ſa premiere fortune.

Elle ne regardoit plus Dom Camille que comme un frere, à qui elle devoit toute ſon amitié. Le Comte de Saint Jean tenoit un rang fort conſiderable en Portugal, mais celui du Duc de Najera l'étoit encore davantage en Eſpagne, & à la Reine prés, elle n'avoit nul attrait en ce Royaume, le ſouvenir de l'amitié qui avoit été entre Dom Camille & lui, ne ruinoit pas ſes affaires auprés d'Amarance, & elle étoit trop à ce frere, pour ne pas croire qu'elle dût quelque choſe à un homme qu'il avoit fortement ai-

mé. Cette derniere penſée, avec les empreſſemens que le Duc de Villa Mediana faiſoit paroître pour rétablir les affaires de ſon ami, acheva de vaincre l'obſtination d'Amarance ; elle permit que le Duc de Najera la vît regulierement, qu'il fût de toutes les parties qu'on faiſoit pour la divertir, & pour remettre ſa ſanté, & enfin aprés avoir écouté le recit de tout ce que le deſeſpoir avoit fait faire au Duc de Najera, elle lui fit confidence de ſa grande affaire avec Dom Camille, & lui laiſſa connoître qu'elle auroit mieux aimé lui apartenir d'une autre maniere.

Le Duc ne fut pas peu ſurpris d'entendre tout ce que lui diſoit Amarance. Dom Camille l'avoit veu avant ſon départ, mais il ne lui avoit pas fait une confidence entiere, & n'auroit pas cru qu'il eût dû Amarance à la ſeule qualité de ſœur de Dom Camille. Il ſe fit raconter toute l'hiſtoire, il voulut en ſçavoir toutes les circonſtances, & cette aimable fille ne lui raconta pas ſeulement tout ce qu'on lui en avoit apris, mais elle lui fit encore un détail exact de ce qu'on avoit fait en Italie pour le perſuader à Dom Camille.

Cependant il venoit à grandes journées, cet Amant trop infortuné, & ce frere plus heureux qu'il n'auroit ſouhaité de l'être, & il étoit déja arrivé à Madrid, où il croyoit de trouver encore Amarance, avec tout l'empreſſement dont on eſt capable quand on n'aime pas mediocrement. Comme on n'avoit pas encore apris à la Cour les nouvelles de ſa maladie, il aprit ſeulement qu'elle étoit

étoit parti avec la Reine de Portugal, & ſans tarder un moment davantage, il partit pour ſe rendre en diligence auprés d'elle.

La route de la Reine étoit trop fraîche pour qu'on ne s'en ſouvint pas encore par tout. Le lieu dans lequel elle s'étoit arrêtée pour l'amour d'Amarance ſe reſſentoit encore de ſes bien-faits, & on ne parloit que de ſa liberalité & de l'amitié qu'elle avoit pour cette aimable fille. Quoique Dom Camille fût tout plein de ce qu'il avoit dans l'ame, & qu'il fût peu en état d'écouter ce qui faiſoit ſon entretien continuel, il ne put s'empêcher d'entendre ce qu'on en diſoit, & par là il aprit une choſe qu'il auroit été vainement chercher juſques à Lisbonne, mais quand on tomba ſur le chapitre de la maladie d'Amarance il faillit à mourir de douleur. La nouvelle du Duc de Villa Mediana ne l'adoucit pas aſſûrément; comme tous les amoureux deviennent aiſément jaloux, il crut que c'étoit un nouveau Rival que ſa mauvaiſe fortune lui faiſoit naître pour le tourmenter, & il eut même beſoin de toute l'eſtime qu'il avoit pour Amarance, pour ne pas croire dans le tranſport de ſa jalouſie qu'il y avoit en cela moins de maladie que d'amour. Il reſolut pourtant de s'en éclaircir, il ſe fit conduire du côté de cette maiſon, & ſans ſçavoir trop bien ce qu'il alloit faire, il avançoit toûjours vers un lieu où il devoit trouver ce que même il ne cherchoit pas.

Il ne croyoit pas être ſi prés du Duc de Najera; ſa rencontre lui auroit bien épargné du chagrin, parce qu'il lui auroit apris

toutes choſes, mais le ſort voulut que côtoyant les murs du Parc qui embelliſſoit cette ſuperbe maiſon, qui pouvoit paſſer pour une des plus magnifiques de toute l'Eſpagne, il entendit quelques voix qui ne lui étoient pas inconnuës; c'étoient quelques-unes des filles qu'il avoit veuës autrefois à la Cour auprés d'Amarance, à qui le Duc de Najera donnoit dans le Parc le divertiſſement de la Chaſſe. La curioſité l'obligea d'aprocher le plus prés qu'il pouvoit, afin de voir s'il ne découvriroit point la ſeule cauſe de ſa recherche; les murs étoient aſſez bas pour voir à découvert quelques endroits où l'on avoit pouſſé le gibier, & où chacun couroit ſelon l'inclination & le plaiſir qu'il trouvoit dans ce divertiſſement.

Dom Camille connut bien par là qu'il n'étoit plus guere éloigné d'Amarance, & il commençoit à rever au biais qu'il devoit prendre pour lui faire ſçavoir ſon arrivée, quand il la vit paroître au bout d'une des allées du Parc, ſur un Char que le Duc de Villa Mediana avoit fait faire pour lui faire prendre l'air à ſon aiſe. Il étoit à ſon côté pour l'entretenir, mais paré comme on dépeint le Dieu de l'Amour quand il veut faire ſes plus illuſtres conquêtes. Comme les Eſclaves qui traînoient le Char, & qui ne répondoient pas mal à la magnificence du Maître, alloient fort lentement, Dom Camille eut le loiſir de le conſiderer à ſon aiſe, ſi cette veuë ne lui eût donné dans l'ame, mais il ne put pas la ſuporter long-tems.

L'infidelle, dit-il, ne me faiſoit donc des reproches, que pour donner un pretexte à

ſa legereté, & à ſon inconſtance. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que commence leur intrigue, pourſuivit-il, & ce n'eſt non plus au hazard à qui ils doivent l'avantage de ſe connoître & de me perdre. Aprés ces mots il revint ſur ſes pas pour tâcher de la revoir encore ; mais les Eſclaves avoient tourné dans une autre allée ; ſi bien qu'il ne put plus rien faire que conſulter ſur le parti qu'il avoit à prendre. Il n'étoit pas connu du Duc de Villa Mediana, & il n'eût pas été de bonne grace d'aller chez un homme qu'il commençoit déja de haïr d'une maniere épouvantable ; mais il ſentoit bien qu'il ne pouvoit plus être long-tems ſans voir Amarance, & ſans lui reprocher ſa trahiſon.

Le hazard le délivra bien-tôt de cet embarras pour le jetter dans un autre encore plus grand. Il vit venir à lui une troupe de Cavaliers qui couroient à toute bride. C'étoient ceux-là mêmes qui chaſſoient dans le Parc, & qui couroient aprés le Cerf qu'on avoit commencé de relancer, & qui avoit ſauté par deſſus un côté du mur qui étoit à demi en ruine. Le Duc de Najera étoit le Chef de la troupe ; il paſſa comme tous les autres, ſans prendre garde à Dom Camille, mais il revint un peu aprés, & ne paſſa pas avec la même precipitation. Il remarqua Dom Camille, mais comme il le croyoit toûjours en Italie, il apella un des ſiens pour aprendre des nouvelles de cet Etranger, Dom Camille piqua ſon cheval pour aller à lui, & acheva par là de ſe faire connoître.

Le Duc ne doutant pas que ſa bonne for-

tune n'eût fait revenir Dom Camille pour disposer du cœur de sa sœur, & flatoit du bonheur de la posseder; il donna ordre qu'on allât avertir Amarance; elle lui parloit incessamment de ce frere qu'elle avoit regardé comme l'Amant du monde le plus tendre. Si bien que soit qu'il regardât sa Maîtresse, ou qu'il considerât son ami. Le Duc de Najera trouvoit qu'il n'avoit jamais eu un plus sensible sujet de joye. Celle d'Amarance ne pouvoit pas se comprendre, elle avoit eu de la peine à se moderer à cette nouvelle, & toute foible qu'elle étoit encore, il fallut que le Duc de Villa Mediana souffrît qu'elle allât au devant de lui. Comme il sçavoit toute son histoire, cet empressement ne le surprit pas, & dés qu'il eut veu Dom Camille, il trouva que sans injustice on ne pouvoit pas se dispenser d'en avoir pour lui. les caresses que lui fit Amarance lui firent connoître ce qu'il auroit bien voulu ignorer. Le Duc de Najera lui en avoit touché quelque chose, mais comme il ne le souhaitoit pas trop, il n'avoit pas voulu le croire, & il fut même assez long-tems avec sa sœur sans qu'il voulût prendre la qualité de frere, parce que celle de son Amant avoit à son avis quelque chose de plus doux pour lui.

Mais enfin ils furent convaincus l'un & l'autre, & aprés les éclaircissemens qu'on avoit donnez à Amarance, il n'y avoit plus moyen d'en douter. Le Duc de Villa Mediana renouvella ses divertissemens pour regaler son nouvel hôte, & le Duc de Najera n'oublia rien pour engager Dom Camille à se rendre heureux. Il l'auroit fait si la Rei-

ne de Portugal eût pris moins de part à tout ce qui regardoit Amarance, mais il disoit à sa sœur qu'il cedoit tous les droits que ses feux avoient pû lui donner sur son cœur, au Duc de Najera, & qu'il vouloit qu'elle lui eût obligation de son retour, comme si le Duc de Najera avoit fait ce voyage pour se venir rendre auprés d'elle. La joye qu'Amarance avoit de revoir Dom Camille lui redonna bien-tôt la santé, & comme la Reine de Portugal la pressoit de se mettre en chemin dés que sa santé pourroit le lui permettre, elle prit congé du Duc de Villa Mediana, Dom Camille ne fut pas ingrat aux honnêtetez qu'il avoit euës pour sa sœur, & il promit au Duc de Najera de ménager ses interêts auprés de la Reine de Portugal.

Fin du Journal Amoureux.

Z 56912 A

Le livre
ex. libris

Digitized by Google

B.17.7.112

B.N.C.F.

Digitized by Google

Digitized by Google